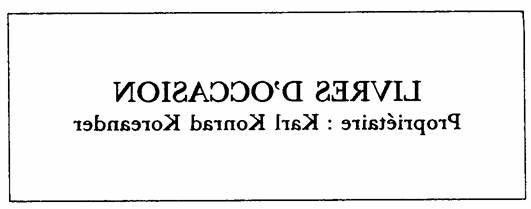
**L’Histoire sans fin**

Michael Ende

*Traduit de l’allemand par Dominique Autrand Miñiñi*



Telle était l’inscription que l’on pouvait lire sur la porte vitrée d’une petite boutique, mais elle ne se présentait de la sorte que pour celui qui, de l’intérieur de la pièce sombre, regardait au-dehors à travers la glace.

Dehors, c’était un matin gris et froid de novembre et il pleuvait à verse. Les gouttes dégoulinaient le long de la paroi de verre, par-dessus les lettres tarabiscotées. Tout ce que l’on parvenait à distinguer à travers la vitre, c’était un mur taché d’eau de l’autre côté de la rue.

Soudain, la porte fut poussée avec tant de violence qu’une petite grappe de clochettes en laiton, qui était suspendue juste au-dessus, en fut ébranlée et tinta un long moment avant de s’immobiliser à nouveau.

Celui qui avait provoqué ce tintamarre était un garçon petit et gros qui pouvait avoir dix ou onze ans. Ses cheveux brun foncé, mouillés, lui pendaient sur le visage, son manteau gouttait, trempé de pluie, et il portait un cartable fixé à l’épaule par une courroie. Il était un peu pâle et hors d’haleine mais, rompant avec la précipitation qu’il avait manifestée jusque-là, il restait planté sur le seuil de la porte ouverte, comme s’il avait pris racine.

Devant lui s’étendait une pièce longue et étroite qui, vers le fond, se perdait dans la pénombre. Les étagères qui couvraient les murs montaient jusqu’au plafond et étaient entièrement garnies de livres de formats et d’épaisseurs variés. Sur le sol s’amoncelaient des piles d’in-folio et sur plusieurs tables s’entassaient des montagnes de livres plus petits, reliés en cuir, et dont la tranche étincelait. Derrière un mur de livres de la hauteur d’un homme, qui se dressait à l’extrémité opposée de la pièce, on devinait la lumière d’une lampe. Dans cette clarté s’élevait de temps à autre une volute de fumée qui s’élargissait avant de se perdre, plus haut, dans l’obscurité. On aurait dit ces signaux par lesquels les Indiens se communiquent les nouvelles de montagne à montagne. Quelqu’un était manifestement assis là-bas et, de fait, le garçon entendit, venant de derrière le mur de livres, une voix qui disait, sur un ton plutôt bourru :

« Admirez dedans ou dehors mais fermez la porte. Il y a du courant d’air. »

L’enfant obéit et referma doucement la porte. Puis il s’approcha du mur de livres et risqua un coup d’oeil circonspect de l’autre côté. Là, dans une haute bergère de cuir poli, était assis un homme lourd et trapu. Il portait un costume froissé, noir, qui paraissait élimé et poussiéreux. Un gilet à fleurs maintenait son ventre. L’homme était chauve avec seulement, au-dessus des oreilles, deux touffes de cheveux blancs et hirsutes. Son visage rouge faisait penser à la tête d’un bouledogue hargneux. Son nez bulbeux soutenait une paire de petites lunettes dorées. L’homme fumait une pipe courbe qui pendait au coin de ses lèvres et lui déformait complètement la bouche. Il tenait sur ses genoux un livre qu’il était manifestement en train de lire car, en le refermant, il avait inséré son gros index gauche entre les pages — comme signet en quelque sorte.

Ayant de sa main droite ôté ses lunettes, il examina le garçon petit et gros qui était planté là devant lui, tout dégouttant, et pour ce faire plissa les yeux, ce qui accentua encore son expression hargneuse, puis il murmura seulement :

« Ah ! c’est toi, petit bout! »

Et il rouvrit son livre et reprit sa lecture.

L’enfant ne savait pas trop ce qu’il devait faire, aussi se contenta-t-il de rester là où il était, regardant l’homme avec des yeux ronds. Ce dernier finit par refermer son livre — en mettant comme la première fois son doigt entre les pages — et il grogna :

« Ecoute-moi, mon garçon, je ne peux pas souffrir les enfants. Je sais bien, de nos jours, c’est la mode que le monde entier fasse avec vous mille et une simagrées — moi pas! Je ne suis en aucun cas un ami des enfants. Pour moi, les gosses ne sont que des braillards idiots, des casse-pieds qui démolissent tout, qui barbouillent les livres de confiture, qui arrachent les pages, et du diable s’ils se préoccupent de savoir si les adultes n’ont pas aussi leurs soucis et leurs tracas. Je te dis ça simplement pour que tu saches où tu te trouves. D’ailleurs il n’y a chez moi aucun livre pour enfants et pour ce qui est des autres, je ne t’en vendrai pas. Voilà j’espère que nous nous sommes compris! »

Il avait prononcé toute cette tirade sans ôter la pipe de sa bouche. Il rouvrit ensuite son livre et reprit sa lecture.

Le petit garçon baissa la tête sans mot dire et fit demi-tour, prêt à s’en aller, mais il lui apparut soudain qu’il pouvait peut-être trouver quelque chose à répondre à ce discours, aussi se ravisa-t-il et, se retournant, il dit à mi-voix :

« Ils ne sont pas tous comme ça. »

L’homme leva lentement les yeux de son livre et ôta une nouvelle fois ses lunettes.

« Tu es encore là, toi? Mais que faut-il donc faire pour arriver à se débarrasser de quelqu’un dans ton genre, tu peux me le dire? Et qu’est-ce que tu as donc de si exceptionnellement important à raconter?

— Rien d’important, répondit le garçon d’une voix encore plus basse. Je voulais simplement dire — tous les enfants ne sont pas comme vous dites.

— Ah bon! » L’homme haussa les sourcils, feignant la surprise. « Et je suppose que c’est toi, justement, l’énorme exception, non? »

Le gros garçon ne trouvait pas de réponse. Il se contenta de hausser légèrement les épaules et se tourna vers la porte.

« Et les manières! entendit-il grogner derrière lui. Tu n’as pas pour deux sous de manières, sinon tu aurais au moins commencé par te présenter.

— Je m’appelle Bastien, répondit l’enfant, Bastien Balthasar Bux.

— Un bien curieux nom, grogna l’homme, avec ses trois B. Mais, après tout, tu n’y peux rien, ce n’est pas toi qui t’es baptisé. Moi, je m’appelle Karl Konrad Koreander.

— Ça fait trois K, dit l’enfant d’un ton sérieux.

— Hum, grommela le vieil homme, exact! » Il projeta en l’air quelques petits nuages de fumée.

« Mais, bAh ! Peu importe comment nous nous appelons, puisque nous ne nous reverrons pas. Pourtant il y a encore une chose que je voudrais savoir, comment se fait-il que tu te sois rué comme une flèche dans ma boutique, tout à l’heure? On avait tout à fait l’impression que tu fuyais quelque chose. C’était le cas? »

Bastien baissa la tête. Son visage plein se fit soudain plus pâle encore et ses yeux plus ronds.

« Tu as probablement fauché la caisse d’un magasin, insinua M. Koreander, ou attaqué une vieille dame, ou fait une de ces choses que vous faites de nos jours. Est-ce que la police est à tes trousses, mon enfant? »

Bastien secoua la tête.

« Parle, dit M. Koreander, devant qui t’es-tu sauvé?

— Devant les autres.

— Quels autres?

— Les enfants de ma classe.

— Pourquoi ?

— Ils... ils ne me laissent jamais tranquille.

— Qu’est-ce qu’ils te font donc?

— Ils me guettent à la sortie de l’école.

— Et ensuite?

— Ils me crient des tas de choses. Ils me bousculent et se moquent de moi.

— Et tu te laisses faire? »

M. Koreander considéra un instant le garçon d’un air réprobateur puis demanda :

« Pourquoi est-ce que tu ne leur fiches pas tout simplement une raclée? »

Bastien le regarda.

« Non, ça ne me dit rien. D’ailleurs je ne suis pas bon à la boxe.

— Et la lutte? voulut savoir M. Koreander, la course, la natation, le football, la gymnastique? Tu n’as aucune aptitude là non plus? »

L’enfant secoua la tête.

« En d’autres termes, reprit M. Koreander, tu es une poule mouillée? »

Bastien haussa les épaules.

« Mais tu peux au moins parler, objecta M. Koreander, pourquoi ne leur rends-tu pas la monnaie de leur pièce quand ils te narguent?

— Je l’ai fait une fois...

— Et alors?

— Ils m’ont flanqué dans une poubelle et ils ont rabattu le couvercle. J’ai hurlé pendant deux heures avant que quelqu’un m’entende.

— Hum, grogna M. Koreander, et maintenant tu ne t’y risques plus. »

Bastien secoua la tête.

« Eh bien, conclut M. Koreander, tu es un froussard par-dessus le marché. »

Bastien baissa la tête.

« Tu es probablement un bel ambitieux, non? Le meilleur de la classe, avec rien que des dix sur dix, le chouchou de tous les professeurs, pas vrai?

— Non, répondit Bastien, les yeux toujours baissés, l’année dernière j’ai redoublé.

— Dieu du ciel! s’exclama M. Koreander, alors tu es un raté sur toute la ligne! »

Bastien ne disait rien. Il restait planté là, les bras ballants, le manteau dégouttant.

« Et qu’est-ce qu’ils crient donc quand ils se moquent de toi? voulut encore savoir M. Koreander.

— Oh ! Tout ce qu’on peut imaginer.

— Par exemple?

— Alexandre, Alexandre! Est assis sur le pot de chambre! Il se casse en deux le pot. Alexandre dit tout haut : C’est parce que je suis trop gros. "

— Pas très malin, remarqua M. Koreander, et quoi d’autre? »

Bastien hésita avant d’énumérer :

« Maboul, avorton, fanfaron, faux jeton...

— Pourquoi " maboul "?

— Je parle parfois tout seul.

— Et qu’est-ce que tu te racontes, par exemple?

— Je m’invente des histoires, j’imagine des noms et des mots qui n’existent pas.

— Et tu te racontes tout cela à toi-même? Pourquoi ?

— Eh bien, c’est qu’il n’y a personne d’autre que ce genre de choses intéresse. »

M. Koreander se tut un moment, pensif.

« Et qu’est-ce que tes parents en pensent? »

Bastien ne répondit pas tout de suite. Ce n’est qu’au bout d’un moment qu’il murmura :

« Papa ne dit rien. Il ne dit jamais rien. Tout lui est bien égal.

— Et ta mère?

— Elle... elle n’est plus là.

— Tes parents sont séparés?

— Non, répondit Bastien, elle est morte. »

A cet instant, le téléphone sonna. M. Koreander se leva avec quelque difficulté de son fauteuil et traîna la savate jusqu’à un petit cabinet qui était à l’arrière de sa boutique. Il décrocha et Bastien l’entendit confusément qui disait son nom. Puis la porte du cabinet se referma et il ne perçut plus qu’un murmure étouffé.

Bastien était planté là, il ne savait pas bien ce qui lui était arrivé, ni pourquoi il avait tant parlé, fait toutes ces confidences. Il détestait qu’on le questionne ainsi. Et, subitement, l’idée lui vint qu’il allait arriver très en retard à l’école, mais oui, c’était sûr, il fallait absolument qu’il se dépêche, qu’il coure — pourtant il restait cloué sur, place, il n’arrivait pas à se décider. Quelque chose le retenait, il ne savait pas quoi.

Du cabinet continuait à lui parvenir un bruit de voix étouffé. C’était une longue conversation téléphonique.

Bastien prit conscience du fait qu’il n’avait pas cessé un seul instant de fixer le livre que M. Koreander avait eu entre les mains et qui était maintenant posé sur le fauteuil. Il ne pouvait tout simplement pas en détourner son regard. C’était comme si de ce livre émanait une sorte de force magnétique qui l’attirait irrésistiblement.

Il s’approcha du fauteuil, étendit lentement la main, toucha le livre — et au même instant il sentit au fond de lui comme un déclic, comme si un piège venait de se refermer. Bastien eut le sentiment obscur que par ce contact il avait déclenché un processus irréversible, qui désormais suivrait son cours.

Il souleva le livre et l’examina sous tous les angles : il était relié en soie couleur de cuivre et étincelait quand on le manipulait. En le feuilletant rapidement, Bastien vit qu’il n’y avait pas d’illustrations, mais des lettrines très grandes et splendides. En regardant à nouveau la reliure, plus attentivement, il y découvrit deux serpents, un clair et un foncé, qui se mordaient la queue l’un l’autre, décrivant ainsi un ovale. A l’intérieur de cet ovale figurait le titre, en lettres curieusement entrelacées :

L’HISTOIRE SANS FIN

C’est une chose bien mystérieuse que les passions humaines et il en va de même en cette matière pour les enfants et pour les adultes. Ceux qui sont atteints ne peuvent pas s’expliquer, et ceux qui n’ont rien vécu de semblable ne peuvent pas les comprendre. Il y a des hommes qui risquent leur vie pour venir à bout d’un pic de montagne. Personne, pas même eux, ne pourrait vraiment expliquer pourquoi. Il y en a qui se ruinent pour conquérir le cœur d’une certaine personne, qui ne veut rien entendre. D’autres courent à leur perte parce qu’ils sont incapables de résister aux plaisirs de la table — ou à ceux de la bouteille. D’autres encore renoncent à tout ce qu’ils possèdent dans l’espoir de gagner à un jeu de hasard ou sacrifient tout à une idée fixe qui ne se concrétisera jamais. Certains croient ne pouvoir être heureux qu’ailleurs que là où ils sont et passent leur vie à courir le monde. Il y a des gens, enfin, qui n’ont de cesse de devenir puissants. Bref, il y a autant de passions différentes que d’individus.

La passion de Bastien Balthasar Bux, c’était les livres. Qui n’a jamais passé tout un après-midi sur un livre, les oreilles en feu et les cheveux en bataille, à lire et lire encore, oublieux du monde alentour, insensible à la faim et au froid —

Qui n’a jamais lu en cachette, sous sa couverture, à la lueur d’une lampe de poche, parce qu’un père ou une mère, ou quelque personne bien intentionnée avait éteint la lumière, dans l’idée louable que le moment était maintenant venu de dormir puisque demain il faudrait se lever très tôt —

Qui n’a jamais versé, ouvertement ou en secret, des larmes amères en voyant se terminer une merveilleuse histoire et en sachant qu’il allait falloir prendre congé des êtres avec lesquels on avait partagé tant d’aventures, que l’on aimait et admirait, pour qui l’on avait tremblé et espéré, et sans la compagnie desquels la vie allait paraître vide et dénuée de sens —

Celui qui n’a pas fait lui-même l’expérience de tout cela ne comprendra visiblement pas le geste de Bastien.

Il regardait fixement le titre du livre et il se sentait alternativement bouillant et glacé. C’était bien là ce dont il avait tant de fois rêvé, ce qu’il souhaitait trouver depuis le jour où la passion des livres s’était emparée de lui : une histoire qui ne finit jamais! Le livre des livres!

Il lui fallait ce livre, à n’importe quel prix!

A n’importe quel prix? Facile à dire! Même s’il avait pu proposer plus que les trois marks et quinze pfennigs d’argent de poche qu’il avait sur lui — ce peu aimable M. Koreander lui avait déjà nettement fait comprendre qu’il n’avait pas l’intention de lui vendre le moindre livre. Quant à lui en faire cadeau, il ne fallait même pas y penser. C’était sans espoir.

Et pourtant, Bastien savait qu’il ne pouvait pas s’en aller sans le livre. Il voyait maintenant très clairement qu’il était venu ici uniquement à cause de ce livre, qui l’avait en quelque sorte appelé, de quelque mystérieuse façon, parce qu’il voulait être à lui, parce qu’il lui appartenait en réalité depuis toujours.

Bastien tendit l’oreille vers le cabinet d’où lui parvenait toujours le même murmure de voix.

Avant même de s’être rendu compte de ce qu’il faisait, il avait à la hâte dissimulé le livre sous son manteau et le pressait contre lui. Sans faire le moindre bruit, il recula jusqu’à la porte de la boutique, les yeux anxieusement braqués sur l’autre porte, celle du cabinet. Prudemment, il appuya sur la poignée. Il voulait éviter de déclencher le tintement des clochettes de laiton, aussi se contenta-t-il d’entrouvrir la porte vitrée, juste assez pour qu’elle lui livre passage. Une fois dehors, il prit soin de la refermer tout doucement.

Alors seulement il se mit à courir.

Dans son cartable, les cahiers, les livres et le plumier sautillaient et cliquetaient au rythme de ses pas. Il ressentit un point de côté, mais continua à courir. La pluie ruisselait sur son visage, lui dégoulinait dans la nuque à l’intérieur de son col. Le froid et l’humidité pénétraient à travers son manteau mais il ne s, avait chaud, et pas seulement parce rait.

Sa conscience, qui tout à l’heure dans la tique n’avait pas bronché, se réveilla d’un coup. Tous les arguments qui avaient été si convaincants lui parurent soudain contestables et se mirent à fondre comme des bonshommes de neige sous le souffle enflammé d’un dragon.

Il avait dérobé le livre. C’était un voleur.

Son délit était même pire qu’un vol ordinaire. Ce livre avait une valeur absolument unique et irremplaçable : certainement le plus précieux trésor de M. Koreander. Dérober son instrument à un violoniste ou à un roi sa couronne, cela représentait autre chose que de vider un tiroir-caisse.

Pourtant, tout en continuant à courir, il serrait le livre sous son manteau. Il ne voulait pas le perdre, quoi qu’il risquât de lui en coûter. C’était la seule chose qu’il possédait encore sur cette terre.

Car il ne pouvait évidemment plus rentrer à la maison.

Il essayait de se représenter son père assis dans la grande pièce aménagée en laboratoire et travaillant. Autour de lui, des douzaines de moulages en plâtre de mâchoires humaines, car il était mécanicien dentiste. Bastien ne s’était encore jamais demandé si son père aimait vraiment faire ce travail. C’était la première fois que la question lui venait à l’esprit, et désormais il ne pourrait plus jamais la lui poser.

S’il rentrait maintenant à la maison, son père sortirait du laboratoire, en blouse blanche, avec peut-être une mâchoire de plâtre dans la main, et lui demanderait :

« Déjà de retour?

— Oui, répondrait Bastien.

— Pas d’école aujourd’hui? »

Il voyait devant lui le visage calme et triste de son père et il savait qu’il lui serait tout à fait impossible de mentir. Et pourtant il ne pouvait pas non plus lui dire la vérité. Non, tout ce qu’il lui restait à faire, c’était de s’en aller, n’importe où, très loin. Il ne fallait pas que le père apprenne que son fils était devenu un voleur. Peut-être ne s’apercevrait-il jamais que Bastien n’était plus là. Cette pensée avait même quelque chose de réconfortant.

Bastien s’était arrêté de courir. Il allait maintenant à pas lents et il aperçut au bout de la rue le bâtiment de l’école. Sans s’en rendre compte, il avait retrouvé dans sa course le chemin familier. La rue lui parut complètement déserte, même s’il y avait çà et là quelques passants. A celui qui arrive très en retard à l’école, l’univers tout autour semble toujours dépeuplé. Bastien sentait sa peur s’accroître à chaque pas. Il avait de toute façon peur de l’école, cadre de ses échecs quotidiens, peur des maîtres qui, dans un esprit de conciliation, faisaient appel à sa conscience, ou qui déchargeaient sur lui leur bile, peur des autres enfants, qui s’amusaient à ses dépens et ne perdaient jamais une occasion de lui faire sentir combien il était maladroit et sans défense. Depuis toujours il voyait l’école comme une sorte de peine de prison indéfiniment longue, qui durerait jusqu’à ce qu’il soit adulte et qu’il lui fallait purger en silence et dans la résignation.

Mais quand il se mit à arpenter les couloirs sonores, qui sentaient l’encaustique et les manteaux mouillés, quand le silence aux aguets dans le bâtiment lui boucha soudain les oreilles avec ses tampons d’ouate, et quand il se retrouva pour finir devant la porte de sa salle de classe, peinte dans le même vert épinard que les murs alentour, il vit clairement qu’ici non plus il n’avait désormais plus rien à faire. Bien sûr qu’il devait partir. Alors autant s’en aller tout de suite.

Mais pour aller où?

Bastien avait lu dans ses livres des histoires de garçons qui se font engager sur des bateaux comme matelots et parcourent le vaste monde pour faire fortune. Il y en avait aussi qui devenaient pirates ou héros et d’autres qui, devenus riches, rentraient au pays après bien des années sans que personne devine qui ils étaient.

Mais Bastien ne se sentait pas capable de ce genre de chose. Il n’arrivait pas non plus à s’imaginer qu’on puisse l’engager comme mousse. D’ailleurs il n’avait pas la moindre idée du moyen de parvenir dans un port, où il y aurait des bateaux susceptibles de se prêter à une entreprise téméraire de ce genre.

Et soudain il sut quel était le bon endroit, l’unique endroit où, provisoirement du moins, il ne risquait pas d’être recherché, ni trouvé.

Le grenier était vaste et sombre. Il y régnait une odeur de poussière et d’antimite. Pas un bruit, hormis le léger tambourinement de l’eau sur le cuivre de l’immense toit. D’imposants piliers, noircis par l’âge, s’élevaient à intervalles réguliers du plancher, croisaient, à une certaine hauteur, les poutres de la charpente, puis se perdaient dans l’obscurité. Çà et là pendaient des toiles d’araignée, aussi grandes que des hamacs, et que le courant d’air animait d’un balancement léger, surnaturel. De la lucarne percée dans le toit tombait un rayon de lumière laiteuse.

La seule trace de vie dans cet univers où le temps paraissait suspendu, c’était une petite souris qui sautillait sur le plancher, laissant

dans la poussière de minuscules empreintes. On voyait courir entre les traces de pattes, à l’emplacement de la petite queue, une fine traînée. Soudain elle se redressa, aux aguets. Puis disparut — frrrt! — dans un trou entre les planches.

On entendit le bruit d’une clef tournant dans une grosse serrure. La porte s’ouvrit lentement en grinçant et un long rayon de lumière traversa un instant la pièce. Bastien se faufila dans le grenier, puis la porte se rabattit avec un nouveau grincement et se referma. Il introduisit, de l’intérieur, la grosse clef dans la serrure et la fit tourner. Il poussa également le verrou et eut un soupir de soulagement. Cette fois, il était réellement introuvable. Personne ne viendrait le chercher ici. Il était très rare que quelqu’un vienne jusqu’à ce grenier — il en était à peu près sûr — et, même si le hasard voulait qu’aujourd’hui précisément, ou demain, quelqu’un ait quelque chose à y faire, il trouverait la porte fermée. La clef n’était plus à sa place. Et dans le cas où l’on parviendrait d’une façon ou d’une autre à ouvrir la porte, Bastien aurait encore le temps de se dissimuler au milieu du bric-à-brac.

Peu à peu, ses yeux s’habituaient à la pénombre. Il connaissait cet endroit. Six mois auparavant, le concierge de l’école lui avait demandé de l’aider à transporter une grande corbeille à linge remplie de vieux formulaires et documents qu’il fallait mettre au grenier. C’est à cette occasion que Bastien avait vu où était rangée la clef : dans un petit placard mural au niveau du palier supérieur. Il n’y avait plus jamais repensé par la suite. Mais, aujourd’hui, il s’en était ressouvenu.

Bastien commença à avoir froid, car son manteau était trempé et il ne faisait pas chaud du tout là-haut. Il lui fallait avant tout se trouver une place où il puisse se mettre un peu plus à son aise. Il allait finalement devoir passer ici pas mal de temps. Combien — il n’en avait pas pour l’instant la moindre idée, et ne songeait pas davantage au fait qu’il aurait bientôt faim et soif.

Il explora un peu les lieux.

Il y avait là un fatras d’objets, par terre et en hauteur, des étagères pleines de classeurs et de dossiers qui ne servaient plus depuis longtemps, des bancs d’écoles empilés les uns sur les autres avec des pupitres maculés d’encre, un chevalet auquel était suspendue une douzaine de cartes de géographie périmées, plusieurs tableaux noirs dont la surface s’écaillait, des poêles en fer rouillés, des agrès hors d’usage, par exemple un cheval-arçons dont la housse de cuir était tellement craquelée que le rembourrage s’en échappait, des medicine-balls crevés, une pile de vieilles nattes de gymnastique tachées et, plus loin, plusieurs animaux empaillés, à moitié mangés des mites, parmi lesquels une grande chouette, un aigle royal et un renard, tout un assortiment d’alambics de chimie et de récipients en verre fêlés, une machine électrique, un squelette humain suspendu à une sorte de portemanteau et nombre de cartons et de caisses remplis de vieux cahiers et de livres scolaires. Bastien se décida finalement à élire domicile sur la pile de vieilles nattes de gymnastique. Quand on s’allongeait là-dessus, on se sentait presque comme sur un sofa. Il la traîna sous la lucarne, là où il y avait le plus de lumière. Non loin étaient entassées quelques couvertures militaires grises, passablement poussiéreuses, il est vrai, et déchirées, mais néanmoins utilisables. Bastien les prit. Il ôta son manteau mouillé et le suspendit au portemanteau, à côté du squelette. Celui-ci oscilla un peu mais Bastien n’en avait pas peur. Peut-être parce qu’il s’était familiarisé chez lui avec ce genre de chose. Il enleva aussi ses bottes détrempées. En chaussettes, il s’assit en tailleur sur les nattes de gymnastique et, comme un Indien, ramena sur ses épaules les couvertures grises. A côté de lui étaient posés son cartable — et le livre couleur de cuivre.

Il songea que les autres, dans la salle de classe, en dessous, assistaient justement en ce moment au cours d’allemand. Ils étaient peut-être en train de composer une rédaction sur quelque thème fastidieux à mourir.

Bastien considéra le livre :

« Je voudrais bien savoir, se dit-il, ce qui se passe réellement dans un livre, tant qu’il est fermé. Il n’y a là, bien sûr, que des lettres imprimées sur du papier, et pourtant — il doit bien se passer quelque chose puisque, quand je l’ouvre, une histoire entière est là d’un seul coup. Il y a des personnages, que je ne connais pas encore, et il y a toutes les aventures, tous les exploits et les combats possibles — parfois surviennent des tempêtes, ou bien on se retrouve dans des villes et des pays étrangers. Tout cela est d’une façon ou d’une autre à l’intérieur du livre. Il faut le lire pour le vivre, c’est évident. Mais c’est déjà dans le livre, à l’avance. Je voudrais bien savoir comment. »

Et soudain il se sentit baigner dans une atmosphère presque solennelle.

Il s’assit confortablement, prit le livre, l’ouvrit à la première page et se mit à lire:

L’HISTOIRE SANS FIN

# 1

# LE PAYS FANTASTIQUE EN PÉRIL

Ah oui, tous les animaux de la forêt de Haule étaient tapis dans leurs terriers, leurs nids et leurs refuges...

Il était minuit et un vent d’orage mugissait dans les cimes des arbres gigantesques et vénérables. Les troncs, larges comme des tours, craquaient et gémissaient.

Soudain, une faible lueur se faufila en zigzagant à travers le bois, s’immobilisant ici ou là, tremblotante, pour s’envoler à nouveau, se poser sur une branche, puis se hâter de poursuivre sa course. C’était une boule lumineuse, à peu près de la grosseur d’un ballon d’enfant, elle se déplaçait par larges bonds, touchant le sol de temps à autre puis reprenant son vol plané. Mais ce n’était pas un ballon.

C’était un feu follet. Et il avait perdu son chemin. C’était donc un feu follet fourvoyé, chose plutôt rare, même au Pays Fantastique. En principe, ce sont justement les feux follets qui égarent les autres gens.

Au centre de la sphère lumineuse on pouvait distinguer une petite silhouette extrêmement mobile qui sautait et courait à toutes jambes. Ce n’était ni un petit homme ni une petite femme, car ce genre de distinction n’existe pas chez les feux follets. Dans sa main droite, il tenait un minuscule drapeau blanc. Il devait donc s’agir d’un messager ou d’un intermédiaire.

Il ne risquait guère, malgré ses longs vols planés dans les ténèbres, d’aller heurter un tronc d’arbre, car les feux follets sont incroyablement prompts et agiles et peuvent changer de direction au beau milieu d’un saut. De là cette progression zigzagante qui ne l’empêchait pas de se déplacer en fait dans une direction déterminée.

Jusqu’à l’instant où il atteignit une saillie rocheuse et, effrayé, fit demi-tour. Haletant comme un petit chien, il s’assit dans l’anfractuosité d’un arbre et réfléchit un moment avant de se risquer à nouveau dehors et d’aller jeter un coup d’oeil circonspect à l’angle du rocher.

Devant lui s’étendait une clairière et là, à la lueur d’un feu de camp, étaient assises trois créatures fort différentes par l’allure et la taille. Un géant, qui paraissait entièrement constitué de pierre grise, était étendu sur le ventre, de tout son long, et il ne mesurait pas loin de dix pieds. Le buste soulevé, en appui sur ses coudes, il regardait le feu. Dans son visage de pierre, altéré par les intempéries et qui paraissait singulièrement petit au-dessus des puissantes épaules, la denture saillait comme une rangée de burins d’acier. Le feu follet reconnut en lui un représentant de la race des complètement C’étaient des êtres qui vivaient dans une montagne, à une distance inimaginable de la forêt de Haule — cette montagne, ils ne se contentaient d’ailleurs pas d’y vivre, ils en vivaient, car ils la mangeaient petit à petit. Ils se nourrissaient de rochers. Ils étaient heureusement d’une nature très frugale et pouvaient subsister des semaines et des mois avec une seule bouchée de cette nourriture, pour eux extrêmement substantielle. Les complètements n’étaient du reste pas nombreux et la montagne était très grande. Mais comme ces êtres vivaient là depuis déjà fort longtemps — ils se faisaient beaucoup plus vieux que la plupart des autres créatures du Pays Fantastique — la montagne avait fini par prendre au fil du temps un aspect vraiment singulier. On aurait dit un gigantesque emmenthal, constellé de trous et de terriers. Aussi l’appelait-on volontiers la Montagne aux Galeries.

Mais les complètement ne se nourrissaient pas seulement de rochers, ils s’en servaient pour fabriquer ce dont ils avaient besoin : des meubles, des chapeaux, des chaussures, des outils et même des pendules à coucou. Aussi n’était-il pas particulièrement surprenant que le complètement ici présent eût une sorte de bicyclette posée derrière lui, qui était entièrement construite dans le matériau dont nous avons parlé, avec deux roues qui faisaient penser à d’énormes meules. Dans l’ensemble, l’objet ressemblait plutôt à un rouleau compresseur muni de pétales.

La seconde créature, assise à droite du feu, était un petit elfe nocturne. Il était deux fois gros comme le feu follet, pas davantage, et ressemblait à une chenille noire comme de la poix, couverte de poils et qui se tiendrait en position verticale. Il gesticulait avec véhémence tout en parlant, agitait deux minuscules mains roses et là où, sous la chevelure noire en broussaille, se trouvait vraisemblablement le visage, on voyait étinceler deux grands yeux ronds comme des lunes.

Des elfes nocturnes de tailles et de formes différentes, il y en avait partout au Pays Fantastique, si bien qu’il n’était guère possible au premier abord de deviner si celui-là était venu de loin ou pas. Mais il est de fait que lui aussi semblait être en voyage car une grosse chauve-souris, monture habituelle des elfes nocturnes, était suspendue à une branche derrière lui, la tête en bas, enveloppée dans ses ailes, semblable à un parapluie refermé.

La troisième créature, à gauche du feu, le feu follet ne la découvrit qu’au bout d’un moment car elle était si petite qu’à cette distance on avait peine à la distinguer. Elle appartenait à la race des Tout Petits, c’était un petit bonhomme aux membres extraordinairement frêles, vêtu d’un petit costume multicolore, avec un haut-de-forme rouge sur la tête.

Sur les Tout Petits, le feu follet ne savait quasiment rien. Il avait seulement entendu dire un jour que ce peuple édifiait sur les branches des arbres des villes entières, dont les maisons étaient reliées par de petits escaliers, des échelles de corde et des toboggans. Ces gens-là vivaient pourtant dans un tout autre secteur de cet Empire Fantastique illimité, plus loin, bien plus loin encore que les complètement Il était d’autant plus étonnant de constater que la monture que le Tout Petit ici présent avait avec lui était un escargot. Il était installé derrière lui. Sur sa coquille rose étincelait une petite selle d’argent et le harnachement et les rênes, qui étaient fixées à ses antennes, brillaient aussi comme des fils d’argent.

Le feu follet était surpris de voir ces trois êtres si dissemblables assis ensemble dans une parfaite harmonie, car il n’était pas du tout habituel, au Pays Fantastique, que toutes les races vivent dans la paix et la cordialité. Il y avait souvent des combats et des guerres et aussi, entre certaines espèces, des querelles qui duraient des siècles. D’ailleurs il n’existait pas que des créatures bonnes et honnêtes, mais aussi des êtres voleurs, méchants et cruels. Le feu follet lui-même appartenait à une famille qui, pour ce qui est de la fiabilité et de la sûreté, n’était pas sans reproche.

C’est seulement après avoir observé la scène un moment à la lueur du feu que le feu follet remarqua que chacun des trois personnages était porteur soit d’un petit drapeau blanc, soit d’une écharpe blanche tendue en travers de sa poitrine. Ils étaient donc, eux aussi, des messagers ou des intermédiaires, ce qui expliquait naturellement qu’ils puissent s’entretenir de si pacifique façon.

Etait-il possible qu’ils se soient mis en route pour la même affaire que le feu follet ?

A cette distance, on ne pouvait pas comprendre de quoi ils parlaient, à cause du mugissement du vent qui agitait les cimes des arbres. Mais puisqu’ils se respectaient les uns les autres en tant que messagers, peut-être reconnaîtraient-ils au feu follet cette qualité et ne lui feraient-ils aucun mal. En fin de compte il fallait bien qu’il demande son chemin à quelqu’un. Et il y avait peu de chance que s’offrît une occasion plus propice en pleine forêt et en pleine nuit. Il prit donc son courage à deux mains, sortit de sa cachette, agita son petit drapeau blanc et s’immobilisa en l’air, tremblant.

Le complètement, qui avait la tête tournée dans sa direction, fut le premier à remarquer sa présence.

« Sacrée animation dans le coin, cette nuit, dit-il d’une voix grinçante. En voilà encore un.

— Hou ! Hou ! Un feu follet », chuchota l’elfe nocturne, et ses yeux lunaires se mirent à briller. Enchanté, enchanté !

Le Tout Petit se leva, fit quelques pas à la rencontre du nouvel arrivant et pépia : « Si mes yeux ne me trompent pas, vous êtes également ici en qualité de messager?

— Oui », répondit le feu follet.

Le Tout Petit souleva son haut-de-forme rouge, fit une petite courbette et gazouilla : « Oh ! Approchez-vous donc, je vous en prie. Nous sommes nous aussi des messagers. Prenez place dans notre cercle. »

Et il désigna de son chapeau la place qui restait libre près du feu.

« Merci beaucoup », dit le feu follet, et il s’approcha timidement, « si vous permettez. Puis-je me présenter : je m’appelle Blubb.

— Très heureux, répondit le Tout Petit. Moi, je m’appelle Uckück. »

L’elfe nocturne s’inclina sans se lever. « Mon nom est Wuschwusul.

— Enchanté, dit à son tour le complètement d’une voix grinçante, moi, c’est Pjôrnrachzarck. »

Tous trois regardaient le feu follet qui, gêné, se détourna. Il est particulièrement désagréable pour les feux follets d’être observés ouvertement.

« Vous ne voulez pas vous asseoir, cher Blubb ? demanda le Tout Petit.

— C’est que, répondit le feu follet, je suis très pressé, et je voulais seulement vous demander s’il vous serait possible de m’indiquer quelle direction je dois prendre pour me rendre à la Tour d’Ivoire.

— Hou ! hou ! fit l’elfe nocturne, alors comme ça, on va voir la Petite Impératrice ?

— Exact, répondit le feu follet, j’ai un message important à lui transmettre.

— Et quel message ? demanda le complètement de sa voix grinçante.

— Eh bien » — le feu follet sautait d’un pied sur l’autre — « c’est un message secret.

— Nous avons tous les trois le même but que toi — hou ! hou ! répliqua l’elfe nocturne Wuschwusul. Nous sommes entre collègues.

— Et peut-être sommes-nous porteurs du même message, fit remarquer Uckück le Tout Petit.

— Assieds-toi et parle ! » dit Pjôrnrachzarck d’une voix crissante.

Le feu follet s’installa à la place libre.

« Mon pays natal, commença-t-il après une seconde de réflexion, s’étend assez loin d’ici — je ne sais pas si l’une des personnes ici présentes le connaît. Il s’appelle le Marais Moussu.

— Houhou ! soupira avec ravissement l’elfe nocturne, une région magnifique ! »

Le feu follet eut un léger sourire.

« N’est-ce pas?

— C’est déjà tout ? » C’était la voix grinçante de Pjôrnrachzarck. « Pourquoi es-tu en route, Blubb?

— Chez nous, dans le Marais Moussu, poursuivit le feu follet non sans hésitations, quelque chose est arrivé — quelque chose d’incompréhensible — en fait, ça continue même à se produire — c’est difficile à décrire — cela a commencé par — eh bien, à l’est de notre pays se trouve un lac — ou plutôt se trouvait un lac — il s’appelait Brouille-Brume. Tout a commencé, donc, par la disparition, un beau jour, du lac Brouille-Brume — plus de lac, tout simplement, vous comprenez ?

— Voulez-vous dire, demanda Uckück, qu’il s’est asséché ?

— Non, expliqua le feu follet, si c’était le cas il y aurait aujourd’hui à cet emplacement un lac asséché. Mais il n’en est rien. Là où se trouvait le lac, il n’y a maintenant plus rien du tout — absolument plus rien, vous comprenez ?

— Un trou ? grogna le complètement

— Non, pas de trou non plus » — le feu follet perdait son aplomb à vue d’oeil — « un trou, c’est tout de même quelque chose. Mais là-bas, il n’y a plus rien. »

Les trois autres messagers échangèrent des coups d’oeil.

« A quoi ressemble-t-il donc — houhou — ce rien ? demanda l’elfe nocturne.

— C’est justement ce qui est si difficile à décrire, affirma le feu follet avec un air malheureux. En fait, ça ne ressemble à rien. C’est... c’est comme... Ah ! Il n’y a pas de mot pour exprimer cela ! »

Le Tout Petit l’interrompit : « Quand on regarde à cet endroit-là, c’est comme si on était aveugle, non ? »

Le feu follet le regarda, bouche bée.

« C’est exactement ça ! s’écria-t-il. Mais où donc... je veux dire : comment... ou alors est-ce que vous avez vous aussi constaté ce...?

— Un moment, interrompit le complètement Dis-moi, est-ce que c’est resté localisé à ce seul endroit ?

— Oui, au début, expliqua le feu follet, c’est-à-dire que peu à peu l’endroit est devenu de plus en plus grand. Le morceau de paysage qui manquait était de plus en plus gros, si je puis dire. Et puis brusquement le Vénérable Crapaud Croa, qui vivait avec son peuple dans le lac Brouille-Brume, n’a plus été là non plus. D’autres habitants se sont mis à fuir. Petit à petit, le même phénomène a commencé à se produire en d’autres endroits du Marais Moussu. Parfois, cela débutait à une toute petite échelle, un petit bout de néant, pas plus gros qu’un oeuf de poule d’eau. Et puis les zones s’étendaient. Si quelqu’un y mettait le pied par mégarde, son pied disparaissait lui aussi — ou sa main — ou toute autre partie de son corps qui se trouvait à l’intérieur de la zone. D’ailleurs ce n’est pas douloureux — mais celui à qui ça arrive se retrouve tout d’un coup avec un morceau en moins. Il y en a même quelques-uns qui se sont laissés tomber dans le néant quand ils s’en sont approchés de trop près. Il exerce une attraction irrésistible, d’autant plus forte que la zone est plus étendue. Aucun de nous n’est parvenu à s’expliquer ce que pouvait bien être ce terrible phénomène, d’où il provenait et ce qu’on pouvait faire pour s’en défendre. Et, comme il ne disparaissait pas de lui-même mais qu’il ne cessait au contraire de s’étendre, on a finalement décidé d’envoyer un messager à la Petite Impératrice, pour lui demander conseil et secours. Ce messager, c’est moi. »

Les trois autres regardaient droit devant eux, en silence.

Au bout d’un moment, on entendit la voix geignarde de l’elfe nocturne : « Hou ! hou ! Là d’où je viens, c’est exactement la même chose. Et je suis en route dans le même but — hou ! hou! »

Le Tout Petit tourna la tête vers le feu follet : « Chacun de nous, pépia-t-il, vient d’une région différente du Pays Fantastique. C’est tout à fait par hasard que nous nous sommes rencontrés ici. Mais nous apportons tous le même message à la Petite Impératrice.

— Cela veut dire, gémit le complètement, que le Pays Fantastique tout entier est en danger. »

Le regard du feu follet, rempli d’une frayeur mortelle, allait de l’un à l’autre.

« Dans ce cas, s’écria-t-il, et il se leva d’un bond, nous n’avons plus un instant à perdre !

— De toute façon, nous allions justement nous remettre en route, expliqua le Tout Petit. Nous avions seulement fait une pause à cause des ténèbres impénétrables de cette forêt de Haule. Mais maintenant que vous êtes parmi nous, Blubb, vous allez pouvoir nous éclairer.

— Impossible ! s’écria le feu follet, je ne peux pas attendre quelqu’un qui chevauche un escargot, j’en suis navré !

— Mais c’est un escargot de course ! répliqua le Tout Petit, un tantinet vexé.

— Et puis d’ailleurs — hou ! hou ! — chuchota l’elfe nocturne, si tu n’es pas d’accord nous ne t’indiquerons pas la bonne direction !

— Mais à qui parlez-vous donc ? » grogna le complètement

De fait, le feu follet n’avait pas entendu les dernières paroles des autres messagers, il s’éloignait déjà en bondissant à travers la forêt.

« De toute façon, fit remarquer Uckück le Tout Petit en repoussant son haut-de-forme rouge sur sa nuque, pour ce qui est d’éclairer la route, un feu follet n’aurait peut-être pas été l’idéal. »

Et, sur ces mots, il sauta sur la selle de son escargot de course.

« Moi aussi, du reste, expliqua l’elfe nocturne » — et il appela sa chauve-souris par un léger houhou — « j’aime autant que nous voyagions chacun de notre côté. Dépêchons-nous de filer ! »

Et hop ! le voilà parti.

Le complètement éteignit le feu de camp en le tapotant tout simplement du plat de la main, plusieurs fois.

« Moi aussi, j’aime autant » — c’était sa voix grinçante qui résonnait dans l’obscurité — « comme ça je n’aurai pas besoin de prendre garde à ne pas écrabouiller quelque Tout Petit ! »

Puis on l’entendit s’enfoncer dans les bosquets sur son puissant vélo de pierre, avec force craquements et crissements. De temps en temps, il heurtait un arbre géant avec un bruit sourd, on l’entendait grogner et gronder. Lentement, tout ce fracas s’éloigna dans les ténèbres.

Uckück, le Tout Petit, demeura seul. Il saisit les fils d’argent très fins qui lui servaient de rênes et dit :

« Eh bien, nous allons voir qui arrivera le premier. Hue ! mon vieux, hue ! »

Et il fit claquer sa langue.

Alors on n’entendit plus rien que le vent d’orage qui mugissait dans les cimes de la forêt de Haule.

L’horloge du clocher voisin sonna neuf coups.

C’est bien à contrecœur que Bastien se remit à penser à la réalité. Il était content que l’Histoire Sans Fin n’ait aucun rapport avec elle.

Il n’avait aucun goût pour les livres qui racontaient sur un ton maussade et pessimiste les événements ordinaires de la vie ordinaire menée par des gens ordinaires. De l’ordinaire, il y en avait bien assez dans la réalité, pourquoi aurait-il dû aller encore en chercher dans les livres ? D’ailleurs, il avait horreur de se rendre compte qu’on voulait l’amener à quelque chose. Et, dans ce genre de livres, il fallait toujours que, d’une manière ou d’une autre, on vous amène à quelque chose.

Les préférences de Bastien allaient aux livres captivants, ou drôles, ou encore à ceux qui lui permettaient de rêver, des livres où des personnages fictifs vivaient des aventures fabuleuses et qui permettaient d’imaginer tout ce qu’on voulait.

Car c’était là une chose dont il était capable — peut-être même la seule : se représenter quelque chose, si distinctement qu’il la percevait presque avec ses yeux et ses oreilles. Quand il se racontait à lui-même ses propres histoires, il lui arrivait d’oublier tout ce qui l’entourait et de se réveiller à la fin comme s’il sortait d’un rêve. Et ce livre était exactement dans le style de ses propres histoires. Pendant qu’il lisait il n’avait pas seulement entendu le craquement des troncs massifs et le mugissement du vent dans les cimes, mais aussi les voix bien distinctes de ces quatre messagers plutôt comiques, oui, il allait même jusqu’à se figurer qu’il sentait le parfum de la mousse et du terreau forestier.

Dans la salle de classe, en dessous, le cours de sciences naturelles n’allait pas tarder à commencer, il y serait question des inflorescences et des étamines. Bastien était bien content d’être assis là-haut dans sa cachette et de pouvoir lire. C’était exactement là, à son avis, le livre qu’il lui fallait, exactement !

Une semaine plus tard Wuschwusul, le petit elfe nocturne, était le premier à atteindre le but. Ou du moins il était convaincu d’être le premier, puisqu’il voyageait par les airs.

C’était l’heure du coucher du soleil, et les nuages du ciel vespéral ressemblaient à de l’or fluide, quand il s’aperçut que sa chauve-souris survolait déjà le Labyrinthe. Ce terme désignait une vaste plaine qui s’étendait d’un horizon à l’autre, tout entière constituée d’un immense jardin d’agrément, plein de parfums troublants et de couleurs de rêve. Au milieu des buissons, des haies, des prairies et des massifs plantés des fleurs les plus étranges et les plus rares, se perdaient de larges chemins et d’étroits sentiers disposés dans un désordre si savant, avec une telle multitude de ramifications que l’ensemble du parc constituait un dédale d’une superficie inimaginable. Ce dédale n’avait naturellement pour vocation que de distraire et d’amuser, et non de mettre sérieusement quelqu’un en danger ou de repousser un agresseur. Il n’aurait pas été adapté à une telle fonction et la Petite Impératrice n’avait pas besoin de ce moyen de défense. Sur toute la superficie de cet Empire Fantastique illimité, il n’existait pas un être contre lequel elle eût besoin de se défendre. Il y avait à cela une raison que nous apprendrons bientôt.

Tandis que le petit elfe nocturne, chevauchant sa chauve-souris, planait sans aucun bruit au-dessus de ce labyrinthe fleuri, il eut l’occasion d’observer toutes sortes d’animaux rares. Dans une petite trouée entre des lilas et des cytises folâtrait au soleil couchant un groupe de jeunes licornes et il crut même apercevoir dans son nid, sous une campanule bleue géante, le célèbre oiseau Phénix, mais il n’en était pas absolument sûr et ne voulut pas non plus faire demi-tour pour aller vérifier, afin de ne pas perdre de temps. Car déjà surgissait devant lui, au milieu du Labyrinthe, étincelant d’une blancheur féerique, la Tour d’Ivoire, cœur du Pays Fantastique et lieu de résidence de la Petite Impératrice.

Pour qui n’a jamais vu le lieu en question, le mot « tour » risque peut-être de suggérer une image trompeuse, celle d’un clocher ou d’un donjon. La Tour d’Ivoire était aussi vaste qu’une ville entière. Elle ressemblait de loin à un cône montagneux haut et pointu, enroulé sur lui-même comme une coquille d’escargot et dont le sommet se perdait dans les nuages. C’est seulement en s’approchant qu’on se rendait compte que ce pain de sucre gigantesque se composait d’une multitude de tours, de tourelles, de coupoles, de toits, d’encorbellements, de terrasses, de portails en ogive, d’escaliers et de balustrades imbriqués les uns dans les autres. Tout cela était construit dans l’ivoire du Pays Fantastique, du blanc le plus pur, et chaque détail était si finement sculpté qu’on aurait pu croire qu’il s’agissait d’un somptueux ouvrage de dentelle.

Dans tous ces bâtiments vivait la cour qui entourait la Petite Impératrice, les chambellans et les servantes, les sages-femmes et les astrologues, les magiciens et les fous, les messagers, les cuisiniers et les acrobates, les danseuses de corde et les conteurs, les hérauts, les jardiniers, les veilleurs, les tailleurs, les cordonniers et les alchimistes. Et tout en haut, à la pointe extrême de l’imposante tour, demeurait la Petite Impératrice, dans un pavillon qui avait la forme d’un blanc bouton de magnolia. Certaines nuits, quand la lune brillait avec une splendeur particulière dans le ciel étoilé, les pétales d’ivoire s’ouvraient largement et se déployaient en une fleur somptueuse, au centre de laquelle était assise la Petite Impératrice.

L’elfe nocturne atterrit avec sa chauve-souris sur une des terrasses inférieures, là où se trouvaient les écuries destinées aux montures. Quelqu’un devait avoir annoncé officiellement son arrivée, car cinq gardiens de la ménagerie impériale l’attendaient déjà, ils l’aidèrent à descendre de selle, s’inclinèrent devant lui et lui tendirent en silence la coupe officielle de bienvenue. Wuschwusul ne fit que tremper les lèvres dans le gobelet d’ivoire, pour satisfaire au protocole, puis il le rendit. Chacun des gardiens but à son tour une gorgée, puis ils s’inclinèrent une seconde fois et menèrent la chauve-souris aux écuries. Tout cela se fit en silence.

Quand la chauve-souris eut gagné la place qui lui avait été réservée, elle ne toucha ni à la boisson ni à la nourriture, mais se roula aussitôt en boule, se suspendit tête en bas à son crochet et, épuisée, sombra dans un profond sommeil. C’était un peu beaucoup, ce que le petit elfe nocturne avait exigé d’elle. Les gardiens la laissèrent tranquille et s’éloignèrent sur la pointe des pieds.

Dans cette écurie se trouvaient du reste beaucoup d’autres montures : deux éléphants, un rose et un bleu, un immense griffon, qui avait la partie antérieure du corps d’un aigle et la partie postérieure d’un lion, un cheval blanc ailé, dont le nom était jadis connu au-delà des frontières du Pays Fantastique (mais on l’a aujourd’hui oublié), quelques chiens volants, d’autres chauves-souris, et même des libellules et des papillons pour les cavaliers particulièrement petits. Les écuries voisines abritaient d’autres montures, qui ne volaient pas, mais couraient, rampaient, sautaient ou nageaient. Et chaque bâtiment avait ses propres gardiens chargés des soins et de la surveillance.

On aurait dû normalement entendre un brouhaha considérable de voix : mugissements, piaillements, sifflements, pépiements, coassements et caquetages. Mais un silence total régnait.

Le petit elfe était toujours à l’endroit où on l’avait laissé. Il se sentait subitement abattu, découragé, sans trop savoir pourquoi. Il était aussi complètement épuisé par ce long, long voyage. Le fait d’être arrivé le premier ne parvenait même pas à le ragaillardir.

« Hello ! » entendit-il soudain — c’était une petite voix pépiante — « n’est-ce pas là l’ami Wuschwusul? C’est bien que vous soyez enfin arrivé, vous aussi. »

L’elfe nocturne regarda autour de lui et ses yeux lunaires brillèrent de surprise : négligemment adossé à un pot de fleurs en ivoire, sur une balustrade, se tenait le Tout Petit Uckück, qui agitait son haut-de-forme rouge.

« Hou ! hou ! » fit l’elfe nocturne, déconcerté. « Hou ! hou ! » répéta-t-il au bout d’un moment. Aucune parole plus sensée ne lui venait à l’esprit.

« Les deux autres, expliqua le Tout Petit, ne sont pas encore arrivés à cette heure. Moi, je suis ici depuis hier matin.

— Comment cela — hou ! Hou ! — comment est-ce possible ? demanda l’elfe.

— Ma foi, déclara le Tout Petit, et il eut un sourire supérieur, je vous avais pourtant bien dit que j’avais un escargot de course. »

De sa petite main rose, l’elfe nocturne gratta le toupet de fourrure noire et broussailleuse qu’il avait sur la tête.

« Il faut que j’aille tout de suite voir la Petite Impératrice », dit-il d’une voix proche des larmes. Le Tout Petit le regarda d’un air pensif.

« Hum, fit-il, c’est que moi, je me suis annoncé dès hier.

— Annoncé ? demanda l’elfe nocturne. Ne peut-on aller la voir directement ?

— Je crains que non, pépia le Tout Petit, on doit attendre longtemps. Il y a ici — comment dirais-je ? — un afflux considérable de messagers.

— Hou ! Hou ! gémit l’elfe nocturne, comment cela ?

— Le mieux, gazouilla le Tout Petit, c’est que vous voyiez par vous-même. Venez, cher Wuschwusul, venez donc ! »

Ils se mirent tous deux en route.

La rue principale qui, décrivant une spirale de plus en plus étroite autour de la Tour d’Ivoire, menait jusqu’à son sommet, était remplie d’une foule très dense, composée des créatures les plus étranges. Des djinns géants parés de turbans, de minuscules kobolds, des trolls tricéphales, des nains barbus, des fées lumineuses, des faunes à pieds de bouc, des petites sauvageonnes à la fourrure blonde et bouclée, des esprits des neiges tout scintillants, ainsi que d’innombrables autres êtres, montaient et descendaient la rue, s’assemblaient par petits groupes pour converser à voix basse ou s’accroupissaient en silence par terre, regardant droit devant eux d’un air morose.

Quand Wuschwusul les aperçut, il s’immobilisa. « Hou ! Hou ! dit-il, que se passe-t-il ? Qu’est-ce qu’ils font tous là ?

— Ce sont tous des messagers, expliqua Uckück à voix basse, des messagers venus de toutes les régions du Pays Fantastique. Et tous porteurs du même message que nous. J’ai déjà parlé avec nombre d’entre eux. Il semble que partout ait surgi le même danger. »

L’elfe nocturne fit entendre un long soupir, presque un gémissement.

Et sait-on, demanda-t-il, de quoi il s’agit en fait et d’où cela provient ?

— Je crains que non. Personne ne peut l’expliquer.

— Pas même la Petite Impératrice ?

— La Petite Impératrice, commença le Tout Petit à voix basse, est malade, très, très malade. Peut-être est-ce là la cause de ce malheur incompréhensible qui a fondu sur le Pays Fantastique. Jusqu’à présent, aucun des nombreux médecins qui sont réunis dans l’enceinte du Palais, là-haut, près du Pavillon au Magnolia, n’a pu découvrir en quoi consiste sa maladie et comment on peut lutter contre. Personne ne connaît de remède.

— Eh bien, dit l’elfe d’une voix blanche — hou ! Hou ! —, en voilà une catastrophe !

— Oui, répondit le Tout Petit, c’en est une. » Dans ces circonstances, Wuschwusul renonça à se faire annoncer auprès de la Petite Impératrice.

Deux jours plus tard, on vit arriver le feu follet Blubb, qui avait naturellement pris la mauvaise direction, ce qui lui avait fait faire un détour gigantesque.

Enfin — trois autres jours s’étaient écoulés — arriva à son tour Pjifernrachzarck, le Mange-Pierre. Il était à pied car, dans un accès de fringale subite, il avait dévoré son vélo de pierre — comme s’il s’était agi en quelque sorte de provisions de voyage.

Pendant tout le temps qu’ils passèrent là à attendre, les quatre messagers si dissemblables se lièrent d’amitié intime et ils restèrent ensemble par la suite.

Mais cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

# 2

# LE RECOURS À ATRÉJUS

Bien des délibérations concernant le sort de l’ensemble du Pays Fantastique se tenaient dans la grande salle du trône de la Tour d’Ivoire, qui se trouvait à l’intérieur de l’enceinte du Palais proprement dit, quelques étages en dessous du Pavillon au Magnolia.

Cette vaste pièce circulaire était pour l’instant remplie d’un brouhaha de voix assourdies. Les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf meilleurs médecins de tout l’Empire Fantastique étaient rassemblés là et s’entretenaient à voix basse ou en chuchotant, par groupes plus ou moins nombreux. Chacun avait rendu visite à la Petite Impératrice — les uns depuis un certain temps déjà, les autres peu auparavant — et tous avaient tenté de l’aider grâce à leur art. Mais aucun n’y était parvenu, aucun ne connaissait la maladie ni son origine, aucun ne savait comment on pouvait la soigner. Le cinq centième médecin, le plus réputé du Pays Fantastique, dont on disait qu’il n’était pas une plante médicinale, pas un remède magique, pas un secret de la nature qui lui demeurât inconnu, était déjà depuis des heures au chevet de la malade et tous attendaient avec impatience le résultat de son examen.

Mais il ne faudrait naturellement pas se représenter un pareil rassemblement comme un banal congrès médical humain. Il y avait certes au Pays Fantastique nombre d’êtres que leur aspect extérieur rapprochait plus ou moins des hommes, mais il y en avait au moins autant qui ressemblaient à des animaux ou qui étaient des créatures d’une tout autre nature. La société rassemblée dans cette salle était aussi diversifiée que la foule de messagers qui se pressaient au-dehors. Il y avait des médecins nains, bossus, avec des barbes blanches, des fées doctoresses vêtues de parures bleu argenté scintillantes, avec des étoiles qui brillaient dans leurs cheveux, il y avait des ondins bedonnants, aux mains et aux pieds palmés (on avait installé exprès pour eux des baignoires sabots), mais il y avait aussi des serpents blancs, qui s’étaient enroulés ensemble sur la longue table au centre de la salle, il y avait des elfes abeilles, et même des sorciers, des vampires et des fantômes, qui ne passent généralement pas pour particulièrement bienfaisants et salutaires.

Pour comprendre la présence de ces derniers, il est indispensable de savoir la chose suivante :

La Petite Impératrice était considérée, il est vrai — son titre l’indique déjà — comme la souveraine des innombrables régions de l’Empire Fantastique sans limites, mais elle était en réalité bien plus qu’une souveraine ou, pour mieux dire, elle était tout autre chose.

Elle ne régnait pas, elle n’avait jamais recouru à la force ou fait usage de son pouvoir, elle ne donnait aucun ordre, ne jugeait personne, n’intervenait jamais et n’avait jamais besoin de se défendre contre un agresseur, car l’idée ne serait venue à personne de se soulever contre elle ou de l’attaquer. Devant elle, toutes les créatures étaient égales.

Il suffisait qu’elle fût là, mais elle avait une façon particulière d’être là : elle était le noyau de toute la vie du Pays Fantastique.

Et chaque créature, qu’elle fût bonne ou mauvaise, belle ou hideuse, gaie ou sévère, folle ou sage, tout le monde, sans exception, n’était là que grâce à sa présence à elle. Sans elle, rien ne pouvait subsister, pas plus que ne pourrait subsister un corps humain qui n’aurait plus de cœur.

Personne ne pouvait comprendre tout à fait son secret mais chacun savait qu’il en était ainsi. Aussi était-elle également respectée de toutes les créatures de son empire et toutes s’inquiétaient également pour sa vie. Car sa mort aurait en même temps signifié leur fin à tous, la chute de l’immense Empire Fantastique.

Les pensées de Bastien se mirent à vagabonder.

Il se remémora soudain le long couloir de la clinique où sa maman avait été opérée. Il avait passé là de longues heures à attendre, assis avec son père devant la salle d’opération. Des médecins et des infirmières allaient et venaient, pressés. Quand le père demandait des nouvelles, il n’obtenait toujours que des réponses évasives. Personne ne semblait savoir exactement comment allait la malade. Finalement, ils avaient vu arriver un homme chauve en blouse blanche, qui avait l’air las et triste. Il leur dit que tous les efforts avaient été vains et qu’il était désolé. Il leur serra la main à tous deux et dit : « Toutes mes condoléances. »

Ensuite, tout était devenu différent entre son père et Bastien.

Pas extérieurement. Bastien avait tout ce qu’il pouvait désirer. Il possédait un vélo à trois vitesses, un train électrique, une provision de plaquettes vitaminées, cinquante-trois livres, un hamster doré, un aquarium avec des poissons des mers du Sud, un petit appareil photographique, six couteaux de poche brevetés et tout ce qu’on peut imaginer d’autre. Mais au fond il ne se souciait guère de tout cela.

Bastien se souvenait que son père avait autrefois pris plaisir à se divertir avec lui. Il lui avait même parfois raconté ou lu des histoires. Mais depuis cette époque-là c’était terminé. Il ne pouvait plus parler avec son père. Il y avait autour de ce dernier comme un mur invisible que personne ne pouvait franchir. Il ne disait jamais rien, ni en bien ni en mal. Même quand Bastien était assis à côté de lui, cette fois-là, il n’avait rien dit. Il s’était contenté de le regarder, de ce regard absent et soucieux, et Bastien avait eu l’impression de n’être tout simplement pas là. C’était ce sentiment qu’il éprouvait généralement devant son père. Le soir, quand ils étaient assis ensemble devant la télévision, Bastien se rendait compte que son père ne regardait pas l’écran, mais qu’il était ailleurs, très loin, perdu dans ses pensées, quelque part où lui ne pouvait pas l’atteindre. Ou alors, parfois, quand ils avaient tous les deux un livre à la main, Bastien remarquait que son père ne lisait pas du tout, puisqu’il gardait pendant des heures les yeux fixés sur la même page, sans la tourner.

Bastien comprenait bien que son père était triste. A l’époque, il avait passé lui-même bien des nuits à pleurer, tellement que parfois, à force de sangloter, il finissait par vomir — mais petit à petit c’était passé. Et puis, tout de même, il était encore là. Pourquoi son père ne parlait-il jamais avec lui, ni de sa maman ni de choses importantes, mais tout juste du strict nécessaire ?

« Si seulement on pouvait savoir », dit un long et maigre Esprit-de-Feu, avec des flammes rouges en guise de barbe, « en quoi consiste finalement sa maladie. Elle n’a pas de fièvre, aucune enflure, aucune éruption, aucune inflammation. C’est tout simplement comme si elle était en train de s’éteindre — sans qu’on sache pourquoi. »

Pendant qu’il parlait, on voyait sortir de sa bouche, à la fin de chaque phrase, des petits nuages de fumée qui dessinaient des formes. Cette fois, c’était un point d’interrogation.

Un vieux corbeau plumé, qui ressemblait à une grosse pomme de terre dans laquelle on aurait planté n’importe comment quelques plumes noires, répondit d’une voix croassante (il était spécialiste des refroidissements) :

« Elle ne tousse pas, elle n’est pas enrhumée, ce n’est pas une maladie au sens médical du terme. »

Il déplaça ses grosses lunettes sur son bec et regarda son entourage d’un air provocant.

« Une chose en tout cas me paraît évidente » bourdonna un scarabée (ce bousier que l’on appelle aussi parfois « pharmacien »), « entre sa maladie et les terribles nouvelles que nous apportent les messagers venus du Pays Fantastique tout entier, il doit bien exister une relation secrète.

— Vous, alors ! lança un petit Bonhomme l’Encre d’une voix railleuse, vous voyez toujours des relations secrètes partout !

— Et vous, vous ne voyez jamais plus haut que le bord de votre encrier ! ronfla le scarabée irrité.

— Allons, mes chers collègues, interrompit d’une voix gémissante un fantôme aux joues creuses, qui était caché à l’intérieur d’une grande blouse blanche, nous n’allons tout de même pas tomber dans des querelles subjectives et personnelles. Et pour commencer, baissez un peu la voix ! »

Des conversations semblables ou comparables se déroulaient partout dans la vaste salle du trône. Il peut sembler surprenant que des êtres aussi divers aient été capables de se comprendre. Mais au Pays Fantastique, toutes les créatures, y compris les animaux, possédaient au minimum deux langues : d’une part, leur propre langage, qu’elles ne parlaient qu’avec leurs semblables et que les autres ne comprenaient pas, et, d’autre part, une langue commune, que l’on appelait le Phantasien ou la Grande Langue. Tout le monde la maîtrisait, même si certains l’utilisaient d’une façon un peu particulière.

Soudain, le silence se fit dans la salle et tous les yeux se tournèrent vers la grande porte à deux battants qui était en train de s’ouvrir. On vit entrer Cairon, maître renommé dans l’art d’Hippocrate, et tout entouré de légende.

Il était ce que, en des temps plus lointains, on a appelé un Centaure. Jusqu’aux hanches, il avait forme humaine, le reste de son corps était un corps de cheval. Cairon était ce qu’on appelait un Centaure Noir. Il était venu d’une contrée très lointaine, située tout à fait au sud. Aussi la partie humaine de son corps était-elle couleur d’ébène, à l’exception de sa barbe et de sa chevelure, blanches et bouclées, tandis que la moitié chevaline était rayée comme la robe d’un zèbre. Il portait un étrange chapeau en jonc tressé. A son cou était suspendue une chaîne avec une grosse amulette d’or sur laquelle on distinguait deux serpents, un clair et un foncé, qui se mordaient la queue l’un l’autre, dessinant un ovale.

Bastien s’arrêta, surpris. Il referma le livre — non sans prendre la précaution de laisser son doigt entre les pages — et regarda une nouvelle fois très attentivement la reliure. Il y avait bien là les deux serpents qui se mordaient la queue et dessinaient un ovale ! Que pouvait bien signifier ce symbole étrange ?

Sur tout le territoire du Pays Fantastique, chacun savait ce que signifiait ce médaillon : c’était le signe distinctif que portait celui qui était chargé de mission par la Petite Impératrice et devait traiter une affaire en son nom, comme si elle était là.

Cela voulait dire que le médaillon conférait à celui qui le portait des forces secrètes, bien que personne ne sût exactement lesquelles. Chacun connaissait son nom : AURYN.

Mais beaucoup de gens, qui appréhendaient de prononcer ce nom, le nommaient « le Bijou », ou encore « le Pantakel », ou tout simplement « le Miroitant ».

Le livre était lui aussi marqué du signe de la Petite Impératrice !

Un murmure traversa la salle et l’on entendit quelques exclamations de surprise. Il n’était plus arrivé depuis déjà bien longtemps que le Bijou fût confié à quelqu’un.

Cairon piaffa à plusieurs reprises, jusqu’à ce que le calme soit revenu, puis il dit d’une voix profonde :

« Mes amis, ne vous étonnez pas outre mesure, je ne porte AURYN que pour un temps très court. Je ne suis qu’un intermédiaire. Bientôt je transmettrai le Miroitant à quelqu’un qui en sera plus digne. »

Un silence absolu était tombé sur la salle.

« Je ne veux pas chercher à adoucir notre échec par de belles paroles, poursuivit Cairon. Nous restons tous perplexes devant la maladie de la Petite Impératrice. Nous savons seulement que l’anéantissement du Pays Fantastique a commencé en même temps que cette maladie. Nous n’en savons pas davantage. Pas même s’il existe une médecine capable de la sauver. Mais il se peut — et j’espère ne blesser aucun d’entre vous en m’exprimant ouvertement — il se peut que nous, qui sommes ici réunis, ne possédions pas toutes les connaissances, toute la sagesse. Mon ultime et unique espoir, c’est qu’il existe quelque part dans cet empire illimité un être qui soit plus sage que nous, qui puisse nous apporter conseil et secours. Mais c’est plus qu’incertain. Et, où que puisse subsister encore une chance de salut, une chose est sûre : pour la trouver il faut un découvreur de pistes capable de se frayer des chemins là où il n’y a pas de chemin possible, et qui ne faiblisse devant aucun danger, aucun effort, en un mot : un héros. Et la Petite Impératrice m’a révélé le nom de ce héros à qui elle confie son sort et le nôtre : il s’appelle Atréju et demeure dans la Mer aux Herbes, au-delà des Monts d’Argent. C’est à lui que je remettrai AURYN, c’est lui que je vais lancer dans la Grande Quête. Voilà, maintenant vous savez tout. »

Sur ces mots, le vieux Centaure quitta la salle en faisant sonner ses sabots.

Ceux qui restaient là se regardèrent, décontenancés.

« Comment déjà a-t-il appelé ce héros ? demanda quelqu’un.

— Atréju, ou quelque chose comme ça, répondit un autre.

— Jamais entendu ! » fit remarquer un troisième. Et les quatre cent quatre-vingt-dix-neuf médecins secouèrent ensemble la tête d’un air soucieux.

L’horloge du clocher sonna dix coups. Bastien s’étonna que le temps ait passé si vite. Pendant les cours, chaque heure lui apparaissait généralement comme une petite éternité. En bas, dans la classe, ils avaient maintenant histoire, avec M. Dröhn, un homme maigre et le plus souvent de mauvaise humeur, qui éprouvait un plaisir particulier à tourner Bastien en ridicule devant tout le monde, parce qu’il n’arrivait absolument pas à retenir les années des batailles, les dates de naissance et les périodes de règne de quiconque.

La Mer aux Herbes, qui s’étendait au-delà des Monts d’Argent, était à bien des journées de voyage de la Tour d’Ivoire. Il s’agissait d’une prairie, qui était effectivement aussi vaste, et large, et plane que la mer. Une herbe gorgée de suc y poussait, à hauteur d’homme, et, quand le vent s’y engouffrait, des vagues parcouraient la plaine comme s’il se fût agi d’un océan, avec un mugissement qui était celui de l’eau.

Le peuple qui habitait là se nommait les « Herbiens », ou encore les « Peaux-Vertes ». Ils avaient des cheveux noirs bleutés que les hommes portaient longs et quelquefois nattés, et leur peau était d’une teinte vert foncé, tirant un peu sur le brun — comme celle des olives. Ils menaient une vie particulièrement frugale, rude et sévère et leurs enfants, les filles comme les garçons, étaient élevés dans un idéal de bravoure, de magnanimité et de fierté. Ils devaient apprendre à endurer la chaleur, le froid et les privations et apporter la preuve de leur courage. C’était nécessaire car les Peaux-Vertes étaient un peuple de chasseurs. Tout ce dont ils avaient besoin pour vivre, ils le fabriquaient à partir de l’herbe dure et fibreuse de la prairie ou bien ils le tiraient des buffles pourpres qui parcouraient la Mer aux Herbes en troupeaux immenses.

Ces buffles pourpres étaient à peu près deux fois gros comme des vaches ou des taureaux communs, ils avaient un long pelage soyeux et luisant, d’un rouge pourpre, et des cornes puissantes, aux pointes dures et tranchantes comme des poignards. Ils étaient généralement pacifiques mais, quand ils flairaient un danger ou se sentaient attaqués, ils pouvaient devenir aussi redoutables que la nature déchaînée. Nul autre peuple que les Peaux-Vertes n’aurait osé faire la chasse à ces animaux — et, qui plus est, ils n’utilisaient dans ce but qu’un arc et des flèches. Ils préféraient le combat chevaleresque, aussi arrivait-il souvent que ce ne soit pas l’animal mais le chasseur qui y laissât sa vie. Les Peaux-Vertes aimaient et respectaient les buffles pourpres et estimaient n’acquérir le droit de les tuer qu’en étant eux-mêmes prêts à se faire tuer par eux.

La nouvelle de la maladie de la Petite Impératrice et du sort qui menaçait tout le Pays Fantastique n’était pas encore parvenue jusqu’à cette contrée. Il y avait déjà longtemps qu’on n’avait plus vu arriver aucun voyageur au campement des Peaux-Vertes. L’herbe poussait, plus riche en sève que jamais, les jours étaient clairs et les nuits étoilées. Tout paraissait aller bien.

Mais, un jour, un vieux Centaure Noir aux cheveux blancs fit son apparition au camp. Son pelage ruisselait de sueur, il avait l’air d’être mortellement harassé et son visage barbu était maigre, émacié. Sur la tête, il portait un chapeau étrange en jonc tressé et, autour du cou, une chaîne à laquelle était suspendue une grosse amulette d’or. C’était Cairon.

Il se tenait au centre de la place autour de laquelle les tentes du camp étaient disposées en cercles de plus en plus larges, là où les anciens se rassemblaient pour tenir conseil et où, les jours de fête, on venait danser et chanter d’anciennes mélodies. Il attendait et regardait autour de lui, mais seuls se pressaient là, en cercle, des femmes et des hommes très âgés et de tout jeunes enfants qui l’examinaient avec curiosité. Il martelait impatiemment le sol de ses sabots.

« Où sont les chasseurs et les chasseresses ? » demanda-t-il d’une voix haletante tout en ôtant son chapeau pour s’éponger le front.

Une femme aux cheveux blancs, avec un bébé sur le bras, répondit : « Ils sont tous à la chasse.  Ils ne seront de retour que dans trois ou quatre jours.

— Est-ce qu’Atréju est aussi parmi eux ? demanda le Centaure.

— Oui, étranger, mais comment le connais-tu ?

— Je ne le connais pas. Allez le chercher !

— Il ne viendra pas volontiers, étranger, intervint un vieillard appuyé sur des béquilles, car c’est aujourd’hui sa chasse. Elle commence au coucher du soleil. Sais-tu ce que cela signifie ? »

Cairon secoua sa crinière et piaffa.

« Je ne le sais pas et c’est sans importance, car il a maintenant mieux à faire. Vous connaissez cet insigne que je porte. Alors allez le chercher !

— Nous voyons le Bijou, dit une jeune fille, et nous savons que tu viens de la part de la Petite Impératrice. Mais qui es-tu ?

— Je m’appelle Cairon, grogna le Centaure, le docteur Cairon, si cela vous dit quelque chose. »

Une vieille femme voûtée fendit la foule et s’écria : « Oui, c’est vrai. Je le reconnais. Je l’ai déjà vu une fois quand j’étais encore jeune. Il est le médecin le plus grand et le plus renommé de tout le Pays Fantastique ! »

Le Centaure lui fit un signe de la tête. « Merci, femme, dit-il, et maintenant quelqu’un d’entre vous aura peut-être l’amabilité d’aller enfin me chercher cet Atréju. C’est urgent. La vie de la Petite Impératrice est en jeu.

— Je m’en charge ! » s’écria une petite fille, qui pouvait avoir cinq ou six ans.

Elle s’élança et, quelques secondes plus tard, on la vit s’éloigner au galop entre les tentes, sur un cheval sans selle.

« Enfin, ce n’est pas trop tôt ! » grogna Cairon. Et il s’effondra, sans connaissance.

Quand il revint à lui, il ne sut d’abord pas où il était, car tout était sombre autour de lui. Mais il se rendit compte petit à petit qu’il se trouvait dans une tente spacieuse, étendu sur de moelleuses couvertures de fourrure. Il faisait apparemment nuit, par une fente du rideau qui servait de porte on distinguait la lueur vacillante d’un feu.

« Nom d’un clou à ferrer ! murmura-t-il tandis qu’il cherchait à se redresser, depuis quand suis-je étendu là ? »

Une tête se glissa par le rideau entrebâillé, puis se retira aussi vite et une voix dit : « Oui, il a l’air d’être réveillé. »

Alors on tira le rideau sur le côté et un jeune garçon d’une dizaine d’années entra. Il portait un pantalon et des chaussures en cuir de buffle souple. Son buste était nu mais il avait sur les épaules un manteau rouge pourpre, visiblement tissé en poils de buffle, et qui tombait jusqu’au sol. Ses longs cheveux, d’un noir bleuté, étaient liés par un cordon de cuir et formaient un toupet sur l’occiput. Sur la peau vert olive de son front et de ses joues étaient peints en blanc quelques motifs simples. Ses yeux sombres étincelaient de colère tandis qu’il dévisageait l’intrus, mais on ne discernait par ailleurs sur ses traits aucune marque d’émotion.

« Que veux-tu de moi, étranger ? demanda-t-il, pourquoi es-tu venu dans ma tente? Et pourquoi m’as-tu privé de ma chasse ? Si j’avais tué aujourd’hui le Grand Buffle — et ma flèche était déjà sur la corde quand on m’a appelé — demain j’aurais été un chasseur. Tandis que maintenant il faudra que j’attende toute une année. Pourquoi ? »

Le vieux Centaure le regardait, décontenancé.

« Est-ce que cela voudrait dire, demanda-t-il finalement, que c’est toi, cet Atréju?

— Oui, étranger.

— N’y a-t-il pas quelqu’un d’autre, un homme adulte, un chasseur expérimenté, qui porte ce nom ?

— Non, Atréju, c’est moi et personne d’autre. » Le vieux Cairon se laissa retomber sur sa couche et dit d’une voix entrecoupée :

« Un enfant ! Un petit garçon ! Vraiment, les décisions de la Petite Impératrice sont difficiles à comprendre. »

Atréju se taisait et attendait, impassible.

« Pardonne-moi, Atréju, dit Cairon qui contenait à grand-peine son irritation, je n’avais pas l’intention de te blesser mais les choses prennent une tournure trop surprenante pour moi. Franchement, je suis hors de moi ! Je ne sais plus ce que je dois penser ! Je me demande sérieusement si la Petite Impératrice savait vraiment ce qu’elle faisait en choisissant un enfant comme toi. C’est de la folie pure ! Et si elle l’a fait intentionnellement, alors... alors... »

Il secoua violemment la tête et s’exclama :

« Non ! Non ! Si j’avais su chez qui elle m’envoyait, j’aurais tout simplement refusé de te transmettre son ordre de mission. J’aurais refusé !

— Quelle mission ? demanda Atréju.

— C’est une monstruosité ! s’écria Cairon qui se laissait maintenant emporter par son indignation. Remplir cette mission est vraisemblablement de l’ordre de l’impossible, même pour le héros le plus grand et le plus expérimenté, alors pour toi... Elle t’envoie à la quête hasardeuse de quelque chose que personne ne connaît. Personne ne peut t’aider, personne ne peut te conseiller, personne ne peut deviner ce qui va t’arriver. Et pourtant il faut que tu décides tout de suite, à l’instant, ici même, si tu acceptes ou non la mission. Il n’y a plus un instant à perdre. J’ai galopé sans presque m’arrêter pendant dix jours et dix nuits pour venir jusqu’à toi. Mais maintenant — maintenant je souhaiterais presque ne jamais être arrivé ici. Je suis très vieux, je suis à bout de forces. Donne-moi une gorgée d’eau, s’il te plaît ! »

Atréju alla chercher une cruche d’eau de source bien fraîche. Le Centaure but à longs traits, puis il s’essuya la barbe et dit, un peu plus calmement :

« Ah ! Merci, ça fait du bien ! A présent je me sens déjà mieux. Ecoute, Atréju, tu n’as pas besoin d’accepter cette mission. La Petite Impératrice s’en remet à toi. Ce n’est pas un ordre qu’elle te donne. Je lui expliquerai et elle trouvera quelqu’un d’autre. Il est impossible qu’elle ait su que tu étais un petit garçon. Elle a dû confondre, c’est la seule explication.

— En quoi consiste la mission ? voulut savoir Atréju.

— Trouver le remède pour la Petite Impératrice, répondit le vieux Centaure, et sauver le Pays Fantastique.

— Elle est donc malade ? » demanda Atréju, surpris.

Cairon se mit à raconter ce qui arrivait à la Petite Impératrice et les informations qu’avaient rapportées les messagers venus de tous les coins du Pays Fantastique. Atréju ne cessait de poser de nouvelles questions et le Centaure lui donnait tous les renseignements dont il disposait. Ce fut un long dialogue nocturne. Et plus Atréju saisissait l’ampleur du malheur qui s’était abattu sur le Pays Fantastique, plus on voyait la consternation se peindre sur son visage, si impénétrable au début.

« Et moi qui n’ai rien su de tout cela », murmura-t-il finalement, les lèvres blêmes.

Sous ses sourcils blancs et broussailleux, Cairon regardait le jeune garçon d’un air sérieux, soucieux.

« A présent tu sais ce qu’il en est, et peut-être comprends-tu pourquoi j’ai perdu contenance en te voyant. Pourtant la Petite Impératrice a bien prononcé ton nom. Elle a dit : " Va chercher Atréju ! " Elle a dit : " Je place toute ma confiance en lui. " Elle a dit " Demande-lui si pour moi et pour le Pays Fantastique il accepte d’entreprendre la Grande Quête. " Je ne sais pas pourquoi son choix s’est porté sur toi. Peut-être que seul un petit garçon peut venir à bout de cette tâche impossible. Je n’en sais rien et je ne peux pas te donner de conseil. »

Atréju était assis, la tête baissée, et se taisait. Il comprenait que l’épreuve qu’on lui imposait là était infiniment plus dure que sa chasse. Même les plus grands chasseurs et les meilleurs découvreurs de pistes auraient eu du mal à réussir, pour lui c’était trop difficile.

« Alors? s’enquit le vieux Centaure à voix basse, acceptes-tu ? »

Atréju releva la tête et le regarda.

« J’accepte », dit-il d’une voix ferme.

Cairon hocha lentement la tête, puis il ôta de sa poitrine la chaîne avec l’amulette d’or et la passa au cou d’Atréju.

« AURYN te donne un grand pouvoir, dit-il d’une voix solennelle, mais tu n’as pas le droit de t’en servir. Car la Petite Impératrice non plus ne fait jamais usage de son pouvoir. AURYN te protégera et te guidera, mais tu ne dois jamais intervenir, quoi que tu sois amené à voir, car à partir de cet instant ta propre opinion n’a plus la moindre valeur. C’est pour cela que tu dois partir sans armes. Tu dois laisser les choses se passer comme elles se passeront. Tout devra avoir à tes yeux la même valeur, le mauvais et le bon, le beau et le laid, le fou et le sage, de même que tout cela a la même valeur pour la Petite Impératrice. Tu dois seulement chercher et interroger, sans rien juger d’après ton propre jugement. N’oublie jamais cela, Atréju !

— AURYN ! répéta Atréju, plein de respect, je veux me montrer digne du Bijou. Quand dois-je partir ?

— Sur-le-champ, répondit Cairon. Personne ne sait combien de temps durera ta Grande Quête. Il est possible que dès maintenant chaque heure compte. Prends congé de tes parents et de tes frères et sœurs !

— Je n’en ai pas, répondit Atréju. Mes parents ont été tous les deux tués par un buffle peu après ma naissance.

— Qui t’a élevé ?

— Toutes les femmes et tous les hommes, collectivement. C’est pour cela qu’ils m’ont baptisé Atréju qui veut dire, dans notre langue, le " fils de tous ". »

Personne ne pouvait mieux que Bastien comprendre ce que cela signifiait. Même si son père était encore en vie. Atréju, lui, n’avait ni père ni mère. C’est pour cela qu’il avait été élevé par tous les hommes et les femmes collectivement et qu’il était le « fils de tous », tandis que lui, Bastien, n’avait au fond personne — oui, il était le « fils de personne ». Mais Bastien se réjouissait malgré tout d’avoir de cette façon quelque chose de commun avec Atréju, car sinon il n’y aurait malheureusement pas eu entre eux beaucoup de ressemblance, ni pour ce qui était du courage, de la résolution, ni pour ce qui concernait leur aspect extérieur. Et, pourtant, Bastien était lui aussi lancé dans une Grande Quête dont il ne savait ni où elle le mènerait, ni comment elle finirait.

« Maintenant, déclara le vieux Centaure, il vaut mieux que tu t’en ailles sans dire au revoir. Je resterai et je leur expliquerai tout. »

Le visage d’Atréju devint encore plus étroit et plus dur.

« Où dois-je aller d’abord ? demanda-t-il.

— Partout et nulle part, répondit Cairon. A partir de maintenant tu es seul et personne ne peut te donner de conseils. Et il en sera ainsi jusqu’au terme de la Grande Quête — quelle que soit la façon dont elle s’achèvera. »

Atréju hocha la tête.

« Adieu, Cairon !

— Adieu, Atréju. Et... bonne chance ! »

Le jeune garçon fit demi-tour et il s’apprêtait à quitter la tente quand le Centaure le rappela. Quand ils furent face à face, le vieillard lui posa les deux mains sur les épaules, le regarda dans les yeux avec un sourire plein de respect et dit lentement :

« Je crois que je commence à comprendre pourquoi le choix de la Petite Impératrice s’est porté sur toi, Atréju. »

Le jeune garçon baissa légèrement le front puis il sortit rapidement.

Dehors, devant la tente, se tenait Artax, son cheval. Il était moucheté et petit comme un cheval sauvage, il avait des jambes courtes et massives, et pourtant c’était le cheval de course le plus rapide et le plus endurant. Il était encore sellé et harnaché, tel qu’il était revenu de la chasse avec Atréju.

« Artax, murmura Atréju en lui flattant l’encolure, il faut nous mettre en route. Nous devons partir, très, très loin. Nul ne sait si nous reviendrons, ni quand. »

Le petit cheval acquiesça d’un signe de tête et souffla doucement.

« Oui, maître, répondit-il, mais alors?  Ta chasse ?

— Nous partons pour une chasse beaucoup plus importante », répondit Atréju, et il sauta en selle.

« Arrête, maître ! hennit le petit cheval, tu as oublié tes armes. As-tu l’intention de te mettre en route sans flèches ni arc ?

— Oui, Artax, répondit Atréju, car je porte le Miroitant et je dois rester désarmé.

— Oh ! s’écria le petit cheval, et où allons-nous ?

— Où tu voudras, Artax, répliqua Atréju, à partir de cette minute nous sommes lancés dans la Grande Quête. »

Sur ces mots, ils s’élancèrent au galop et les ténèbres de la nuit les engloutirent.

Au même moment se produisait en un autre lieu du Pays Fantastique quelque chose que personne n’observa et dont ni Atréju, ni Artax, ni même Cairon ne se doutaient le moins du monde.

Dans une lande très lointaine et sombre, l’obscurité se concentra pour former une grande silhouette fantomatique. Les ténèbres s’épaissirent jusqu’à dessiner, dans la nuit sans lueur de cette lande, une énorme masse de noirceur. Les contours de ce corps n’étaient pas encore nets, mais il se tenait sur quatre pattes griffues et dans ses yeux, au milieu de sa puissante tête velue, étincelait une flamme verte. A présent, il avait la gueule levée et prenait le vent. Il resta ainsi un long moment. Puis il sembla soudain avoir décelé l’odeur qu’il cherchait car un profond grondement de triomphe sortit de son gosier.

Il se mit à courir. A grands bonds silencieux, la créature d’ombre s’élançait dans la nuit sans étoiles.

L’horloge du clocher sonna onze coups. C’était l’heure de la récréation. On entendait résonner dans les corridors les cris des enfants qui descendaient en courant vers la cour de` l’école.

Toujours assis en tailleur sur les nattes de gymnastique, Bastien avait les jambes engourdies. Décidément, il n’était pas un Indien. Il se leva, prit son casse-croûte et une pomme dans son cartable et se mit à courir un peu par-ci par-là dans le grenier. Ses pieds, pleins de fourmis, reprenaient vie lentement.

Puis il grimpa sur le cheval-arçons et s’assit dessus en position de cavalier. Il s’imagina qu’il était Atréju galopant sur Artax à travers la nuit. Il se coucha sur le cou de son petit cheval.

« Hue ! s’écria-t-il, cours, Artax, hue ! Hue ! »

Alors il prit peur. C’était terriblement imprudent de crier si fort. Si quelqu’un l’avait entendu ? Il attendit un moment, aux aguets. Mais rien ne lui parvint que le tumulte des voix enfantines dans la cour de l’école.

Un peu honteux, il redescendit du cheval-arçons. Il se comportait vraiment comme un petit enfant !

Il défit le papier de son casse-croûte et frotta la pomme contre son pantalon jusqu’à ce qu’elle brille. Pourtant, avant de mordre dedans, il s’arrêta :

« Non, se dit-il tout haut à lui-même, il faut que je répartisse soigneusement mes provisions. Qui sait combien de temps je devrai survivre avec cela ? »

Il remballa son pain à contrecœur et le remit dans son cartable avec la pomme. Puis il se réinstalla en soupirant sur les nattes de gymnastique et reprit sa lecture.

# 3

# LA VÉNÉRABLE MORLA

Cairon entendit le claquement des sabots du cheval d’Atréju se perdre au loin et le vieux Centaure Noir retomba sur sa couche de fourrure moelleuse. L’effort fourni avait épuisé sa résistance. Les femmes qui vinrent le trouver le lendemain dans la tente d’Atréju eurent peur pour sa vie. Et même quelques jours plus tard, quand les chasseurs revinrent, il allait à peine mieux, mais il était tout de même en état de leur expliquer pourquoi Atréju était parti sur son cheval et ne reviendrait pas de sitôt.

Et, comme ils aimaient tous le jeune garçon, ils devinrent très graves et se mirent à penser à lui avec inquiétude. Mais en même temps ils étaient fiers que la Petite Impératrice l’ait justement choisi pour le charger de la Grande Quête — bien que personne ne parvînt tout à fait à comprendre pourquoi.

Le vieux Cairon ne retourna jamais à la Tour d’Ivoire. Mais il ne mourut pas non plus, et ne resta pas parmi les Peaux-Vertes dans la Mer aux Herbes. Son destin devait l’amener sur une tout autre voie, absolument inattendue. Mais cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

Dans la même nuit, Atréju galopa jusqu’au pied des Monts d’Argent. C’était déjà presque le matin quand il fit une pause. Artax brouta un peu et se désaltéra au bord d’un clair ruisseau de montagne. Atréju s’enroula dans son manteau rouge et dormit quelques heures. Mais, quand le soleil se leva, ils étaient de nouveau en route.

Le premier jour, ils traversèrent les Monts d’Argent. Là, chaque chemin, chaque sentier étaient connus d’eux et ils progressaient rapidement. Quand il eut faim, le jeune garçon mangea un morceau de viande de buffle séchée et deux petites galettes de graines d’herbe qu’il avait dans un sac accroché à sa selle — en fait, c’était en prévision de sa chasse.

« Allons ! dit Bastien, il faut tout de même bien de temps en temps manger quelque chose. »

Il prit son casse-croûte dans son cartable, le déballa, le rompit soigneusement en deux, remballa l’un des morceaux et le remit en place. Puis il mangea l’autre.

La récréation était terminée, Bastien réfléchit à ce qui allait maintenant se passer dans la classe. Ah oui ! bien sûr : la géographie, avec Mme Karge. On devait faire le compte des fleuves et de leurs affluents, des villes et de leurs habitants, des richesses minières et des industries. Bastien haussa les épaules et se remit à lire.

Au coucher du soleil, les Monts d’Argent étaient derrière eux et ils firent à nouveau une halte. Cette nuit-là, Atréju rêva des buffles pourpres. Il les voyait passer de loin dans la Mer aux Herbes et tentait de s’approcher d’eux sur son cheval. Mais en vain. Ils restaient toujours à la même distance de lui, bien qu’il éperonnât son cheval.

Le second jour, ils traversèrent le pays des Arbres Chanteurs. Chacun d’eux différait des autres par la forme, les feuilles, l’écorce, mais la raison pour laquelle ce pays portait ce nom, c’était qu’on pouvait entendre ces arbres croître, cela faisait comme une douce musique, proche et lointaine, une sorte de choeur puissant dont la beauté demeurait sans rivale dans tout le Pays Fantastique. Il n’était pas tout à fait sans danger, disait-on, de traverser cette contrée, car plus d’un voyageur s’était immobilisé là, comme envoûté, et avait tout oublié. Atréju ressentit lui aussi le pouvoir de ces sonorités merveilleuses mais il ne s’abandonna pas à la tentation de s’arrêter.

La nuit suivante, Atréju rêva de nouveau aux buffles pourpres. Cette fois il était à pied et ils passaient près de lui en un grand troupeau. Mais ils étaient hors de portée de son arc et, quand il voulut s’approcher pour tirer, il constata que ses pieds étaient comme soudés au sol, qu’il ne pouvait plus les bouger. L’effort qu’il fit pour les détacher le réveilla. Le soleil n’était pas encore levé mais il partit immédiatement.

Le troisième jour, il vit les tours de verre d’Eribo, dans lesquelles les habitants de cette région captaient et conservaient la lumière des étoiles. Ils en faisaient des objets merveilleusement décorés et dont personne dans tout le Pays Fantastique, à l’exception d’eux-mêmes, ne savait à quoi ils servaient exactement. Atréju rencontra quelques-uns de ces êtres, qui paraissaient eux-mêmes être en verre soufflé. Ils lui fournirent de la nourriture et de la boisson avec une extrême amabilité, mais, quand il demanda qui pourrait bien savoir quelque chose à propos de la maladie de la Petite Impératrice, ils sombrèrent tous dans un silence triste et embarrassé.

Dans la nuit qui suivit, Atréju rêva une nouvelle fois que le troupeau de buffles pourpres passait à côté de lui. Il vit l’une des bêtes, un taureau particulièrement grand et imposant, se détacher du groupe de ses compagnons et venir vers lui, lentement et sans manifester ni peur ni colère. Comme tous les vrais chasseurs, Atréju possédait le don de déceler immédiatement en chaque animal l’endroit qu’il devait toucher pour le tuer. Le buffle pourpre se présentait de telle façon qu’il lui offrait de lui-même cette zone comme cible. Atréju mit en place la flèche et tendit le puissant arc de toutes ses forces — mais il ne parvint pas à tirer. Ses doigts étaient comme collés à la corde de l’arc et il n’arrivait plus à les détacher.

Et les choses se passèrent de façon semblable ou comparable dans les rêves qu’il fit toutes les nuits qui suivirent. Il s’approchait toujours plus près du buffle pourpre — c’était d’ailleurs précisément celui qu’il avait voulu tuer dans la réalité, il le reconnaissait à une tache blanche sur son front — mais pour une raison quelconque il ne pouvait pas décocher la flèche meurtrière.

Au fil des jours, Atréju poursuivait sa chevauchée, s’éloignant de plus en plus, sans savoir où il allait et sans trouver quelqu’un qui puisse lui donner un conseil. L’amulette d’or qu’il portait était respectée par tous les êtres qu’il rencontrait, mais aucun ne connaissait la réponse à sa question.

Une fois, il aperçut de loin les rues enflammées de la ville de Bousch, où vivent ces créatures dont le corps est de feu, mais il préféra ne pas y entrer. Il parcourut le vaste pays montagneux des Sassafraniens qui naissent âgés et meurent quand ils sont devenus des nourrissons. Il atteignit le temple de la forêt vierge de Muamath où flotte dans l’air une grande colonne en pierre de lune, et parla avec les moines qui vivent là. Mais cette fois encore il dut repartir sans avoir obtenu de renseignements.

Il y avait déjà presque une semaine qu’il parcourait le pays en tous sens quand, le septième jour et la nuit qui suivit, il vécut deux choses tout à fait différentes qui modifièrent profondément sa situation et son état d’esprit.

Le récit que lui avait fait le vieux Cairon des événements terribles qui se produisaient dans tous les coins du Pays Fantastique l’avait certes impressionné, mais jusque-là tout cela n’était encore pour lui que des faits racontés. Le septième jour, il allait pouvoir constater la chose de ses propres yeux.

Il était environ midi lorsqu’il traversa une forêt dense et sombre composée d’arbres particulièrement gigantesques et noueux. C’était cette forêt de Haule dans laquelle, quelque temps auparavant, les quatre messagers s’étaient rencontrés. Dans cette région, d’après ce que savait Atréju, il y avait des Trolls-Ecorces. C’était, lui avait-on dit, des géants et des géantes qui avaient l’aspect de troncs d’arbres noueux. Quand ils se tenaient immobiles, comme c’était leur habitude, on pouvait même les prendre pour de véritables arbres et passer à côté d’eux sans se douter de rien. C’était seulement quand ils bougeaient qu’on distinguait leurs bras en forme de branches et leurs jambes torses, semblables à des racines. Ils étaient de fait terriblement forts mais inoffensifs — se plaisant tout au plus à faire quelques niches par-ci par-là aux promeneurs égarés.

Atréju venait juste de découvrir une clairière à travers laquelle serpentait un petit ruisseau, et il était descendu pour permettre à Artax de s’abreuver et de brouter, quand il entendit subitement dans les fourrés, derrière lui, de violents craquements. Il se retourna.

Trois Trolls-Écorces, sortant de la forêt, se dirigeaient vers lui et leur aspect lui fit courir un frisson glacé le long de l’échine. Au premier manquaient les jambes et l’abdomen, si bien qu’il devait marcher sur ses mains. Le second avait un trou gigantesque dans la poitrine, à travers lequel on voyait le jour. Le troisième sautait sur son unique jambe, la droite, car toute la partie gauche de son corps manquait, comme s’il avait été coupé en deux.

Quand ils virent l’amulette sur la poitrine d’Atréju, ils s’inclinèrent ensemble et approchèrent lentement.

« N’aie pas peur ! dit celui qui marchait sur ses mains — et sa voix résonna comme un arbre qui craque —, notre apparence n’est certes pas précisément belle, mais il n’y a plus personne excepté nous dans cette partie de la forêt de Haule qui puisse t’avertir. C’est pour cela que nous sommes venus.

— M’avertir ? demanda Atréju, et de quoi ?

— Nous avons entendu parler de toi, gémit celui à la poitrine trouée, et on nous a raconté pourquoi tu étais en route. Il ne faut pas que tu ailles plus loin, dans cette direction, sinon tu es perdu.

— Sinon il t’arrivera la même chose qu’à nous, soupira le Troll coupé en deux, regarde-nous ! Voudrais-tu devenir comme cela ?

— Que vous est-il donc arrivé ? voulut savoir Atréju.

— Le néant ne cesse de gagner du terrain, geignit le premier, de s’étendre, de s’étendre, de devenir chaque jour plus grand — si tant est qu’on puisse dire du rien qu’il devient plus grand. Tous les autres se sont enfuis à temps de la forêt de Haule mais nous, nous n’avons pas voulu abandonner notre pays natal. Alors nous avons été surpris dans notre sommeil et cela a fait de nous ce que tu vois maintenant.

— Est-ce que ça fait très mal ? demanda Atréju.

— Non », répondit le second Troll-Écorce, celui qui avait un trou dans la poitrine. « On ne sent rien. C’est seulement qu’il vous manque quelque chose. Et chaque jour il vous manque davantage, une fois qu’on a été atteint par cela. Bientôt nous n’existerons même plus du tout.

— A quel endroit de la forêt, voulut savoir Atréju, cela a-t-il commencé ?

— Tu veux le voir ? » Le troisième Troll, qui n’était plus qu’un demi-Troll, jeta à ses compagnons de misère un regard interrogateur. Comme ils acquiesçaient, il poursuivit :

« Nous te conduirons à une distance suffisante pour que tu puisses voir, mais tu dois promettre de ne pas t’approcher plus près. Sinon tu seras irrésistiblement attiré.

— Bien, dit Atréju, je vous le promets.

Tous trois firent demi-tour et se mirent en route vers la lisière de la forêt. Atréju prit Artax par la bride et les suivit. Ils progressèrent un petit moment en zigzag entre les arbres gigantesques, puis firent halte devant un tronc particulièrement gros. Même en s’y mettant à cinq, des hommes adultes n’auraient pas pu entourer de leurs bras sa circonférence.

« Grimpe aussi haut que tu pourras, dit le Troll sans jambes, et regarde en direction du soleil levant. Là tu verras — ou plutôt tu ne verras pas. »

Atréju s’aida des noeuds et des bosses du tronc pour monter. Il atteignit les branches inférieures. Puis il se hissa sur les suivantes, et de plus en plus haut, jusqu’à ce qu’il eût perdu le sol de vue. Il grimpa encore, le tronc devenait plus mince et les branches transversales se multipliaient, si bien qu’il progressait de plus en plus facilement. Quand il se trouva finalement assis à la cime de l’arbre, il tourna son regard vers le soleil levant et voici le spectacle qu’il découvrit :

Les cimes qui se trouvaient dans le voisinage immédiat étaient vertes mais, au-delà, le feuillage semblait avoir perdu toute couleur, il était gris. Un peu plus loin encore, les arbres paraissaient étrangement transparents, vaporeux ou, pour mieux dire, ils devenaient de plus en plus irréels. Et au-delà il n’y avait plus rien, absolument plus rien. Ce n’était pas une zone dénudée, ce n’était pas de l’obscurité, ni non plus de la clarté, c’était quelque chose d’insupportable pour les yeux et qui vous donnait le sentiment d’être devenu aveugle. Car aucun oeil ne peut supporter de regarder le néant absolu. Atréju mit sa main devant son visage et il faillit être précipité de sa branche. Il se cramponna et redescendit aussi vite qu’il put. Il en avait assez vu. Maintenant il comprenait tout à fait l’épouvante qui s’était répandue au Pays Fantastique.

Quand il se trouva à nouveau au pied de l’arbre géant, les trois Trolls-Ecorces avaient disparu. Atréju sauta sur son petit cheval et galopa ventre à terre pour s’éloigner de ce néant qui ne cessait de s’étendre, lentement mais inexorablement. C’est seulement quand vint la nuit et qu’il eut laissé depuis longtemps derrière lui la forêt de Haule qu’il fit une halte.

Cette nuit-là l’attendait le second événement qui allait donner une nouvelle direction à sa Grande Quête.

De fait, il rêva — beaucoup plus distinctement encore que les fois précédentes — au grand buffle pourpre qu’il avait voulu tuer. Cette fois, il se tenait face à l’animal, sans flèche ni arc. Il se sentait infiniment petit et la face du buffle remplissait tout le ciel. Il l’entendit qui lui parlait. Il ne pouvait pas tout comprendre mais l’animal disait à peu près ceci :

« Si tu m’avais tué, tu serais à présent un chasseur. Mais tu y as renoncé, ce qui fait que je peux maintenant t’aider, Atréju. Ecoute ! Il existe au Pays Fantastique un être qui est plus vieux que tous les autres. Loin, très loin d’ici, en direction du nord, s’étendent les Marais de la Désolation. Au cœur de ces marais se dresse le Mont Cornu. C’est là que demeure la Vénérable Morla. Va trouver la Vénérable Morla !

Sur ces mots, Atréju se réveilla.

L’horloge du clocher sonna douze coups. Les camarades de classe de Bastien allaient bientôt se rendre pour la dernière heure de cours dans le gymnase, en dessous. Peut-être allaient-ils jouer aujourd’hui à la balle au camp avec la grosse et lourde medicine-ball — Bastien se montrait toujours particulièrement maladroit, ce qui fait qu’aucune des deux équipes ne voulait de lui. Parfois ils devaient y jouer aussi avec une autre balle, petite, dure comme une pierre et qui faisait horriblement mal quand elle vous atteignait. Et c’était toujours Bastien qui était touché, et de plein fouet, parce qu’il offrait une cible facile. Mais peut-être qu’aujourd’hui on les ferait grimper à la corde — un exercice que Bastien détestait tout particulièrement. Tandis que la plupart des autres étaient déjà en haut, lui demeurait généralement suspendu, comme un sac de farine, avec le visage cramoisi, à l’extrémité inférieure de la corde, incapable de s’élever de cinquante centimètres, devant une classe hilare. Et le professeur de gymnastique, M. Menge, n’était pas avare de plaisanteries sur le compte de Bastien.

Ah ! Bastien aurait donné cher pour être comme Atréju. Ils auraient vu un peu, tous ceux-là !

Il poussa un profond soupir.

Atréju chevauchait vers le nord, toujours plus loin vers le nord. Il ne s’accordait, à lui et à son cheval, que les haltes indispensables pour dormir et pour se nourrir. Il chevauchait jour et nuit, sous le soleil et sous la pluie, à travers tempêtes et orages. Il ne prêtait plus attention à rien et n’interrogeait plus personne.

Plus il progressait vers le nord et plus il faisait sombre. Les jours n’offraient jamais qu’un clair-obscur d’un gris de plomb, toujours le même. Pendant les nuits, des aurores boréales dansaient dans le ciel.

Un matin, dans une pénombre où tout temps paraissait suspendu, il découvrit enfin du haut d’une colline les Marais de la Désolation. Des nappes de brouillard flottaient au-dessus, çà et là s’étendaient de petites forêts composées d’arbres dont le tronc, en bas, se subdivisait en échasses tordues, quatre, cinq ou davantage, si bien qu’ils ressemblaient à des grosses écrevisses campées sur de multiples pattes, dans l’eau noire. Du feuillage brunâtre on voyait pendre partout des racines aériennes, comme autant de tentacules immobiles. Il était presque impossible de discerner les endroits entre les mares où il y avait de la terre ferme et ceux que recouvrait seulement une couche de plantes aquatiques.

Artax fit entendre un léger halètement d’effroi.

« Faut-il que nous pénétrions là-dedans, maître?

— Oui, répondit Atréju, nous devons trouver le Mont Cornu qui se trouve au cœur de ces marais. »

Il éperonna Artax et le petit cheval obéit. Pas après pas, il éprouvait de ses sabots la dureté du sol, si bien qu’ils ne progressaient que très lentement. Finalement, Atréju descendit et mena Artax en le tirant derrière lui par la bride. Quelquefois, le cheval s’enfonçait, mais il réussissait toujours à se dégager. Pourtant, plus ils pénétraient dans les Marais de la Désolation, plus ses mouvements semblaient lui coûter. Il laissait pendre sa tête et n’avançait plus qu’en se traînant.

« Artax, demanda Atréju, que t’arrive-t-il?

— Je ne sais pas, maître, répondit l’animal, m’est avis que nous devrions faire demi-tour. Tout cela ne mène à rien. Nous courons après quelque chose dont tu as seulement rêvé. Nous ne trouverons rien. Peut-être d’ailleurs qu’il est déjà trop tard. Peut-être que la Petite Impératrice est déjà morte et que tout ce que nous faisons est dépourvu de sens. Rentrons, maître.

— Tu n’as encore jamais parlé de la sorte, Artax, fit remarquer Atréju, surpris, qu’est-ce qui ne va pas ? Es-tu malade ?

— Peut-être, répondit Artax, à chaque pas que nous faisons la désolation s’accroît dans mon cœur. Je crois que je ne peux pas aller plus loin.

— Mais nous devons continuer ! s’écria Atréju, viens, Artax ! »

Il tira sur la bride mais Artax ne bougea pas. Il était déjà enlisé jusqu’au ventre. Et il ne faisait plus la moindre tentative pour se dégager.

« Artax ! s’écria Atréju, il ne faut pas que tu te laisses aller ! Viens ! Sors, sinon tu vas être englouti !

— Laisse-moi, maître ! répondit le petit cheval, je n’y arrive pas. Continue tout seul ! Ne te soucie pas de moi ! Je ne peux plus supporter cette désolation. Je veux mourir. »

Atréju tirait désespérément sur la bride, mais le petit cheval s’enfonçait toujours plus profondément. Atréju ne pouvait rien y faire. Quand finalement ne demeura plus au-dessus de l’eau noire que la tête de l’animal, il la prit dans ses bras.

« Je tiens bon, Artax, murmura-t-il, je ne te laisserai pas sombrer. »

Le petit cheval hennit doucement une dernière fois.

« Tu ne peux plus m’aider, maître. C’en est fini de moi. Nous ne savions pas tous deux ce qui nous attendait ici. Maintenant nous savons pourquoi les Marais de la Désolation portent ce nom. C’est cette désolation qui m’a rendu si lourd que je dois être englouti. Il n’y a pas d’échappatoire.

— Mais moi aussi, je suis là, dit Atréju, et je ne ressens rien.

— Tu portes le Miroitant, maître, répondit Artax, tu es protégé.

— Alors je vais suspendre l’emblème à ton cou, déclara Atréju, peut-être te protégera-t-il aussi ? »

Il s’apprêta à ôter la chaîne de son cou.

« Non, haleta le petit cheval, tu ne peux pas faire cela, maître. Le Pantakel t’a été donné et tu n’as pas le droit de le transmettre à ta guise. Tu dois continuer ta quête sans moi. »

Atréju appuya son visage contre la joue du cheval.

« Artax... murmura-t-il d’une voix étranglée, oh ! mon Artax !

— Voudrais-tu exaucer une ultime prière, maître ? » demanda l’animal.

Atréju acquiesça en silence.

« Alors je te prie de t’en aller. Je ne voudrais pas que tu assistes à ma fin. Veux-tu me faire ce plaisir ? »

Atréju se releva lentement. La tête du petit cheval était déjà à demi immergée dans l’eau noire.

« Adieu, Atréju, mon maître ! dit-il, et merci ! »

Atréju serra les lèvres. Il préférait se taire. Il salua Artax une dernière fois puis se détourna et partit.

Bastien sanglotait. C’était plus fort que lui. Ses yeux étaient remplis de larmes et il ne pouvait pas continuer à lire. Il dut d’abord sortir son mouchoir et se moucher avant de poursuivre.

Depuis combien de temps il avançait ainsi en pataugeant, Atréju n’en savait rien. Il était comme aveugle et sourd. Le brouillard devenait de plus en plus épais et il avait le sentiment de tourner en rond depuis des heures. Il ne faisait plus attention aux endroits où il posait le pied et pourtant jamais il ne s’enfonça plus profond que jusqu’aux genoux. D’une manière qui lui demeurait incompréhensible, l’emblème de la Petite Impératrice le guidait sur le bon chemin.

Soudain, il se trouva devant un versant montagneux élevé et assez abrupt. Il se hissa sur les rochers crevassés et grimpa jusqu’au sommet arrondi. Au début, il ne remarqua pas de quoi étaient constituées ces roches. C’est seulement lorsqu’il fut tout en haut et que son regard surplomba la montagne qu’il vit que c’étaient des plateaux de corne de dimensions colossales dont les crevasses et les fissures étaient envahies de mousse.

Il avait donc trouvé le Mont Cornu !

Mais cette découverte le laissa froid. La fin de son fidèle cheval fit qu’il demeura presque indifférent. Maintenant, il fallait encore qu’il découvre qui était la Vénérable Morla et où elle demeurait exactement.

Il était en train d’y réfléchir quand il sentit soudain une légère secousse parcourir la montagne, puis il entendit un souffle formidable, un clappement de langue et une voix qui semblait venir du plus profond des entrailles de la terre :

« Regarde donc, la vieille, il y a quelque chose qui nous gigote dessus. »

Atréju se hâta vers l’extrémité de la croupe montagneuse, là d’où étaient venus les bruits. Mais en marchant il dérapa sur un coussin de mousse et partit en glissade. Incapable de se retenir, il se mit à glisser de plus en plus vite et finit par dégringoler à pic. Il tomba fort heureusement dans l’un des arbres qui se dressaient plus bas et les branches l’arrêtèrent dans sa chute.

Atréju vit alors devant lui, sur le flanc de la montagne, une cavité énorme dans laquelle une eau noire gargouillait et clapotait : là-bas au fond, quelque chose bougeait et s’approchait lentement. Cela ressemblait à un morceau de roche, gros comme une maison. C’est seulement quand la chose apparut au grand jour qu’Atréju reconnut qu’elle avait une tête posée sur un cou long et ridé, une tête de tortue. Ses yeux étaient vastes comme des étangs noirs. Sa gueule dégoulinait de vase et d’algues. Toute cette montagne de corne — Atréju venait subitement de le comprendre — n’était qu’un unique et énorme animal, une tortue colossale : la Vénérable Morla !

Alors la voix sonore et gargouillante se fit à nouveau entendre :

« Que fais-tu là, petit ? »

Atréju saisit l’amulette sur sa poitrine et la tint de façon que les yeux vastes comme des étangs puissent la voir.

« Connais-tu cela, Morla ? »

Un moment s’écoula avant qu’elle répondît :

« Regarde donc, la vieille — AURYN — il y a longtemps que nous ne l’avions plus vu, l’emblème de la Petite Impératrice — bien longtemps.

— La Petite Impératrice est malade, expliqua Atréju, ne le savais-tu pas ?

— Ça nous est bien égal, pas vrai, la vieille ? » répliqua la Morla. Elle se parlait apparemment à elle-même de cette façon singulière, peut-être parce qu’elle n’avait pas d’autre interlocuteur, et qui sait depuis combien de temps déjà.

« Si nous ne la sauvons pas, elle mourra, ajouta Atréju sur un ton plus pressant.

— Eh bien, soit, répondit la Morla.

— Et avec elle disparaîtra le Pays Fantastique, s’écria Atréju, le néant gagne déjà du terrain partout. Je l’ai vu de mes yeux. »

La Morla le fixait de son oeil gigantesque et vide.

« Nous n’avons rien contre. Pas vrai, la vieille ? gargouilla-t-elle.

— Et alors ce sera notre fin à tous ! s’écria Atréju, à tous !

— Dis-moi, petit, répondit la Morla, en quoi cela nous concerne-t-il encore ? Plus rien n’a d’importance pour nous. Tout est égal, tout est absolument égal.

— Mais toi aussi, Morla, tu seras anéantie ! s’écria Atréju en colère. Toi aussi ! Ou bien crois-tu, parce que tu es si vieille, que tu survivras au Pays Fantastique ?

— Vois-tu, petit, gargouilla la Morla, nous sommes vieille, beaucoup trop vieille. Nous avons vécu assez longtemps. Nous avons vu beaucoup trop de choses. Quand on sait autant de choses que nous en savons, plus rien n’est important. Tout se répète éternellement, le jour et la nuit, l’été et l’hiver, le monde est vide et dépourvu de sens. Tout tourne en rond. Ce qui est engendré doit retourner au néant, ce qui est né doit mourir. Tout s’annule, le bien et le mal, le sot et le sage, le beau et le laid. Tout est vide. Rien n’est réel. Rien n’est important. »

Atréju ne savait quoi répondre. Le regard immense, sombre et vide de la Vénérable Morla paralysait toutes ses pensées. Au bout d’un moment, il l’entendit qui parlait à nouveau :

« Tu es jeune, petit. Nous, nous sommes vieille. Si tu étais aussi vieille que nous, tu saurais qu’il n’existe rien d’autre que la désolation. Regarde. Pourquoi ne devrions-nous pas mourir, toi, moi, la Petite Impératrice, tout le monde, sans exception ? Tout n’est jamais qu’apparence, rien d’autre qu’un jeu dans le néant. Tout est parfaitement égal. Laisse-nous tranquille, petit, va-t’en. »

Atréju banda toute sa volonté pour résister à l’effet paralysant du regard de la Morla.

« Si tu sais tant de choses, dit-il, tu sais aussi en quoi consiste la maladie de la Petite Impératrice et s’il existe pour elle un remède?

— Nous savons, pas vrai, la vieille ? Nous savons, haleta la Morla, mais peu importe qu’elle soit sauvée ou pas. Alors pourquoi faudrait-il que je te réponde ?

— Si cela t’est réellement tout à fait égal, insista Atréju, tu pourrais aussi bien me le dire.

— Nous le pourrions aussi bien, la vieille, pas vrai ? grogna la Morla, mais nous n’en avons pas envie.

— Dans ce cas, s’écria Atréju, c’est que cela ne t’est pas vraiment égal ! C’est que tu ne crois pas toi-même ce que tu dis !

Il y eut un long silence, puis il entendit un profond gargouillement, une sorte de rot. Ce devait être quelque chose comme un rire, si tant est que la Vénérable Morla ait encore connu le rire. En tout cas, elle dit :

« Tu es rusé, petit. Vois-tu, tu es rusé. Il y a bien longtemps que nous ne nous sommes plus autant amusée, pas vrai, la vieille ? Vois-tu, nous pouvons tout aussi bien te le dire, effectivement. Cela ne fait aucune différence. Est-ce que nous devons le lui dire, la vieille ? »

Silence. Rempli d’impatience, Atréju attendait la réponse de la Morla, sans vouloir interrompre par des questions le cours de ses pensées lentes et désolées. Finalement, elle se remit à parler :

« Ta vie est courte, petit. La nôtre est longue. Bien trop longue déjà. Nous vivons dans le temps. Toi, peu de temps. Moi, longtemps. Mais la Petite Impératrice était déjà là avant moi. Pourtant elle n’est pas vieille. Elle est toujours jeune. Son existence ne se mesure pas en temps, vois-tu, mais en noms. Elle a besoin d’un nouveau nom, sans cesse elle a besoin d’un nouveau nom. Connais-tu son nom, petit ?

— Non, reconnut Atréju, je ne l’ai encore jamais entendu.

— Tu ne risques pas : nous ne pouvons même pas nous le rappeler. Et pourtant elle en a déjà eu beaucoup. Mais ils sont tous oubliés. Tout est fini, vois-tu. Sans nom, elle ne peut pas vivre. Elle a seulement besoin d’un nouveau nom, la Petite Impératrice, pour retrouver la santé. Mais peu importe qu’elle la retrouve. »

Elle ferma ses yeux vastes comme des étangs et commença à rentrer lentement sa tête.

« Attends ! s’écria Atréju. D’où lui viendra ce nom ? Qui peut lui donner ce nom ? Où trouverai-je ce nom ?

— Aucun de nous, dit la Morla dans un gargouillement, aucun être au Pays Fantastique ne peut lui donner un nouveau nom. C’est pour cela que tout est vain. Ne t’en fais pas pour si peu, petit. Rien n’a d’importance.

— Mais qui donc alors ? s’écria Atréju hors de lui. Qui peut lui donner ce nom qui la sauvera, et nous tous avec elle ?

— Ne fais pas tant de bruit, dit la Morla. Laisse-nous tranquille et va-t’en. Nous ne savons pas non plus qui le peut.

— Si tu ne le sais pas, s’écria Atréju encore plus fort, qui peut le savoir ? »

Elle ouvrit encore une fois les yeux.

« Si tu ne portais pas le Miroitant, dit-elle dans un halètement, nous te dévorerions. Ce serait le seul moyen d’avoir la paix, vois-tu.

— Qui ? s’entêtait à demander Atréju. Dis-moi qui le sait et je te laisserai en paix pour toujours, pour l’éternité !

— C’est sans importance, répondit-elle, peut-être Uyulala de l’Oracle du Sud. Peut-être qu’elle, elle le sait. Mais que nous importe ?

— Et comment puis-je aller là-bas ?

— Là-bas ? Tu ne peux pas y aller, vois-tu, petit. Pas même si tu passes dix mille jours en voyage. Tu vis trop peu de temps. Tu serais mort avant. C’est trop loin. Au sud. Beaucoup trop loin. C’est pour cela que tout est vain. C’est pourtant bien ce que nous te disons depuis le début, pas vrai, la vieille ? Laisse donc faire, abandonne, petit. Et pour commencer fiche-nous la paix ! »

Là-dessus, elle ferma définitivement ses yeux au regard vide et rentra sa tête dans la caverne. Atréju sut qu’il n’apprendrait plus rien d’elle.

A la même heure, la créature d’ombre, née d’une concentration des ténèbres dans la lande nocturne, avait trouvé la piste d’Atréju et elle était en route vers les Marais de la Désolation. Rien ni personne au Pays Fantastique ne pourrait la détourner de cette trace.

Bastien avait la tête appuyée dans la paume et regardait devant lui d’un air pensif.

« Etrange, dit-il à voix haute, qu’aucun être au Pays Fantastique ne puisse donner un nouveau nom à la Petite Impératrice. »

Si c’était seulement cela, la question, trouver un nom, Bastien aurait pu aisément lui venir en aide. Mais il n’était malheureusement pas au Pays Fantastique, où ses capacités auraient pu servir et lui auraient même valu sympathie et considération. D’un autre côté, il n’était pas non plus mécontent de ne pas se trouver là-bas, car pour tout l’or du monde il ne se serait pas risqué dans une région comme ces Marais de la Désolation. Et puis il y avait surtout cette inquiétante créature d’ombre qu’Atréju avait à ses trousses sans le savoir ! Bastien l’aurait volontiers averti, mais ce n’était pas possible. Il n’y avait rien d’autre à faire qu’à espérer et à continuer à lire.

# 4

# YGRAMUL, LA MULTIPLE

De soif et de faim, voilà de quoi souffrait Atréju. Il y avait deux jours qu’il avait laissé derrière lui les Marais de la Désolation et depuis lors il errait à travers un désert de rocailles dans lequel il n’y avait pas la moindre trace de vie. Les quelques provisions de voyage qu’il n’avait pas consommées avaient sombré dans l’eau noire avec Artax. C’est en vain qu’il creusait à mains nues entre les pierres, dans l’espoir de trouver ne serait-ce qu’une racine, rien ne poussait ici, pas même de la mousse ou des lichens.

Au début il s’était réjoui rien que de sentir la terre ferme sous ses pieds, mais peu à peu, il avait dû convenir que sa situation avait encore empiré. Il s’était perdu. Il n’était même plus sûr de la direction dans laquelle il se déplaçait, car la pénombre était partout la même et ne lui offrait aucun point de repère. Un vent froid soufflait sans répit autour des aiguilles rocheuses qui l’entouraient de toutes parts.

Il gravissait des croupes et des arêtes montagneuses, grimpait, redescendait, mais jamais ne s’offrait à lui d’autre vision que celle de massifs toujours plus lointains, derrière lesquels se cachaient de nouvelles chaînes, et cela jusqu’à l’horizon, de quelque côté qu’il se tournât. Et pas âme qui vive, pas le moindre insecte, pas une fourmi, pas même ces vautours qui suivent d’ordinaire le voyageur égaré, avec patience, jusqu’à ce qu’il s’écroule.

Il n’y avait plus de doute : la région dans laquelle il s’était perdu, c’était celle des Montagnes Mortes. Peu de gens les avaient vues, et personne ou à peu près n’en était revenu. Mais il en était question dans certaines légendes que racontait le peuple auquel appartenait Atréju. Il se souvenait d’une strophe d’une vieille chanson :

Il vaut mieux pour un chasseur

succomber dans les Marais

car au pays des Montagnes Mortes

 il y a cet Abîme sans fond

où demeure Ygramul, la Multiple,

la plus terrible des terreurs...

Même si Atréju avait su quelle direction prendre pour revenir sur ses pas, cela n’aurait plus été possible. Il était déjà trop loin. Il ne lui restait plus qu’à continuer. S’il ne s’était agi que de sa propre personne, il se serait peut-être assis tout simplement dans un creux de rocher et il aurait tranquillement attendu la mort, comme les chasseurs de son peuple avaient coutume de le faire en pareil cas. Mais il était engagé dans la Grande Quête, il y allait de la vie de la Petite Impératrice et de tout le Pays Fantastique. Il n’avait pas le droit d’abandonner.

Aussi continuait-il à grimper et à descendre sans relâche, et de temps à autre il prenait conscience qu’il avait couru pendant des heures comme un somnambule, tandis que son esprit s’attardait dans d’autres contrées et ne revenait que de mauvais gré.

Bastien sursauta. L’horloge du clocher sonnait une heure. Les cours étaient terminés pour aujourd’hui.

Bastien écouta le tumulte et les cris des enfants qui, en dessous, se ruaient hors de la salle de classe et le long des couloirs. On entendait le vacarme d’une multitude de pieds dans les escaliers. Puis, pour quelques instants, des cris variés montant de la rue. Et, enfin, le silence s’abattit sur l’école.

Ce silence tomba sur l’âme de Bastien comme une couverture pesante, accablante, qui menaçait de l’étouffer. Désormais il allait rester absolument seul dans la grande école — toute la journée, la nuit prochaine et qui sait jusqu’à quand. Désormais les choses devenaient sérieuses.

Les autres rentraient maintenant chez eux pour le déjeuner. Bastien aussi avait faim et il était gelé, malgré les couvertures militaires jetées sur ses épaules. Tout son courage l’abandonna d’un coup, son plan lui parut complètement fou, dénué de sens. Il voulait rentrer à la maison, sans tarder, sur-le-champ ! Il était encore temps. Son père pouvait très bien n’avoir rien remarqué jusqu’à présent. Bastien n’avait même pas besoin de lui dire qu’il avait séché l’école. Naturellement cela finirait bien par s’ébruiter un de ces jours, mais d’ici là de l’eau coulerait sous les ponts. Et l’histoire du livre volé ? Oui, cela aussi, il faudrait l’avouer un jour ou l’autre. Et le père finirait par digérer la chose, comme il avait digéré toutes les déceptions que Bastien lui avait causées. Il n’y avait aucune raison d’avoir peur de lui. Il irait vraisemblablement, sans un mot, trouver M. Koreander et arrangerait l’affaire avec lui.

Bastien avait déjà saisi le livre couleur de cuivre pour le ranger dans son cartable, quand il se ravisa.

« Non, dit-il soudain à voix haute dans le silence du grenier, Atréju n’abandonnerait pas si vite, simplement parce que surgit une petite difficulté. Ce que j’ai commencé, il faut que je le mène jusqu’au bout. Je suis déjà allé trop loin pour faire maintenant demi-tour. Je ne peux que continuer, quoi qu’il puisse advenir. »

Il se sentait très seul et pourtant il y avait en même temps dans ce sentiment quelque chose comme de la fierté, la fierté de s’être montré ferme et de n’avoir pas cédé à la tentation.

Il avait donc tout de même une petite ressemblance avec Atréju !

Le moment était venu où Atréju ne pouvait vraiment pas aller plus loin. Devant lui béait l’Abîme Sans Fond.

Aucun mot ne saurait rendre compte de ce spectacle absolument sinistre. En travers de la région des Montagnes Mortes s’ouvrait une gigantesque crevasse, qui pouvait avoir un demi mille de largeur. Il était impossible d’en évaluer la profondeur.

Atréju était allongé au bord du gouffre, sur une saillie rocheuse, et sondait du regard les ténèbres qu’il surplombait et qui paraissaient atteindre les entrailles de la terre. Il prit une pierre de la grosseur d’une tête qui était à sa portée et la lança aussi loin qu’il put. La pierre tomba, tomba, tomba, et l’obscurité l’engloutit. Atréju tendit l’oreille, mais aucun bruit d’impact ne lui parvint, bien qu’il attendît longtemps.

Alors il fit la seule chose qui lui restait à faire : il se mit à longer le bord de l’Abîme Sans Fond. Il s’attendait à chaque instant à rencontrer cette « plus terrible des terreurs » dont parlait la vieille chanson. Il ne savait pas de quelle sorte de créature il pouvait s’agir, il savait seulement que son nom était Ygramul.

L’Abîme Sans Fond décrivait une ligne sinueuse à travers le désert montagneux, et sur son bord il n’y avait naturellement pas de chemin, mais là aussi s’élevaient des pics rocheux qu’Atréju devait gravir et qui vacillaient parfois de façon inquiétante sous son poids, ou alors il trouvait en travers de son chemin d’énormes blocs de rochers qu’il devait contourner à grand-peine, ou encore des éboulis qui s’enfonçaient dans la crevasse et dont les pierres se mettaient à bouger quand il passait dessus. Plus d’une fois il se trouva à moins d’un pied du précipice.

S’il avait su qu’un poursuivant était sur ses traces et qu’il se rapprochait de lui d’heure en heure, il se serait peut-être laissé entraîner à quelque mouvement irréfléchi qui, sur ce parcours difficile, aurait pu lui coûter cher. C’était cette créature des ténèbres qui le poursuivait depuis qu’il s’était mis en route. Elle avait entre-temps gagné en densité, au point qu’on pouvait maintenant distinguer nettement ses contours. C’était un loup, noir comme de la poix et gros comme un boeuf. Le nez toujours au sol, il galopait sur les traces d’Atréju à travers le désert de rocailles des Montagnes Mortes. Sa langue, très longue, pendait de sa gueule; il avait les babines retroussées, laissant voir une redoutable denture. La fraîcheur de l’odeur lui disait que quelques milles seulement le séparaient encore de sa victime. Et la distance diminuait inexorablement.

Mais complètement ne soupçonnait rien de ce poursuivant et cherchait son chemin, lentement et prudemment.

Comme il se trouvait justement dans une étroite caverne qui menait, comme un boyau sinueux, à travers un massif rocheux, il entendit soudain un fracas qu’il ne parvint pas à s’expliquer, car cela n’avait aucune ressemblance avec aucun bruit connu. C’était une sorte de grondement, de rugissement et de claquement, et au même moment Atréju sentit que la masse du rocher dans lequel il se trouvait se mettait à trembler et il perçut le craquement de blocs de pierre qui déboulèrent le long des parois avec un bruit de tonnerre. Il attendit un moment que le tremblement de terre — ou quoi que ce fût d’autre — veuille bien se calmer, et comme cela ne s’arrêtait pas il continua à ramper, atteignit finalement le bout du tunnel et, prudemment, avança la tête.

Voici ce qu’il vit : au-dessus des ténèbres de l’Abîme Sans Fond était suspendue, d’un bord à l’autre, une toile d’araignée monstrueuse. Et dans les fils gluants de cette toile, épais comme des cordes, se débattait un long et blanc Dragon de la Fortune qui donnait des coups de queue et de griffes autour de lui mais ne parvenait qu’à s’empêtrer davantage, irrémédiablement.

Les Dragons de la Fortune sont parmi les animaux les plus rares du Pays Fantastique. Ils n’ont aucune ressemblance avec les Dragons communs ou Chimères qui, tels des serpents gigantesques et répugnants, habitent dans de profondes grottes, dégagent une odeur pestilentielle et gardent on ne sait quels trésors réels ou prétendus. Ces créatures du chaos sont généralement d’un caractère méchant ou hargneux, elles ont des ailes un peu comme celles des chauves-souris, qui leur permettent de s’élever bruyamment et gauchement dans les airs, elles crachent aussi du feu et de la fumée. Les Dragons de la Fortune sont au contraire des créatures de l’air et de la chaleur, des créatures d’une joie exubérante et, malgré leur taille considérable, aussi légères que des nuages d’été. Aussi n’ont-elles pas besoin d’ailes pour voler. Elles nagent dans l’air du ciel comme des poissons dans l’eau. Vues de la terre, on dirait des éclairs très ralentis. Ce que ces Dragons ont de plus merveilleux, c’est leur chant. Leur voix est comme le bourdonnement doré d’une grosse cloche, et, quand ils parlent doucement, on a l’impression d’entendre ce son de cloche venir de très loin. Celui à qui il a été donné de percevoir pareil chant ne peut plus, de toute sa vie, l’oublier, et il en parle encore à ses petits-enfants.

Mais le Dragon de la Fortune qu’Atréju avait alors sous les yeux ne se trouvait pas en vérité dans une situation où il aurait pu être d’humeur à chanter. Le corps long et souple dont les écailles nacrées jetaient un éclat rose et blanc était suspendu, tordu et ligoté, dans la toile d’araignée géante. Les longues moustaches qui entouraient la gueule de l’animal, la crinière opulente et les franges de la queue et des membres étaient empêtrées dans les cordes gluantes, si bien qu’il pouvait à peine bouger. Seules brillaient, dans sa tête de lion, ses deux prunelles couleur de rubis qui témoignaient qu’il était encore vivant.

Le splendide animal perdait son sang par de nombreuses blessures, car il y avait là aussi une autre présence, une chose gigantesque qui se ruait sans cesse à la vitesse de l’éclair sur le corps blanc du Dragon, comme un nuage sombre qui n’arrêtait pas de changer de forme. Tantôt il ressemblait à une araignée géante aux longues pattes, avec une multitude d’yeux étincelants et un corps massif, couvert d’un enchevêtrement de poils en broussaille, tantôt c’était une grande main griffue qui cherchait à broyer le Dragon de la Fortune et se transformait l’instant d’après en un scorpion géant et noir qui frappait de son dard empoisonné son infortunée victime.

Le combat entre ces deux puissantes créatures était terrible. Le Dragon de la Fortune se défendait encore en crachant des flammes bleues qui roussissaient les poils de son adversaire en forme de nuage. La fumée qui s’élevait tourbillonnait en nuages épais à travers les fissures du rocher. La puanteur était telle qu’Atréju pouvait à peine respirer. Une fois, le Dragon de la Fortune parvint même à arracher d’un coup de dents une des longues pattes de l’araignée. Mais le membre séparé, au lieu de tomber dans les profondeurs de l’abîme, se mut dans l’air pendant quelques instants puis regagna sa place et se raccorda à la sombre masse du nuage. Le même phénomène se reproduisit à plusieurs reprises : sitôt qu’il avait réussi à saisir un des membres avec ses dents, le Dragon paraissait mordre dans le vide.

C’est à ce moment-là seulement qu’Atréju remarqua une chose qui lui avait jusque-là échappé : cette horrible créature n’était pas composée d’un corps unique et solide, mais d’une multitude de petits insectes bleu acier qui bourdonnaient comme des frelons en colère et dont l’essaim très dense ne cessait de dessiner de nouvelles formes.C’était Ygramul, et maintenant Atréju comprenait aussi pourquoi on l’appelait « la Multiple ».

Il bondit hors de sa cachette, saisit le Bijou sur sa poitrine et s’écria, aussi fort qu’il put :

« Arrêtez ! Au nom de la Petite Impératrice, arrêtez ! »

Mais, au milieu des hurlements et des feulements des deux créatures aux prises, sa voix se perdit. Lui-même s’entendit à peine.

Sans plus réfléchir, il s’élança sur les cordes gluantes de la toile en direction des combattants. La toile frémit sous ses pieds. Il perdit l’équilibre, tomba entre les mailles, se retrouva suspendu par les mains au-dessus des profondeurs ténébreuses, se hissa de nouveau, resta collé, parvint à grand-peine à se libérer et se hâta de continuer.

Ygramul sentit soudain que quelque chose s’approchait d’elle. Elle se retourna à la vitesse de l’éclair et son aspect était terrifiant : ce n’était plus maintenant qu’un gigantesque visage bleu acier, avec un oeil unique au-dessus de la racine du nez, dont la pupille verticale fixait Atréju avec une inconcevable méchanceté.

Bastien poussa un léger cri de frayeur.

Un hurlement de frayeur résonna à travers la crevasse, renvoyé en écho par les deux parois. Ygramul tourna son oeil vers la gauche, puis vers la droite, pour voir s’il n’y avait pas là un second intrus, car ce cri ne pouvait pas avoir été poussé par le jeune garçon qui se tenait devant elle, comme paralysé par l’épouvante. Mais il n’y avait personne.

« Se pourrait-il que ce soit en fin de compte mon propre cri qu’elle ait entendu? se demanda Bastien, profondément troublé. C’est pourtant tout à fait impossible. »

Alors Atréju entendit la voix d’Ygramul. C’était une voix très aiguë et un peu enrouée, qui n’allait pas du tout avec cette face gigantesque. De plus, elle ne remuait pas la bouche en parlant. C’était le bourdonnement d’un énorme essaim de frelons qui se transformait en mots :

« Un bipède ! entendit Atréju. Après une longue, si longue période de famine, voici deux morceaux de choix ! Quel heureux jour pour Ygramul ! »

Atréju dut rassembler toutes ses forces. Il brandit le Miroitant devant l’unique oeil du monstre et demanda :

« Connaissez-vous cet emblème?

—  Approche-toi, bipède ! vrombit le choeur aux innombrables voix. Ygramul n’a pas une bonne vue. »

Atréju fit un pas de plus vers la face du monstre qui maintenant ouvrait la bouche. A la place de la langue, il avait une multitude de tentacules vibrants, de pinces et de crochets.

« Encore plus près ! » bourdonna l’essaim.

Il fit encore un pas. Il était désormais si près qu’il pouvait voir distinctement les innombrables petits êtres bleu acier qui tourbillonnaient pêle-mêle, comme fous de colère. Et pourtant la terrifiante face demeurait totalement immobile.

« Je suis Atréju, dit-il, et je suis envoyé par la Petite Impératrice.

— Tu arrives mal à propos, répondit au bout d’un moment le bourdonnement rageur. Que veux-tu d’Ygramul ? Elle est très occupée, comme tu peux le voir.

— Je veux ce Dragon de la Fortune, répondit Atréju. Donnez-le-moi !

— Pourquoi en as-tu besoin, Atréju le bipède ?

— J’ai perdu mon cheval dans les Marais de la Désolation. Je dois me rendre jusqu’à l’Oracle du Sud car seule Uyulala est capable de me dire qui peut donner un nouveau nom à la Petite Impératrice. Si elle n’en reçoit pas un, elle mourra et avec elle tout le Pays Fantastique — vous aussi, Ygramul, qu’on nomme la Multiple.

— Ah ! fit une voix traînante qui venait de la face monstrueuse, c’est donc là ce qui explique ces endroits où il n’y a plus rien ?

— Oui, répondit Atréju, vous le savez donc aussi Ygramul. Mais l’Oracle du Sud est trop loin pour que je puisse l’atteindre dans le temps qu’il me reste à vivre. C’est pour cela que je vous réclame ce Dragon de la Fortune. S’il me porte à travers les airs, je peux peut-être arriver au but. »

On entendit, venant de l’essaim tourbillonnant, quelque chose qui était sans doute le ricanement d’une multitude de voix.

« Tu te trompes, Atréju le bipède. Nous ne savons rien de l’Oracle du Sud et rien d’Uyulala, mais nous savons que le Dragon ne peut plus te porter. Et, même s’il n’était pas blessé, votre voyage durerait si longtemps que la Petite Impératrice aurait entre-temps succombé à sa maladie. Ce n’est pas d’après ta vie, Atréju le bipède, que tu dois évaluer la durée de ta quête, mais d’après la sienne. »

Le regard de l’oeil à la pupille verticale était difficile à soutenir, et Atréju baissa la tête.

« C’est vrai, dit-il lentement.

— D’ailleurs, ajouta la face toujours immobile, le poison d’Ygramul est dans le corps du Dragon. Il lui reste tout au plus une petite heure à vivre.

— Dans ce cas, murmura Atréju, il n’y a plus d’espoir, ni pour lui, ni pour moi, ni pour vous non plus, Ygramul.

— A présent, bourdonna la voix, Ygramul aurait volontiers fait une fois encore un bon repas. Mais il n’est pas dit non plus que ce soit le dernier repas d’Ygramul. Elle connaîtrait bien un moyen de te transporter en un tournemain jusqu’à l’Oracle du Sud. Seulement la question, Atréju le bipède, c’est de savoir si cela te convient !

— Que voulez-vous dire ?

— C’est le secret d’Ygramul. Les créatures de l’Abîme ont aussi leur secret, Atréju le bipède. Jusqu’à ce jour, Ygramul ne l’a jamais révélé. Tu dois jurer à ton tour que tu ne le trahiras jamais. Car cela ferait du tort à Ygramul, oh oui ! beaucoup de tort à Ygramul, si cela se savait.

— Je le jure. Parlez. »

La gigantesque face bleu acier se pencha un peu en avant et une voix à peine audible bourdonna :

« Tu dois te laisser mordre par Ygramul. » Epouvanté, Atréju recula.

« Le poison d’Ygramul, poursuivit la voix, tue dans l’espace d’une heure, mais il confère en même temps à celui qui le porte en lui la faculté de se transporter en n’importe quel lieu du Pays Fantastique où il désire se rendre. Songe un peu, si cela se savait ! Toutes ses proies échapperaient à Ygramul.

— Une heure ? s’écria Atréju. Mais quel résultat puis-je donc espérer obtenir en une seule heure ?

— Eh bien, bourdonna l’essaim, cela vaut tout de même mieux que toutes les heures qu’il te reste à passer ici. A toi de décider ! »

Atréju luttait avec lui-même.

« Est-ce que vous libérerez le Dragon, si je vous le demande au nom de la Petite Impératrice? finit-il par demander.

— Non, répondit la face, tu n’as pas le droit de demander cela à Ygramul, même si tu portes AURYN, le Miroitant. La Petite Impératrice nous fait à tous la grâce de nous estimer pour ce que nous sommes. C’est pour cette raison qu’Ygramul aussi s’incline devant son emblème. Tu sais très bien tout cela. »

Atréju avait toujours la tête baissée. Ce qu’Ygramul disait là était la vérité. Il ne pouvait donc pas sauver le blanc Dragon de la Fortune. Ses propres désirs ne comptaient pas.

Il se redressa et dit : « Fais ce que tu as proposé ! »

Prompt comme l’éclair, le nuage bleu acier, s’abattit sur lui et l’enveloppa complètement. Il sentit une douleur fulgurante dans l’épaule gauche et n’eut que le temps de penser : Vers l’Oracle du Sud !

Puis un voile noir tomba sur ses yeux.

Quand, peu après, le loup arriva sur les lieux, il vit la toile d’araignée géante — mais plus personne. La trace qu’il avait suivie jusque-là s’interrompait brusquement et, malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à la retrouver.

Bastien s’arrêta. Il se sentait mal en point, comme s’il avait lui-même le poison d’Ygramul dans le corps.

« Dieu merci, se dit-il à voix basse, je ne me trouve pas au Pays Fantastique, moi. Il n’y a heureusement pas de monstres de ce genre dans la réalité. Tout cela n’est qu’une histoire. »

Mais n’était-ce vraiment qu’une histoire ? Dans ce cas, comment était-il possible qu’Ygramul et Atréju aussi probablement aient entendu le cri de frayeur de Bastien ?

Ce livre commençait tout doucement à le mettre mal à l’aise.

# 5

# LES DEUX SOLITAIRES

# 

Et pendant un terrible instant, Atréju fut assailli par le doute : Ygramul l’avait-elle trompé ? Car lorsqu’il revint à lui, il se trouvait toujours dans le désert de rocailles.

Il se redressa à grand-peine. Alors il vit qu’il se trouvait bien dans un paysage montagneux et sauvage, mais tout différent. Le pays paraissait entièrement constitué de grandes ardoises couleur de rouille qui étaient empilées et imbriquées les unes dans les autres, formant ainsi toutes sortes de tours et de pyramides bizarres. Le sol, entre elles, était couvert d’herbe et de maigres buissons. Il régnait une chaleur torride. Le paysage baignait dans la lumière du soleil, une lumière vive, crue, qui aveuglait.

Protégeant son visage de sa main, Atréju aperçut, à un mille à peu près de distance, une porte de pierre de forme irrégulière, dont la voûte était constituée d’ardoises placées horizontalement et qui pouvait avoir cent pieds de hauteur.

Se pouvait-il que ce soit l’entrée menant à l’Oracle du Sud ? Aussi loin qu’Atréju pouvait voir, il n’y avait rien au-delà de cette porte qu’une interminable plaine déserte, pas de bâtiment, pas de temple, pas de bois sacré — rien qui ressemblât au site d’un oracle.

Tandis qu’il réfléchissait encore à ce qu’il devait faire, il entendit soudain une voix grave, une voix d’airain :

« Atréju ! » Puis une seconde fois : « Atréju ! »

Il se retourna et vit, derrière l’une des tours rocheuses couleur de rouille, surgir le Dragon de la Fortune. Du sang coulait de ses blessures et il était si affaibli qu’il eut bien du mal à se traîner jusqu’à lui. Il cligna pourtant joyeusement un de ses yeux couleur de rubis et dit :

« Ne t’étonne pas trop, Atréju, de me voir ici, moi aussi. J’étais certes comme paralysé quand je me trouvais pris dans la toile d’araignée, mais cela ne m’a pas empêché d’entendre tout ce que te disait Ygramul. Alors je me suis dit que moi aussi, après tout, j’avais été mordu par elle, pourquoi ne pas faire également usage du secret qu’elle venait de te confier ? C’est ainsi que je lui ai échappé. »

Atréju était ravi.

« C’était pénible pour moi de t’abandonner à Ygramul, dit-il, mais qu’aurais-je pu faire?

— Rien, répondit le Dragon de la Fortune, et pourtant tu m’as sauvé la vie — même si j’y ai mis un peu du mien. »

Et il fit un second clin d’oeil, mais cette fois de l’autre oeil.

« Sauvé la vie, répéta Atréju, pour une heure, car c’est tout ce qui nous reste à tous les deux. Je sens le poison d’Ygramul devenir à chaque instant plus fort.

— Pour chaque poison, il existe un contrepoison, répondit le Dragon blanc. Tu verras que tout s’arrangera.

— Je me demande bien comment, fit remarquer Atréju.

— Moi aussi, répliqua le Dragon, mais c’est justement ce qu’il y a de bien. A partir de maintenant, tout va te réussir. Je suis tout de même un Dragon de la Fortune. Même quand je me trouvais dans la toile, je n’ai pas perdu espoir — et comme tu le vois, j’ai eu raison. »

Atréju sourit.

« Dis-moi, pourquoi t’es-tu fait transporter ici — et pas dans un autre endroit, plus favorable, où tu aurais peut-être pu trouver la guérison?

— Ma vie t’appartient, dit le Dragon, si tu veux bien l’accepter. Je me suis dit que tu allais avoir besoin d’une monture pour ta Grande Quête. Et tu vas voir : filer comme le vent à travers le ciel sur le dos d’un Dragon de la Fortune, c’est autre chose que de trottiner sur deux pattes à travers la campagne ou même de galoper sur un bon cheval. Tu es d’accord ?

— D’accord ! répondit Atréju.

— Je précise, ajouta le Dragon, que mon nom est Fuchur.

— Bien, Fuchur, dit Atréju, mais nous parlons et le peu de temps qui nous reste est en train de s’écouler. Il faut que je fasse quelque chose. Mais quoi ?

— Compter sur la chance, répondit Fuchur. Quoi d’autre ? »

Mais Atréju ne l’entendit pas. Il s’était écroulé et gisait inerte, enroulé dans les moelleuses sinuosités du Dragon.

Le poison d’Ygramul faisait son effet.

Quand — qui sait au bout de combien de temps — Atréju rouvrit les yeux, il ne vit d’abord rien d’autre qu’un visage de la plus grande étrangeté penché sur le sien. C’était le visage le plus ridé et le plus ratatiné qu’il eût jamais vu, mais il était à peu près de la taille de son poing, brun foncé comme une pomme cuite, avec des petits yeux brillants comme des étoiles. Au sommet de la tête était posé quelque chose comme un bonnet de feuilles sèches.

Puis Atréju sentit qu’on tenait près de ses lèvres un petit récipient plein de boisson.

« Belle médecine, bonne médecine ! Murmuraient les petites lèvres ridées dans le visage plein de plis, bois donc, mon enfant, bois. Ça fait du bien ! »

Atréju trempa les lèvres. Le breuvage avait un goût particulier, un peu sucré et pourtant âpre.

« Comment va le Dragon blanc? articula-t-il avec peine.

— Déjà en meilleur état, répondit la petite voix chuchotante, ne te fais pas de souci, mon petit. Il va se rétablir. Vous allez vous rétablir tous les deux. Le plus dur est déjà passé. Bois seulement, bois ! »

Atréju prit encore une gorgée et se rendormit aussitôt, mais cette fois c’était le sommeil profond et réparateur de la convalescence.

L’horloge du clocher sonna deux coups.

Bastien ne pouvait se retenir plus longtemps : il fallait qu’il aille d’urgence aux toilettes. Il aurait déjà dû le faire depuis un bon moment, mais il n’avait pas réussi à s’arrêter de lire. De plus, il redoutait un peu la perspective de descendre dans l’école. Il se disait qu’il n’y avait aucune raison, que tout était vide, que personne ne le verrait. Et pourtant il avait peur, comme si l’école était elle-même un être vivant qui allait l’observer.

Mais tout cela ne l’avançait guère : il fallait qu’il y aille !

Il posa le livre ouvert sur les nattes de gymnastique, se leva et se dirigea vers la porte du grenier. Le cœur battant, il tendit l’oreille. Tout était silencieux. Il tira le verrou et tourna lentement la grosse clef dans la serrure. Quand il poussa le loquet, la porte s’ouvrit avec un fort craquement.

Il se glissa dehors en chaussettes et laissa la porte ouverte derrière lui pour ne pas faire une nouvelle fois du bruit inutilement. Puis il descendit furtivement l’escalier jusqu’au premier étage. Devant lui s’étendait le long couloir avec les portes peintes en vert épinard des salles de classe. Les toilettes des élèves étaient à l’autre bout. Cela urgeait et Bastien courait aussi vite qu’il pouvait. Il atteignit le petit coin salvateur littéralement à la dernière seconde.

Pendant qu’il était assis sur la cuvette, il se demandait pourquoi les héros dans les histoires n’étaient jamais affrontés à ce genre de problème. Une fois — alors qu’il était beaucoup plus petit — il avait posé une question pendant le cours de catéchisme pour savoir si le Seigneur Jésus avait aussi, comme un homme ordinaire, ce genre de besoin, puisqu’il buvait et mangeait comme un homme ordinaire. La classe avait hurlé de rire et le maître lui avait mis un blâme « pour conduite insolente », noté dans le cahier de la classe. Bastien n’avait pas obtenu de réponse à sa question. Il n’avait pourtant pas cherché à se montrer insolent en la posant.

« Probablement, se disait-il à présent, que ces choses sont simplement trop accessoires et peu importantes pour qu’il y ait besoin d’en faire mention dans les histoires. »

Même si elles avaient pris parfois pour lui une importance désespérée et humiliante.

Il avait fini. Il tira la chasse et s’apprêtait à sortir quand il entendit soudain des pas dans le couloir. Quelqu’un ouvrait et refermait successivement toutes les portes des classes et les pas ne cessaient de se rapprocher.

Le cœur de Bastien battait à se rompre. Où allait-il se cacher ? Il resta là où il se trouvait, comme paralysé.

La porte des toilettes s’ouvrit, mais heureusement de telle façon qu’elle dissimula Bastien. Le concierge de l’école entra. Il jeta tour à tour un coup d’oeil dans chacun des boxes. Quand il arriva à celui où l’eau coulait encore et où la chaîne se balançait, il s’arrêta un instant, interloqué. Il marmonna quelque chose dans sa barbe mais quand il vit que l’eau s’arrêtait de couler il haussa les épaules et sortit. Le bruit de ses pas s’éloigna tandis qu’il descendait l’escalier.

Pendant tout ce temps, Bastien n’avait pas osé respirer : il prit une profonde inspiration. Quand il voulut sortir, il se rendit compte que ses genoux tremblaient.

Il se glissa prudemment et aussi vite qu’il put, le long du couloir aux portes vert épinard, grimpa l’escalier et regagna le grenier. C’est seulement lorsqu’il eut à nouveau fermé et verrouillé la porte que sa tension se relâcha.

Il se laissa retomber avec un profond soupir sur sa couche de nattes, s’enroula dans les couvertures militaires et reprit son livre.

Quand Atréju se réveilla pour la seconde fois, il se sentit tout à fait frais et dispos. Il se redressa.

C’était la nuit, la lune brillait, et Atréju vit qu’il se trouvait à l’endroit même où il s’était évanoui, à côté du Dragon blanc. Fuchur était toujours là, lui aussi, sa respiration était calme et profonde, il paraissait dormir à poings fermés. Toutes ses blessures étaient pansées.

Atréju remarqua que sa propre épaule portait également un pansement, non pas fait de tissu, mais d’herbes et de fibres végétales.

A quelques pas de distance, il y avait une petite grotte dans le rocher, par l’ouverture de laquelle parvenait une lueur tamisée.

Sans bouger le bras gauche, Atréju se leva précautionneusement et se dirigea vers l’ouverture très basse de la grotte. Il se pencha et aperçut à l’intérieur une pièce qui ressemblait à une cuisine d’alchimiste en modèle réduit. A l’arrière-plan, un petit feu crépitait joyeusement dans une cheminée. Partout étaient posés des poêlons, des pots et des fioles de formes bizarres. Sur une étagère étaient empilées en bottes différentes sortes de plantes sèches. La petite table au milieu et le reste des meubles paraissaient bricolés à partir de trognons de racines. La demeure dégageait dans son ensemble une impression très douillette.

C’est seulement quand il entendit un toussotement Partout découvrit un petit bonhomme assis dans un fauteuil devant la cheminée. Il portait sur la tête une sorte de chapeau en bois de souche qui ressemblait à un fourneau de pipe retourné. Le visage était brun foncé et ridé comme celui qu’il avait vu au-dessus de lui lors de son premier réveil. Mais il y avait cette fois une grosse paire de lunettes posée sur le nez et les traits paraissaient plus marqués et plus soucieux. Le petit être lisait un livre posé sur ses genoux.

Alors, venant d’une autre pièce, plus au fond, une seconde petite créature entra en se dandinant et Atréju reconnut aussitôt celle qui s’était occupée de lui auparavant. Maintenant seulement, il voyait qu’il s’agissait d’une petite femme. En plus du bonnet de feuilles, elle portait — comme le petit homme dans son fauteuil près de la cheminée — une sorte de robe de moine, qui semblait faite également de feuillage sec. Elle fredonnait un air, la mine réjouie, tout en se frottant les mains, et elle se mit à s’affairer autour d’une marmite suspendue au-dessus du feu. Les deux créatures étaient à peine plus hautes que la jambe d’Atréju, si l’on mesurait de la plante de son pied à son genou. Il était manifeste que ces deux-là appartenaient à la famille des gnomes, qui possédait de multiples ramifications, même s’il s’agissait de spécimens assez peu courants.

« Ote-toi de ma lumière, femme ! bougonna le petit homme. Tu me déranges dans mes études.

— Toi et tes études ! répondit la petite femme. Qui est-ce que ça peut bien intéresser ? L’important, maintenant, c’est de préparer mon Elixir de Guérison. Les deux qui sont là dehors en ont besoin.

— Les deux qui sont là dehors, riposta le petit homme irrité, auront encore bien plus besoin de mes conseils et de mon aide.

— Soit, répliqua la petite femme, mais seulement s’ils sont guéris. Sauve-toi de là, le vieux ! »

Le gnome écarta un peu son fauteuil du feu en grognant.

Atréju toussota pour signaler sa présence. Le couple de gnomes se retourna pour le voir.

« Le voilà déjà guéri, dit le petit homme, maintenant, c’est mon tour !

— Ta ta ta ! brailla la petite femme. C’est à moi de décider s’il est guéri ou non. Ce sera ton tour quand je te dirai que c’est ton tour ! »

Puis elle se tourna vers Atréju.

« On te proposerait bien d’entrer. Mais c’est un peu exigu pour toi. Patiente une seconde ! Je viens te voir tout de suite. »

Elle pila encore dans un petit mortier quelque chose qu’elle jeta ensuite dans la marmite. Puis elle se lava les mains, les essuya à sa robe, tandis qu’elle disait au petit homme :

« Et toi, Engywuck, tu restes assis là jusqu’à ce que je t’appelle, compris?

— Bien, bien, Urgl », marmonna le gnome. La petite femme sortit de la grotte. D’en bas, elle examina Atréju en plissant les yeux.

« Eh bien? On dirait que ça va déjà tout à fait bien, non ? »

Atréju acquiesça.

La petite femme grimpa sur une saillie rocheuse qui se trouvait à la hauteur du visage d’Atréju, et s’installa.

« Plus de douleur? voulut-elle savoir.

— Rien qui mérite qu’on en parle, répondit Atréju.

— Comment cela ? répliqua avec rudesse la petite femme, l’oeil étincelant. Tu as mal ou pas ?

— Ça fait encore mal, expliqua Atréju, mais ça ne me fait rien...

— A moi si ! grogna Urgl. On aime bien que les patients sachent dire au médecin qu’est-ce qui fait quoi ! Et puis d’abord, qu’est-ce que tu y comprends toi, blanc-bec ! Il faut que ça fasse encore mal, quand c’est en train de guérir. Si cela ne faisait plus mal, c’est que ton bras serait déjà mort.

— Pardon ! dit Atréju, qui se sentait comme un enfant réprimandé, je voulais simplement dire... c’est-à-dire que je voulais vous remercier.

— Bah ! Bah ! » Urgl lui coupa la parole avec brusquerie. « En fin de compte, je suis une guérisseuse. Je n’ai fait que mon devoir. Et puis Engywuck, mon vieux, a vu le Pantakel qui est suspendu à ton cou. Alors pour nous ça allait de soi.

— Et Fuchur ? demanda Atréju. Comment va-t-il ?

— Qui c’est, celui-là ?

— Le Dragon blanc.

— Ah oui ! Sais pas encore. Il a dégusté un peu plus que toi. Il est vrai qu’il est capable d’en supporter un peu plus aussi. En fait, on devrait y arriver. Je suis à peu près sûre qu’il s’en remettra. Il a besoin de se reposer encore un certain temps. Mais où avez-vous donc attrapé ce poison, hein ? Et d’où est-ce que vous arrivez comme ça, si vite ? Et où voulez-vous aller ? Et puis qui êtes-vous ? »

Engywuck était maintenant lui aussi sur le seuil de la grotte et il écoutait les réponses que donnait Atréju aux questions de la veille Urgl. Soudain il s’avança et s’écria :

« Tiens ta langue, la femme, maintenant c’est à moi ! »

Alors il se tourna vers Atréju, ôta son chapeau en forme de fourneau de pipe, gratta son petit crâne chauve et dit :

« Ne vous formalisez pas de son ton, Atréju. La vieille Urgl parle souvent un peu sec, mais c’est sans intention. Mon nom est Engywuck On nous appelle aussi " les deux Solitaires ". Déjà entendu parler de nous ?

— Non », répondit Atréju.

Engywuck parut un peu froissé.

« Ah bon ! déclara-t-il. C’est que tu ne fréquentes sans doute pas les cercles savants, sinon on t’aurait certainement dit que tu ne peux pas trouver de meilleur conseiller que moi si tu veux te rendre chez Uyulala, à l’Oracle du Sud. Tu as sonné à la bonne porte, mon garçon.

— Arrête ton cinéma ! » l’interrompit la vieille Urgl. Puis elle descendit du rocher où elle était assise et disparut dans la grotte en marmonnant dans sa barbe.

Partout fit délibérément la sourde oreille à sa critique.

« Je peux tout t’expliquer, poursuivit-il, j’ai étudié la question de fond en comble pendant toute ma vie. Je me suis installé un observatoire spécialement à cet usage. Je publierai prochainement un grand ouvrage scientifique sur l’Oracle. Le titre : " L’énigme Uyulala, résolue grâce au professeur Engywuck " Ça ne sonne pas trop mal, non ? Malheureusement, il me manque encore quelques détails. Tu pourrais m’aider, mon garçon.

— Un observatoire ? » demanda Atréju, à qui ce mot était inconnu.

Engywuck acquiesça, ses petits yeux étincelaient de fierté. D’un geste de la main, il invita Atréju à le suivre.

Entre les énormes dalles courait un petit sentier qui montait en décrivant nombre de lacets. A certains endroits, là où la déclivité était particulièrement forte, avaient été taillées de minuscules marches qui étaient naturellement trop petites pour les pieds d’Atréju. Il les enjambait facilement d’un seul pas. Et pourtant il avait le plus grand mal à suivre le gnome qui trottinait lestement devant lui.

« Beau clair de lune, cette nuit, dit Engywuck .Tu pourras la voir.

— Qui donc ? voulut savoir Atréju. Uyulala ? » Mais Engywuck fit un geste agacé de dénégation et continua à sautiller.

Ils parvinrent finalement au sommet de la tour rocheuse. Le sol était plat si ce n’est que, sur l’un des côtés, se dressait une sorte de parapet naturel, une table de pierre en forme de balustrade. Au centre de cette plaque rocheuse, il y avait un trou, manifestement creusé avec des outils. Devant le trou était installé un petit télescope posé sur un support en bois de souche.

Engywuck regarda à travers l’appareil, le régla légèrement en tournant quelques vis, puis il hocha la tête d’un air satisfait et invita Atréju à jeter un coup d’oeil à son tour. Celui-ci obtempéra, mais il dut se coucher par terre et s’appuyer sur ses coudes pour avoir les yeux au niveau du télescope.

Il était braqué sur la grande porte de pierre de façon telle qu’on avait en gros plan la partie inférieure du pilier droit. A côté de ce pilier, Atréju vit alors, dressé sur son séant et totalement immobile dans la lueur de la lune, un énorme Sphinx. Les pattes avant griffues sur lesquelles il prenait appui étaient celles d’un lion, la partie inférieure de son corps était celle d’un taureau, il portait sur le dos de puissantes ailes d’aigle et son visage était humain — du moins quant à l’aspect, car l’expression n’était pas humaine. Il était difficile de déterminer si ce visage souriait, s’il reflétait une tristesse insondable ou encore une indifférence absolue. Après qu’Atréju l’eut considéré un moment, il lui parut, il est vrai, révéler des abîmes de méchanceté et de cruauté, mais très vite il dut rectifier son impression, n’y trouvant plus qu’une sérénité totale.

« Laisse tomber ! » C’était la voix du gnome. « Tu n’en tireras rien. Tout le monde en est là. Moi aussi. Je l’ai observé ma vie durant et je n’ai pas réussi à éclaircir le mystère. A l’autre, maintenant ! »

Il tourna une des vis, l’image longea l’ouverture sous la voûte, derrière laquelle ne s’étendait que la vaste plaine déserte, puis le pilier gauche de la porte entra dans le champ de vision d’Atréju et là était assis, dans la même posture, un second Sphinx. Son corps imposant, étrangement blême, luisait comme de l’argent liquide sous la lueur de la lune. Il semblait regarder fixement le premier Sphinx qui, de son côté, immobile, avait les yeux braqués dans sa direction.

« Est-ce que ce sont des statues ? demanda Atréju à voix basse, et sans parvenir à détourner son regard.

— Oh ! non, répondit Engywuck avec un rire étouffé, ce sont de véritables Sphinx, vivants — et même bien vivants ! Mais pour une première fois tu en as assez vu. Viens, redescendons. Je vais tout t’expliquer. »

Il avait placé sa main devant le télescope, si bien qu’Atréju ne voyait plus rien. Tous deux redescendirent le chemin en silence.

# 

# 6

# LES TROIS PORTES MAGIQUES

Fuchur dormait toujours profondément quand Engywuck, accompagné d’Atréju, regagna la grotte des gnomes. Entre-temps, la vieille Urgl avait sorti la table dehors et l’avait couverte de toutes sortes de friandises et de sirops concentrés de baies et de plantes.

Il y avait également des petits récipients pour boire et un pot rempli d’un thé d’herbes brûlant et parfumé. Deux minuscules lanternes alimentées à l’huile complétaient la scène.

« Assis ! ordonna la petite femme. Atréju doit d’abord manger et boire quelque chose pour recouvrer ses forces. La potion seule ne suffit pas.

— Merci, dit Atréju. Je me sens déjà très bien.

— Pas de réplique ! brailla Urgl. Tant que tu es ici, tu fais ce qu’on te dit, compris ? Le poison dans ton corps est neutralisé. Ce n’est donc plus la peine de te presser, mon garçon. Tu as tout le temps que tu veux, alors accorde-toi un peu de répit.

— Il ne s’agit pas seulement de moi, objecta Atréju. La Petite Impératrice est à l’article de la mort. Peut-être que dès maintenant chaque heure compte.

— Balivernes ! grogna la petite vieille. Quand on veut aller trop vite, on n’arrive à rien du tout. Assieds-toi ! Mange ! Bois ! Et que ça saute ! C’est pour aujourd’hui ou pour demain ?

— Il vaut mieux lui céder, murmura Engywuck, je la connais, la bonne femme. Quand elle veut quelque chose, il n’y a rien à faire. D’ailleurs nous avons beaucoup à nous dire, tous les deux. »

Atréju s’assit donc les jambes croisées devant la petite table et se servit. A chaque gorgée, à chaque bouchée, c’était vraiment comme si la vie même, dorée et chaude, coulait dans ses veines et ses muscles. Maintenant seulement, il se rendait compte à quel degré de fatigue il en était arrivé.

Bastien en avait l’eau à la bouche. Il eut soudain l’impression de sentir les effluves du repas des gnomes. Il huma l’air alentour, mais ce n’était naturellement qu’une illusion.

Son estomac se mit à gargouiller. Il ne pouvait plus tenir. Il prit dans son cartable le reste du casse-croûte de la récréation ainsi que la pomme et mangea les deux. Après cela il se sentit un peu mieux, bien qu’il fût encore loin d’être rassasié.

Puis il se rendit compte qu’il venait de prendre là son dernier repas. Le mot lui fit peur. Il s’efforça de ne plus y penser.

« Où es-tu donc allé chercher toutes ces bonnes choses ? demanda quelque à Urgl.

— Ah ! mon petit gars, dit-elle, c’est qu’il faut en faire du chemin pour trouver les herbes et les plantes qui conviennent. Mais cette grosse tête d’Engywuck veut que nous habitions justement ici — à cause de ses recherches importantes ! Il se fiche pas mal de savoir comment j’arrive à mettre quelque chose dans les assiettes.

— Femme, répondit Engywuck sur un ton plein de gravité, es-tu seulement capable de comprendre ce qui est important et ce qui ne l’est pas ? Sauve-toi de là et laisse-nous parler ! »

Urgl se retira d’un air offensé dans la petite grotte et se mit à manipuler bruyamment toutes sortes d’ustensiles de cuisine.

« Laisse-la faire ! chuchota Engywuck. C’est une brave vieille mais de temps en temps il faut qu’elle trouve le moyen de rouspéter. Ecoute Atreju, je vais maintenant t’expliquer certaines choses que tu dois savoir à propos de l’Oracle du Sud. Il n’est pas exactement aisé de parvenir jusqu’à Uyulala. C’est même assez difficile. Mais je ne voudrais pas te faire un exposé scientifique. Il est peut-être préférable que tu poses des questions. J’ai vite fait de me perdre dans les détails. Alors vas-y, demande !

— Bon, dit quelque, quel genre d’être ou de chose est Uyulala ?

— Sapristi ! grogna Engywuck et il lui jeta un regard irrité. Tu poses des questions aussi directes que ma vieille. Tu ne peux pas commencer par quelque chose d’autre ? »

Atreju réfléchit puis demanda :

« Cette grande porte de pierre avec les Sphinx que tu m’as montrée — est-ce que c’est l’entrée?

— Voilà qui est déjà mieux ! répondit Engywuck. Comme ça, on peut avancer. La porte de pierre est bien l’entrée, mais ensuite viennent encore deux autres portes et c’est seulement derrière la troisième qu’habite Uyulala — si tant est qu’on puisse dire qu’elle y habite.

— Est-ce que tu es déjà allé chez elle ?

— Tu n’y penses pas ! répliqua Engywuck, un peu contrarié encore une fois. Moi, je travaille scientifiquement. J’ai rassemblé tous les rapports qu’ont pu faire ceux qui y sont allés. Dans la mesure où ils en sont revenus, cela s’entend. Un travail de la plus haute importance. Je ne peux pas me permettre de prendre un risque personnel. Mon travail pourrait en pâtir.

— Je comprends, dit Atréju. Mais qu’est-ce que c’est donc que ces trois portes ? »

Engywuck se leva, croisa les bras derrière son dos et se mit à marcher de long en large tout en donnant les explications suivantes :

« La première s’appelle la Porte de la Grande Enigme. La seconde s’appelle la Porte du Miroir Magique. Et la troisième s’appelle la Porte Sans Clef...

— Etrange, l’interrompit Atréju, aussi loin que j’aie pu voir, il n’y avait rien d’autre au-delà de la porte de pierre qu’une plaine déserte. Où sont donc ces autres portes ?

— Silence, lui dit Engywuck d’un ton impérieux, si tu interromps tout le temps, on ne peut rien expliquer. Tout est si compliqué ! Voici ce qui se passe : la seconde porte est seulement là quand on a franchi la première. Et la troisième, quand on a la seconde derrière soi. Et Uyulala, quand on a passé le seuil de la troisième. Avant, rien n’existe de tout cela. Ce n’est pas là du tout, tu comprends ? »

Atréju hocha la tête, il préférait se taire pour éviter d’irriter encore le gnome.

« La première, la Porte de la Grande Enigme, tu l’as vue dans mon télescope. De même que les deux Sphinx. Cette porte est toujours ouverte — cela va de soi. Elle n’a pas de battants. Et pourtant personne ne peut la franchir. » Là, Engywuck pointa vers le ciel son minuscule index. « Sauf si les Sphinx ferment les yeux. Sais-tu pourquoi ? Parce que le regard d’un Sphinx n’a aucun rapport avec celui de toute autre créature. Nous deux, et tous les autres de même, nous percevons les choses par notre regard. Nous voyons le monde. Tandis que les Sphinx ne voient rien, en un sens ils sont aveugles. Leurs yeux ont en revanche une fonction d’émetteurs. Et qu’est-ce que tu crois qu’ils émettent ? Toutes les énigmes de l’univers. Voilà pourquoi les deux Sphinx se regardent constamment l’un l’autre.

Car seul un Sphinx peut soutenir le regard d’un autre Sphinx. Et maintenant, imagine-toi ce qui advient à celui qui ose s’interposer dans cet échange de regards ! Il se fige instantanément et ne peut plus bouger avant d’avoir résolu toutes les énigmes de l’univers. Tu trouveras les traces de pauvres diables de ce genre quand tu arriveras là-bas.

— Mais ne disais-tu pas, objecta Atréju, qu’ils fermaient parfois les yeux ? Ne faut-il pas qu’ils dorment de temps à autre ?

— Dormir ? » Un ricanement secoua Engywuck. « Mon Dieu, un Sphinx, dormir ! Non, franchement pas. Tu n’as vraiment pas grand-chose dans la cervelle, mon petit gars ! Mais ta question n’est pas complètement absurde, malgré tout. C’est même exactement sur ce point que porte ma recherche. Face à certains visiteurs, les Sphinx ferment les yeux et laissent passer. Mais la question que personne jusqu’à présent n’a éclaircie c’est de savoir pourquoi un tel et pas tel autre. Car on ne peut absolument pas dire qu’ils laissent passer les sages, les courageux, les bons et éliminent les sots, les lâches et les coquins. Mais non, des clous ! J’ai constaté de mes propres yeux et plus d’une fois qu’ils laissaient entrer n’importe quel crétin, nigaud ou gredin, tandis que les gens les plus corrects et les plus sensés attendaient parfois des mois entiers pour rien et finissaient par revenir bredouilles. Que quelqu’un veuille aller trouver l’oracle parce qu’il est dans l’embarras et la détresse ou qu’il ne tente l’expérience que par plaisanterie, cela semble ne jouer aucun rôle.

— Et tes recherches, demanda Atréju, ne t’ont-elles pas fait découvrir quelque indice ? »

Engywuck retrouva aussitôt son regard brillant de colère.

« Tu écoutes, ou pas? Je t’ai pourtant bien dit que personne n’avait jusqu’à présent éclairci la question. Au fil des ans, j’ai naturellement élaboré quelques théories. J’ai d’abord pensé que le facteur décisif d’après lequel les Sphinx jugeaient, c’étaient peut-être certaines caractéristiques physiques — poids, beauté, force, ou quelque chose de ce genre. Mais j’ai dû abandonner très vite. J’ai ensuite cherché à établir certains rapports numériques : par exemple, que sur cinq candidats il y en avait toujours trois d’éliminés, ou que seuls ceux qui portaient comme numéro d’ordre un nombre premier avaient droit d’accès. Cela marchait tout à fait pour ce qui concernait le passé, mais quand il s’agissait de faire des pronostics ça ne collait plus du tout. Depuis, mon opinion est que la décision des Sphinx est absolument fortuite et dénuée de sens. Mais ma femme soutient que c’est une opinion blasphématoire, qui traduit mon manque d’imagination et n’a rien de scientifique.

— Voilà que tu remets ça avec tes absurdités ! » C’était la voix de la petite femme qui piaillait dans la grotte. « Tu n’as pas honte? C’est seulement parce que ton petit bout de cervelle s’est desséché au fond de ton crâne que tu t’imagines pouvoir nier des mystères de cette importance, vieille tête molle!

— Tu l’entends ! soupira Engywuck. Et le pire, c’est qu’elle a raison.

— Et l’amulette de la Petite Impératrice ? demanda quelque Crois-tu qu’ils ne la respecteront pas ? Ils sont tout de même eux aussi des créatures du Pays Fantastique.

— C’est un fait », reconnut Engywuck et il balança sa petite tête de la taille d’une pomme, « mais encore faudrait-il qu’ils la voient. Or ils ne voient rien. Mais leur regard t’atteindrait, toi. Je ne suis pas sûr non plus que les Sphinx obéissent à la Petite Impératrice. Peut-être sont-ils plus grands qu’elle. Je ne sais pas, je ne sais pas. En tout cas, cela mérite réflexion.

— Que me conseilles-tu, alors ? voulut savoir quelque

— Tu devras faire ce que tous doivent faire, répondit le gnome. Attendre qu’ils prennent une décision — sans savoir pourquoi. »

Atreju hocha la tête, pensif.

La petite Urgl sortit de la grotte. Elle traînait un seau plein d’un liquide fumant et sous l’autre bras elle avait quelques bottes de plantes séchées. Marmonnant entre ses dents, elle se dirigea vers le Dragon de la Fortune qui dormait toujours, inerte. Elle grimpa sur lui et se mit à renouveler les pansements sur ses blessures. Son gigantesque patient n’émit qu’une seule fois un soupir de contentement et s’étira, sinon il ne sembla pas remarquer qu’on s’occupait de lui.

« Tu ferais mieux de te rendre un peu utile, dit-elle à Engywuck tandis qu’elle retournait en courant dans sa cuisine, au lieu de traînailler ici et de dire des inepties.

— Je me rends très utile, lui cria son mari, peut-être même plus utile que toi, mais c’est une chose que tu ne comprendras jamais, sotte femelle ! »

Et, tourné vers quelque, il ajouta : « Elle n’est capable de penser qu’aux choses pratiques. Elle n’a absolument aucun goût pour les idées générales. »

L’horloge du clocher sonna trois coups.

Le père venait maintenant de remarquer, s’il ne l’avait pas fait plus tôt, que Bastien n’était pas rentré à la maison. Est-ce qu’il se faisait du souci ? Peut-être qu’il sortirait pour aller à sa recherche. Peut-être qu’il avait déjà averti la police. La radio finirait par diffuser un avis de recherche. Bastien sentit comme une piqûre dans le creux de son estomac.

Si c’était le cas, où le chercheraient-ils ? A l’école ? Peut-être même ici, sous les combles ? Avait-il bien refermé la porte quand il était revenu des toilettes ? Il n’arrivait plus à s’en souvenir. Il se leva pour vérifier. Oui, la porte était fermée et verrouillée.

Dehors, le jour commençait déjà à baisser lentement. La lumière qui entrait par la lucarne diminuait insensiblement.

Pour se débarrasser de son inquiétude, Bastien se mit à parcourir un peu le grenier. Il découvrit une foule de choses qui n’avaient rien à voir avec les objets scolaires qui étaient là par ailleurs. Par exemple un vieux phonographe au pavillon cabossé — qui sait quand et par qui il avait été apporté là ? Dans un coin il y avait plusieurs tableaux dans des cadres dorés tout tarabiscotés, où on ne distinguait presque plus rien si ce n’est, ici et là, un visage blême au regard sévère qui se détachait sur le fond plus sombre. Il y avait aussi un chandelier à sept branches rongé par la rouille dans lequel étaient encore plantés des moignons de bougies qui, en coulant, avaient formé comme des stalactites de cire...

Soudain, Bastien eut peur, car il vit dans un coin sombre bouger une forme. C’est seulement au second coup d’oeil qu’il se rendit compte que là se dressait un grand miroir à moitié aveugle dans lequel il venait de se distinguer vaguement lui-même. Il s’approcha et se considéra un moment. Il n’était vraiment pas beau avec sa silhouette épaisse, ses jambes torses et son visage blafard. Il secoua lentement la tête et dit à voix haute :

« Non ! »

Puis il regagna sa couche de nattes. Il fallait qu’il tienne maintenant le livre tout près de ses yeux pour pouvoir continuer à lire.

« Où en étions-nous restés ? demanda Engywuck.

— A la Porte de la Grande Enigme, lui rappela Atreju.

— Exact ! Admettons que tu aies réussi à la franchir. Alors — et alors seulement — surgira devant toi la seconde porte. La Porte du Miroir Magique. Là-dessus, comme je l’ai déjà dit, je ne peux rien dire que j’aie observé moi-même, mais seulement parler à partir des récits que j’ai rassemblés. Cette seconde porte est aussi bien ouverte que fermée. Cela paraît complètement fou, non ? Peut-être serait-il préférable de dire qu’elle n’est ni fermée ni ouverte. Encore que ce soit à peine moins fou. Bref : il s’agit là d’un grand miroir ou quelque objet de ce genre bien qu’il ne soit constitué ni de verre ni de métal. En quoi est-il ? Personne n’a jamais pu me le dire. En tout cas, lorsqu’on se trouve devant, on se voit soi-même — mais pas comme dans un miroir ordinaire — cela s’entend. On ne voit pas son apparence extérieure mais son véritable être intérieur, tel qu’il est réellement. Celui qui veut traverser doit donc — pour exprimer les choses d’une autre manière — pénétrer à l’intérieur de lui-même.

— En tout cas, fit remarquer quelque, cette Porte au Miroir Magique me paraît plus aisée à franchir que la première.

— Erreur ! s’écria Engywuck, et il se remit à marcher de long en large, très excité. « Erreur colossale, mon ami ! J’ai moi-même observé que les visiteurs qui se tenaient justement pour particulièrement irréprochables s’enfuyaient en hurlant devant le monstre qui grimaçait en face d’eux dans le miroir. Il y en a que nous avons même dû soigner pendant des semaines avant qu’ils soient à nouveau en état de prendre le chemin du retour.

— Nous ! grogna Urgl, qui passait justement par là avec un autre petit seau. J’entends toujours " nous ". Qui as-tu donc soigné, toi ? »

Engywuck se contenta de lui faire signe de s’éloigner.

« D’autres, dit-il, poursuivant son exposé, ont manifestement vu quelque chose de beaucoup plus effrayant encore, mais ils ont eu le courage de traverser tout de même. Il y en a aussi pour qui cela n’a pas été aussi terrible, mais de toute façon chacun a dû faire un effort. On ne peut rien dire dans ce domaine qui soit valable pour tout le monde. En fait, c’est différent pour chacun.

— Bon, dit quelque, mais on peut en tout cas passer à travers ce miroir magique ?

— On le peut, confirma le gnome. Naturellement qu’on le peut, sinon ce ne serait pas une porte. Logique, non ?

— On peut aussi la contourner par l’extérieur, avança quelque, ou bien est-ce que c’est impossible ?

— On le peut, répéta Engywuck. On le peut tout à fait ! Seulement dans ce cas il n’y a plus rien derrière. La troisième porte n’est là que quand on a franchi la seconde, combien de fois faudra-t-il encore te le répéter !

— Et qu’est-ce que c’est que cette troisième porte ?

— C’est ici que l’affaire commence à se corser vraiment ! Je veux dire que la Porte Sans Clef est fermée. Tout simplement fermée. Un point, c’est tout. Il n’y a pas de loquet, pas de bouton, pas de serrure, rien. D’après ma théorie, l’unique battant de la porte, qui ferme sans gonds, est en sélénium fantastique. Tu sais peut-être qu’il n’y a rien avec quoi on puisse détruire, tordre ou décomposer le sélénium fantastique. Il est absolument indestructible !

— Alors, on ne peut pas franchir cette porte-là ?

— Doucement, doucement, mon garçon ! Des gens sont entrés et ont parlé avec Uyulala, pas vrai ? C’est donc qu’on peut ouvrir la porte.

— Mais comment ?

— Ecoute : le sélénium fantastique réagit à notre volonté. C’est précisément notre volonté qui le rend à ce point inflexible. Plus quelqu’un veut entrer, plus la porte reste solidement fermée. Mais si quelqu’un parvient à oublier tout projet et à ne plus rien vouloir — la porte s’ouvre d’elle-même devant lui. »

Atreju baissa les yeux et dit doucement : « Si c’est vrai, comment me sera-t-il possible d’entrer? Comment pourrais-je ne pas le vouloir ? »

Engywuck hocha la tête en soupirant :

« Je te l’avais déjà dit : la Porte Sans Clef est la plus difficile à franchir.

— Mais si j’y parvenais tout de même, poursuivit quelque, derrière, je trouverais l’Oracle du Sud ?

— Oui, dit le gnome.

— Et quel genre d’être ou de chose est Uyulala ?

— Pas la moindre idée », dit le gnome et ses yeux brillèrent de colère. « Pas un de ceux qui sont allés auprès d’elle n’a voulu me le révéler. Comment peut-on mener à terme une œuvre scientifique quand tout le monde s’enferme dans un silence plein de mystère, hein ? C’est à s’arracher les cheveux — s’il vous en reste. Si tu parviens jusqu’à elle, quelque, est-ce que tu répondras enfin à ma question ? Le feras-tu ? Je continue à mourir de curiosité et personne, personne ne veut m’aider. Je t’en prie, jure-moi que tu me le diras ! »

Atreju se leva et son regard se dirigea vers la Porte de la Grande Enigme qui baignait dans la claire lumière de la lune.

« Je ne peux pas te le jurer, Engywuck, dit-il doucement. J’aimerais pourtant beaucoup te témoigner ma reconnaissance. Mais si personne n’a jamais rien dit de l’être ou de la chose qu’est Uyulala, il doit bien y avoir une raison. Et, tant que je ne la connais pas moi-même, je ne peux pas décider si quelqu’un qui ne s’est jamais trouvé lui-même en face d’elle a le droit de savoir.

— Alors, dépêche-toi de filer ! » lui cria le gnome, et ses yeux lançaient littéralement des éclairs. « On ne récolte que de l’ingratitude ! On passe une vie entière à se décarcasser pour pénétrer un mystère d’intérêt général. Mais être aidé, non, il ne faut pas y compter ! Je n’aurais pas dû me soucier de toi du tout ! »

Sur ces mots il regagna en courant la petite grotte et on entendit à l’intérieur un bruit de porte claquée violemment.

Urgl passa devant quelque, ricana et dit : « Ce n’était pas vraiment ce qu’il voulait dire. Pauvre vieille cervelle rétrécie. Il est seulement terriblement déçu, une fois de plus, à cause de ses recherches ridicules. Il voudrait tellement être celui qui a résolu la Grande Enigme. Le célèbre gnome Engywuck ! Il ne faut pas que tu lui en veuilles !

— Non, dit Atreju Dis-lui, s’il te plaît, que je le remercie de tout cœur pour tout ce qu’il a fait pour moi. Et toi aussi, je te remercie. Si j’en ai le droit, je lui dirai le secret — du moins si je reviens.

— Tu veux donc nous quitter ? demanda la vieille Urgl.

— Il le faut, répondit quelque, je ne peux pas perdre de temps. Je vais maintenant aller trouver l’Oracle. Adieu ! Pendant ce temps, garde-moi Fuchur, le Dragon de la Fortune ! »

Sur ces mots, il se détourna et s’en alla en direction de la Porte de la Grande Enigme.

Urgl vit sa silhouette très droite, le manteau flottant au vent, disparaître entre les rochers. Elle courut après lui et s’écria :

« Bonne chance, Atreju ! »

Mais elle ne sut pas s’il l’avait entendue. Tandis qu’elle regagnait en se dandinant sa petite grotte, elle marmonna dans sa barbe : « Il en aura besoin — ça, pour sûr, il lui en faudra beaucoup, de la chance. »

Atreju s’était rapproché d’une cinquantaine de pas de la porte de pierre. Elle était bien plus immense qu’il ne se l’était imaginée à distance. Au-delà s’étendait la plaine absolument déserte, qui n’offrait pas à l’oeil le moindre point de repère, si bien que c’était comme si le regard tombait dans le vide. Devant la porte, entre les deux piliers, Atreju aperçut alors un nombre considérable de têtes de morts et de squelettes — les ossements des différentes créatures du Pays Fantastique qui avaient tenté de franchir la porte et que le regard des Sphinx avait figées à jamais.

Mais ce n’était pas ce spectacle qui incita quelque à s’immobiliser. Ce qui le fit s’arrêter, c’était l’aspect des Sphinx.

Atreju avait vécu bien des choses au cours de sa Grande Quête, il en avait vu de splendides et d’effroyables, mais ce qu’il n’avait encore jamais eu l’occasion d’apprendre jusqu’à cette heure, c’est que les deux mots pouvaient être associés, que la beauté pouvait être effrayante.

La clarté de la lune inondait les deux silhouettes colossales et, tandis qu’il marchait lentement vers elles, elles lui semblaient grandir à l’infini. C’était comme si de leurs têtes ils atteignaient la lune, et l’expression avec laquelle les deux Sphinx se regardaient semblait se modifier à chaque pas qu’il faisait vers eux. Les corps dressés et surtout les visages d’apparence humaine étaient parcourus, sillonnés par une force terrible et inconnue — comme s’ils n’étaient pas simplement là, comme peut l’être un bloc de marbre, mais que, à chaque instant sur le point de disparaître, ils ne cessaient de renaître d’eux-mêmes. Et comme si, de ce fait, ils étaient infiniment plus réels qu’un quelconque rocher.

Atreju prit peur.

Ce n’était pas vraiment la peur du danger qui le menaçait, mais une peur qui le dépassait. Il ne pensait guère au fait que — si le regard des Sphinx l’atteignait — il s’immobiliserait, fasciné, et demeurerait figé sur place pour toujours. Non, c’était la peur devant l’inconcevable, devant l’excès de grandeur, devant la réalité de cette surpuissance qui rendait ses pas de plus en plus lourds, jusqu’à ce qu’il se sentît comme fait de plomb froid et gris.

Pourtant, il continua. Il ne leva plus les yeux. Il tenait la tête baissée et avançait très lentement, pas à pas, vers la porte de pierre. Et la peur qui menaçait de le clouer au sol pesait sur lui de plus en plus fort. Pourtant il continua. Il ne savait pas si les Sphinx avaient fermé les yeux ou non. Il n’avait pas de temps à perdre. Il fallait qu’il coure le risque de savoir s’il obtiendrait le droit d’entrer ou si sa Grande Quête allait s’achever là.

Et juste au moment où il croyait que toute la force de sa volonté ne suffirait pas à lui faire effectuer un seul pas de plus, il entendit l’écho de ce pas à l’intérieur de la voûte de pierre. Au même instant toute peur l’abandonna, sans laisser de trace, et il sut que désormais il n’en éprouverait plus jamais, quoi qu’il puisse arriver.

Il leva la tête et vit que la Porte de la Grande Enigme se trouvait derrière lui. Les Sphinx l’avaient laissé passer.

Devant lui, à une distance de vingt pas à peu près, là où l’on ne discernait auparavant que la plaine interminable et vide, se dressait la Porte au Miroir Magique. Elle était grande, ronde comme une seconde lune (car la vraie flottait toujours haut dans le ciel) et luisait comme de l’argent poli. On avait peine à croire qu’il était possible de passer à travers ce disque de métal, pourtant quelque n’hésita pas un instant. Il s’attendait, d’après la description d’Engywuck, que quelque image de lui-même absolument terrifiante vienne l’affronter dans le miroir, mais maintenant — puisque toute peur l’avait quitté — cela ne lui apparaissait guère digne d’entrer en ligne de compte.

Cependant, au lieu d’une image terrifiante, il vit quelque chose à quoi il n’était absolument pas préparé et qu’il ne pouvait pas comprendre. Il vit un gros garçon au visage blême — à peu près de son âge — assis, les jambes croisées, sur une pile de nattes et en train de lire un livre. Il était enroulé dans des couvertures grises et déchirées. Les yeux de ce garçon paraissaient grands et leur expression très triste. Derrière lui, on discernait dans la lumière crépusculaire quelques animaux immobiles, un aigle, une chouette et un renard et, un peu plus loin, un objet brillait qui ressemblait à un squelette blanc. On ne pouvait pas l’identifier précisément.

Bastien sursauta quand il comprit ce qu’il venait de lire. C’était lui ! La description coïncidait dans ses moindres détails. Le livre se mit à trembler entre ses mains. Cette fois, les choses allaient décidément trop loin ! Il était pourtant absolument impossible que se trouvât dans un livre imprimé une réalité qui n’existait qu’à l’instant même et pour lui seul. N’importe qui d’autre, arrivé à cette page, lirait la même chose. Ce ne pouvait être qu’un hasard insensé. Encore qu’il s’agisse sans aucun doute d’un hasard tout à fait remarquable.

« Bastien, se dit-il à voix haute, tu es vraiment maboul, je t’en prie, ressaisis-toi ! »

Il avait tâché de prendre pour se parler le ton le plus sévère possible, mais sa voix tremblait un peu, car il n’était pas absolument convaincu qu’il ne s’agissait que d’un hasard.

« Rends-toi compte, songea-t-il, si au Pays Fantastique on savait vraiment des choses sur toi... ce serait fabuleux. »

Mais il n’osa pas se le dire à voix haute.

Un tout petit sourire de surprise courait sur les lèvres d’Atreju quand il pénétra dans l’image du miroir — il était un peu étonné d’avoir si facilement réussi là où l’épreuve avait semblé à d’autres insurmontable. Mais, tandis qu’il traversait le miroir, il éprouva un frisson étrange, comme un picotement. Il ne se doutait pas de ce qui venait en réalité de lui arriver :

Le fait est que lorsqu’il se retrouva de l’autre côté de la Porte au Miroir Magique, il avait tout oublié de lui-même, de sa vie jusqu’à ce jour, de ses buts et de ses projets. Il ne savait plus rien de la Grande Quête qui l’avait amené là et ne connaissait même plus son propre nom. Il était comme un enfant nouveau-né.

Devant lui, à une distance de quelques pas seulement, il vit la Porte Sans Clef, mais il ne se souvenait ni de cette dénomination ni du fait qu’il avait projeté de la franchir pour aller consulter l’Oracle du Sud. Il ne savait absolument pas ce qu’il voulait ou devait faire là et pourquoi il y était. Il se sentait léger, très gai, et il se mit à rire sans raison, simplement pour le plaisir.

La porte qu’il voyait devant lui était petite et basse comme une porte ordinaire, elle se dressait toute seule — sans murs de part et d’autre — dans la plaine déserte. Et elle était fermée.

Atreju la considéra un moment. Elle paraissait construite dans un matériau qui jetait un éclat de cuivre. C’était joli, mais au bout d’un certain temps il cessa de s’y intéresser. Il fit le tour de la porte et examina l’autre face, qui se présentait de la même manière. Il n’y avait pas non plus de loquet, ni de poignée, ni de serrure. La porte ne s’ouvrait manifestement pas et pourquoi l’aurait-elle fait, d’ailleurs, puisqu’elle ne menait nulle part mais qu’elle était là, tout simplement. Car derrière la porte il n’y avait que la vaste plaine unie et complètement déserte.

Atreju eut envie de s’en aller. Il fit demi-tour, se dirigea vers la porte circulaire au miroir métallique et en examina un moment l’envers, sans comprendre ce que cela pouvait bien signifier. Il décida de partir...

« Non, non, il ne faut pas partir ! dit tout haut Bastien. Demi-tour, Atreju. Tu dois franchir la Porte Sans Clef ! »

... mais se retourna cependant à nouveau vers la Porte Sans Clef. Il voulait en observer une dernière fois l’éclat cuivré. Il se trouvait donc à nouveau devant la porte. Il se pencha, à droite, à gauche, tout joyeux. Il effleura légèrement du doigt l’étrange matériau. Au contact, il paraissait chaud et même vivant. La porte s’entrebâilla.

Atreju passa la tête et cette fois il vit quelque chose qu’il n’avait pas vu auparavant, de l’autre côté, quand il avait fait le tour de la porte. Il ressortit à nouveau la tête et regarda à côté de la porte : il n’y avait que la plaine déserte. Il regarda encore par la porte entrebâillée et vit un long couloir délimité par une multitude d’imposantes colonnes. Derrière, il y avait des marches, d’autres colonnes, des terrasses, puis de nouveau des escaliers et toute une forêt de colonnes. Pourtant, aucune de ces colonnes ne supportait un toit. Car on voyait au-dessus le ciel nocturne.

Atreju franchit la porte et regarda alentour, empli de stupeur. Derrière lui, la porte se referma.

L’horloge du clocher sonna quatre coups.

La trouble lumière du jour qui tombait de la lucarne n’avait cessé de décliner. Il faisait trop sombre pour continuer à lire. La dernière page, Bastien avait déjà eu beaucoup de mal à la déchiffrer. Il posa le livre.

Que faire à présent ?

Il y avait sûrement la lumière électrique dans ce grenier. Bastien tâtonna vers la porte dans la semi obscurité et inspecta le mur. Il ne put trouver aucun interrupteur. De l’autre côté, il n’y en avait pas non plus.

Bastien prit une boîte d’allumettes dans la poche de son pantalon (il en avait toujours sur lui car il aimait bien faire des petits feux) mais elles étaient humides et seule la quatrième s’enflamma. A la faible lueur de la petite flamme il se mit en quête d’un interrupteur, mais il n’y en avait pas.

Il n’avait pas compté avec cela. A l’idée qu’il allait devoir rester ici toute la soirée et toute la nuit, assis dans l’obscurité totale, il se sentit glacé d’effroi. Il n’était certes plus un petit enfant et à la maison ou dans n’importe quel autre lieu familier il n’avait pas du tout peur du noir, mais ici, tout en haut, dans cet immense grenier rempli de tous ces objets étranges, c’était autre chose.

L’allumette lui brûla les doigts, il la jeta.

Il resta un moment immobile et tendit l’oreille. La pluie avait ralenti et ne faisait plus qu’un tambourinement très léger sur le grand toit de tôle.

Alors Bastien se rappela le chandelier à sept branches rouillé qu’il avait découvert au milieu du bric-à-brac. Il se dirigea à tâtons vers l’endroit, le trouva et le traîna jusqu’à ses nattes de gymnastique.

Il alluma les mèches des grosses bougies — toutes les sept — et une lumière dorée se répandit aussitôt. Les flammes crépitaient doucement et vacillaient parfois dans le courant d’air.

Bastien se sentit soulagé. Il reprit son livre.

7

LA VOIX DU SILENCE

Grande était la joie d’Atréju tandis qu’il se promenait dans la forêt de colonnes qui, à la clarté de la lune, jetaient des ombres noires. Un silence profond l’entourait, c’est à peine s’il entendait le bruit de ses pieds nus sur le sol. Il ne savait plus qui il était, comment il s’appelait, ni comment il était arrivé là et ce qu’il était venu chercher. Il était très étonné mais parfaitement insouciant.Le sol était entièrement recouvert de mosaïques qui figuraient des motifs ornementaux curieusement entrelacés ou des scènes et images mystérieuses. Atréju les parcourut, monta de larges escaliers, arriva sur de vastes terrasses, descendit à nouveau des escaliers, puis suivit une longue allée bordée de colonnes de pierre. Il les examina, l’une après l’autre, et se réjouit de constater qu’elles étaient toutes décorées différemment, avec des symboles différents. Ainsi s’éloignait-il de plus en plus de la Porte Sans Clef.

Après qu’il eut ainsi marché, qui sait combien de temps, il finit par percevoir un son, venant de très loin, et s’arrêta, dressant l’oreille. Le son se rapprochait, c’était une voix qui chantait, très belle, d’une pureté de cloche et flûtée comme celle d’un enfant, mais avec des accents d’une infinie tristesse, parfois on avait même l’impression qu’elle sanglotait. Cette complainte courait entre les colonnes, rapide comme un souffle, puis s’immobilisait en un point donné, flottait un instant, se rapprochait, s’éloignait et semblait tourner autour d’Atréju.

Il ne bougeait plus, il attendait.

Peu à peu, les cercles que la voix décrivait autour de lui devenaient plus étroits, maintenant il pouvait comprendre les paroles de la chanson :

Hélas, tout n’arrive qu’une fois,

pourtant tout doit arriver.

Par-dessus monts et vallées,

par-dessus les prés et les bois,

je m’en irai, je passerai...

Atréju se tourna dans la direction d’où venait la voix, qui voletait inlassablement entre les colonnes, mais il ne vit personne.

« Qui es-tu ? » s’écria-t-il.

Et, comme un écho, la voix répéta : « Qui es-tu ? » Atréju réfléchit.

« Qui suis-je? murmura-t-il. Je ne peux le dire. Il me semble que je l’ai su un jour. Mais est-ce que c’est vraiment important ? »

La voix chantante répondit :

Si tu veux m’interroger,

parle-moi en vers et fais-les rimer,

car ce qu’on me dit autrement

nullement ne le comprends...

Atréju n’avait guère l’habitude de composer des vers et des rimes et il lui sembla que l’entretien aurait bien du mal à se dérouler si la voix ne comprenait que les propos rimés. Il dut réfléchir un moment avant d’arriver à dire :

Si je peux le demander,

j’aimerais savoir qui tu es.

La voix répondit aussitôt :

Ah ! cette fois je t’entends,

je peux te comprendre à présent !

Et, venant d’une autre direction, elle poursuivit :

Je te remercie, ami, de ta diligence.

Sois le bienvenu, sois mon invité.

Je suis Uyulala, la Voix du Silence,

ma demeure est au fond du Palais des Secrets.

Atréju se rendit compte que la voix résonnait avec une intensité plus ou moins forte mais qu’elle ne se taisait jamais tout à fait. Même lorsqu’elle ne chantonnait aucune parole ou quand c’était lui qui parlait, il y avait un son qui continuait à flotter autour de lui, sans répit.

Comme la voix s’était lentement éloignée, il courut après elle et demanda :

Dis-moi, Uyulala, m’entends-tu, si loin ?

Je ne peux pas te voir et le voudrais bien.

La voix vint susurrer contre son oreille :

Jamais il n’est arrivé

que quelqu’un me voie.

Tu ne peux me regarder,

et pourtant je suis là.

« Tu es donc invisible ? » demanda-t-il. Mais comme aucune réponse ne venait, il se souvint qu’il devait poser ses questions sous forme de vers rimés et dit :

Es-tu invisible de nous ?

Ou n’as-tu pas de corps du tout ?

Il entendit un léger tintement, ce pouvait être un rire ou un sanglot, puis la voix chanta :

Je suis cela et le contraire

mais nullement ce que tu crois,

je ne parais pas à la lumière,

je ne te ressemble pas.

Car mon corps est son et timbre,

ton oreille me perçoit,

je ne suis que cette voix

sans corps qui se puisse étreindre.

Stupéfait, Atréju continuait à suivre la voix qui évoluait en zigzaguant à travers la forêt de colonnes. Au bout d’un moment, il put formuler une nouvelle question :

Est-ce que je t’ai bien compris ?

Tu ne serais donc que ce bruit ?

Si tu cesses de chanter,

cesseras-tu d’exister ?

Alors, de tout près, lui vint la réponse :

Au terme de ma chanson,

je connaîtrai le même sort

que ceux dont meurent les corps.

La loi ne fait pas d’exception.

Toute chose doit finir.

En me taisant je vais périr.

Puis on entendit un sanglot et Atréju, qui ne comprenait pas pourquoi Uyulala pleurait, se hâta de demander :

Pourquoi es-tu si triste,

dis-le-moi promptement !

Tu es si jeune encore,

avec ta voix d’enfant.

La voix, comme en écho, lui répondit :

Bientôt le vent m’emportera.

Je ne suis qu’un chant d’affliction.

Ecoute-moi, le temps s’en va,

alors pose, pose tes questions !

La voix s’était perdue quelque part entre les colonnes et Atréju, qui n’arrivait plus à l’entendre, tournait la tête dans toutes les directions, tendant l’oreille. Il y eut un court moment de silence, puis le chant se rapprocha à vive allure. Il disait, sur un ton presque impatient :

Uyulala est réponse.

Tu dois l’interroger !

Si tu ne questionnes pas,

elle ne peut rien t’indiquer !

Atréju lui cria :

Aide-moi donc à deviner

pourquoi le vent va t’emporter.

Alors la voix chanta :

L’Impératrice est menacée,

et avec elle le pays entier.

Nous allons cesser d’exister,

comme si jamais nous n’étions nés.

Il faut pour elle un nouveau nom,

seul moyen de guérison.

Atréju demanda :

Dis-moi, Uyulala, qui pourra la sauver ?

Qui sera donc capable de la rebaptiser ?

La voix poursuivit :

Ecoute, écoute ce que je vais te dire,

même si tu ne le comprends pas.

Imprime ces mots dans ton souvenir,

et quand tu auras quitté Uyulala,

beaucoup plus tard, en un jour meilleur,

ils referont surface dans ton coeur.

A toi de savoir les conserver,

et, au bon moment, te les remémorer.

Pendant un instant, la voix ne fut plus qu’une plainte sans paroles, puis soudain Atréju entendit tout près, comme si quelqu’un lui parlait à l’oreille :

Nul de nous ne trouvera le moyen

de donner un nom à l’Infortunée,

 ni toi, ni moi, ni djinn, ni lutin,

aucun de nous ne pourra la sauver.

Nous ne sommes que des personnages

dans le livre où l’on nous a créés.

Rien que des rêves, des spectres,

des images, incapables de rien inventer.

Créer du neuf, nul ne s’y entend

parmi nous — ni sage, ni roi, ni enfant.

Mais hors des frontières de notre domaine,

dans le monde qu’on dit Extérieur,

 vit un peuple, la race humaine,

qui jouit justement de cette faveur.

Les filles d’Eve, les fils d’Adam

du Mot Véritable sont les frères de sang.

C’est à eux que fut consenti

le pouvoir de donner des noms.

A la Petite Impératrice, ils ont

de tout temps conféré la vie.

Ils lui ont offert des noms somptueux.

Désormais pourtant nous vivons sans eux,

ils ne savent plus trop comment nous sommes,

le chemin vers nous, ils l’ont oublié.

Ah ! si seulement un enfant des hommes

savait nous trouver, tout serait sauvé !

Ah ! si seulement un seul pouvait croire

que nous sommes là, que nous l’appelons !

Car c’est bien à lui de venir nous voir,

le chemin vers eux pour nous est trop long.

Mais sauras-tu, mon jeune héros,

te souvenir de tous mes mots ?

« Oui, oui », dit Atréju, déconcerté. Il faisait les plus grands efforts pour imprimer dans sa mémoire ce qu’il venait d’entendre, mais il ne savait pas dans quel but et ne comprenait pas de quoi parlait la voix. Il sentait seulement que tout cela était d’une importance extrême, et pourtant la monotonie du chant et la fatigue qu’il éprouvait à écouter et à composer des vers le plongeait dans une sorte de somnolence. Il murmura :

Je le veux ! Je veux m’en souvenir,

mais dis-moi : à quoi cela peut-il servir ?

La voix répondit :

C’est à toi de le décider.

A ton tour, maintenant, tu sais.

Voici l’heure de nous séparer.

A moitié endormi déjà, Atréju demanda :

Tu t’en vas ?

A quel endroit ?

Il y avait de nouveau ce sanglot dans la voix —qui s’éloignait de plus en plus, tout en chantant :

Le néant s’est approché et l’oracle se tait.

Après tous ceux qui vinrent à moi

dans la forêt des colonnes de pierre,

après tous ceux qui perçurent ma voix,

ta visite est la dernière.

Peut-être réussiras-tu

là où tous ont échoué.

Si tu veux notre salut,

n’oublie pas de te rappeler...

Puis, tandis que la voix s’éloignait encore, Atréju entendit :

Par-dessus monts et vallées,

par-dessus les prés et les bois,

 je m’en irai, je passerai.

Hélas, tout n’arrive qu’une fois,

pourtant tout doit arriver...

Ce furent les derniers mots que distingua Atréju.

Il s’assit au pied d’une colonne, s’y adossa, leva les yeux vers le ciel nocturne et tenta d’interpréter ce qu’il avait entendu. Le silence l’enveloppa comme un manteau moelleux et lourd et il s’endormit.

Quand il s’éveilla, il baignait dans une aube froide. Il était couché sur le dos et regardait le ciel. Les dernières étoiles pâlissaient. Dans sa mémoire résonnait encore la voix d’Uyulala. Et, d’un coup, il se remémora tout ce qu’il avait vécu jusque-là et le but de la Grande Quête.

Cette fois, enfin, il savait ce qu’il avait à faire. Seul un enfant des hommes venu d’un univers situé au-delà des frontières du Pays Fantastique pouvait donner un nouveau nom à la Petite Impératrice. Il lui fallait donc trouver un enfant des hommes et le conduire jusqu’à elle !

D’un bond, il se redressa.

« Ah ! songeait Bastien, avec quel plaisir je lui viendrais en aide — à elle et aussi à Atréju. J’inventerais un nom particulièrement beau. Si seulement je savais comment rejoindre Atréju ! Je partirais sur-le-champ. Quels yeux il ferait s’il me voyait tout d’un coup devant lui ! Mais ce n’est malheureusement pas possible, à moins que... »

Alors il dit tout bas :

« S’il existe un chemin pour venir jusqu’à vous, dites-le-moi. Je viendrai, c’est certain, Atréju ! Tu vas voir. »

Quand Atréju regarda autour de lui, il vit que la forêt de colonnes, avec ses escaliers et ses terrasses, avait disparu. Il n’y avait plus alentour que cette plaine absolument déserte qu’il avait aperçue derrière chacune des trois portes magiques avant de les franchir.

Il se leva et scruta l’horizon, dans toutes les directions. Alors il découvrit qu’au milieu de la plaine, pas très loin de l’endroit où il se trouvait, s’était formée une zone comme celle qu’il avait déjà eu l’occasion de voir une fois dans la forêt de Haule. Mais cette fois elle était beaucoup plus proche. Il se détourna et se mit à courir dans la direction opposée, aussi vite qu’il put.

Il marcha un moment et découvrit, loin à l’horizon, une minuscule boursouflure qui pouvait bien être cette région montagneuse, aux plateaux rocheux couleur de rouille, dans laquelle se trouvait la Porte de la Grande Enigme.

Il se hâta dans cette direction, mais il lui fallut un long moment avant qu’il fût suffisamment près pour distinguer les détails. C’est alors qu’un doute lui vint. Certes, il y avait bien quelque ressemblance entre ce paysage et les fameux plateaux rocheux, mais il ne put découvrir de porte. De plus, les plateaux de pierre n’étaient plus rouille, mais gris, sans couleur.

Il marcha encore longtemps et se rendit compte qu’il y avait là-bas, entre les rochers, une entaille qui ressemblait à la partie inférieure de la porte, mais aucune voûte n’était plus posée dessus. Que s’était-il passé ?

La réponse lui fut donnée bien des heures plus tard, quand il eut atteint les lieux. La gigantesque voûte de pierre s’était écroulée — et les Sphinx avaient disparu !

Atréju se fraya un chemin parmi les ruines, puis il grimpa sur une pyramide rocheuse et chercha des yeux l’endroit où devaient se trouver les deux Solitaires et le Dragon de la Fortune.

Alors il vit que derrière le parapet de pierre de l’observatoire d’Engywuck, quelqu’un brandissait un minuscule drapeau. Atréju fit signe des deux bras et s’écria, mettant ses deux mains en porte-voix devant sa bouche :

« Hé ! Ho ! Etes-vous là ? »

A peine sa voix s’était-elle tue que, du ravin où se trouvait la grotte des deux Solitaires, s’éleva un Dragon de la Fortune tout blanc, brillant comme de la nacre. C’était Fuchur.

Il évolua à travers les airs, décrivit avec lenteur de splendides arabesques, se mit à plusieurs reprises à planer effrontément sur le dos, effectua des loopings à la vitesse de l’éclair, on aurait dit une flamme blanche, puis il atterrit devant la pyramide rocheuse sur laquelle se tenait Atréju. Il posa dessus ses pattes avant et il était maintenant si grand qu’il devait pencher la tête, tout en haut de son cou recourbé, pour regarder Atréju. Il fit rouler ses prunelles couleur de rubis, tira la langue de ravissement, la gueule largement ouverte, et s’écria d’une voix de bronze :

« Atréju, mon ami et mon maître ! Quelle chance que tu sois enfin de retour. Nous commencions déjà à désespérer — je veux dire les deux Solitaires, pas moi !

— Moi aussi, je suis content de te revoir, répondit Atréju. Mais que s’est-il donc passé en une seule nuit ?

— Une seule nuit ? s’écria Fuchur. Crois-tu donc qu’une seule nuit se soit écoulée ? Tu vas être surpris ? Lève-toi, je vais te porter ! »

Atréju s’élança sur le dos du puissant animal. C’était la première fois qu’il se trouvait assis sur le dos d’un Dragon de la Fortune. Et, bien qu’il eût déjà monté des chevaux sauvages et n’éprouvât aucune anxiété, il faillit bien perdre la vue et l’ouïe dans les premiers instants de cette courte chevauchée aérienne. Il se cramponnait à la crinière flottante de Fuchur, qui finit par éclater d’un rire tonitruant en s’écriant :

« Il va désormais falloir que tu t’y habitues, Atréju !

— En tout cas, hurla Atréju, le souffle court, tu me parais tout à fait rétabli !

— Presque, répondit le Dragon, pas encore tout à fait ! »

Puis ils se posèrent devant la grotte où demeuraient les deux Solitaires. Engywuck et Urgl étaient debout côte à côte devant l’entrée et les attendaient.

« Que t’est-il arrivé? voulut aussitôt savoir Engywuck. Il faut tout me raconter ! Alors, ces portes ? Mes théories sont-elles exactes ? Quel genre d’être ou de chose est Uyulala ?

— Rien du tout ! » C’était la vieille Urgl qui lui coupait la parole. « Il faut d’abord qu’il commence par manger et par boire. Ce n’est tout de même pas pour rien que j’ai cuisiné et fait des gâteaux. Il sera toujours bien temps de répondre à ta vaine curiosité ! »

Atréju était descendu du dos du Dragon et il salua le couple de gnomes. Puis tous trois prirent place à la petite table qui était à nouveau garnie de toutes sortes de choses délicieuses et d’un pichet de thé d’herbe fumant.

L’horloge du clocher sonna cinq coups. Bastien songea avec mélancolie aux deux tablettes de chocolat aux noisettes qu’il conservait dans sa table de nuit — pour le cas où il aurait éprouvé une petite fringale nocturne. S’il s’était douté qu’il ne rentrerait plus jamais à la maison, il aurait pu les emporter comme vivres de réserve. Mais on ne pouvait plus rien y changer. Mieux valait ne plus y penser.

Fuchur s’étendit dans le petit vallon rocheux de telle façon que sa tête énorme était posée à côté d’Atréju et qu’il pouvait tout entendre.

« Rendez-vous compte, s’écria-t-il, mon maître et ami croit qu’il n’est resté absent qu’une seule nuit !

— N’est-ce pas le cas ? demanda Atréju.

— Sept jours et sept nuits ! dit Fuchur. Regarde, toutes mes blessures sont guéries ! »

Alors, seulement, Atréju remarqua que sa blessure à lui était également guérie. Le pansement d’herbes était tombé. Il s’étonna : « Comment est-ce possible? J’ai franchi les trois portes magiques, j’ai parlé avec Uyulala, puis je me suis endormi — mais il n’est pas possible que j’aie dormi si longtemps.

— L’espace et le temps, dit Engywuck, sont sans doute différents là-bas de ce qu’ils sont ici. Mais, malgré tout, personne avant toi n’est encore resté aussi longtemps auprès de l’Oracle. Que t’est-il arrivé ? Parle donc !

— J’aimerais bien savoir d’abord ce qui s’est passé ici, répondit Atréju.

— Tu le vois bien toi-même, dit Engywuck, toutes les couleurs disparaissent, tout devient de moins en moins réel, la Porte de la Grande Enigme n’est plus là. On dirait qu’ici aussi l’anéantissement a commencé.

— Et les Sphinx ? demanda Atréju. Où sont-ils passés ? Se sont-ils envolés ? Y avez-vous assisté ?

— Nous n’avons rien vu, grogna Engywuck. J’espérais que tu pourrais nous apprendre quelque chose là-dessus. Tout d’un coup la voûte de pierre s’est trouvée à l’état de ruine, mais aucun de nous n’a vu ou entendu quoi que ce soit. Je suis même allé là-bas et j’ai exploré les ruines. Et sais-tu ce qui m’est apparu ? Les points de rupture sont très anciens et couverts de mousse grise, comme si les choses étaient dans cet état depuis cent ans déjà, comme si cette Porte de la Grande Enigme n’avait absolument jamais existé.

— Et pourtant elle était bien là, dit doucement Atréju, car je l’ai franchie, de même que la Porte au Miroir Magique et, pour finir, la Porte Sans Clef. »

Alors Atréju fit le récit de tout ce qui lui était arrivé. Il se souvenait sans peine de chaque détail.

Engywuck, qui au début exigeait sans cesse des descriptions plus précises, l’interrompant par des questions pressantes, devenait de plus en plus taciturne au fur et à mesure que le récit progressait. Et, quand Atréju en vint à répéter presque mot pour mot ce qu’Uyulala lui avait révélé, il se tut tout à fait. Son petit visage avait pris une expression de profonde affliction.

« Tu connais donc le secret, maintenant, conclut Atréju. C’était ce que tu voulais absolument savoir, n’est-ce pas ? Uyulala est un être qui consiste seulement en une voix. On ne peut la percevoir que par l’oreille. Elle est là où elle se fait entendre. »

Engywuck se tut un moment, puis il articula d’une voix enrouée :

« Elle était, veux-tu dire.

— Oui, répondit Atréju, d’après ses propres paroles j’ai été son dernier interlocuteur. »

Sur les joues ridées d’Engywuck roulaient deux petites larmes.

« Pour rien ! croassa-t-il. Le travail de toute ma vie, mes recherches, mes observations à longueur d’année — tout ça pour rien ! On m’apporte enfin la dernière pierre pour mon édifice scientifique, enfin je pourrais en voir le bout, enfin je pourrais écrire le dernier chapitre — et voilà que cela ne sert justement plus à rien, c’est complètement superflu, ça ne peut plus être utile à personne, ça ne vaut plus un fifrelin, ça n’intéresse plus âme qui vive, parce que la chose dont il s’agit n’existe plus ! Fini, terminé, au revoir et merci ! »

Il fut secoué d’un sanglot qui ressembla à une quinte de toux. La vieille Urgl le regarda d’un air compatissant, caressa sa petite tête chauve et grogna :

« Pauvre vieux Engywuck ! Pauvre vieux Engywuck ! Faut pas être déçu comme ça ! Tu trouveras bien autre chose.

— Femme ! grogna le gnome dont le petit oeil étincelait, celui qui est devant toi n’est pas le pauvre vieux Engywuck, mais le héros d’une tragédie ! »

Et, comme il l’avait déjà fait une fois, il courut vers la grotte et on entendit claquer une petite porte. Urgl secoua la tête en soupirant et murmura : « Ce n’est pas ce qu’il voulait dire, c’est une brave vieille barbe, malheureusement il est complètement maboul. »

Quand le repas fut terminé, Urgl se leva et dit : « Je vais maintenant empaqueter nos petites affaires. Ce n’est pas considérable ce que nous pouvons emporter, mais une chose plus une autre, cela finit par faire. Oui, maintenant il faut s’y mettre.

— Vous voulez donc partir d’ici ? » demanda Atréju.

Urgl acquiesça tristement. « C’est tout ce qu’il nous reste à faire. Là où le néant gagne du terrain, plus rien ne pousse. Et pour mon vieux non plus, il n’y a plus désormais de raison de rester. On verra bien ce qui se passera. D’une façon ou d’une autre cela va s’arranger. Et vous ? Quels sont vos projets ?

— Je dois faire ce qu’Uyulala a dit, répondit Atréju, je dois essayer de trouver un enfant des hommes et de le guider jusqu’à la Petite Impératrice, pour qu’elle reçoive un nouveau nom.

— Et où veux-tu le chercher, cet enfant des hommes ? demanda Urgl.

— Je n’en sais rien moi-même, dit Atréju. Au-delà des frontières du Pays Fantastique.

— On y arrivera — c’était la voix de cloche de Fuchur — je te porterai. Tu verras, nous aurons de la chance !

— Hum, grogna Urgl, alors dépêchez-vous de filer !

— Nous pourrions peut-être vous aider à faire un petit bout de chemin ? proposa Atréju.

— Il ne me manquerait plus que ça ! répondit Urgl. Jamais de ma vie je n’irai me promener dans les airs. Les gnomes qui se respectent restent sur la terre ferme. Et d’ailleurs il ne faut pas que nous vous retardions, vous avez des choses plus importantes à faire, tous les deux — pour nous tous.

— Mais je voudrais bien vous témoigner ma gratitude, dit Atréju.

— La meilleure façon de le faire, grogna Urgl, c’est de ne plus perdre de temps avec tes bavardages inutiles et de partir tout de suite.

— Elle a raison, fit remarquer Fuchur. Viens, Atréju ! »

Atréju s’élança sur le dos du Dragon de la Fortune. Il se retourna une fois encore vers la vieille Urgl et lui cria : « Au revoir ! »

Mais elle était déjà dans la grotte, en train de faire ses paquets.

Lorsque, quelques heures plus tard, elle ressortit à l’air libre avec Engywuck, ils portaient chacun sur le dos une hotte remplie de colis et ils étaient à nouveau très occupés à se disputer. Ils s’éloignèrent en se dandinant sur leurs minuscules jambes torses, sans se retourner une seule fois.

Engywuck devint d’ailleurs par la suite un personnage très célèbre dans la famille des gnomes, mais pas à cause de ses recherches scientifiques. Cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

A l’instant même où les deux Solitaires se mettaient en route, Atréju, sur le dos de Fuchur, filait à toute vitesse à travers le ciel du Pays Fantastique.

Bastien regarda machinalement en direction de la lucarne et s’imagina ce qui se passerait si là-haut dans le ciel, qui était déjà presque complètement sombre, il voyait soudain le Dragon de la Fortune fondre sur lui comme un éclair blanc — s’ils venaient tous les deux le chercher!

« Ah ! soupira-t-il, ça, ce serait quelque chose ! »

Il pourrait les aider — et eux pourraient l’aider. Ce serait, pour eux tous, le salut.

8

# AU PAYS DES CANAILLES

Haut dans le ciel, Atréju chevauchait toujours. Derrière lui flottait majestueusement son manteau rouge déployé. Le vent faisait voler ses cheveux d’un noir bleuté, liés en toupet par un cordon de cuir. Le blanc Fuchur, Dragon de la Fortune, ondulait à travers le brouillard et les lambeaux de nuages, sa progression sinueuse était lente et régulière.

Depuis combien de temps déjà étaient-ils en route ? Des jours, des nuits, puis des jours encore — Atréju ne savait plus. Même en dormant, le Dragon pouvait continuer son vol, plus loin, toujours plus loin, et Atréju s’assoupissait un moment de temps à autre, solidement cramponné à sa crinière blanche. Mais il dormait maintenant d’un sommeil léger et agité. Et quand il était éveillé, il avait l’impression de se trouver dans une sorte de rêve où plus rien n’était distinct.

Au-dessous d’eux, tout en bas, ils voyaient passer des montagnes fantomatiques, des terres, des mers, des îles et des fleuves... Atréju n’y prêtait plus attention, et il ne talonnait plus non plus sa monture comme il l’avait fait au début, quand ils avaient quitté l’Oracle du Sud. A ce moment-là, il était encore impatient, car il croyait que sur le dos d’un Dragon de la Fortune il ne serait pas trop difficile d’atteindre la frontière du Pays Fantastique — et, au-delà, le pays où vivent les enfants des hommes. Mais Atréju ne se doutait pas combien le Pays Fantastique était grand.

Maintenant il luttait contre la fatigue de plomb qui menaçait de le terrasser. Ses yeux sombres, en général perçants comme ceux d’un jeune aigle, ne discernaient plus rien dans le lointain. Parfois, il rassemblait toute sa volonté, se redressait sur son séant et scrutait l’horizon, mais bientôt il s’affaissait à nouveau et ne regardait plus, devant lui, que le corps long et souple du Dragon dont les écailles nacrées luisaient, roses et blanches. Fuchur aussi était las. Ses forces, qu’on aurait pu croire illimitées, s’épuisaient aussi peu à peu.

A plusieurs reprises, au cours de ce long vol, ils avaient aperçu, trouant le paysage au-dessous d’eux, un certain nombre de ces zones où le néant progressait, et qu’on ne pouvait regarder sans avoir l’impression d’être frappé de cécité. Beaucoup de ces zones, vues d’une pareille hauteur, paraissaient encore relativement limitées, mais il y en avait déjà d’autres qui couvraient des régions entières et s’étendaient au-delà de l’horizon.

Saisis d’effroi, le Dragon de la Fortune et son cavalier changeaient de direction pour les éviter, pour ne pas être obligés de voir ce spectacle épouvantable. Mais, chose étrange, à force de se répéter, l’épouvantable cesse peu à peu d’épouvanter. Et comme les zones de néant, loin de se raréfier, ne cessaient d’augmenter, Atréju et Fuchur s’y étaient peu à peu habitués — ou, plutôt, une sorte d’indifférence leur était venue. Ils n’y prêtaient plus attention.

Il y avait déjà longtemps qu’ils n’avaient plus parlé ensemble quand soudain Fuchur fit entendre sa voix de bronze :

« Atréju, mon petit maître, dors-tu ?

— Non, dit Atréju qui pourtant sortait juste d’un rêve angoissant, que se passe-t-il, Fuchur ?

— Je me demande s’il ne serait pas plus malin de faire demi-tour.

— Demi-tour ? Pour aller où ?

— A la Tour d’Ivoire. Auprès de la Petite Impératrice.

— Tu penses que nous devrions rentrer auprès d’elle bredouilles ?

— Ce n’est pas ce mot-là que j’emploierais, Atréju. En quels termes se définissait ta mission ?

— Je devais rechercher la cause de la maladie dont se meurt la Petite Impératrice et quel remède il peut bien y avoir.

— Mais rapporter toi-même le remède, répliqua Fuchur, cela ne faisait pas partie de ta mission.

— Que veux-tu dire par là ?

— Peut-être que nous commettons une grave erreur en tentant de franchir les frontières du Pays Fantastique pour aller chercher un enfant des hommes.

— Je ne comprends pas où tu veux en venir, Fuchur. Explique-toi plus clairement.

— La Petite Impératrice souffre d’un mal mortel, dit le Dragon, parce qu’elle a besoin d’un nouveau nom. C’est ce que t’a révélé la Vénérable Morla. Mais lui donner ce nom, seuls le peuvent les enfants des hommes, originaires du Monde Extérieur. C’est ce que tu as appris d’Uyulala. Avec cela, tu as rempli ta mission et il me semble que tu devrais aller sans tarder transmettre ces informations à la Petite Impératrice.

— Mais à quoi peut lui servir, s’écria Atréju, que je l’informe de tout cela sans lui ramener en même temps l’enfant des hommes capable de la sauver ?

— Cela, tu ne peux pas le savoir, répondit Fuchur. Elle a beaucoup plus de pouvoir que toi et moi. Peut-être que ce serait pour elle une chose facile que de faire venir un enfant des hommes. Peut-être qu’elle connaît des moyens, des procédés qui sont inconnus de toi, de moi et de tous les êtres du Pays Fantastique. Mais pour en user il faudrait justement qu’elle sache ce que toi, maintenant, tu sais. Suppose un instant que ce soit le cas. Non seulement il serait alors tout à fait insensé que nous cherchions de notre propre chef un enfant des hommes pour le lui ramener, mais il se pourrait même qu’elle meure entre-temps, pendant que nous serions encore en train de le chercher, alors que nous aurions pu la sauver si nous étions rentrés à temps. »

Atréju se tut. Ce que le Dragon venait de dire était sans doute juste. Il pouvait en être ainsi. Il pouvait aussi en aller tout autrement. Il était tout à fait possible que, s’il rentrait maintenant avec son message, la Petite Impératrice lui dise : « A quoi me sert tout cela? Si tu m’avais ramené le sauveur, j’aurais recouvré la santé. Mais maintenant il est trop tard pour que je t’envoie à nouveau en mission. »

Il ne savait pas ce qu’il devait faire. Et il était las, beaucoup trop las pour prendre une quelconque décision.

« Vois-tu, Fuchur, dit-il doucement, mais le Dragon l’entendait distinctement, tu as peut-être raison, mais peut-être aussi que tu as tort. Poursuivons encore un peu notre vol. Si nous ne trouvons toujours pas de frontière, nous ferons demi-tour.

— Qu’est-ce que tu appelles un peu ? demanda le Dragon.

— Quelques heures, murmura Atréju —, enfin, je ne sais pas, moi, une heure encore.

— Bien, répondit Fuchur, d’accord pour une heure. »

Mais cette heure-là fut une heure de trop.

Ni l’un ni l’autre n’avaient prêté attention au fait que le ciel, au nord, était couvert de nuages noirs. A l’ouest, là où se trouvait le soleil, il rougeoyait et des traînées, semblables à du varech couleur de sang et qui ne promettaient rien de bon, étaient suspendues au-dessus de l’horizon. A l’est, un orage s’approchait, précédé de lambeaux de nuages effilochés, on aurait dit de l’encre bleue renversée. Et du sud venait une brume jaune soufre, traversée d’un jaillissement d’éclairs aveuglants.

« Tiens, remarqua Fuchur, on dirait que nous allons vers le mauvais temps. »

Atréju regarda dans toutes les directions.

« Oui, dit-il, cela paraît inquiétant mais il faut que nous continuions malgré tout.

— Il serait plus raisonnable, répliqua Fuchur, de nous trouver un abri. Si c’est bien ce que je soupçonne, il ne s’agit pas d’une plaisanterie.

— Et que soupçonnes-tu ? demanda Atréju.

— Que ce sont les Quatre Géants des Vents qui s’apprêtent une fois de plus à s’affronter, expliqua Fuchur. Il sont presque toujours en train de se battre pour savoir lequel d’entre eux est le plus fort et doit exercer sa suprématie sur les autres. Pour eux c’est une sorte de jeu, sans conséquence dans leur cas. Mais malheur à celui qui tombe au milieu de leur bagarre. Il ne reste généralement pas grand-chose de lui.

— Tu ne peux pas voler plus haut ? demanda Atréju.

— Tu veux dire hors de leur portée ? Non, je ne peux pas aller si haut. Et en dessous de nous, aussi loin que je puisse voir, il n’y a que de l’eau, je ne sais quelle mer immense. Je ne vois aucun endroit où nous pourrions nous cacher.

— Dans ce cas, décréta Atréju, il ne nous reste plus qu’à les attendre. De toute façon, j’aimerais leur poser une question.

— Tu aimerais quoi ? s’écria le Dragon et, d’effroi, il fit un bond dans les airs.

— S’ils sont les Quatre Géants des Vents, expliqua Atréju, ils connaissent tous les points cardinaux. Nul ne saura nous dire mieux qu’eux où se trouvent les frontières du Pays Fantastique.

— Dieu du Ciel ! s’écria le Dragon. Tu crois donc qu’on peut faire comme ça tout tranquillement la causette avec eux !

— Quels sont leurs noms ? voulut savoir Atréju.

— Celui du Nord s’appelle Lirr, celui de l’Est Baureo, celui du Sud Schirk et celui de l’Ouest Mayestril, répondit Fuchur. Mais toi, Atréju, qu’es-tu en réalité ? Es-tu un jeune garçon ou bien un morceau de fer, pour ne pas connaître la peur ?

— Quand j’ai franchi la Porte des Sphinx, répondit Atréju, je me suis délivré de toutes les peurs. D’ailleurs je porte l’emblème de la Petite Impératrice. Toutes les créatures du Pays Fantastique le respectent. Pourquoi les Géants des Vents n’en feraient-ils pas autant ?

— Oh ! ils le feront ! s’écria Fuchur. Mais ils sont bêtes et tu ne peux pas les empêcher de se battre entre eux. Tu vas voir ce que cela veut dire ! »

Entre-temps, les nuages d’orage s’étaient tellement amassés de tous côtés qu’Atréju aperçut tout autour de lui quelque chose qui ressemblait à un entonnoir de proportions monstrueuses, à un cratère volcanique dont les parois se seraient mises à tourner de plus en plus vite, si bien que le jaune soufre, le gris plomb, le rouge sang et le noir profond se mélangeaient. Tandis que lui-même, sur son blanc Dragon, était pris dans le tourbillon central, comme une allumette dans une puissante tornade. Maintenant, il voyait les Géants de la Tempête.

Ce n’étaient en fait que des visages, car leurs membres étaient si changeants et si nombreux — tantôt longs, tantôt courts, tantôt cent et tantôt absents, tantôt distincts et tantôt flous — et ils étaient en outre entremêlés dans une ronde ou une lutte tellement monstrueuse, qu’il était tout à fait impossible de discerner la forme de chacun. Les visages aussi changeaient constamment, ils grossissaient, gonflaient, s’étiraient en hauteur ou en largeur, mais c’étaient toujours des visages, qu’on pouvait distinguer les uns des autres. Ils ouvraient largement la bouche, criaient, braillaient, hurlaient et riaient. Ils semblaient ne pas même percevoir la présence du Dragon, avec son cavalier, car comparé à eux il était de la taille d’un moustique.

Atréju se redressa de toute sa hauteur. Il saisit de la main droite l’amulette d’or qu’il avait sur la poitrine et cria, aussi fort qu’il put :

« Au nom de la Petite Impératrice, taisez-vous et écoutez-moi ! »

Et l’incroyable se produisit.

Comme s’ils avaient été subitement frappés de mutisme, ils se turent. Huit yeux gigantesques, tout ronds, étaient braqués sur AURYN. La tornade s’arrêta également. Un silence de mort régna soudain.

« Répondez-moi ! s’écria Atréju. Où sont les frontières du Pays Fantastique ? Le sais-tu, Lirr ?

— Pas au nord, répondit le visage de nuages noirs.

— Et toi, Baureo ?

— Pas non plus à l’est, répliqua le visage de nuages gris plomb.

— A toi de parler, Schirk !

— Au sud, il n’y a pas de frontières, dit le visage de nuages jaune soufre.

— Mayestril, le sais-tu ?

— Aucune frontière à l’ouest », affirma le visage de nuages rouge feu.

Et les Quatre Géants s’écrièrent alors d’une voix :

« Qui es-tu donc, toi qui portes l’emblème de la Petite Impératrice et qui ne sais pas que le Pays Fantastique n’a pas de frontières ? »

Atréju se tut. Il était abasourdi. Voilà une chose à laquelle il n’avait vraiment pas pensé : il n’y avait pas de frontières du tout. Tout était donc vain.

Il se rendit à peine compte que les Géants des Vents reprenaient leur jeu belliqueux. Peu lui importait d’ailleurs ce qui allait se passer. Il se cramponnait fermement à la crinière du Dragon quand soudain celui-ci fut projeté très haut par un tourbillon. Environnés d’éclairs, ils se mirent à tournoyer à une vitesse folle et faillirent périr noyés sous les trombes d’eau qui fendaient l’air, à l’horizontale. D’un coup, ils furent précipités dans un souffle ardent, qui les brûla presque, mais déjà les assaillait une averse de grêle, qui n’était pas composée de grêlons ronds mais de glaçons longs comme des lances et qui les fit culbuter dans l’abîme. Puis ils furent à nouveau aspirés vers le haut, renversés, projetés d’un côté, puis d’un autre — les Géants des Vents se battaient pour savoir lequel était le plus fort.

« Tiens-toi bien ! » s’écria Fuchur, au moment où une forte rafale le projetait sur le dos.

Mais il était déjà trop tard. Atréju avait lâché prise et dégringolait dans l’abîme. Il tomba, tomba, et perdit connaissance.

Quand il reprit conscience, il était couché sur du sable moelleux. Il entendit un bruit de vagues et, quand il leva la tête, il vit qu’il avait été jeté sur une plage. C’était une journée grise et brumeuse, sans vent. La mer semblait calme et rien n’indiquait qu’ici même, peu de temps auparavant, les Géants des Vents s’étaient livré bataille. A moins qu’il se trouvât ailleurs, très loin, dans un lieu différent ? Le rivage était plat, on ne voyait ni rochers ni collines nulle part, seuls quelques arbres tordus et de travers se dressaient dans la brume comme des grandes mains griffues.

Atréju s’assit. A quelques pas de distance, il vit son manteau rouge en poils de buffle. Il rampa jusqu’à lui et le mit sur ses épaules. A son grand étonnement, il constata que le manteau était à peine humide. Il y avait donc déjà longtemps qu’il gisait là.

Comment y était-il arrivé ? Et comment avait-il échappé à la noyade ?

Il sentit remonter à la surface de sa mémoire le souvenir obscur de bras qui l’avaient porté et de voix étranges qui chantaient : « Pauvre garçon, joli garçon ! Retenez-le ! Ne le laissez pas sombrer ! »

Mais peut-être n’était-ce que le murmure des vagues.

A moins qu’il ne se fût agi de sirènes et d’ondins ? Ils avaient probablement vu le Pantakel et c’est pour cette raison qu’ils l’avaient sauvé.

Machinalement, sa main se dirigea vers l’amulette. Elle n’était plus là ! La chaîne qu’il portait autour du cou avait disparu. Il avait perdu le médaillon.

« Fuchur ! » s’écria Atréju, aussi fort qu’il put. Il se releva d’un bond, courut de tous côtés et cria dans toutes les directions : « Fuchur ! Fuchur ! Où es-tu ? »

Pas de réponse. Rien que le murmure nonchalant et régulier des vagues qui baignaient la plage.

Qui sait où le souffle des Géants des Vents avait envoyé le Dragon blanc ! Peut-être que Fuchur cherchait son petit maître tout à fait ailleurs, Dieu sait où, très loin d’ici. Peut-être même qu’il n’était plus en vie.

Désormais, Atréju n’était plus le cavalier du Dragon, ni l’envoyé de la Petite Impératrice — rien qu’un petit garçon, tout seul.

L’horloge du clocher sonna six coups.

Dehors, il faisait déjà sombre. La pluie avait cessé. Tout était silencieux. Bastien fixait les flammes des bougies.

Soudain il tressaillit : le plancher avait craqué.

Il crut entendre une respiration humaine. Il retint son souffle et écouta. A l’exception du petit cercle de lumière que dispensaient les bougies, l’immense grenier était maintenant rempli de ténèbres.

De nouveau, le plancher craqua.

S’il y avait des revenants dans ce grenier?...

« Allons, allons, dit Bastien à mi-voix, les fantômes n’existent pas. Tout le monde le dit. » Mais pourquoi y avait-il alors tellement d’histoires qui en parlaient ?

Peut-être que tous ceux qui disaient que les fantômes n’existaient pas avaient tout simplement peur d’admettre le contraire.

Atréju serra autour de lui son manteau rouge, car il avait froid, et se mit en route vers l’intérieur des terres. Le paysage, aussi loin que le brouillard lui permettait de voir, se modifiait à peine. Il était plat et monotone si ce n’est qu’entre les arbres tordus on voyait de plus en plus de broussailles et de buissons qui ressemblaient à de la tôle rouillée, dont ils avaient pratiquement la consistance. On pouvait aisément s’y blesser si l’on n’y prenait pas garde.

Au bout d’une heure à peu près, Atréju atteignit une route garnie de pavés bosselés, de forme irrégulière. Il décida de la suivre, car elle devait bien mener quelque part, mais il trouva plus commode de marcher sur le bord, dans la poussière, plutôt que sur les pavés inégaux. La route faisait des méandres, virant sur la gauche ou sur la droite sans que l’on puisse découvrir à cela une raison, car là non plus il n’y avait ni colline ni fleuve. Dans cette région, on aurait dit que tout était tordu.

Il n’y avait pas encore très longtemps qu’Atréju cheminait ainsi lorsqu’il perçut, venant du lointain, un bruit étrange, comme une sorte de trépignement qui se rapprochait. Cela lui rappelait un peu les roulements sourds d’un gros tambour, au milieu desquels il distinguait un sifflement strident, comme de petites flûtes, et un cliquetis de grelots. Il se cacha derrière un buisson au bord de la route et attendit.

Cette curieuse musique se rapprochait lentement et finalement les premières créatures émergèrent du brouillard. Elles dansaient manifestement, mais ce n’était pas une danse gracieuse ou joyeuse : gesticulant de façon tout à fait bizarre, elles bondissaient, se roulaient sur le sol, rampaient à quatre pattes puis se dressaient de toute leur hauteur et se comportaient comme si elles étaient folles. Le seul accompagnement sonore était apporté par le roulement sourd et lent du tambour, les petites flûtes stridentes et les gémissements et halètements qui sortaient de toutes ces gorges.

Les créatures étaient de plus en plus nombreuses, leur cortège paraissait ne pas avoir de fin. Atréju distingua les visages des danseurs, ils étaient gris comme de la cendre et baignés de sueur mais tous les regards brillaient d’un éclat farouche et fiévreux. Certains d’entre eux se flagellaient avec des fouets.

Ce sont des fous, songea Atréju, et un frisson glacé lui parcourut l’échine.

Il put en outre constater que la plus grande partie de cette procession se composait d’elfes nocturnes, de kobolds et de fantômes. Il y avait aussi là des vampires et une foule de sorcières, des vieilles avec de grosses bosses et des barbiches de chèvre au menton, mais aussi des jeunes qui paraissaient belles et méchantes. Atréju se trouvait manifestement dans une des régions du Pays Fantastique peuplées de créatures des ténèbres. S’il avait encore possédé AURYN, il aurait marché au-devant d’elles sans hésiter, pour leur demander des explications sur ce qui se passait. Mais il préféra attendre dans sa cachette, jusqu’à ce que le cortège dément eût défilé en entier et que le dernier traînard, sautillant et clopinant, eût disparu dans le brouillard.

Alors, seulement, il se risqua à nouveau sur la route et jeta un coup d’oeil dans la direction où avait disparu le cortège fantomatique. Devait-il le suivre ou pas ? Il ne parvenait pas à se décider. En fait, il ne savait plus du tout s’il devait ou pouvait encore faire quoi que ce soit.

Pour la première fois, il sentit à quel point l’amulette de la Petite Impératrice lui manquait et combien il était désemparé sans elle. L’essentiel n’était pas la protection qu’elle lui avait apportée, il avait tout de même fallu qu’il surmonte par ses propres moyens toutes ses peurs et ses moments de solitude — non, la chose essentielle c’était que, tant qu’il avait porté sur lui l’emblème, il n’avait jamais éprouvé de doute à propos de ce qu’il devait faire. L’amulette, comme une mystérieuse boussole, avait orienté sa volonté, ses décisions dans la bonne direction. Mais maintenant c’était différent, il n’y avait plus de force secrète pour le guider.

Ne serait-ce que pour ne pas rester planté là, comme paralysé, il se contraignit à suivre le cortège de spectres. Il percevait encore, au loin, le rythme sourd du tambour.

Tandis qu’il se faufilait dans le brouillard — en veillant à rester toujours à bonne distance des derniers traînards — il tenta de se faire une idée plus claire de sa situation.

Pourquoi, hélas, n’avait-il pas écouté Fuchur, quand ce dernier lui avait conseillé de retourner tout de suite auprès de la Petite Impératrice ? Il lui aurait transmis le message d’Uyulala et lui aurait rendu le bijou. Sans AURYN, et sans Fuchur, il n’avait plus aucune chance de la rejoindre. Elle allait l’attendre, jusqu’à son dernier souffle, espérer sa venue, persuadée qu’il lui apporterait le salut, à elle et au Pays Fantastique — mais en vain !

C’était déjà passablement grave, mais le pire, c’était ce que lui avaient appris les Géants des Vents : qu’il n’existait pas de frontières. S’il était impossible de sortir du Pays Fantastique, il était également impossible d’appeler à l’aide un enfant des hommes, de le faire venir d’au-delà des frontières. C’est précisément parce que le Pays Fantastique était infini que sa fin était inéluctable !

Tandis qu’il continuait son chemin à travers le brouillard, trébuchant sur les pavés inégaux, il entendit à nouveau résonner dans sa mémoire la douce voix d’Uyulala. Une minuscule lueur d’espoir se ralluma dans son cœur.

Autrefois, il était souvent arrivé que des hommes viennent au Pays Fantastique pour donner à la Petite Impératrice des noms toujours nouveaux et splendides — la chanson d’Uyulala l’affirmait. Il y avait donc bien un moyen de passer d’un monde dans l’autre !

Car c’est bien à eux de venir nous voir,

le chemin vers eux pour nous est trop long.

Oui, c’étaient les termes mêmes qu’elle avait employés. Mais les enfants des hommes avaient oublié ce chemin. Ne pouvait-il donc pas se faire qu’il y en ait un, un seul, qui s’en ressouvienne ?

Qu’il n’y eût plus d’espoir pour lui-même, Atréju ne s’en souciait guère. La seule chose importante, c’était qu’un enfant des hommes entende l’appel du Pays Fantastique et vienne — comme cela s’était produit à toutes les époques. Et peut-être, peut-être après tout qu’un enfant s’était déjà mis en route, et se trouvait déjà en chemin !

« Oui ! Oui ! » s’écria Bastien. Mais sa propre voix lui fit peur et il ajouta plus doucement :

« Bien sûr que je viendrais à votre secours, si seulement je savais comment ! Je ne connais pas le chemin, Atréju. Je ne le connais vraiment pas. »

Le sourd roulement du tambour et les petites flûtes stridentes s’étaient tus et, sans s’en rendre compte, Atréju s’était tellement rapproché du cortège qu’il faillit se heurter aux dernières silhouettes. Comme il était pieds nus, ses pas ne faisaient aucun bruit. Mais ce n’était pas pour cette raison que les créatures ne lui prêtaient aucune attention. Il aurait aussi bien pu trépigner avec des bottes ferrées et crier à tue-tête, aucune ne s’en serait souciée.

Elles ne composaient plus un cortège, mais s’étaient maintenant largement dispersées sur une étendue d’herbe grise et de boue. Certaines d’entre elles se balançaient doucement, d’autres étaient debout ou accroupies, immobiles, mais tous les regards, dans lesquels brillait une lueur aveugle et fiévreuse, étaient braqués dans la même direction.

Alors Atréju vit à son tour ce qu’ils fixaient ainsi, comme plongés dans une horrible extase : de l’autre côté du champ s’étendait le néant.

Le spectacle était le même que celui qu’Atréju avait déjà pu observer, depuis la cime d’un arbre, chez les Trolls-Ecorces, ou lorsqu’il se trouvait sur le dos de Fuchur — mais jusqu’à présent il n’avait jamais vu cela que de loin. Cette fois, au contraire, la chose était devant lui, tout près, surgie à l’improviste, elle progressait, immense, sur toute la largeur du paysage, elle s’approchait lentement, lentement mais inexorablement.

Dans le champ, devant lui, Atréju vit les créatures fantomatiques se mettre soudain à sursauter, leurs membres se tordaient, comme pris de convulsions, leurs bouches étaient ouvertes, comme si elles voulaient crier ou rire, mais aucun son ne troublait le silence de mort. Puis — comme des feuilles fanées emportées par une rafale de vent — elles se ruèrent toutes en même temps vers le néant et, sautant, glissant ou basculant, s’y précipitèrent.

A peine le dernier membre de la bande de spectres avait-il disparu sans bruit et sans laisser de trace qu’Atréju remarqua avec effroi que son propre corps commençait lui aussi à se mouvoir en direction du néant, à petits pas saccadés. Un désir puissant de s’y jeter à son tour menaçait de s’emparer de lui. Il se contraignit à rester immobile. Lentement, très lentement, il parvint à faire demi-tour et à lutter, pas à pas, contre lui-même, comme contre un courant puissant et invisible. Enfin l’aspiration se fit plus faible et Atréju se mit à courir à toutes jambes dans la direction opposée, aussi vite que le lui permettaient les pavés bosselés de la route. Il glissait, tombait, se relevait et se remettait à courir, sans se demander où cette route dans le brouillard allait le mener.

Il suivait en courant ses détours insensés et ne s’arrêta que lorsqu’il vit surgir du brouillard, devant lui, les hauts murs, noirs comme de la poix, d’une ville. Derrière, plusieurs tours se dressaient, de guingois, sur le ciel gris. Les battants de bois de la porte de la ville étaient pourris, à moitié désagrégés, et fixés de travers sur les gonds rouillés. Atréju entra.

Il faisait de plus en plus froid dans le grenier. Complètement frigorifié, Bastien frissonna.

Et s’il allait maintenant tomber malade — que lui arriverait-il ? Il pouvait par exemple attraper une pneumonie, comme Willi, le garçon de sa classe. Il lui faudrait alors mourir ici, dans son grenier, tout seul. Personne se serait là pour l’assister.

Et rentrer à la maison — ça non, il ne le pouvait pas. Plutôt mourir !

Il alla chercher le reste des couvertures militaires et s’emmitoufla soigneusement dedans. Lentement il se réchauffa.

9

# LA VILLE FANTÔME

Imperceptiblement, puis plus fort quelque part au-dessus des vagues mugissantes de la mer résonnait la voix de Fuchur.

« Atréju ! Où es-tu ? Atréju !

Les Géants des Vents avaient depuis longtemps terminé leur tournoi et s’étaient séparés en soufflant violemment. Plus tard, ils se rencontreraient à nouveau, au même endroit ou ailleurs, pour recommencer à s’affronter, comme ils le faisaient depuis des temps immémoriaux. Ce qui venait de se passer, ils l’avaient déjà oublié, car ils ne retenaient rien et ne connaissaient rien d’autre que leur force indomptable. Aussi le Dragon blanc et son petit cavalier avaient-ils depuis longtemps déjà disparu de leur mémoire.

Quand Atréju avait basculé dans l’abîme, Fuchur avait d’abord tenté de toutes ses forces de se lancer derrière lui pour le rattraper dans sa chute. Mais une tornade avait projeté le Dragon vers le haut et l’avait emporté très loin de là. Quand il revint, les Géants des Vents se déchaînaient déjà sur une autre partie de la mer. Fuchur fit des efforts désespérés pour retrouver l’endroit où Atréju avait dû tomber à l’eau, mais découvrir dans l’écume bouillonnante d’une mer agitée le point minuscule d’un corps à la dérive — ou à plus forte raison un noyé au fond —, c’est une chose qui relève de l’impossible, même pour un Dragon de la Fortune.

Pourtant, Fuchur ne voulait pas abandonner la partie. Il montait très haut dans les airs, pour avoir une meilleure vue d’ensemble, puis se remettait à voler au ras des vagues ou bien à décrire des cercles, des cercles de plus en plus larges. Et en même temps il ne cessait d’appeler Atréju, avec l’espoir d’arriver à le repérer quelque part au milieu de l’écume.

Il était un Dragon de la Fortune et rien ne pouvait ébranler la conviction qu’il avait que tout finirait bien. Quoi qu’il puisse arriver, Fuchur n’abandonnerait jamais.

« Atréju ! » On entendait gronder sa voix puissante, couvrant le mugissement des vagues. « Atréju, où es-tu ? »

Atréju déambulait dans les rues d’une ville abandonnée où régnait un silence de mort. Le spectacle était accablant et lugubre. Il semblait ne pas y avoir ici un seul bâtiment qui, ne fût-ce que par son apparence, ne dégageât une impression de menace et de malédiction, comme si toute la ville ne se composait que de châteaux hantés et de maisons fantômes. Au-dessus des rues et des ruelles, qui étaient tortueuses et de guingois comme tout le reste dans cette région, pendaient d’énormes toiles d’araignée et une odeur nauséabonde montait des soupiraux et des fontaines asséchées.

Après avoir d’abord progressé en se glissant de mur en mur pour ne pas être découvert, Atréju ne se donna bientôt plus la peine de se dissimuler. Devant lui s’étendaient des places et des rues vides et dans les maisons rien ne bougeait non plus. Il pénétra dans quelques-unes mais ne découvrit que des meubles renversés, des rideaux en lambeaux, de la vaisselle et du verre brisés — tous les signes de la dévastation, mais pas le moindre habitant. Sur une table se trouvait encore un repas à moitié consommé, plusieurs assiettes remplies d’une soupe noire et quelques miettes gluantes qui étaient peut-être du pain. Il mangea des deux. Le goût était répugnant mais il avait très faim. En un sens, il lui paraissait tout à fait normal qu’il soit justement arrivé là. Tout cela convenait bien à quelqu’un qui avait perdu tout espoir.

Bastien se sentait tout faible, tant il avait faim.

Dieu sait pourquoi lui revenait justement, tout à fait hors de propos, le souvenir du strudel aux pommes de Mlle Anna. C’était le meilleur strudel aux pommes du monde.

Mlle Anna venait trois fois par semaine, elle faisait des travaux de secrétariat pour son père et mettait de l’ordre dans la maison. En général, elle préparait aussi un peu de cuisine, ou un gâteau. C’était une personne trapue qui parlait et riait fort, avec insouciance. Le père était poli avec elle mais, sinon, c’est à peine s’il paraissait se rendre compte de sa présence. Parfois, très rarement, elle arrivait à faire passer un sourire sur son visage soucieux. Quand elle était là, il y avait un peu plus de clarté dans la maison.

Bien que célibataire, Mlle Anna avait une petite fille. Elle s’appelait Christa, elle était de trois ans plus jeune que Bastien et elle avait de magnifiques cheveux blonds. Autrefois, Mlle Anna amenait presque toujours sa petite fille. Christa était très timide. Quand Bastien lui racontait ses histoires, des heures durant, elle restait assise en silence et l’écoutait avec de grands yeux. Elle admirait Bastien et lui l’aimait beaucoup.

Mais, il y avait un an de cela, Mlle Anna avait mis sa petite fille dans un internat à la campagne. Et maintenant ils ne se voyaient presque plus jamais.

Bastien en avait beaucoup voulu à Mlle Anna et elle avait eu beau lui expliquer pourquoi cela valait mieux pour Christa, il n’était pas convaincu.

Et pourtant, jamais il ne pouvait résister à son strudel aux pommes.

Il se demanda avec inquiétude combien de temps un être pouvait tenir sans manger. Trois jours ? Deux ? Peut-être qu’au bout de vingt-quatre heures, on commençait déjà à avoir des hallucinations ? Bastien compta sur ses doigts pour savoir depuis combien de temps il était là. Il y avait déjà dix heures, ou même un peu plus. Si seulement il avait conservé son casse-croûte de la récréation ou au moins la pomme !

A la lueur vacillante des bougies, les yeux de verre du renard, de la chouette et de l’aigle royal paraissaient presque vivants. Leurs ombres bougeaient, immenses, sur les murs du grenier.

L’horloge du clocher sonna sept coups.

Atréju sortit dans la rue et erra sans but à travers la ville. Elle semblait très vaste. Il passa par des quartiers où toutes les maisons étaient petites et si basses qu’il pouvait toucher les gouttières des toits, et par d’autres où se dressaient des palais de plusieurs étages, avec des façades ornées de personnages. Mais tous ces personnages figuraient des squelettes ou des démons qui regardaient passer le voyageur solitaire avec des visages grimaçants.

Soudain, il s’immobilisa, comme pétrifié.

Quelque part, tout près, venait de retentir un hurlement rauque, enroué, qui paraissait si désolé, si désespéré, qu’Atréju en eut le cœur brisé. Toute la déréliction, toute la malédiction des créatures des ténèbres se trouvaient dans cette plainte qui ne voulait plus s’arrêter et que les murs de maisons de plus en plus lointaines renvoyaient en écho, au point que finalement on aurait cru entendre les cris d’une horde de loups dispersés au loin.

Atréju marcha dans la direction de la voix qui se faisait de plus en plus faible et pour finir s’éteignit en un sanglot rauque. Il dut chercher quelque temps. Il franchit une porte cochère, pénétra dans une cour étroite et sans lumière, passa sous un portail et atteignit enfin une arrière-cour humide et sale. Il y avait là, enchaîné devant un trou du mur, un gigantesque loup-garou à moitié mort de faim. On pouvait compter ses côtes une par une sous son pelage galeux, les vertèbres saillaient de son échine comme les dents d’une scie, et sa langue pendait de sa gueule entrouverte.

Atréju s’approcha silencieusement de lui. Quand le loup-garou l’aperçut, il souleva d’un coup sa puissante tête. Dans ses yeux brillait une lueur verte.

Ils restèrent un moment face à face à s’observer sans un mot, sans un bruit. Finalement le loup-garou fit entendre un grondement très sourd mais tout à fait menaçant :

« Va-t’en ! Laisse-moi mourir en paix ! »

Atréju ne bougea pas. Il répondit, à voix basse également :

« J’ai entendu ton appel, c’est pour cela que je suis venu. »

La tête du loup-garou retomba.

« Je n’ai appelé personne, grogna-t-il, c’était mon chant funèbre.

— Qui es-tu ? demanda Atréju, et il s’approcha encore d’un pas.

— Je suis Gmork, le loup-garou.

— Pourquoi es-tu attaché là ?

— Ils m’ont oublié quand ils sont partis.

— Qui ça — ils ?

— Ceux qui m’ont attaché à cette chaîne.

— Et où sont-ils allés ? »

Gmork ne répondit pas. Ses yeux à demi fermés lorgnaient Atréju. Après un assez long silence, il demanda :

« Tu n’es pas d’ici, jeune étranger, pas de cette ville ni de ce pays, que cherches-tu ? »

Atréju baissa la tête.

« Je ne sais pas comment je suis arrivé ici. Quel est le nom de cette ville ?

— C’est la capitale de la région la plus célèbre du Pays Fantastique, dit Gmork. Il n’existe aucune autre région, aucune autre ville, à propos desquelles courent tant d’histoires. Tu as certainement déjà entendu parler toi aussi de la Ville Fantôme du Pays des Canailles ? N’est-ce pas ? »

Atréju acquiesça lentement.

Gmork n’avait pas quitté le jeune garçon des yeux. Il était surpris que ce gamin à la peau verte le regarde si tranquillement, sans paraître te moins du monde effrayé.

« Et toi, qui es-tu ? » demanda-t-il.

Atréju réfléchit un moment avant de répondre :

« Je ne suis personne.

— Qu’est-ce que cela veut dire ?

— Cela veut dire que j’ai eu autrefois un nom. Il ne sera plus prononcé. Je ne suis donc personne. »

Le loup-garou souleva un peu les babines, découvrant une terrible denture — cela pouvait bien être un sourire. Il s’y connaissait en ténèbres de l’âme, même s’il y en avait de toutes sortes, et il sentit qu’il avait en face de lui un partenaire égal, en quelque sorte.

« Eh bien, s’il en est ainsi, dit-il d’une voix rauque, Personne m’a donc entendu. Personne n’est venu jusqu’à moi et Personne ne me tient compagnie en bavardant à mon heure dernière. »

Atréju acquiesça de nouveau. Puis il demanda :

« Est-ce que Personne peut te délivrer de ta chaîne ? »

La lueur verte dans les yeux du loup-garou vacilla. Il se mit à haleter et à se lécher les babines.

« Tu ferais cela, vraiment ? dit-il. Tu libérerais un loup-garou affamé ? Ne sais-tu pas ce que cela signifie ? Personne ne se sentirait en sécurité face à moi !

— Sans doute, dit Atréju, mais je suis Personne. Pourquoi faudrait-il que j’aie peur de toi ? »

Il voulut s’approcher de Gmork, mais celui-ci fit entendre une nouvelle fois ce grondement sourd et terrifiant. Le garçon recula.

« Ne veux-tu pas que je te délivre ? » demanda-t-il.

Le loup-garou parut d’un coup très las.

« Tu ne le peux pas. Mais si tu viens à ma portée, je ne pourrai m’empêcher de te réduire en pièces, petit garçon. Cela ne ferait que repousser un peu ma fin, d’une ou deux heures. Alors ne t’approche pas et laisse-moi crever en paix. »

Atréju réfléchit.

« Peut-être, suggéra-t-il enfin, que je peux te trouver quelque chose à manger. Je pourrais aller en ville et chercher. »

Gmork ouvrit à nouveau les yeux lentement et regarda le jeune garçon. La lueur verte dans ses prunelles s’était éteinte.

« Va-t’en au diable, petit fou ! Veux-tu donc me maintenir en vie jusqu’à ce que le néant soit là ?

— Je pensais, balbutia Atréju, que, si je t’apportais de la nourriture et que tu sois rassasié, je pourrais peut-être m’approcher de toi pour t’enlever ta chaîne...

Gmork grinça des dents.

« Si j’étais attaché là par une chaîne ordinaire, ne crois-tu pas que je l’aurais déjà depuis longtemps arrachée moi-même avec mes dents ? »

Comme pour corroborer ses dires, il happa la chaîne et sa denture terrible se referma avec un claquement. Il tira sur la chaîne, puis la lâcha.

« C’est une chaîne magique. Seule peut la défaire la personne qui me l’a mise. Mais elle ne reviendra jamais.

— Et qui te l’a mise ? »

Gmork gémit comme un chien battu. Il mit un moment à se calmer suffisamment pour pouvoir répondre.

« C’était Gaya, la Princesse des Ténèbres.

— Et où est-elle allée ?

— Elle s’est précipitée dans le néant — comme tous les autres. »

Atréju pensa aux danseurs fous qu’il avait aperçus dans le brouillard, avant d’entrer dans la ville.

« Pourquoi ? murmura-t-il. Pourquoi ne se sont-ils pas enfuis ?

— Ils n’avaient plus d’espoir. Vous autres, ça vous rend faibles. Le néant exerce sur vous un attrait puissant et aucun de vous ne lui résistera bien longtemps. »

En disant cela, Gmork fit entendre un rire grave et cruel.

« Et toi ? demanda Atréju. Tu parles comme si tu ne faisais pas partie de nous. »

Gmork le regarda de nouveau d’un air scrutateur.

« Je ne fais pas partie de vous.

— D’où viens-tu, alors ?

— Ne sais-tu donc pas ce qu’est un loup-garou ? » Atréju secoua la tête en silence.

« Tu ne connais que le Pays Fantastique, dit Gmork. Il existe encore d’autres mondes. Par exemple celui des enfants des hommes. Mais il y a des êtres qui n’ont pas d’univers propre. C’est pourquoi ils peuvent entrer dans de nombreux mondes et en sortir. C’est à cette sorte d’êtres que j’appartiens. J’apparais sous la forme d’un homme dans le monde des hommes, mais je n’en suis pas un. Et au Pays Fantastique, je prends une apparence fantastique — mais je ne suis pas des vôtres. »

Atréju s’accroupit lentement sur le sol et regarda le loup-garou agonisant avec de grands yeux sombres.

« Tu as été dans le monde des enfants des hommes?

— J’ai fait de fréquentes allées et venues entre leur monde et le vôtre.

— Gmork », balbutia Atréju et il ne pouvait empêcher ses lèvres de trembler, « peux-tu me révéler le chemin qui mène dans le monde des enfants des hommes ? »

Une petite lueur verte se ralluma dans les yeux de Gmork. On aurait dit qu’il riait intérieurement.

« Pour toi et tes semblables, le chemin pour y aller est très simple. Seulement, pour vous, il y a un hic : vous ne pouvez plus jamais revenir. Vous devez pour toujours demeurer là-bas. Le veux-tu ?

— Que dois-je faire ? demanda résolument Atréju.

— Ce que tous les autres ici ont fait déjà avant toi, gamin. Il te suffit de sauter dans le néant. Mais tu n’as pas besoin de te presser, il faudra de toute façon que tu le fasses tôt ou tard, quand les derniers morceaux du Pays Fantastique disparaîtront. »

Atréju se leva.

Gmork remarqua que le petit garçon tremblait de tout son corps. Comme il ne connaissait pas la véritable raison de ce tremblement, il dit pour le tranquilliser : « Ce n’est pas la peine d’avoir peur, ça ne fait pas mal.

— Je n’ai pas peur, répondit Atréju. Je n’aurais jamais pensé que j’allais justement reprendre espoir ici et grâce à toi. »

Les yeux de Gmork luisaient comme deux petites lunes vertes.

« Tu n’as pas grand motif d’espérer, gamin — quels que soient tes projets. Quand tu apparaîtras dans le monde des hommes, tu ne seras plus ce que tu es ici. C’est justement là le secret que nul ne peut connaître au Pays Fantastique. »

Atréju était debout, immobile, les bras ballants. Qu’est-ce que je serai là-bas ? demanda-t-il. Dis-moi le secret ! »

Gmork demeura longtemps silencieux et inerte. Atréju redoutait déjà de ne plus recevoir de réponse, quand enfin une inspiration pénible souleva la poitrine du loup-garou, et il se mit à parler d’une voix rauque :

« Pour qui me prends-tu, gamin? Pour ton ami ? Méfie-toi ! Avec toi, je ne fais que passer le temps. Et maintenant tu ne peux même pas t’en aller. Je te retiens avec ton espoir. Mais pendant que je parle, le néant resserre son étau autour de la Ville Fantôme et bientôt il n’y aura plus d’issue. Tu seras perdu. Si tu m’écoutes, c’est que tu as déjà pris ta décision. Mais tu peux encore fuir. »

L’expression cruelle autour de la gueule de Gmork s’accentua. Atréju eut une secondé d’hésitation, puis il murmura :

« Dis-moi le secret ! Qu’est-ce que je serai là-bas ? »

Gmork resta à nouveau un long moment sans répondre. Son souffle devenait saccadé, il râlait. Puis, d’un seul coup, il se redressa, se mit en position assise, en appui sur les pattes de devant, et Atréju dut lever les yeux pour le regarder. Maintenant seulement, on voyait à quel point il était grand et effrayant. Quand il se remit à parler, ce fut d’une voix sonore :

« As-tu vu le néant, gamin?

— Oui, de nombreuses fois.

— Comment est-ce que ça se présente ?

— C’est comme si on était aveugle.

— Bon, eh bien, une fois que vous êtes dedans, le néant adhère à vous. Vous êtes comme une maladie contagieuse qui rend les hommes aveugles, si bien qu’ils ne peuvent plus discerner l’apparence de la réalité. Sais-tu comment on vous nomme, là-bas ?

— Non, murmura Atréju.

— Mensonges ! » glapit Gmork.

Atréju secoua la tête. Tout son sang s’était retiré de ses lèvres.

« Comment est-ce possible?

Gmork se délectait du désarroi d’Atréju. La conversation, manifestement, le ranimait. Au bout d’un moment, il reprit :

« Tu me demandes ce que tu seras là-bas? Mais qu’es-tu donc ici ? Qui êtes-vous donc, vous les créatures du Pays Fantastique ? Vous êtes des fictions, des chimères au Royaume de la Poésie, des personnages dans une histoire sans fin ! Te considères-tu toi-même comme réel, gamin ? D’accord, ici, dans ton univers, tu l’es. Mais si tu traverses le néant, tu ne le seras plus. Tu deviendras méconnaissable. Tu seras dans un autre monde. Là-bas, vous n’avez plus aucune ressemblance avec vous-mêmes. Vous apportez l’illusion et l’aveuglement dans le monde des hommes. Peux-tu deviner, gamin, ce qu’il advient des habitants de la Ville Fantôme qui ont sauté dans le néant ?

— Je ne sais pas, bredouilla Atréju.

— Ils deviennent des idées folles dans les têtes des hommes, des idées qui font qu’ils ont peur, là où il n’y a en réalité rien à craindre, des idées qui leur font convoiter des choses qui les rendent malades, des idées qui les font désespérer alors qu’il n’y a aucune raison de le faire.

— Est-ce donc ce que nous devenons tous ? demanda Atréju épouvanté.

— Non, répondit Gmork, il existe de nombreuses formes de folie et d’aveuglement. Selon que vous êtes ici beau ou hideux, sot ou intelligent, vous devenez là-bas des mensonges beaux ou hideux, sots ou intelligents.

— Et moi, voulut savoir Atréju, que deviendrai-je ? » Gmork ricana.

« Je ne te le dirai pas, gamin. Tu verras bien. Ou plutôt tu ne le verras pas, puisque tu ne seras plus toi. »

Atréju se taisait et regardait le loup-garou avec des yeux hagards.

Gmork poursuivit :

« C’est pour cette raison que les hommes détestent et redoutent le Pays Fantastique et tout ce qui en vient. Ils veulent l’anéantir. Sans savoir qu’ils accroissent justement de cette manière le flot de mensonges qui se déversent constamment dans leur monde — ce flot de créatures du Pays Fantastique devenues méconnaissables, et vouées à mener là-bas l’existence illusoire de cadavres vivants et à empoisonner l’âme des hommes avec leur odeur de moisi. Non, ils ne savent rien de cela. N’est-ce pas drôle ?

— N’y en a-t-il plus aucun qui ne nous haïsse pas, qui ne nous craigne pas ? demanda Atréju à voix basse.

— En tout cas, je n’en connais aucun, dit Gmork, ce qui d’ailleurs n’a rien d’étonnant car vous vous employez vous-mêmes là-bas à faire croire aux hommes que le Pays Fantastique n’existe pas.

— Que le Pays Fantastique n’existe pas ? répéta Atréju décontenancé.

— Bien sûr, gamin, répondit Gmork, c’est même le point essentiel. Cela dépasse-t-il ton imagination ? C’est seulement s’ils croient que le Pays Fantastique n’existe pas que l’idée ne leur vient pas de vous rendre visite ? Et c’est de cela que tout dépend, car c’est seulement s’ils ne vous connaissent pas sous votre véritable forme qu’on peut en faire ce qu’on veut.

— Comment cela — en faire quoi ?

— Tout ce qu’on veut. On a du pouvoir sur eux. Rien ne donne un plus grand pouvoir sur les hommes que le mensonge. Car les hommes, gamin, vivent d’idées. Et ces idées, on peut les orienter. Ce pouvoir, c’est la seule chose qui compte. C’est pour cette raison que je me suis mis du côté du pouvoir et que je l’ai servi, pour y participer moi aussi — même si c’est d’une autre manière que toi et tes semblables.

— Je ne veux pas y participer ! s’écria Atréju.

— Du calme, petit fou, gronda le loup-garou, dès que ton tour sera venu de sauter dans le néant, tu deviendras toi aussi un serviteur du pouvoir, sans volonté propre ni savoir. Qui sait à quoi tu lui serviras ? Peut-être qu’on amènera grâce à toi les hommes à acheter ce dont ils n’ont pas besoin, où à haïr ce qu’ils ignorent, à croire ce qui les rend dociles ou à douter de ce qui aurait pu les sauver. Grâce à vous, petite créature du Pays Fantastique, de grandes affaires se font dans le monde des hommes, des guerres se déclenchent, des empires se fondent... »

Gmork considéra un moment le jeune garçon de ses yeux mi-clos, puis il ajouta :

« Il y a aussi une foule de pauvres têtes molles — qui se tiennent naturellement pour très intelligents et croient servir la vérité — qui n’ont rien de plus pressé que de dissuader jusqu’aux enfants de croire au Pays Fantastique. Peut-être que c’est toi, justement, qui leur seras utile. »

Atréju était debout, la tête baissée.

Il savait maintenant, pourquoi plus aucun homme ne venait au Pays Fantastique et pourquoi il n’en viendrait jamais plus pour donner un nouveau nom à la Petite Impératrice. Plus le Pays Fantastique tombait dans le néant, plus les mensonges affluaient dans le monde des hommes, et c’était précisément pour cette raison que la possibilité que survienne encore un enfant des hommes diminuait à chaque instant. C’était un cercle vicieux auquel on ne pouvait échapper. A présent, Atréju le savait.

Il y en avait un autre qui le savait aussi : c’était Bastien Balthasar Bux.

Il comprenait maintenant que ce n’était pas seulement le Pays Fantastique qui était malade, mais aussi le monde des hommes. En vérité, il l’avait toujours senti, sans pouvoir s’expliquer pourquoi il en était ainsi. Il n’avait jamais pu se faire à l’idée que la vie soit aussi grise et indifférente, aussi dépourvue de mystère et de féerie que le prétendaient tous les gens qui disaient : « C’est cela, la vie! »

Mais maintenant, il savait aussi qu’on pouvait aller au Pays Fantastique pour rendre leur santé aux deux mondes.

Si aucun homme ne connaissait plus le chemin pour aller au Pays Fantastique, cela tenait aux mensonges et aux idées fausses qui, à cause de la destruction du Pays Fantastique, faisaient irruption dans le monde et vous rendaient aveugle.

Bastien songea avec effroi et honte à ses propres mensonges. Il ne comptait pas parmi eux les histoires inventées qu’il avait racontées. C’était autre chose. Mais il lui était arrivé quelquefois de mentir sciemment et volontairement — parfois par peur, parfois pour obtenir quelque chose qu’il voulait absolument, et parfois aussi pour le simple plaisir de faire l’important. Quel-les créatures du Pays Fantastique avait-il, dans ces occasions-là, anéanties, rendues méconnaissables et profanées ? Il tenta de s’imaginer ce qu’elles avaient bien pu être auparavant, sous leur forme véritable, mais n’y parvint pas. Peut-être justement parce qu’il avait menti.

Une chose en tout cas était certaine : lui aussi, il avait contribué à ce que tout aille si mal au Pays Fantastique. Et il voulait faire quelque chose pour réparer ça. Il devait bien cela à Atréju, qui était prêt à tout rien que pour venir le chercher. Il ne pouvait ni ne voulait décevoir Atréju. Il fallait qu’il trouve le chemin ! L’horloge du clocher sonna huit coups.

Le loup-garou avait observé Atréju avec attention.

« Maintenant, tu sais comment tu peux aller dans le monde des hommes, dit-il. Est-ce que tu veux toujours le faire, gamin ? »

Atréju secoua la tête.

« Je ne veux pas devenir un mensonge, murmura-t-il.

— C’est pourtant ce que tu deviendras, que tu le veuilles ou non, répondit Gmork d’une voix presque enjouée.

— Et toi, interrogea Atréju, pourquoi es-tu ici ?

— J’avais une mission, dit Gmork à contrecœur.

— Toi aussi ? »

Atréju regarda le loup-garou attentivement, d’une façon presque complice.

« Et l’as-tu remplie?

— Non, grogna Gmork, sinon je ne serais certainement pas attaché à cette chaîne. Au début, les choses ne se passaient pas trop mal, jusqu’à ce que j’arrive dans cette ville. La Princesse des Ténèbres, qui régnait ici, me fit recevoir avec tous les honneurs. Elle m’invita dans son palais, me régala d’une profusion de mets, parla avec moi et se comporta en tous points comme si elle était de mon bord. Les créatures du Pays des Canailles m’étaient naturellement plutôt sympathiques et je me sentais pour ainsi dire chez moi. Et puis la Princesse des Ténèbres était à sa manière une très belle femme — en tout cas pour mon goût. Elle me flattait, me caressait et je me laissais faire très volontiers car c’était vraiment agréable. Personne ne m’avait jamais flatté et caressé ainsi. Bref, je perdis la tête et je me mis à bavarder, elle faisait semblant, je ne sais comment, de m’admirer, et pour finir je lui racontai ma mission. Elle a dû m’endormir artificiellement, car j’ai ordinairement le sommeil léger. Et, quand je me suis réveillé, j’étais enchaîné là. La Princesse des Ténèbres était debout devant moi, et elle me dit : " Tu as oublié, Gmork, que je suis moi aussi une créature du Pays Fantastique. Si tu te bats contre le Pays Fantastique, tu te bats également contre moi. Tu es donc mon ennemi, et je t’ai dupé. Cette chaîne, moi seule peux la défaire. Mais je m’en vais maintenant dans le néant avec mes serviteurs et mes servantes et je ne reviendrai jamais. " Là-dessus, elle fait demi-tour et s’en va. Mais tous ne suivirent pas son exemple. Au fur et à mesure que le néant se rapprochait, les habitants de la ville devinrent de plus en plus nombreux à subir son attraction, si puissante qu’ils ne pouvaient plus résister. Et c’est précisément aujourd’hui, si je ne fais pas d’erreur, que les derniers ont cédé. Oui, je suis tombé dans le piège, gamin, j’ai écouté trop longtemps cette femme. Mais toi aussi, gamin, te voilà maintenant pris au même piège, tu m’as écouté trop longtemps. A l’instant même, le néant encercle la ville, tu es pris, tu ne peux plus lui échapper.

— Alors nous périrons ensemble, dit Atréju.

— Sans doute, répondit Gmork, mais de manière très différente, petit fou. Car je mourrai avant que le néant ne soit ici, tandis que toi, tu seras englouti par lui. C’est une grosse différence. Celui qui meurt avant, son histoire s’achève, tandis que la tienne continuera, à jamais, devenue mensonge.

— Pourquoi es-tu si méchant ? demanda Atréju.

— Vous aviez un monde, répondit Gmork d’un air sombre, moi pas.

— En quoi consistait ta mission ? »

Gmork, qui jusque-là s’était tenu assis, très droit, glissa au sol. Il était visiblement à bout de forces. Sa voix rauque n’était plus qu’un souffle.

« Ceux que je sers et qui avaient décidé l’anéantissement du Pays Fantastique voyaient un danger pour leur plan — ils avaient appris que la Petite Impératrice avait envoyé un messager, un grand héros — et il semblait qu’il allait réussir à faire venir un enfant des hommes au Pays Fantastique. — Il était absolument indispensable de l’éliminer à temps. — C’est dans ce but que l’on m’envoya, parce que j’avais déjà beaucoup voyagé au Pays Fantastique. — Je trouvai d’ailleurs tout de suite sa trace. — Je le suivis jour et nuit — et le rattrapai lentement — mais, parvenu à l’Abîme Sans Fond, près des rets d’Ygramul — je perdis sa piste — comme s’il s’était évanoui dans les airs. J’ai continué à chercher, il devait bien être quelque part — mais je n’ai jamais retrouvé sa trace — C’est ainsi que j’ai fini par arriver. — J’ai échoué. — Mais lui aussi, car le Pays Fantastique est en train de s’effondrer ! Il s’appelait Atréju. »

Gmork leva la tête. Le jeune garçon avait reculé d’un pas et s’était redressé de toute sa taille. « C’est moi, dit-il. Je suis Atréju. »

Un tressaillement parcourut le corps efflanqué du loup-garou, qui se répéta, à plusieurs reprises et de plus en plus fort. Puis de son gosier sortit un bruit, une sorte de toux asthmatique, qui devint de plus en plus intense, de plus en plus métallique, et se transforma en un rugissement, renvoyé en écho par tous les murs des maisons. Le loup-garou riait !

C’était le bruit le plus terrifiant qu’Atréju ait jamais entendu, et plus jamais il n’entendrait quelque chose de semblable.

Puis cela s’arrêta d’un coup.

Gmork était mort.

Atréju demeura longtemps sans bouger. Puis il finit par s’approcher du cadavre du loup-garou — sans trop savoir pourquoi —, il se pencha au-dessus de sa tête et effleura de la main la fourrure broussailleuse et noire. Au même instant, en moins de temps qu’il n’en faut pour le dire, les dents de Gmork s’étaient refermées sur la jambe d’Atréju et ne la lâchaient plus. Au-delà même de la mort, le mal en lui demeurait actif.

Atréju fit des efforts désespérés pour desserrer les mâchoires. En vain. Les énormes dents pénétraient sa chair, comme si elles étaient maintenues par des vis d’acier. Il s’affaissa sur le sol souillé, à côté du corps du loup-garou.

Cependant que pas à pas, inexorablement et sans bruit, le néant traversait la haute muraille noire qui ceignait la ville.

10

# L’ENVOL DE LA TOUR D’IVOIRE

Juste à l’instant où Atréju franchissait le sombre portail de la Ville Fantôme et commençait sa balade dans les ruelles tortueuses qui allait s’achever de manière si funeste dans cette arrière-cour crasseuse, Fuchur, le Dragon de la Fortune, avait fait une découverte tout à fait surprenante.

Poursuivant toujours la quête inlassable de son petit maître et ami, il était monté très haut dans le ciel, au milieu des nuages et des lambeaux de brouillard, et il inspectait l’horizon. De tous côtés s’étendait la mer, qui se calmait lentement après la tempête qui l’avait agitée jusqu’au tréfonds. Et, soudain, Fuchur distingua, très loin, quelque chose qu’il ne put s’expliquer. C’était comme un rayon de lumière dorée qui se mettait à briller à intervalles réguliers, puis s’éteignait, qui brillait puis s’éteignait. Et ce rayon lumineux semblait précisément braqué sur lui, Fuchur.

Il s’approcha de l’endroit, aussi vite qu’il le put, et, quand il se trouva juste au-dessus, il dut constater que ce signal lumineux émanait de l’intérieur de la mer, peut-être même au fond.

Les Dragons de la Fortune — comme il a déjà été dit précédemment — sont des créatures de l’air et du feu. Non seulement l’élément aqueux leur est étranger, mais il représente pour eux un réel danger. Ils peuvent, dans l’eau, s’éteindre complètement comme une flamme — dans l’hypothèse où ils ne sont pas morts asphyxiés avant, car ils respirent de l’air sans arrêt et par toute la surface de leur corps, c’est-à-dire par leurs cent mille écailles couleur de nacre. Ils absorbent en même temps de l’air et de la chaleur et n’ont besoin d’aucune autre nourriture mais, privés de ces deux éléments, ils ne peuvent vivre que très peu de temps.

Fuchur ne savait que faire. Il ne savait même pas ce qu’était cette étrange lumière là-bas, dans les profondeurs de la mer, ni si elle avait le moindre rapport avec Atréju.

Pourtant, il ne perdit pas de temps à réfléchir. Il s’élança très haut dans les airs, pivota sur lui-même, plaqua ses pattes griffues contre son corps qu’il tint droit et raide comme un bâton, et se laissa tomber en piqué dans l’abîme. Il plongea dans la .nier avec un énorme floc qui fit rejaillir l’eau en une gigantesque fontaine. Il faillit perdre connaissance sous l’effet du choc mais se força ensuite à rouvrir ses yeux couleur de rubis. Maintenant il distinguait la lumière, tout près de lui, dans l’abîme, à une distance qui excédait légèrement la longueur de son propre corps. L’eau battait contre ses flancs où commençaient à se former des perles d’air comme dans une casserole en terre remplie d’eau, juste avant l’ébullition. Fuchur sentait qu’il se refroidissait et s’affaiblissait en même temps. Rassemblant ses dernières forces, il se contraignit à plonger encore plus profond — et c’est alors qu’il vit, juste à sa portée, la source lumineuse. C’était AURYN, le Miroitant ! Par bonheur, la chaîne avec l’amulette était restée accrochée à une branche de corail qui saillait de la paroi d’une crevasse rocheuse — sinon, le Bijou aurait sombré dans un abîme sans fond.

Fuchur le saisit, le dégagea, et mit la chaîne autour de son cou pour ne pas l’égarer — car il sentait qu’il était sur le point de perdre conscience.

Quand il revint à lui, il eut d’abord du mal à recouvrer ses esprits car, à sa grande surprise, il était à nouveau en train de planer dans les airs, au-dessus de la mer. Il volait à grande vitesse dans une direction déterminée, beaucoup plus vite que ne le lui permettaient en fait ses forces au bord de l’épuisement. Il tenta de ralentir un peu l’allure mais dut alors constater que son corps ne lui obéissait plus. Une autre volonté, beaucoup plus forte, s’était emparée de lui et le guidait désormais. Et cette volonté émanait d’AURYN qu’il portait autour de son cou.

Le jour déclinait déjà quand Fuchur aperçut enfin au loin une plage. Des terres qui se trouvaient au-delà, on ne voyait pas grand-chose, tout paraissait plongé dans le brouillard. Quand il se trouva plus près, le Dragon découvrit que la plus grande partie de cette région avait déjà été engloutie par le néant.

Arrivé là, s’il avait pu décider par sa propre volonté, Fuchur aurait vraisemblablement fait demi-tour. Mais la force mystérieuse du Bijou le contraignit à poursuivre son vol droit devant lui. Et il en connut bientôt la raison car il découvrit soudain, au milieu de ce néant qui n’en finissait pas, un petit îlot qui tenait encore debout, un îlot fait de maisons aux pignons pointus et de tours de guingois. Fuchur devina aussitôt qui il allait trouver là et, dès lors, ce ne fut plus seulement la puissante volonté émanant de l’amulette mais aussi la sienne propre qui le firent voler vers ce but. Dans l’arrière-cour obscure où Atréju gisait à côté du loup-garou mort, il faisait déjà presque nuit. La lumière grise, crépusculaire, qui pénétrait dans le puits étroit que formaient les maisons, était à peine suffisante pour que l’on discernât le corps clair du jeune homme de la fourrure noire du monstre. Et, plus il faisait sombre, plus ils paraissaient tous deux ne faire qu’un.

Atréju avait depuis longtemps abandonné toute tentative de se dégager de l’étau de fer de la mâchoire du loup. Il était dans un état de semi inconscience, où il revoyait la Mer aux Herbes et le buffle pourpre qu’il n’avait pas tué. Parfois, il appelait les autres enfants, ses compagnons de chasse, qui étaient tous devenus maintenant de véritables chasseurs. Mais personne ne lui répondait. Seul, le buffle géant était là, immobile, et le regardait. Atréju appela Artax, son petit cheval. Mais il ne vint pas et nulle part on n’entendait son hennissement sonore. Il appela la Petite Impératrice, mais en vain. Il ne pouvait plus rien lui expliquer. Il n’était pas devenu chasseur, il n’était plus son messager, il n’était personne.

Atréju s’était rendu.

Puis il se mit à sentir autre chose : le néant ! Il devait être tout près maintenant. Atréju éprouva à nouveau cette horrible aspiration, qui était comme une sensation de vertige. Il se redressa et tira en gémissant sur sa jambe. Mais les dents ne le lâchaient toujours pas et, en l’occurrence, ce fut précisément sa chance. Car si les dents de Gmork ne l’avaient pas maintenu solidement, il n’aurait pas échappé à l’aspiration du néant et Fuchur serait arrivé trop tard.

Mais Atréju entendit soudain au-dessus de lui, dans le ciel, la voix d’airain du Dragon de la Fortune :

« Atréju ! Es-tu là ? Atréju !

— Fuchur ! » S’écria Atréju. Il plaça alors ses deux mains en porte-voix devant sa bouche et hurla en direction du ciel :

« Je suis là. Fuchur ! Fuchur ! Aide-moi ! Je suis là ! »

Et il continua à crier tant qu’il put.

Alors il vit le corps blanc de Fuchur traverser comme un éclair vivant le petit morceau de ciel qui s’obscurcissait au-dessus de sa tête, d’abord très haut, très loin, puis repasser une seconde fois, beaucoup plus près. Atréju criait, criait et le Dragon de la Fortune lui répondait de sa voix de bronze. Celui qui était tout là-haut avait fini par apercevoir l’autre, tout en bas, pauvre cafard minuscule dans un trou sombre.

Fuchur s’apprêta à atterrir, mais l’arrière-cour était étroite, il faisait déjà presque nuit et, dans sa descente, le Dragon heurta un des pignons pointus des maisons. La charpente s’écroula avec un bruit de tonnerre. Fuchur sentit une douleur aiguë, le faîte tranchant du toit venait de lui infliger une grave blessure. Ce ne fut pas un de ces élégants atterrissages dont il était coutumier, il tomba dans la cour et percuta sans douceur le sol mouillé et sale à côté d’Atréju et du cadavre de Gmork.

Il s’ébroua, éternua comme un chien qui sort de l’eau et dit : « Enfin ! C’est donc là que tu te caches ! Je suis arrivé juste à temps. »

Atréju ne dit rien. Il avait noué ses bras autour du cou de Fuchur et enfouissait son visage dans la crinière d’un blanc argenté.

« Viens ! lui enjoignit Fuchur. Assieds-toi sur mon dos ! Nous n’avons pas de temps à perdre. »

Atréju se contenta de secouer la tête. A ce moment-là seulement Fuchur vit que la jambe d’Atréju était prise dans la gueule du loup-garou.

« C’est l’affaire d’un instant, affirma-t-il en faisant rouler ses prunelles couleur de rubis, ne t’en fais pas ! »

Il saisit les mâchoires de Gmork avec ses deux pattes et tenta de les ouvrir. Mais les dents ne s’écartèrent pas d’un millimètre.

Fuchur soufflait et haletait sous l’effort, mais en vain. Et il ne serait certainement pas parvenu à libérer son jeune ami si la chance n’était pas venue à son aide. Mais les Dragons de la Fortune ont précisément de la chance et, avec eux, ceux à qui ils veulent du bien.

Comme Fuchur, épuisé, faisait une pause et se penchait par-dessus la tête de Gmork pour mieux voir dans l’obscurité ce qu’on pouvait faire, il advint que l’amulette de la Petite Impératrice, qui était suspendue à la chaîne autour de son cou, se posa sur le front du loup-garou. A l’instant même les mâchoires se desserrèrent et la jambe d’Atréju fut libérée.

« Hé ! Hé ! s’écria Fuchur. Tu as vu un peu ça ? » Atréju ne répondit pas.

« Que se passe-t-il ? demanda Fuchur, où es-tu, Atréju ? »

Il tâtonna dans les ténèbres à la recherche de son ami, mais il n’était plus là. Et, tandis qu’il tentait de percer l’obscurité nocturne, il commença à éprouver lui-même ce qui avait entraîné Atréju, à peine libéré, loin de lui : c’était l’attraction du néant, de plus en plus proche. Mais AURYN protégeait Fuchur de l’aspiration.

Atréju se défendait vainement. C’était plus fort que sa faible volonté personnelle. Il se débattait, luttait, s’agitait, mais ses membres n’obéissaient plus qu’à cette irrésistible aspiration. Quelques pas seulement le séparaient encore de l’irrévocable anéantissement.

A cet instant, Fuchur fondit sur lui comme un éclair blanc, le saisit par son toupet de cheveux longs, d’un noir bleuté, l’enleva dans les airs et fila avec lui dans le ciel nocturne.

L’horloge du clocher sonna neuf coups.

Ni Fuchur ni Atréju ne purent dire par la suite combien de temps avait duré ce vol dans les ténèbres. Une seule nuit ? Peut-être que tout temps avait cessé d’exister pour eux et qu’ils étaient suspendus, immobiles, dans une obscurité illimitée. C’était pour Atréju la plus longue nuit qu’il eût jamais vécue, mais ce l’était aussi pour Fuchur, bien qu’il fût beaucoup, beaucoup plus vieux.

Pourtant, même la plus longue et la plus sombre des nuits a une fin. Et quand l’aube blafarde commença à poindre, tous deux aperçurent, loin à l’horizon, la Tour d’Ivoire.

Il est indispensable de faire ici une pause afin d’expliquer une particularité de la géographie du Pays Fantastique. Les terres et les mers, les montagnes et les cours d’eau n’y ont pas une localisation aussi fixe que dans le monde des hommes. Ainsi serait-il tout à fait impossible, par exemple, de dresser une carte du Pays Fantastique. On ne peut jamais prévoir avec certitude quelle région va être voisine de quelle autre. Même les points cardinaux changent de place suivant la zone dans laquelle on se trouve. L’été et l’hiver, le jour et la nuit, obéissent à d’autres lois. On peut passer sans transition d’un désert brûlé par le soleil à une plaine arctique couverte de neige. Dans ce monde, il n’existe pas de distances mesurables, si bien que les mots « proche » ou « lointain » ont un autre sens. Tout cela dépend de l’état d’âme ou de la volonté de celui qui parcourt un certain trajet. Comme le Pays Fantastique est illimité, son centre peut se trouver partout — ou, pour mieux dire, il est également proche ou lointain, où que l’on soit. Cela dépend entièrement de celui qui veut atteindre ce point central, ce cœur du Pays Fantastique que constitue la Tour d’Ivoire.

A sa grande surprise, Atréju se trouvait assis sur le dos du Dragon de la Fortune, sans pouvoir se souvenir comment il était arrivé là. Il savait seulement que Fuchur l’avait soulevé en l’air par son toupet de cheveux. Quand, tout frissonnant, il voulut draper autour de son corps son manteau qui flottait derrière lui, il s’aperçut que celui-ci avait perdu toute couleur, qu’il était devenu gris. Il en allait de même pour sa peau et pour ses cheveux. Et il voyait maintenant dans la lumière croissante du matin que Fuchur non plus n’y avait pas échappé. Le Dragon ressemblait à une traînée de brouillard gris et n’avait guère plus de réalité. Tous deux s’étaient trop approchés du néant.

« Atréju, mon petit maître, dit doucement le Dragon, est-ce que ta blessure te fait beaucoup souffrir?

— Non, répondit Atréju, je ne sens plus rien.

— As-tu de la fièvre ?

— Non, Fuchur, je ne crois pas. Pourquoi me poses-tu ces questions ?

— J’ai senti que tu tremblais, répliqua le Dragon. Y a-t-il au monde quelque chose qui puisse encore faire trembler Atréju ? »

Atréju garda un moment le silence avant de répondre : °

« Nous serons bientôt arrivés. Il faudra alors que je dise à la Petite Impératrice qu’il n’y a plus de salut. C’est la tâche la plus lourde parmi toutes celles que j’ai dû accomplir.

— Oui, dit Fuchur encore plus doucement, c’est vrai. »

Ils poursuivirent leur vol en silence, toujours en direction de la Tour d’Ivoire. Au bout d’un long moment, le Dragon reprit :

« L’as-tu déjà vue, Atréju?

— Qui donc ?

— La Petite Impératrice — ou plutôt la Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or. Car c’est ainsi que tu devras la nommer quand tu te trouveras face à elle.

— Non, je ne l’ai jamais vue.

— Moi, si. Il y a très longtemps. A l’époque, ton arrière-grand-père devait être un petit enfant. Moi-même, j’en étais encore à jouer à saute nuage et je n’avais que folies en tête. Une nuit, j’avais entrepris d’aller attraper la lune qui brillait dans le ciel, grande et ronde. Comme je te l’ai déjà dit, je ne connaissais encore rien à rien. Et lorsque finalement, très déçu, je me suis laissé redescendre au sol, je me suis posé tout près de la Tour d’Ivoire. Le Pavillon au Magnolia avait cette nuit-là largement ouvert ses pétales au cœur desquels je vis, assise, la Petite Impératrice. Elle me jeta un regard, un unique et bref regard mais — je ne sais pas comment formuler cela — à partir de cette nuit-là je n’ai plus été le même.

— Comment est-elle ?

— Comme une petite fille. Mais elle est beaucoup plus âgée que la plus âgée des créatures du Pays Fantastique. Je devrais plutôt dire qu’elle est sans âge.

— Mais elle est atteinte d’un mal mortel, remarqua Atréju, est-ce que je dois la préparer tout doucement à l’idée que tout espoir est perdu ? »

Fuchur secoua la tête.

« Non, elle percerait immédiatement au jour toute tentative que tu ferais pour arranger les choses. Il faut lui dire la vérité.

— Même si elle en meurt ? demanda Atréju.

— Je ne crois pas que ce sera le cas, dit Fuchur.

— Je sais, répondit Atréju, tu es un Dragon de la Fortune ! »

Ils se remirent à voler en silence un long moment. Puis ce fut au tour d’Atréju d’engager la conversation.

« Il y a encore une chose que je voudrais te demander, Fuchur.

— Demande !

— Qui est-elle ?

— Que veux-tu dire par là ?

— AURYN exerce un pouvoir sur tous les êtres du Pays Fantastique, que ce soient des créatures de la lumière ou des ténèbres. Il exerce également un pouvoir sur toi et sur moi. Et pourtant la Petite Impératrice n’use jamais d’un tel pouvoir. C’est comme si elle n’était pas là, et pourtant elle est dans tout. Est-elle comme nous ?

— Non, dit Fuchur, elle n’est pas ce que nous sommes. Elle n’est pas une créature du Pays Fantastique. Nous tous, nous n’existons que par sa présence. Mais elle est d’une autre nature.

— Est-elle alors... » Atréju hésitait à formuler sa question, « est-elle quelque chose comme un enfant des hommes?

— Non, dit Fuchur, elle n’est pas ce que sont les enfants des hommes.

— Mais alors, qui est-elle ? » répéta Atréju. Fuchur se tut un long moment avant de répondre :

« Personne au Pays Fantastique ne le sait, personne ne peut le savoir. C’est le plus grand mystère de notre monde. J’ai entendu une fois un sage dire que celui qui serait capable de le comprendre vraiment devrait effacer par là sa propre existence. Je ne sais pas ce qu’il a voulu dire. Je ne peux rien t’apprendre de plus.

— Et maintenant, dit Atréju, son existence, et la nôtre, à tous, va s’éteindre, sans que nous ayons compris son secret. »

Cette fois, Fuchur ne répondit pas, mais un sourire se mit à flotter autour de sa gueule de lion, qui avait l’air de signifier : « Cela n’arrivera pas. »

A partir de là, ils ne se parlèrent plus.

Quelque temps après, ils survolaient la lisière externe du Labyrinthe, cette plaine parsemée de parterres de fleurs, de haies et de chemins tortueux et qui décrivait un large cercle autour de la Tour d’Ivoire. Ils durent constater, avec effroi, que là aussi le néant était déjà à l’œuvre. En fait, ce n’étaient pour l’instant que de petites zones qui traversaient le Labyrinthe, mais il y en avait partout. Les parterres de fleurs aux couleurs jadis somptueuses et les buissons fleuris qui se trouvaient entre ces zones étaient maintenant gris et secs. Les petits arbustes délicats tendaient leurs branches dénudées et tordues vers le Dragon et son cavalier, comme pour implorer leur aide. Les prairies autrefois vertes et multicolores étaient maintenant roussâtres et un léger parfum de moisi et de pourriture montait jusqu’aux narines d’Atréju et de Fuchur.

Les seules couleurs qu’il y eût encore étaient celles de champignons gigantesques et de fleurs aux teintes criardes, qui paraissaient vénéneuses, dégénérées, et qui faisaient plutôt l’effet d’être des créations de la folie et de la corruption. Le cœur du Pays Fantastique se défendait encore, engageant dans une lutte convulsive et vaine ses dernières forces vives, contre le néant inéluctable qui l’assiégeait de partout et le dévorait.

Mais toujours on voyait scintiller, intacte au centre du Labyrinthe, la Tour d’Ivoire, d’une blancheur immaculée, féerique.

Fuchur ne choisit pas pour atterrir avec Atréju la terrasse inférieure qui était prévue pour l’arrivée des messagers volants. Il sentait que ni Atréju ni lui-même ne trouveraient la force de gravir la longue rue principale en spirale qui menait au sommet de la tour. Il lui semblait aussi que la situation générale permettait tout à fait de passer outre à tous les règlements et les questions d’étiquette. Il se résolut à un atterrissage forcé. Il fila au-dessus des encorbellements, des ponts et des balustrades d’ivoire, repéra à la dernière minute le tronçon le plus élevé de la rue principale, là où elle s’achevait devant l’enceinte du palais proprement dit, et se laissa tomber. Il amorça une glissade, fit plusieurs tours sur lui-même et parvint finalement, la queue en avant, à s’arrêter, debout.

Atréju, qui s’était cramponné des deux mains au cou de Fuchur, se redressa et regarda tout autour de lui. Il s’était attendu à être accueilli d’une façon ou d’une autre, ou du moins à voir une escouade de gardiens du palais, qui lui auraient demandé qui il était et ce qu’il venait faire ici — mais on ne voyait personne alentour. Les bâtiments blancs et étincelants paraissaient désertés.

« Ils se sont tous enfuis ! » — L’idée venait de lui traverser la tête. — « Ils ont abandonné la Petite Impératrice. A moins qu’elle ne soit déjà...

— Atréju, murmura Fuchur, tu dois lui rendre le Bijou. »

Il ôta la chaîne d’or de son cou. Elle glissa au sol.

Atréju sauta du dos de Fuchur — et tomba. Il avait oublié sa blessure. Couché, il saisit le Pantakel et se le passa au cou. Puis il se redressa péniblement, en s’appuyant sur le Dragon.

« Fuchur, dit-il, où dois-je aller ? »

Mais le Dragon de la Fortune ne répondit pas. Il gisait là, comme mort.

La rue principale se terminait sur un haut mur d’enceinte blanc, devant un grand portail magnifiquement sculpté, dont les battants étaient ouverts.

Atréju clopina jusque-là, s’appuya au portail et trouva derrière un large escalier extérieur d’un blanc étincelant, qui lui semblait mener jusqu’au ciel. Il commença à grimper les marches. Il s’arrêtait de temps en temps pour reprendre des forces. Sur l’escalier blanc, il y avait des traces de sang.

Il finit par arriver en haut et vit devant lui une longue galerie. Il continua à avancer en titubant et en se retenant aux colonnes. Il traversa ensuite une cour remplie de jets d’eau et de fontaines, mais c’est tout juste s’il pouvait encore différencier ce qu’il voyait. Il progressait péniblement, comme dans un rêve. Il trouva un second portail, plus petit, et dut ensuite monter un escalier très haut, aux marches étroites. Il atteignit un jardin dans lequel tout, les arbres, les fleurs et les bêtes, était en ivoire sculpté, il franchit à quatre pattes plusieurs ponts en forme de voûte, sans parapets, qui menaient à un troisième portail, le plus petit de tous. Il continua en se traînant à plat ventre. Comme il levait les yeux, il vit un cône d’ivoire, brillant comme un miroir et, à sa cime, le Pavillon au Magnolia, d’un blanc aveuglant.

Aucun chemin, aucun escalier n’y menait.

Atréju laissa retomber sa tête sur son bras.

Aucun de ceux qui sont jamais parvenus au sommet de ce cône ou qui y parviendront jamais ne pourrait dire comment il franchit cette dernière étape. C’est une grâce qui vous est accordée.

Et pourtant Atréju se trouva soudain devant la porte qui menait à l’intérieur du Pavillon — et la Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or fut en face de lui.

Elle était assise, soutenue par de nombreux oreillers, sur un coussin rond et moelleux au milieu de la coupole de pétales, et elle le regardait. Elle paraissait infiniment douce et délicate. A quel point elle était malade, Atréju pouvait le voir à la pâleur de son visage, qui paraissait presque transparent. Ses yeux en forme d’amandes avaient la couleur de l’or sombre. Ils ne trahissaient aucune préoccupation, aucun trouble. Elle souriait. Sa petite et frêle silhouette était enveloppée dans une ample parure de soie, qui brillait d’un éclat si blanc que les pétales de magnolia paraissaient gris à côté. Elle avait l’air d’une petite fille de dix ans tout au plus, d’une beauté indescriptible, mais sa longue chevelure lisse qui tombait sur ses épaules et sur son dos était blanche comme neige.

Bastien prit peur.

A l’instant même, il venait de lui arriver quelque chose qu’il n’avait encore jamais vécu.

Jusqu’à présent, il avait pu se représenter très distinctement tout ce qui était raconté dans cette Histoire San Fin. Plusieurs choses bizarres s’étaient produites pendant la lecture de ce livre, c’était indéniable, mais on pouvait certainement leur trouver une explication. Il s’était imaginé Atréju chevauchant le Dragon de la Fortune, et le Labyrinthe, et la Tour d’Ivoire, tout cela le plus nettement du monde. Mais jusqu’à cet instant précis, il ne s’était agi que de représentations dans sa tête.

Or, quand il en était arrivé à l’endroit où il était question de la Petite Impératrice, pendant une fraction de seconde — la durée d’un éclair, pas davantage — il avait vu son visage surgir devant lui. Et pas seulement en pensée, mais bel et bien avec ses yeux ! Ce n’était pas une illusion, Bastien en était tout à fait sûr. Il avait même perçu des détails qui n’étaient pas du tout dans la description du livre, par exemple ses sourcils, qui décrivaient deux arcs très fins, comme peints à l’encre de Chine, au-dessus de ses yeux couleur d’or. Bastien savait de façon certaine que jamais dans sa vie il n’avait rien vu de plus beau que ce visage. Et au même instant il avait su également comment elle s’appelait : Enfant-Lune. Il n’y avait pas le moindre doute, c’était son nom.

Et l’Enfant-Lune l’avait regardé- lui, Bastien Balthasar Bux !

Elle l’avait regardé avec une expression qu’il n’aurait pas su définir. Etait-elle surprise, elle aussi ? Y avait-il comme une prière dans son regard ? Ou de la nostalgie ? Ou encore — oui — quoi donc ?

Il tenta de retrouver dans sa mémoire les yeux de l’Enfant-Lune, mais n’y parvint plus.

Il ne savait qu’une chose avec certitude : c’est que ce regard avait traversé ses propres yeux, qu’il était descendu le long de sa gorge, qu’il avait atteint son cœur. Il sentait encore l’empreinte brûlante qu’il avait laissée sur son passage. Il sentait que ce regard était maintenant au fond de son cœur et brillait là comme un trésor secret. Et cela lui faisait mal, un mal étrange et en même temps merveilleux.

Même si Bastien l’avait voulu, il n’aurait plus pu se défendre contre ce qui lui était arrivé. Mais il ne le voulait pas, oh non ! Au contraire. Pour rien au monde il n’aurait restitué ce trésor. Il ne voulait plus qu’une seule chose : continuer à lire, pour se trouver à nouveau auprès de l’Enfant-Lune, pour la revoir.

Il ne se doutait pas que, ce faisant, il s’engageait irréversiblement dans l’aventure la plus extraordinaire mais aussi la plus dangereuse. D’ailleurs, même s’il s’en était douté — cela n’aurait certainement pas été pour lui une raison de refermer le livre, de le mettre de côté et de ne plus jamais y toucher.

Les doigts tremblants, il chercha l’endroit où il s’était arrêté et se remit à lire.

L’horloge du clocher sonna dix heures.

11

# LE VIEILLARD DE LA MONTAGNE ERRANTE

Knock-out ou presque, en tout cas incapable de prononcer un seul mot, Atréju restait planté là et regardait la Petite Impératrice. Il ne savait ni par où commencer, ni comment se tenir. Souvent il avait tenté d’imaginer cet instant, il avait préparé les paroles qu’il devrait dire, mais tout s’était brusquement effacé de son cerveau.

Finalement, ce fut elle qui sourit et qui lui dit d’une voix douce et fragile comme celle d’un petit oiseau qui chante en dormant :

« Tu es de retour de ta Grande Quête, Atréju?

— Oui », répondit Atréju, et il baissa la tête.

« Ton beau manteau est devenu gris, poursuivit-elle après un bref silence, tes cheveux et ta peau sont gris comme la pierre. Mais maintenant tout va redevenir comme autrefois, et même plus beau. Tu verras. »

La gorge d’Atréju était serrée. Il secoua lentement la tête, de manière à peine perceptible. Alors il entendit la voix fragile déclarer :

« Tu as rempli ta mission... »

Atréju ne savait pas s’il devait prendre ces mots comme une question. Il n’osa pas lever les yeux pour le déterminer d’après l’expression du visage de son interlocutrice. Lentement, il porta la main à son cou et ôta la chaîne avec l’amulette d’or. Il la tendit dans sa paume ouverte à la Petite Impératrice, en gardant les yeux baissés. Il voulut mettre un genou à terre, comme le faisaient les messagers dans les récits et les chansons qu’il avait entendus dans les campements de son village natal, mais sa jambe blessée se déroba sous lui, il tomba aux pieds de la Petite Impératrice et resta le visage contre le sol.

Elle se pencha, ramassa AURYN et, tandis qu’elle faisait glisser la chaîne entre ses doigts blancs, elle dit :

« Tu as fait ce que tu avais à faire. Je suis très contente de toi.

— Non ! s’écria Atréju, presque brutalement. Tout était vain. Il n’y a pas de salut. »

Il y eut un long silence. Atréju avait le visage enfoui dans son bras replié et un tremblement agitait son corps. Il redoutait d’entendre sortir de ses lèvres à elle un cri de désespoir, une plainte et peut-être un blâme sévère ou même une explosion de colère. Il ne savait pas lui-même à quoi il s’attendait — mais certainement pas à ce qu’il entendait maintenant : elle riait. Elle riait doucement, amusée. Les pensées d’Atréju se brouillèrent, il crut un instant qu’elle était devenue folle. Mais ce n’était pas un rire de démente. Puis il entendit sa voix qui disait :

« Mais tu l’as pourtant ramené. »

Atréju leva la tête.

« Qui?

— Notre sauveur. »

Il la regarda dans les yeux, quêtant une explication, mais n’y vit rien que de très pur et très serein. Elle souriait à nouveau.

« Tu as rempli ta mission. Je te remercie pour tout ce que tu as fait et enduré. »

Il secoua la tête.

« Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or », bredouilla-t-il — il usait pour la première fois du titre officiel que Fuchur lui avait recommandé — « je... non, vraiment, je ne comprends pas ce que tu veux dire.

— Cela se voit, dit-elle, mais que tu le comprennes ou pas, le fait est que tu y es arrivé. Et c’est bien là l’essentiel, n’est-ce pas ? »

Atréju se tut. Il ne lui venait plus à l’esprit la moindre question. Il fixait la Petite Impératrice, bouche bée.

« Je l’ai vu, poursuivit-elle, et lui aussi m’a aperçue.

— Quand était-ce ? voulut savoir Atréju.

— Juste quand tu es entré. Tu l’as amené avec toi. »

Atréju regarda machinalement autour de lui.

« Où est-il donc? Je ne vois ici personne d’autre que toi et moi.

— Oh ! Il y a encore bien des choses qui te demeurent invisibles, répondit-elle, mais tu peux me croire. Il n’est pas encore dans notre monde. Mais nos deux mondes sont déjà si proches l’un de l’autre que nous avons pu nous voir, car, le temps d’un éclair, la mince paroi qui nous sépare encore est devenue transparente. Bientôt, il sera tout à fait avec nous et il m’appellera par ce nouveau nom que lui seul peut me donner. Alors, je serai guérie et avec moi le Pays Fantastique. »

Pendant que la Petite Impératrice parlait, Atréju, à grand-peine, s’était assis. Il leva les yeux vers elle, qui était installée un peu plus haut, sur sa couche de coussins, et c’est d’une voix légèrement voilée qu’il demanda :

« Tu connais donc depuis longtemps le message que je devais t’apporter. Ce que la Vénérable Morla m’a révélé dans les Marais de la Désolation, ce qu’a pu m’apprendre la voix mystérieuse d’Uyulala, dans l’Oracle du Sud — tout cela, tu le savais déjà ?

— Oui, dit-elle, et je le savais avant même de te charger de ta Grande Quête. »

Atréju déglutit à plusieurs reprises.

« Mais alors pourquoi, articula-t-il enfin, pourquoi m’as-tu donc laissé partir? Qu’attendais-tu de moi ?

— Rien d’autre que ce que tu as fait, répondit-elle.

— Ce que j’ai fait... » répéta Atréju lentement. Entre ses sourcils se creusa un pli de colère. « S’il en est ainsi que tu le dis, tout était bien inutile. Il était superflu que tu me charges de la Grande Quête. J’ai entendu dire que tes décisions demeuraient incompréhensibles pour nous tous. C’est possible. Mais j’ai du mal, après tout ce que j’ai vécu, à accepter placidement l’idée que tu t’es tout simplement amusée à mes dépens. »

Le regard de la Petite Impératrice devint très grave.

« Je ne me serais pas permis de m’amuser à tes dépens, Atréju, dit-elle, et je sais très bien ce que je te dois. Toutes les épreuves par lesquelles tu es passé étaient nécessaires. Je t’ai chargé de la Grande Quête — non pas à cause du message que tu as voulu m’apporter, mais parce que c’était le seul moyen de faire venir notre sauveur. Car il a participé à tout ce que tu as vécu, et il a suivi avec toi le long chemin. Tu as entendu son cri de terreur quand tu parlais avec Ygramul, au-dessus de l’Abîme Sans Fond, et tu as vu sa silhouette au moment où tu t’es trouvé devant la Porte au Miroir Magique. Tu es entré dans son image, tu l’as prise avec toi, et c’est pour cela qu’il t’a suivi car il s’est vu lui-même avec tes yeux. Et maintenant encore il perçoit chacun des mots que nous échangeons. Il sait que nous parlons de lui, que nous l’attendons et espérons sa venue. Et peut-être comprend-il maintenant que tous les tourments que tu as endurés, Atréju, s’adressent à lui, que le Pays Fantastique tout entier l’appelle ! »

Atréju regardait toujours devant lui d’un air sombre mais peu à peu le pli de colère sur son front s’était effacé.

« Comment peux-tu savoir tout cela ? demanda-t-il au bout d’un moment. Le cri dans l’Abîme Sans Fond et l’image dans le Miroir Magique... est-ce que cela aussi tu l’avais déterminé à l’avance ? »

La Petite Impératrice, qui suspendait justement AURYN à son cou, répondit :

« Ne portais-tu donc pas toujours sur toi le Miroitant? Ne savais-tu pas que par son intermédiaire j’étais toujours à tes côtés ?

— Pas toujours, répliqua Atréju. Je l’avais perdu.

— Oui, dit-elle, dans ce cas tu étais vraiment seul. Raconte-moi ce qui s’est passé pendant cette période-là. »

Atréju raconta ce qu’il avait vécu.

« Maintenant je sais pourquoi tu es devenu gris, dit la Petite Impératrice. Tu t’es trop approché du néant.

— Est-ce donc vrai, ce que Gmork le loup-garou m’a raconté à propos des créatures du Pays Fantastique, une fois qu’elles sont anéanties, à savoir qu’elles deviennent des mensonges dans le monde des enfants des hommes?

— Oui, c’est vrai », confirma la Petite Impératrice, et ses yeux d’or s’assombrirent. « Tous les mensonges furent un jour des créatures du Pays Fantastique. Ils sont de la même matière — mais ils sont méconnaissables, ils ont perdu leur être véritable. Pourtant, ce que Gmork t’a dit n’était qu’une partie de la vérité — comme il fallait s’y attendre de la part d’un être inachevé comme un loup-garou. Il existe deux chemins pour franchir la frontière qui sépare le Pays Fantastique du monde des hommes, le bon et le faux. Le faux, c’est celui qu’empruntent les êtres du Pays Fantastique quand ils sont entraînés de l’autre côté de cette horrible manière. En revanche, quand les enfants des hommes viennent dans notre monde, c’est par le bon chemin. Tous ceux qui ont séjourné parmi nous ont vécu quelque chose qu’ils ne pouvaient vivre qu’ici et quand ils sont retournés chez eux ils n’étaient plus les mêmes. Ils avaient appris à voir, parce qu’ils nous avaient vus sous notre forme véritable. Si bien qu’ils étaient aussi capables de voir leur propre monde et leurs congénères avec d’autres yeux. Là où ils n’avaient aperçu autrefois que quotidienneté, ils découvraient tout à coup merveille et mystères. C’est pour cette raison qu’ils venaient volontiers chez nous, au Pays Fantastique. Et plus notre monde devenait par là riche et florissant, moins il y avait de mensonges dans le leur et plus il était proche de la perfection, lui aussi. Ainsi, de la même façon que nos deux mondes se détruisent l’un l’autre, ils peuvent aussi s’apporter la guérison. »

Atréju réfléchit un moment, puis il demanda :

« Comment cela a-t-il commencé?

— Le malheur qui s’est abattu sur les deux mondes, répondit la Petite Impératrice, a aussi une double origine. Maintenant, tout s’est transformé en son contraire : ce qui peut rendre lucide aveugle, ce qui peut créer du neuf devient destructeur. Le salut réside chez les enfants des hommes. Il faut que l’un d’eux vienne, un seul, et qu’il me donne un nouveau nom. Il viendra. »

Atréju gardait le silence.

« Tu comprends, maintenant, Atréju, demanda la Petite Impératrice, pourquoi j’ai dû t’imposer tant de choses? C’est seulement par une longue histoire pleine d’aventures, de merveilles et de dangers que tu pouvais guider notre sauveur jusqu’à moi. Cette histoire, c’était la tienne. »

Atréju était plongé dans de profondes pensées. Finalement, il hocha la tête.

« Je comprends maintenant, Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or. Je te remercie de m’avoir choisi. Pardonne-moi ma colère.

— Tu ne pouvais pas savoir tout cela, répondit-elle d’une voix douce, et c’était également nécessaire. » Atréju hocha à nouveau la tête. Après un bref silence, il dit :

« Je suis très fatigué.

— Tu en as assez fait, Atréju, répondit-elle, voudrais-tu te reposer ?

— Pas encore. Je voudrais d’abord vivre l’heureuse issue de mon histoire. Si tu dis vrai et si j’ai rempli ma mission — pourquoi le sauveur n’est-il toujours pas ici ? Que peut-il bien attendre ?

— Oui, répéta à voix basse la Petite Impératrice, que peut-il bien attendre ? »

Bastien sentit ses mains devenir moites d’excitation.

« C’est que je ne peux pas, dit-il, je ne sais pas du tout ce que je dois faire. Et puis peut-être que le nom qui m’est venu à l’esprit n’est pas du tout le bon. »

**—**Puis-je encore te poser une question ? » demanda Atréju, reprenant le dialogue.

Elle hocha la tête en souriant.

« Pourquoi ne peux-tu recouvrer la santé que si tu reçois un nouveau nom?

— C’est seulement leur nom véritable qui donne aux êtres et aux choses leur réalité, dit-elle. Un faux nom rend tout irréel. C’est ainsi qu’opère le mensonge.

— Peut-être que le sauveur ne sait pas encore le nom exact qu’il doit te donner.

— Si, répondit-elle, il le sait. »

Puis ils demeurèrent silencieux tous les deux.

« Oui, dit Bastien, je le sais. Je l’ai su aussitôt que je t’ai vue. Mais je ne sais pas ce que je dois faire. »

Atréju leva les yeux.

« Peut-être qu’il voudrait bien venir mais qu’il ne sait pas comment il doit s’y prendre.

— Il n’a rien d’autre à faire, répondit la Petite Impératrice, qu’à m’appeler par mon nouveau nom qu’il est seul à connaître. Ce serait déjà suffisant. »

Le cœur de Bastien se mit à battre violemment. Devait-il tout simplement faire l’essai ? Et si ça ne marchait pas ? S’il se faisait des illusions ? Si ce n’était pas du tout de lui que les deux autres parlaient mais d’un autre sauveur ? Comment savoir si c’était vraiment à lui qu’ils pensaient ?

« Je me demande, reprit enfin Atréju, s’il est possible qu’il ne comprenne toujours pas que c’est de lui qu’il est question, et de personne d’autre.

— Non, dit la Petite Impératrice, il ne peut pas être sot à ce point, après tous les signes qu’il a reçus. »

« Eh bien, je vais essayer ! » dit Bastien. Mais le mot ne franchit pas ses lèvres.

Que se passerait-il si cela réussissait vraiment ? Dans ce cas, il arriverait au Pays Fantastique d’une manière ou d’une autre. Mais comment, en fait ? Peut-être lui faudrait-il subir une métamorphose ? Que deviendrait-il dans ce cas ? Peut-être qu’il aurait mal, ou bien qu’il perdrait connaissance ? Et puis, d’ailleurs, est-ce qu’il désirait vraiment aller au Pays Fantastique ? Il voulait rejoindre Atréju et la Petite Impératrice, mais certainement pas tous ces monstres qui grouillaient là-bas.

« Peut-être, fit remarquer Atréju, qu’il manque de courage?

— Du courage ? demanda la Petite Impératrice. Il faudrait donc du courage pour prononcer mon nom ?

— Dans ce cas, dit Atréju, je ne vois qu’une raison qui puisse le retenir.

— Laquelle ? »

Atréju hésita avant de la formuler :

Il ne le veut tout simplement pas. Il n’attache aucune importance ni à toi ni au Pays Fantastique. Nous lui sommes indifférents. »

La Petite Impératrice le regarda avec de grands yeux.

« Non ! Non ! s’écria Bastien. Il ne faut pas que vous croyiez cela ! Ce n’est pas ça du tout ! Oh ! Je vous en prie, je vous en prie, n’allez pas penser pareille chose de moi ! Vous m’entendez ? Ce n’est pas ça, Atréju ! »

« Il m’a promis de venir, dit la Petite Impératrice, je l’ai lu dans ses yeux. »

« Oui, c’est vrai, s’écria Bastien, et j’arrive tout de suite, il faut seulement que je réfléchisse encore une bonne fois à tout ça. Ce n’est pas si simple. »

Atréju baissa la tête et tous deux attendirent de nouveau en silence un long moment. Mais le sauveur n’apparaissait toujours pas et il n’y avait pas le moindre indice qui suggérât qu’il cherchait à se faire remarquer d’eux.

Bastien s’imaginait ce qui se passerait s’il se trouvait soudain devant eux — avec son gros corps, ses jambes torses et son visage crayeux. Il voyait très bien la déception qui se peindrait sur les traits de la Petite Impératrice quand elle lui dirait :

« Mais qu’est-ce que tu viens donc faire ici, toi ? »

Peut-être même qu’Atréju rirait.

A cette pensée, le rouge de la honte lui monta aux joues.

Ils s’attendaient naturellement à voir surgir quelque héros, un prince ou quelqu’un de ce genre. Bastien ne pouvait pas se’ montrer à eux. C’était tout à fait impossible. Il préférait endurer n’importe quoi — mais pas ça !

Quand la Petite Impératrice leva enfin les yeux, l’expression de son visage s’était modifiée. Atréju fut presque effrayé par l’intensité et la dureté de son regard. Il se souvenait d’avoir une fois déjà vu cette expression : c’était chez les Sphinx"

« Il me reste encore un moyen, dit-elle, bien que je n’en fasse pas volontiers usage. J’espérais qu’il ne m’obligerait pas à y recourir.

— Quel moyen ? demanda Atréju dans un murmure.

— Qu’il le sache ou non, il appartient déjà à l’Histoire Sans Fin. Maintenant, il n’a plus la possibilité ni le droit de se dédire. Il m’a donné sa parole et il doit la tenir. Mais je ne peux pas l’y amener toute seule.

— Qui donc, dans tout le Pays Fantastique, s’écria Atréju, peut quelque chose que, toi, tu ne puisses ?

— Un seul être, répondit-elle, s’il le veut. Le Vieillard de la Montagne Errante. »

Atréju regarda la Petite Impératrice, stupéfait.

« Le Vieillard de la Montagne Errante? répéta-t-il, soulignant chaque mot. Veux-tu dire qu’il existe ?

— En douterais-tu ?

— Les vieilles personnes, dans notre camp, racontent des histoires sur lui aux tout petits enfants, quand ils sont désobéissants et méchants. Elles disent qu’il note dans son cahier tout ce que l’on fait ou qu’on néglige de faire, et même ce que l’on pense et que l’on sent, et que tout cela reste ainsi consigné pour toujours, comme une histoire belle ou affreuse, c’est selon. J’y ai cru, moi aussi, quand j’étais petit, mais par la suite je me suis dit que ce n’était qu’un conte de nourrices pour faire peur aux enfants.

— Qui sait, dit-elle en souriant, ce qui se cache sous les contes de nourrices ?

— Tu le connais donc, l’as-tu déjà vu ? » voulut savoir Atréju.

Elle secoua la tête.

« Si je le trouve, ce sera la première fois que nous nous rencontrerons.

— Nos vieux racontent aussi, poursuivit Atréju, qu’on ne peut jamais savoir où se trouve au juste la Montagne du Vieillard, qu’elle surgit toujours quand on s’y attend le moins, une fois ici, une autre fois là, et qu’on ne peut le rencontrer que par hasard ou par un décret du destin.

— Oui, répondit la Petite Impératrice. On ne cherche pas le Vieillard de la Montagne Errante. On ne peut que le trouver.

— C’est également vrai pour toi ? demanda Atréju.

— Pour moi aussi.

— Et si tu ne le trouves pas ?

— S’il existe, je le trouverai, répliqua-t-elle avec un sourire énigmatique, et si je le trouve, il existera. »

Atréju ne comprit pas sa réponse. Il demanda d’une voix hésitante :

« Est-il... comme toi?

— Il est comme moi, répliqua-t-elle, car il est en toute chose mon contraire. »

Atréju vit bien que de cette manière il n’apprendrait rien d’elle. Par ailleurs, une autre pensée le troublait.

« Tu es mortellement malade, Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or, dit-il presque durement, et seule tu n’iras pas loin. Autant que je puisse voir, tous tes serviteurs et tes fidèles t’ont abandonnée. Fuchur et moi, nous t’accompagnerons volontiers où tu voudras, mais — pour parler franchement — je ne sais pas si les forces de Fuchur seront suffisantes. Et mon pied... eh bien, tu as constaté toi-même qu’il ne me porte plus.

— Merci, Atréju, répliqua-t-elle, merci pour ta proposition courageuse et ta fidélité. Mais je ne songe pas à vous emmener. Pour trouver le Vieillard de la Montagne Errante, il faut être seul. Et Fuchur ne se trouve plus non plus là où tu l’as laissé. Il est en un lieu où toutes ses blessures vont guérir et toutes ses forces se reconstituer. Et toi aussi, Atréju, tu y seras bientôt. »

Ses doigts jouaient avec AURYN.

« Quel est cet endroit?

— Tu n’as pas besoin de le savoir maintenant. Tu t’y rendras endormi. Et le jour viendra où tu reconnaîtras où tu te trouvais.

— Mais comment puis-je dormir », s’écria Atréju, et dans son inquiétude il oublia de s’exprimer avec les égards qu’il devait à la Petite Impératrice, « si je sais que tu peux mourir à chaque instant ! »

Elle rit à nouveau doucement.

« Je ne suis pas aussi abandonnée que tu le crois. Je te l’ai déjà dit : il y a beaucoup de choses qui te demeurent invisibles. J’ai autour de moi mes Sept Pouvoirs, qui m’appartiennent comme t’appartiennent ta mémoire, ton courage ou tes pensées. Tu ne peux ni les voir ni les entendre, et pourtant ils sont auprès de moi en cet instant même. Je vais laisser trois d’entre eux auprès de toi et de Fuchur, pour qu’ils prennent soin de vous. J’en prends quatre avec moi, ils m’accompagneront. Mais toi, Atréju, tu peux dormir tranquille. »

Comme la Petite Impératrice prononçait ces mots, toute la fatigue qui s’était accumulée en Atréju pendant sa Grande Quête s’abattit soudain sur lui comme un voile sombre. Mais ce n’était pas cette fatigue, pesante comme du plomb, que suscite l’épuisement, c’était une paisible et sereine envie de dormir. Il y avait encore tant de choses qu’il aurait voulu demander à la Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or, mais c’était comme si, par sa parole, elle avait mis un terme à tous les désirs dans son cœur, n’en laissant subsister qu’un seul, tout-puissant, celui de dormir. Ses yeux se fermèrent et, toujours en position assise, sans même que son corps s’affaissât, il glissa dans les ténèbres.

L’horloge du clocher sonna onze coups.

Atréju entendit encore, comme venant de très loin, la voix douce de la Petite Impératrice qui donnait un ordre, puis il se sentit soulevé précautionneusement par des bras puissants qui l’emportèrent.

Longtemps, il baigna dans la chaleur et l’obscurité. Plus tard, bien plus tard, il s’éveilla une fois à demi au moment où quelque chose de délicieusement liquide touchait ses lèvres desséchées et gercées et coulait le long de sa gorge. Il discerna vaguement autour de lui une sorte de grotte dont les parois semblaient entièrement en or. Il aperçut, couché à côté de lui, le blanc Dragon de la Fortune. Puis il vit, ou plutôt devina, qu’au milieu de la grotte jaillissait une source et qu’autour de cette source il y avait deux serpents qui se mordaient mutuellement la queue, un clair et un foncé...

Mais, à ce moment-là, une main invisible caressa ses yeux, cela faisait un bien indicible, et Atréju sombra à nouveau dans un sommeil profond, sans rêves.

Au même moment, la Petite Impératrice quittait la Tour d’Ivoire. Elle était couchée sur de moelleux coussins de soie, dans une litière en verre qui était portée par quatre de ses serviteurs invisibles, si bien qu’on aurait dit qu’elle se déplaçait toute seule en flottant lentement.

Ils traversèrent le Labyrinthe, ou plutôt ce qu’il en restait, ils devaient faire de fréquents détours, car beaucoup de sentiers débouchaient déjà sur le néant.

Quand ils atteignirent finalement l’extrémité de la plaine et quittèrent le Labyrinthe, les porteurs invisibles s’arrêtèrent. Ils semblaient attendre un ordre.

La Petite Impératrice se redressa sur ses coussins et jeta un coup d’oeil en arrière, vers la Tour d’Ivoire.

Et, tandis qu’elle se laissait retomber sur sa couche, elle dit :

« Continuez ! Continuez simplement n’importe où !

Un coup de vent passa dans sa chevelure couleur de neige, qui se mit à flotter, longue et lourde, derrière la litière de verre.

# 12

# LE VIEILLARD DE LA MONTAGNE ERRANTE

Les avalanches dévalaient avec un grondement de tonnerre les parois montagneuses trouées de crevasses, des tempêtes de neige se déchaînaient entre les pitons rocheux des cimes cuirassées de glace, s’engouffraient en hurlant dans les grottes et les ravins et balayaient de plus belle les vastes étendues des glaciers. Ce n’était pas du tout un temps inhabituel pour cette contrée, car la Montagne du Destin — tel était son nom — était la plus grande et la plus haute de tout le Pays Fantastique, et son sommet le plus imposant touchait littéralement le ciel.

Dans cette zone de neiges éternelles, même les alpinistes les plus téméraires ne s’aventuraient pas. Ou, plus exactement : un temps incroyablement long s’était écoulé depuis le jour où quelqu’un avait réussi cette ascension, si bien que personne ne s’en souvenait plus. C’était en effet une de ces lois incompréhensibles, comme il y en avait tant au Pays Fantastique : un conquérant des sommets ne pouvait venir à bout de la Montagne du Destin que lorsque le dernier alpiniste en date à avoir réussi cette performance était totalement oublié et qu’il ne restait plus la moindre inscription, sur de la pierre ou sur du bronze, qui en témoignât. Ainsi, celui qui menait à bien l’entreprise était-il chaque fois le premier.

A cette altitude ne pouvait subsister aucun être vivant, à l’exception de quelques Géants des Glaces — si tant est que l’on pût les compter au nombre des êtres vivants, car ils se mouvaient avec une lenteur tellement incroyable qu’ils mettaient des années pour faire un seul pas et des siècles pour une petite promenade. Aussi ne pouvaient-ils bien évidemment entretenir de rapports qu’avec leurs semblables et ils n’avaient pas la moindre idée de l’existence du reste du Monde Fantastique. Ils se tenaient pour les seuls êtres vivants de l’univers.

C’est avec d’autant plus d’effarement qu’ils lorgnaient maintenant ce petit point minuscule, tout en bas, qui progressait régulièrement vers le sommet, empruntant des chemins tortueux, des avancées rocheuses, des parois à pic étincelantes de glace sur lesquelles on pouvait à peine marcher, des crêtes aiguës comme des lames de couteau, des ravins profonds et des crevasses.

C’était la litière de verre dans laquelle reposait la Petite Impératrice et qui était portée par quatre de ses invisibles Pouvoirs. Elle se détachait à peine du paysage, car le verre de la litière ressemblait à un morceau de glace limpide et la parure blanche ainsi que la chevelure de la Petite Impératrice ne se distinguaient guère de la neige environnante.

Il y avait longtemps maintenant qu’elle était en route, bien des jours et des nuits. Sous le soleil brûlant et sous la pluie, à travers les ténèbres et sous la lueur de la lune, les quatre Pouvoirs avaient transporté la litière, toujours plus loin, comme elle leur en avait donné l’ordre, toujours plus loin, au hasard. Elle ne faisait aucune différence entre ce qu’elle était capable de supporter et ce qui pouvait être pour elle insupportable, de la même façon qu’elle avait autrefois accordé une valeur égale à tout ce qui faisait partie de son empire, que ce fût lumineux ou obscur, beau ou hideux. Elle était prête à s’exposer à tout, car le Vieillard de la Montagne Errante pouvait être partout et nulle part.

Pourtant, le choix du chemin qu’empruntaient ses quatre Pouvoirs invisibles n’était pas tout à fait dû au hasard. De plus en plus fréquemment, le néant qui avait maintenant englouti des régions entières ne leur laissait comme issue qu’une seule voie de passage. Certaines fois, ce fut un pont, une grotte ou une porte, qui leur permit de s’échapper à temps, d’autres fois, ce fut au-dessus des vagues d’un lac ou d’un bras de mer que les Pouvoirs transportèrent la litière avec la malade, car pour ces porteurs il n’y avait aucune différence entre le solide et le liquide.

Ainsi avaient-ils atteint les cimes couvertes de glace de la Montagne du Destin et s’étaient-ils mis à grimper, à grimper sans cesse, infatigables. Tant que la Petite Impératrice ne leur donnait pas un ordre différent, ils continueraient à l’emporter de plus en plus haut. Or elle gisait dans ses coussins, les yeux fermés, sans bouger. Depuis déjà longtemps. Le dernier mot qu’elle avait prononcé, c’était au moment où ils avaient quitté la Tour d’Ivoire, quand elle leur avait ordonné d’aller « n’importe où ».

La litière se déplaçait maintenant au fond d’une profonde gorge, une entaille entre deux parois rocheuses séparées l’une de l’autre par une distance à peine plus grande que la largeur de la litière. Le sol était recouvert d’une neige molle qui pouvait avoir un mètre d’épaisseur, mais les porteurs invisibles n’enfonçaient pas et ne laissaient pas même de traces derrière eux. Il faisait très sombre au fond de cette faille rocheuse car la lumière du jour n’était qu’un mince rai, tout là-haut. Le chemin montait doucement, et plus la litière s’élevait, plus le rai de lumière se rapprochait. Puis, subitement, d’une façon presque inattendue, les parois rocheuses s’écartèrent largement, découvrant au regard une vaste étendue d’un blanc étincelant. C’était le point le plus élevé de la Montagne du Destin, car elle ne culminait pas en un pic, comme la plupart des autres montagnes, mais avec ce haut plateau, aussi large qu’une région entière.

Mais voilà que sur cette surface plate s’élevait, assez curieusement, une petite montagne d’un aspect singulier. Elle était plutôt étroite et haute, un peu comparable à la Tour d’Ivoire, mais d’un bleu lumineux. Elle se composait d’un grand nombre de dents de forme bizarre, comme autant de stalactites de glaces gigantesques et renversées, dressés vers le ciel. A pet’ près à mi-hauteur de cette montagne, posé sur trois de ces dents, il y avait un oeuf de la taille d’une maison.

Formant un demi-cercle derrière cet oeuf, on voyait saillir des dents bleues, plus grosses, comme de gigantesques tuyaux d’orgue, qui composaient le sommet proprement dit. Le gros oeuf était pourvu d’une ouverture circulaire, qui avait l’air d’être une porte ou une fenêtre. Et, dans cette ouverture, venait d’apparaître un visage, qui observait la litière.

Comme si la Petite Impératrice avait senti ce regard, elle ouvrit les yeux et regarda à son tour.

« Halte ! » dit-elle doucement.

Les Pouvoirs Invisibles s’arrêtèrent.

La Petite Impératrice se leva.

« C’est lui, ajouta-t-elle. Il faut que je fasse seule la dernière partie du chemin vers lui. Attendez-moi ici, quoi qu’il puisse arriver. »

Le visage, dans l’ouverture circulaire de l’oeuf, avait disparu.

La Petite Impératrice descendit de la litière et se mit en route sur la vaste étendue de neige. Ce fut une marche pénible car elle était pieds nus et la neige était gelée. Elle brisait à chaque pas la croûte de glace et la neige gelée, dure comme du verre, déchirait ses pieds tendres. Le vent glacé malmenait sa chevelure blanche et sa parure.

Elle avait pourtant fini par atteindre la Montagne Bleue et elle s’était arrêtée devant les stalactites lisses comme du verre.

Par l’ouverture ronde et sombre du gros oeuf apparut une longue échelle, beaucoup trop longue pour que l’oeuf ait pu la contenir. Elle se déroula jusqu’au pied de la Montagne Bleue et, quand la Petite Impératrice la saisit, elle vit qu’elle était entièrement constituée de lettres accrochées les unes aux autres, chaque échelon représentant une ligne. La Petite Impératrice se mit à grimper, et tout en progressant, échelon après échelon, elle lut le texte suivant.

DEMI-TOUR ! DEMI-TOUR!

VA-T’EN ! JAMAIS, EN AUCUN ENDROIT

DE ME VOIR TU N’AS LE DROIT !

C’EST À TOI, À TOI SEULEMENT

QUE JE DOIS COUPER LA VOIE.

FAIS DEMI-TOUR ! SOIS RAISONNABLE !

SI TU PARVENAIS JUSQU’À MOI

SE PRODUIRAIT L’INCONCEVABLE :

LE DÉBUT REJOINDRAIT LA FIN.

FAIS DEMI-TOUR ! RENONCE ENFIN !

TU NE TROUVERAS SINON

QUE LE COMBLE DE LA CONFUSION.

Elle s’arrêta pour reprendre son souffle, et regarda en l’air. Il y avait encore une bonne hauteur à grimper. Elle n’avait même pas fait la moitié du chemin.

« Vieillard de la Montagne Errante, dit-elle à voix haute, si tu ne voulais pas que nous nous rencontrions, il ne fallait pas m’envoyer cette échelle de mots. C’est ton interdiction de venir qui me conduit jusqu’à toi. »

Et elle se remit à monter.

CE QUE TU FAIS, CE QUE TU ES,

J’EN SUIS LE SCRIBE, LE GARDIEN.

DES MOTS MORTS, À JAMAIS FIGÉS,

VOILÀ CE QUE LA VIE DEVIENT.

SI TU VEUX VRAIMENT PARVENIR JUSQU’À MOI,

ATTENTION AU MALHEUR QUI VEILLE!

ICI S’ACHÈVE CE QUI COMMENCE AVEC TOI.

IMPÉRATRICE ENFANT, TU NE SERAS JAMAIS VIEILLE.

VIEILLARD JE SUIS, DEPUIS TOUJOURS

DE CE QUE TU FAIS SE MOUVOIR J’ARRÊTE

LE COURS AU VIVANT IL EST INTERDIT

DE SE VOIR DANS CE QUI A PÉRI.

Une nouvelle fois, elle dut s’arrêter pour reprendre haleine.

Elle était maintenant très haut et l’échelle se balançait comme une branche dans la tempête de neige. La Petite Impératrice se cramponna aux barres de lettres glacées et grimpa les derniers échelons.

MAIS SI TU N’ÉCOUTES PAS L’AVERTISSEMENT

QUE L’ÉCHELLE DONNE, SI ÉLOQUEMMENT,

ET QUE TU ES TOUJOURS PRÊTE À ACCOMPLIR

CE QUI NULLE PART, JAMAIS, NE PEUT ADVENIR,

ALORS TANT PIS, IL EST TROP TARD :

BIENVENUE DONC CHEZ LE VIEILLARD!

Quand la Petite Impératrice eut terminé son ascension, elle poussa un léger soupir et regarda dans quel état elle se trouvait. Son ample et blanche parure était en lambeaux, elle s’était accrochée à tous les tirets, apostrophes et autres aspérités de l’échelle de lettres. Cette malveillance des lettres à son égard n’était pas une nouveauté pour elle. D’ailleurs c’était réciproque.

Devant elle, elle voyait l’oeuf et l’ouverture circulaire dans laquelle se terminait l’échelle. Elle entra. L’ouverture se referma instantanément derrière elle. Elle resta debout sans bouger dans l’obscurité et attendit la suite.

Un long moment s’écoula, il ne se passait rien.

« Me voici », finit-elle par dire d’une voix douce dans l’obscurité. Sa voix résonna comme dans une grande salle vide — ou bien était-ce une autre voix, beaucoup plus grave, qui lui avait répondu dans les mêmes termes ?

Peu à peu, elle parvint à distinguer dans les ténèbres une très faible lueur rougeâtre. Elle émanait d’un livre, ouvert, et qui flottait dans l’air au milieu de la pièce en forme d’oeuf. Il se présentait de biais, si bien qu’elle pouvait voir la reliure. Elle était en soie couleur cuivre et, comme sur le Bijou que la Petite Impératrice portait au cou, on discernait sur la soie deux serpents qui se mordaient la queue et formaient un ovale. Au centre de cet ovale figurait le titre :

L’HISTOIRE SANS FIN

Les pensées de Bastien se brouillèrent. C’était précisément le livre qu’il était en train de lire ! Il le regarda encore une fois. Oui, sans aucun doute, le livre dont il était ici question, c’était celui qu’il avait en main. Mais comment ce livre pouvait-il se trouver à l’intérieur de lui-même ?

La Petite Impératrice s’était approchée et distinguait maintenant, de l’autre côté du livre flottant, le visage d’un homme éclairé par en dessous d’une lueur bleuâtre émise par les pages ouvertes. Cette lueur venait du texte du livre, écrit en bleu-vert.

Le visage de l’homme ressemblait à l’écorce d’un très vieil arbre, tant il était sillonné de rides. Sa barbe était blanche et longue et ses yeux si profondément enfoncés dans les orbites sombres qu’on ne les voyait pas. Il portait une robe de moine bleue avec un capuchon sur la tête et tenait à la main un crayon dont il se servait pour écrire dans le livre. Il ne leva pas les yeux.

La Petite Impératrice resta longtemps à le regarder sans rien dire. On ne pouvait pas dire à proprement parler qu’il écrivait, c’était plutôt son crayon qui glissait lentement sur la page blanche, et les lettres et les mots se formaient comme d’eux-mêmes, surgissant pour ainsi dire du vide.

La Petite Impératrice lut ce qui était en train de s’écrire, et c’était précisément ce qui se passait à l’instant même, à savoir : « La Petite Impératrice lut ce qui était en train de s’écrire... »

« Tu notes tout ce qui arrive, dit-elle.

— Tout ce que je note arrive », fut la réponse. C’était à nouveau cette voix grave, sourde, qu’elle avait perçue comme un écho de sa propre voix.

L’étrange, c’était que le Vieillard de la Montagne Errante n’avait pas ouvert la bouche. Il avait transcrit ce qu’elle avait dit puis ses propres paroles, et elle les avait entendues, exactement comme si elle se souvenait qu’il venait de parler.

« Toi et moi, demanda-t-elle, et tout le Pays Fantastique — tout est consigné dans ce livre ? »

Il écrivit et en même temps elle perçut sa réponse :

« Ce n’est pas ça. Ce livre est le Pays Fantastique tout entier, y compris toi et moi.

— Et où est ce livre ?

— Dans le livre, fut la réponse qu’il nota.

— S’agit-il donc seulement d’une image et de son reflet ? » demanda-t-elle.

Il écrivit et elle l’entendit dire :

« Quelle image offre un miroir qui se reflète dans un autre miroir? Le sais-tu, Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or ? »

La Petite Impératrice resta silencieuse un moment, pendant lequel le vieillard écrivit qu’elle se taisait.

Puis elle dit doucement : « J’ai besoin de ton aide.

— Je sais, fut la réponse qu’il inscrivit.

— Oui, déclara-t-elle, il le faut. Tu es la mémoire du Pays Fantastique et tu connais tout ce qui s’est passé jusqu’à cet instant. Ne pourrais-tu pas feuilleter ton livre et voir ce qui va arriver ?

— Des pages blanches ! fut la réponse. Je ne peux que regarder en arrière, voir ce qui est arrivé. Je pouvais le lire tandis que je l’écrivais. Et je le sais parce que je l’ai lu. Et je l’ai écrit parce que c’est arrivé. Ainsi l’Histoire Sans Fin s’écrit-elle d’elle-même par ma main.

— Tu ne sais donc pas pourquoi je suis venue te trouver ?

— Non, entendit-elle répondre la voix sourde tandis qu’il écrivait. Et je voudrais que tu ne l’aies jamais fait. Par moi, tout devient immuable et définitif — même toi, Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or. Cet oeuf est ta tombe et ton cercueil. Tu es entrée dans la mémoire du Pays Fantastique. Comment veux-tu quitter jamais ce lieu ?

— Tout oeuf, répondit-elle, est le commencement d’une nouvelle vie.

— Certes, écrivit et dit le vieillard, mais seulement si sa coquille se fend.

— Tu peux l’ouvrir, s’écria la Petite Impératrice, tu m’as bien laissée entrer. »

Le vieillard secoua la tête et le nota.

« C’est ta puissance qui a obtenu ce résultat. Mais maintenant que tu es ici, tu ne l’as plus. Nous sommes enfermés pour toujours. Non, vraiment, tu n’aurais pas dû venir ! C’est la fin de l’Histoire Sans Fin. »

La Petite Impératrice sourit, elle ne semblait pas troublée le moins du monde.

« Toi et moi, dit-elle, nous n’y pouvons plus rien. Mais il y a quelqu’un qui peut encore quelque chose.

— Créer un nouveau début, écrivit le vieillard, seul le peut un enfant des hommes.

— Oui, confirma-t-elle, un enfant des hommes. »

Lentement, le Vieillard de la Montagne Errante leva les yeux et pour la première fois il regarda la Petite Impératrice. On aurait dit que ce regard venait de l’autre extrémité de : l’univers, tant il semblait surgir de loin, émerger d’un abîme de ténèbres. Elle le fixa à son tour, de ses yeux d’or, et soutint son regard. Ce fut comme un affrontement silencieux et immobile. Finalement, le vieillard se pencha à nouveau vers son livre et écrivit :

« Respecte la limite qui t’est imposée, à toi aussi.

— J’en ai l’intention, répondit-elle, mais celui dont je parle et que j’attends l’a depuis longtemps franchie. Il lit ce livre dans lequel tu écris, et perçoit chaque mot que nous disons. Il est donc avec nous.

— Exact », dit la voix du vieillard, tandis qu’il écrivait :

« Lui aussi, il appartient déjà irrévocablement à l’Histoire Sans Fin, car c’est sa propre histoire. »

« Raconte-la-moi ! ordonna la Petite Impératrice. Toi qui es la mémoire du Pays Fantastique, raconte-la-moi — depuis le début et dans les termes mêmes où tu l’as écrite ! »

La main avec laquelle le vieillard écrivait se mit à trembler.

« Si je le fais, il va me falloir aussi tout réécrire. Et ce que j’écrirai se produira de nouveau.

— Qu’il en soit ainsi ! » dit la Petite Impératrice.

Bastien commençait à se sentir mal à l’aise.

Que pouvait-elle bien avoir en tête ? Cela avait certainement un rapport avec lui. Mais si le Vieillard de la Montagne Errante lui-même se mettait à avoir la main qui tremblait...

Le Vieillard écrivit et dit :

Si l’Histoire Sans Fin

Elle-même se contient,

Dans ce livre, je le crois,

Le monde s’anéantira !

Et la Petite Impératrice répondit :

Mais si le héros nous rejoint,

Il va permettre, c’est certain,

D’une nouvelle vie l’éclosion.

 Qu’il prenne donc sa décision !

« Tu es vraiment terrible, écrivit et dit le Vieillard, cela signifie la fin sans fin. Nous allons entrer dans le cercle de l’éternel retour. Il n’y aura plus d’issue.

— Pour nous, non », répondit-elle, et sa voix n’était plus douce mais dure et pure comme le diamant. « Mais pour lui non plus — à moins qu’il ne nous sauve tous.

— Veux-tu vraiment tout remettre entre les mains d’un enfant des hommes ?

— Je le veux. »

Puis elle ajouta à voix basse :

« Ou bien connais-tu un autre moyen ? » Il y eut un long silence avant que la voix sourde du vieillard ne réponde :

« Non. »

Il était penché sur le livre dans lequel il écrivait. Son visage était dissimulé par le capuchon, on ne pouvait plus le distinguer.

« Alors fais ce dont je t’ai prié !

Le Vieillard de la Montagne Errante se soumit à la volonté de la Petite Impératrice et se mit à lui raconter l’Histoire Sans Fin, depuis le début.

A cet instant, la lueur qui émanait des pages du livre changea de couleur. Elle devint rougeâtre, comme les signes qui se formaient maintenant sous le crayon du vieillard. Même sa robe de moine et son capuchon avaient pris la couleur du cuivre. Et, tandis qu’il écrivait, on entendait résonner sa voix grave.

Bastien l’entendait lui aussi très distinctement.

Pourtant les premiers mots que prononça le vieillard lui furent incompréhensibles. C’était quelque chose comme « Tairauqitna rednaerok darnok Irak rebahni. »

Curieux, songea Bastien, pourquoi le vieillard parlait-il soudain dans une langue étrangère ? Ou peut-être s’agissait-il d’une formule magique ?

La voix du vieillard poursuivit son récit et Bastien dut la suivre.

« Telle était l’inscription que l’on pouvait lire sur la porte vitrée d’une petite boutique, mais elle ne se présentait de la sorte que pour celui qui, de l’intérieur de la pièce sombre, regardait au-dehors à travers la glace.

« Dehors, c’était un matin gris et froid de novembre et il pleuvait à verse... »

Je ne connais pas du tout cette histoire, songea Bastien, un peu déçu, elle ne se trouve pas dans le livre que j’ai lu jusqu’à maintenant. Eh bien, cette fois il est clair que je me suis bel et bien trompé pendant tout ce temps. Je croyais vraiment que le vieillard allait se mettre à raconter l’Histoire Sans Fin depuis le début.

« Soudain, la porte fut poussée avec tant de violence qu’une petite grappe de clochettes en laiton, qui était suspendue juste au-dessus, en fut ébranlée et tinta un long moment avant de s’immobiliser à nouveau.

« Celui qui avait provoqué ce tintamarre était un garçon petit et gros qui pouvait avoir dix ou onze ans. Ses cheveux brun foncé, mouillés, lui pendaient sur le visage, son manteau gouttait, trempé de pluie, et il portait un cartable fixé à l’épaule par une courroie... »

Tandis que Bastien lisait ces mots et entendait en même temps la voix grave du Vieillard de la Montagne Errante, il commença à avoir des bourdonnements d’oreilles et des éblouissements.

Ce qui était raconté là, c’était sa propre histoire ! Et elle faisait partie de l’Histoire Sans Fin. Lui, Bastien, apparaissait en tant que personnage dans le livre dont il s’était considéré jusqu’à présent comme le lecteur ! Et qui sait si un autre lecteur n’était pas justement en train de le lire, croyant à son tour n’être qu’un lecteur... et ainsi de suite jusqu’à l’infini !

Cette fois, Bastien commençait à avoir peur. Il éprouvait soudain la sensation de manquer d’air. Il avait l’impression d’être enfermé dans une prison invisible. Il voulait s’arrêter, il ne voulait plus continuer à lire.

Mais la voix grave du Vieillard de la Montagne Errante continuait à raconter,

et Bastien ne pouvait rien faire contre. Il se bouchait les oreilles, mais cela ne servait à rien car la voix résonnait à l’intérieur de sa tête. Bien qu’il sût depuis longtemps que la réalité était autre, il se cramponnait encore à l’idée que cette coïncidence avec sa propre histoire n’était que l’effet d’un hasard insensé.

mais la voix grave, impitoyablement, poursuivait

et maintenant il l’entendait, très distinctement, qui disait :

« Tu n’as pas pour deux sous de manières, sinon tu aurais au moins commencé par te présenter.

« — Je m’appelle Bastien, répondit l’enfant, Bastien Balthasar Bux. »

A cet instant précis, Bastien fit une très grave expérience : On peut être convaincu de désirer quelque chose — et même pendant des années — tant qu’on sait que ce désir est irréalisable. Mais, si l’on se trouve subitement face à la possibilité de voir ce rêve se transformer en réalité, on ne souhaite plus qu’une chose : n’avoir jamais désiré cela.

C’était en tout cas ce qui arrivait à Bastien.

Maintenant que les choses devenaient tout à fait sérieuses, son plus cher désir aurait été de s’enfuir de là. Si ce n’est que, dans son cas, il n’y avait plus de « là ». Aussi se comporta-t-il d’une façon qui à vrai dire ne pouvait pas lui servir à grand-chose : il fit le mort, tout simplement, comme un scarabée qui se met sur le dos. Il voulut faire comme s’il n’existait pas, il voulut se tenir coi, se faire aussi petit que possible.

Le Vieillard de la Montagne Errante poursuivait son récit, en même temps qu’il transcrivait une seconde fois comment Bastien avait volé le livre, comment il était allé se réfugier dans le grenier de l’école et, là, s’était mis à lire. Puis la Quête d’Atréju recommença, il se rendit chez la Vénérable Morla, trouva Fuchur dans le piège d’Ygramul au-dessus de l’Abîme Sans Fond, où il entendit le cri de frayeur poussé par Bastien. Une fois encore il reçut les soins de la vieille Urgl et les informations d’Engywuck. Il franchit les trois portes magiques, traversa l’image de Bastien et parla avec Uyulala. Puis il y eut les Géants des Vents, la Ville Fantôme, Gmork, la délivrance d’Atréju et le retour à la Tour d’Ivoire. Et entre-temps survint aussi tout ce qui était arrivé à Bastien; comment il avait allumé les bougies, comment il avait vu la Petite Impératrice et comment elle avait en vain attendu qu’il vienne. Une fois encore, elle se mit en route pour aller trouver le Vieillard de la Montagne Errante, une fois encore elle grimpa à l’échelle de lettres, pénétra dans l’oeuf, et l’entretien entre eux deux se répéta, mot pour mot, dans sa totalité, aboutissant au fait que le Vieillard de la Montagne Errante se mettait à écrire et à raconter l’Histoire Sans Fin...

Et là, tout recommençait depuis le début — sans altération ni changement — et tout se terminait de nouveau avec la rencontre de la Petite Impératrice et du Vieillard de la Montagne Errante, qui se remettait à écrire et à raconter l’Histoire Sans Fin...

... et cela continuerait jusqu’à la fin des siècles, car il était tout à fait impossible qu’un changement se produisît dans le cours des choses. Lui, Bastien, pouvait seul intervenir. Et il devait le faire s’il ne voulait pas rester lui-même prisonnier de ce cercle infernal. Il avait l’impression que l’histoire s’était déjà répétée des milliers de fois, ou bien — non, c’était plutôt comme s’il n’y avait ni avant ni après, mais que tout existât simultanément et pour toujours. Maintenant, il comprenait pourquoi la main du vieillard s’était mise à trembler. Le cercle de l’éternel retour, c’était la fin sans fin !

Bastien ne sentit pas les larmes qui lui coulaient sur le visage. Au bord de perdre connaissance, il s’écria soudain :

« Enfant-Lune, j’arrive ! »

Au même instant, plusieurs choses se produisirent :

Sous l’effet d’une formidable pression la coquille du gros oeuf vola en éclats, tandis qu’on entendait un sourd grondement de tonnerre. Puis un vent violent commença à souffler

des pages du livre que Bastien tenait sur ses genoux, si bien qu’elles se mirent à voler. Bastien sentit le souffle dans ses cheveux et sur son visage, une rafale faillit lui couper la respiration, les flammes des bougies du chandelier à sept branches se mirent à danser et se couchèrent à l’horizontale, puis une seconde rafale, encore plus puissante, s’engouffra dans le livre et les lumières s’éteignirent.

# 13

# PERELIN, LE BOIS DE LA NUIT

« Maintenant, maintenant Enfant-Lune j’arrive ! », s’écria Bastien une seconde fois à voix basse dans les ténèbres. Il sentait émaner de ce nom une force d’une douceur indescriptible, réconfortante, qui le comblait totalement. Aussi répéta-t-il encore plusieurs fois pour lui-même :

« Enfant-Lune ! Enfant-Lune ! J’arrive, Enfant-Lune ! Je suis là ! »

Mais où était-il ?

Il ne pouvait pas distinguer la moindre lueur. Pourtant ce qui l’entourait, ce n’étaient plus les ténèbres glacées du grenier, mais une obscurité chaude, veloutée, dans laquelle il se sentait à l’abri et heureux.

Toute peur, toute angoisse l’avait quitté. Il ne s’en souvenait que comme d’une chose très ancienne. Il se sentait le cœur si gai, si léger, qu’il se mit à rire doucement.

« Enfant-Lune, où suis-je ? » demanda-t-il.

Il n’avait plus conscience du poids de son corps. Il explora à tâtons ce qui se trouvait autour de lui et se rendit compte qu’il flottait. Il n’y avait plus de nattes de gymnastique, plus de sol ferme.

C’était une sensation merveilleuse et inconnue, un sentiment de délivrance, de liberté infinie. Plus rien de ce qui l’avait accablé, opprimé, ne pouvait désormais l’atteindre.

Flottait-il quelque part dans le cosmos ? Mais dans le cosmos il y avait des étoiles et il ne discernait rien de semblable. Il n’y avait que l’obscurité veloutée et ce sentiment de bien-être qu’il n’avait jamais encore éprouvé. Peut-être était-il mort ?

« Enfant-Lune, où es-tu ? »

Alors il entendit une voix fragile comme celle d’un oiseau, qui lui répondait et lui avait peut-être déjà répondu plusieurs fois sans qu’il en prît conscience. Elle était très proche et pourtant il n’aurait pas pu dire de quelle direction elle venait.

« Je suis ici, mon Bastien.

—Enfant-Lune, est-ce toi ? »

Elle se mit à rire, d’un rire curieusement chantant.

« De qui pourrait-il s’agir, sinon de moi? Tu viens pourtant bien de me donner ce beau nom. Je t’en remercie. Bienvenue à toi, mon sauveur et mon héros.

—Où sommes-nous, Enfant-Lune ?

— Je suis près de toi et tu es près de moi. »

C’était comme les dialogues que l’on a en rêve, mais Bastien savait de façon tout à fait certaine qu’il était éveillé et ne rêvait pas.

« Enfant-Lune, murmura-t-il, est-ce la fin?

— Non, répondit-elle, c’est le commencement.

— Où est le Pays Fantastique, Enfant-Lune ? Où sont tous les autres ? Où sont Atréju et Fuchur ? Est-ce que tout a disparu ? Et le Vieillard de la Montagne Errante avec son Livre ? N’existent-ils plus ?

— Le Pays Fantastique renaîtra de tes désirs, mon Bastien. Par moi, ils deviendront réalité.

— De mes désirs ? demanda Bastien, surpris.

— Tu sais pourtant, reprit la voix si douce, qu’on me nomme la Souveraine des Désirs. Que vas-tu désirer ? »

Bastien réfléchit, puis il demanda prudemment :

« A combien de désirs ai-je droit?

— Autant que tu voudras — plus il y en aura, mieux cela vaudra, mon Bastien. Le Pays Fantastique s’en trouvera d’autant plus riche et varié. »

Bastien était surpris et subjugué. Mais, comme une infinité de possibilités s’offraient subitement à lui, aucun voeu ne lui venait à l’esprit.

« Je ne sais pas », dit-il finalement.

Il y eut un silence, puis il entendit la voix fragile comme celle d’un oiseau :

« C’est grave.

— Pourquoi ?

— Parce que dans ce cas il n’y aura plus de Pays Fantastique. »

Bastien se tut, troublé. Le fait que tout dût dépendre de lui altérait un peu son sentiment de liberté illimitée.

« Pourquoi fait-il si sombre, Enfant-Lune? de manda t il.

— Les commencements sont toujours sombres, mon Bastien.

— J’aimerais bien te voir encore une fois, Enfant-Lune, tu sais, comme à cet instant où tu as posé ton regard sur moi. »

Il entendit à nouveau le rire léger, chantant.

« Pourquoi ris-tu ?

— Parce que je suis contente.

— Pourquoi donc ?

— Parce que tu viens de formuler ton premier désir.

— Vas-tu le réaliser ?

— Oui, ouvre ta main ! »

Il le fit et sentit qu’elle déposait quelque chose dans sa paume. C’était minuscule, mais cela pesait étrangement lourd. Du froid s’en dégageait et, au contact, c’était dur et inerte.

« Qu’est-ce que c’est, Enfant-Lune?

— Un grain de sable, répondit-elle. C’est tout ce qui reste de mon empire illimité. Je te l’offre.

— Merci », dit Bastien, surpris. Il ne savait vraiment pas ce qu’il devait faire de ce présent. Si au moins il s’était agi de quelque chose de vivant !

Tandis qu’il en était encore à se demander ce que l’Enfant-Lune pouvait bien attendre de lui, il sentit soudain un léger chatouillement dans sa main. Il regarda plus attentivement.

« Regarde, Enfant-Lune ! murmura-t-il. Cela commence à briller, à étinceler ! Et là — tu vois ? — une minuscule flamme. Mais non, c’est un germe ! Enfant-Lune, ce n’est pas du tout un grain de sable ! C’est une petite graine lumineuse, qui est en train de pousser !

— Bravo, mon Bastien ! entendit-il. Tu vois, c’est très facile pour toi. »

Du petit point sur la paume de Bastien montait maintenant une lueur à peine perceptible, qui s’intensifia rapidement et fit bientôt briller, au sein de l’obscurité veloutée, les deux visages d’enfants, si dissemblables, qui étaient penchés sur le prodige.

Bastien retira lentement sa main et le point lumineux continua à flotter entre eux comme une petite étoile.

Le germe poussait très vite, on pouvait le voir à l’oeil nu. Des feuilles se déployaient, et des tiges, des boutons pointaient, qui s’ouvraient en fleurs magnifiques, brillant de mille couleurs et phosphorescentes. Déjà se formaient de petits fruits qui, dès qu’ils étaient mûrs, éclataient comme des fusées miniatures et projetaient autour d’eux, comme une pluie d’étincelles multicolores, de nouvelles graines.

De ces nouvelles graines naissaient de nouvelles plantes, mais qui avaient d’autres formes, qui ressemblaient à des touffes de fougères ou à des petits palmiers, à des boules de cactus, à des prêles ou à de petits arbres noueux. Elles étaient toutes de couleurs différentes et toutes scintillaient.

Bientôt, tout autour de Bastien et de l’Enfant-Lune, aussi bien au-dessus d’eux qu’en dessous et de tous les côtés, l’obscurité veloutée fut remplie d’une prolifération de plantes lumineuses. C’était comme une vallée aux coloris éclatants, un nouveau monde lumineux flottant au cœur du néant et qui ne cessait de croître, tandis qu’au-dedans de lui, en son centre même, Bastien et l’Enfant-Lune étaient assis main dans la main et assistaient, les yeux écarquillés de stupeur, au prodigieux spectacle. Les plantes ne cessaient de présenter de nouvelles formes et de nouvelles couleurs. Des boutons de plus en plus gros s’ouvraient, des ombelles de plus en plus somptueuses en jaillissaient. Et cette poussée végétale s’effectuait dans un silence complet.

Au bout d’un moment, nombre de plantes étaient aussi hautes que des tournesols et certaines atteignaient même déjà la taille d’arbres fruitiers. Il y avait là de longues feuilles vert émeraude disposées en éventail ou en pinceau, ou bien des fleurs comme des queues de paon, couvertes d’ocelles de toutes les couleurs de l’arc-en-ciel. D’autres végétaux ressemblaient à des pagodes composées de parapluies de soie violette ouverts et superposés. Quelques troncs plus épais étaient entrelacés comme pour former une natte. Comme ils étaient translucides, ils paraissaient en verre rose, éclairé de l’intérieur. Il y avait aussi des grappes de fleurs qui faisaient penser à de gros raisins noirs et à des lampions jaunes. A maints endroits, des milliers de petits asters ruisselaient en cascades argentées et scintillantes, et des clochettes couleur d’or foncé, avec de longues étamines qui formaient comme des huppes, composaient de véritables rideaux. Et toutes ces plantes continuaient à pousser, de plus en plus denses et luxuriantes, et elles s’entremêlaient peu à peu pour composer un somptueux réseau de lumière très douce.

« Il faut que tu lui donnes un nom ! » murmura l’Enfant-Lune.

Bastien hocha la tête.

« Perelin, le Bois de la Nuit », dit-il.

Il regarda la Petite Impératrice dans les yeux — et, cette fois encore, la même chose’ lui arriva que lors de leur premier échange de regards. Il était là comme ensorcelé, les yeux fixés sur elle, sans pouvoir les détourner. Quand il l’avait vue, la première fois, elle était mortellement malade, mais à présent elle était encore plus belle, beaucoup plus belle. Son vêtement naguère déchiré était de nouveau comme neuf et sur le blanc immaculé de la soie et de sa longue chevelure venait danser le reflet de la douce lumière multicolore. Son voeu s’était réalisé.

« Enfant-Lune, balbutia Bastien, grisé, as-tu recouvré la santé ? »

Elle sourit.

« Tu ne le vois pas, mon Bastien?

— Je voudrais que les choses soient éternellement comme à présent, dit-il.

— L’instant est éternel », répondit-elle.

Bastien se tut. Il ne comprenait pas sa réponse mais n’était pas d’humeur à se creuser la tête. Il ne voulait rien de plus qu’être assis devant elle, à la regarder.

Autour d’eux, le taillis de plantes lumineuses se propageait, formant peu à peu un épais treillage, un tissu de couleurs vives qui les enveloppait comme une grande tente ronde composée de tapis magiques. Aussi Bastien ne pouvait-il prêter aucune attention à ce qui se passait à l’extérieur. Il ne savait pas que Perelin ne cessait de croître et de s’étendre et que les plantes devenaient de plus en plus grandes. Des graines continuaient à tomber partout, comme une pluie d’étincelles, et de nouveaux germes en jaillissaient.

Mais Bastien était plongé dans la contemplation de l’Enfant-Lune.

Il n’aurait pas pu dire combien de temps s’était écoulé quand il entendit à nouveau la voix fragile :

« Pourquoi m’as-tu fait attendre si longtemps? demandait-elle. Pourquoi m’as-tu contrainte à me rendre chez le Vieillard de la Montagne Errante ? Pourquoi n’es-tu pas venu quand je t’ai appelé ? »

Bastien avala sa salive.

« C’était parce que — commença-t-il sur un ton embarrassé — je me disais — il y avait toutes les raisons possibles, y compris la peur — mais en vérité j’avais surtout honte, Enfant-Lune. »

Elle le regarda d’un air surpris.

« Honte? Et pour quel motif ?

— Eh bien, dit Bastien d’une voix hésitante, je pense que tu attendais certainement quelqu’un qui te convienne.

— Et toi ? demanda-t-elle. Ne me conviens-tu pas ?

— C’est-à-dire, balbutia Bastien, et il se sentit rougir — je voulais dire quelqu’un qui soit courageux, fort et beau — un prince ou l’équivalent — en tout cas pas quelqu’un comme moi. »

Il avait baissé les yeux et il l’entendit rire à nouveau, de son rire léger et chantant.

Il y eut un long silence et, quand Bastien leva les yeux, il vit que l’Enfant-Lune s’était penchée vers lui. Son visage, tout proche, était sérieux.

« Je veux te montrer quelque chose, mon Bastien, dit-elle, regarde-moi dans les yeux. »

Bastien le fit, bien que son cœur se fût mis à battre et qu’il éprouvât un léger vertige.

Alors, dans le miroir doré de ses yeux, il vit une silhouette, d’abord petite et lointaine mais qui grossissait peu à peu et devenait de plus en plus distincte. C’était un garçon, à peu près de son âge, mais très mince et d’une merveilleuse beauté. Son attitude était droite et fière, son visage distingué, fin et viril. Il ressemblait à un jeune prince oriental. Il portait un turban en soie bleue, comme la casaque brodée d’argent qui lui descendait jusqu’aux genoux. Ses jambes étaient enserrées dans de hautes bottes rouges, en cuir mince et souple, aux pointes relevées. Il portait sur les épaules un manteau d’argent scintillant qui descendait jusqu’au sol, avec un col très haut. Ce qu’il y avait de plus beau chez ce jeune garçon, c’étaient ses mains, qui paraissaient fines, racées et en même temps d’une force peu commune.

Ravi, émerveillé, Bastien regardait cette image. Il ne parvenait pas à se rassasier de cette vision. Il s’apprêtait justement à demander qui était ce charmant fils de roi, lorsque la pensée qu’il s’agissait de lui-même le traversa soudain, comme un éclair.

C’était son propre reflet dans les yeux d’or de l’Enfant-Lune !

Ce qui se passa en lui à cet instant-là est bien difficile à décrire. C’était un ravissement qui l’arrachait à lui-même, un peu comme s’il perdait conscience, et quand il fut tout à fait revenu à lui, il se retrouva sous la forme de ce beau jeune homme dont il avait aperçu l’image.

Il se regarda. Tout était comme dans les yeux de l’Enfant-Lune : les bottes rouges, en cuir mince et souple, la casaque bleue brodée d’argent, le turban, le long manteau scintillant, la silhouette générale et — autant qu’il pût s’en rendre compte — le visage également. Surpris, il regarda ses mains.

Puis il se tourna vers l’Enfant-Lune.

Elle n’était plus là !

Il était seul dans l’espace sphérique délimité par le fourré de plantes luminescentes.

« Enfant-Lune ! cria-t-il dans toutes les directions. Enfant-Lune ! »

Mais il ne reçut aucune réponse.

Désemparé, il se rassit. Que devait-il faire maintenant ? Pourquoi l’avait-elle abandonné ? Où devait-il aller — si du moins il pouvait aller quelque part et ne se trouvait pas pris comme un rat ?

Tandis qu’il était assis là et cherchait à comprendre ce que l’Enfant-Lune pouvait bien vouloir susciter en le quittant ainsi sans explications ni au revoir, ses doigts jouaient avec une amulette d’or qui était suspendue à une chaîne qu’il portait autour du cou.

Il l’examina et poussa une exclamation de surprise.

C’était AURYN, le Bijou, le Miroitant, l’emblème de la Petite Impératrice, qui faisait de celui qui le portait son ambassadeur. L’Enfant-Lune lui avait laissé son pouvoir sur tous les êtres et les choses du Pays Fantastique. Et tant qu’il porterait cet emblème, ce serait comme si elle était auprès de lui.

Bastien considéra longuement les deux serpents, le clair et le foncé, qui se mordaient la queue et formaient un ovale. Puis il retourna le médaillon et, à sa grande surprise, trouva sur le revers une inscription. C’étaient quatre petits mots, dans des caractères curieusement entrelacés :

FAIS

CE QUE

VOUDRAS

Il n’avait jamais été question de cela jusqu’à présent dans l’Histoire Sans Fin. Atréju n’avait-il pas remarqué cette inscription ?

Mais maintenant c’était sans importance. La seule chose importante, c’était que ces mots lui donnaient l’autorisation, non, le mettaient bien plutôt en demeure de faire tout ce dont il avait envie.

Bastien s’approcha du mur que constituait le taillis de plantes aux coloris éclatants, pour voir s’il pouvait se glisser au travers, et à quel endroit, et il constata avec satisfaction que les plantes se laissaient repousser sur le côté comme un simple rideau. Il sortit.

La croissance des plantes nocturnes, à la fois douce et témoignant d’une vigueur toute primitive, s’était poursuivie entre-temps sans interruption et Perelin était devenu une forêt telle qu’aucun oeil humain avant Bastien n’en avait encore contemplée.

Les plus gros troncs avaient. maintenant la hauteur et le diamètre de clochers ’d’églises — et pourtant ils continuaient encore à pousser, ils n’en finissaient pas de pousser. A certains endroits, les colonnades géantes à l’éclat laiteux étaient déjà si étroitement serrées les unes contre les autres qu’il paraissait impossible de se faufiler entre elles. Et toujours, comme une pluie d’étincelles, de nouvel-les graines tombaient au sol.

Tandis qu’il se promenait sous le dôme de lumière de cette forêt, Bastien prenait grand soin de ne piétiner aucun des germes luminescents qui jonchaient le sol, mais bientôt la chose se révéla impossible. Il n’y avait tout simplement plus le moindre bout de terre, pas même de la largeur d’un pied, où il n’y eût pas une graine en train de lever. Aussi finit-il par ne plus s’en soucier et il poursuivit son chemin en passant là où les troncs géants lui laissaient suffisamment de place.

Bastien jouissait de sa propre beauté. Qu’il n’y ait là personne pour l’admirer ne le dérangeait absolument pas. Au contraire, il était content d’avoir ce plaisir pour lui tout seul. Il ne tenait nullement à l’admiration de ceux qui s’étaient jusque-là moqués de lui. Maintenant, cela lui était égal. Il avait presque pitié d’eux en y pensant.

Dans cette forêt où l’on ne connaissait pas les saisons ni même l’alternance du jour et de la nuit, l’expérience du temps n’avait rien à voir avec ce que Bastien avait pu connaître jusqu’à ce jour. Aussi ne savait-il pas depuis combien de temps il se promenait dans la forêt. Pourtant, peu à peu, sa joie d’être beau se métamorphosait en quelque chose de différent : c’était comme si sa beauté allait de soi. Non pas qu’il en fût moins heureux, mais il avait l’impression qu’il en avait toujours été ainsi.

Il y avait à cela une raison que Bastien ne comprendrait que plus tard, beaucoup plus tard, et dont il n’avait pas encore la moindre idée. C’est qu’en échange de la beauté qui lui avait été accordée, il avait dû oublier peu à peu qu’il avait jadis été gros et qu’il avait eu les jambes torses.

Et, même s’il s’en était rendu compte, il ne se serait certainement pas attaché particulièrement à ce souvenir. Mais l’oubli s’installait en lui, insensiblement. Et quand le souvenir eut totalement disparu de sa mémoire, il lui sembla qu’il avait toujours été tel qu’il était à présent. Ainsi son désir d’être beau se trouva-t-il apaisé, car quelqu’un qui l’a toujours été n’a plus besoin de souhaiter le devenir.

A peine en était-il arrivé là qu’il ressentit une certaine insatisfaction et qu’un nouveau désir s’éveilla en lui. Il ne pouvait se contenter d’être seulement beau ! Il voulait aussi être fort, plus fort que les autres. Le plus fort de tous !

Au bout d’un moment, il commença à avoir faim. Il cueillit çà et là quelques fruits lumineux aux formes étranges et vérifia prudemment s’ils étaient comestibles ou non. Non seulement ils l’étaient — constata-t-il avec soulagement — mais ils avaient même un goût excellent, tantôt âpre, tantôt sucré, tantôt un peu amer, mais toujours absolument délicieux. Il les mangeait l’un après l’autre, tout en continuant à marcher, et il sentait à chaque bouchée qu’une force merveilleuse lui coulait dans les veines.

Entre-temps, le taillis luminescent que formait le Bois de Perelin tout autour de lui était devenu si dense qu’il lui bouchait complètement la vue. Des lianes et des plantes à racines aériennes s’étaient en outre mises à pousser à leur tour et, s’entremêlant au taillis, elles constituaient un fourré impénétrable. Bastien se fraya un chemin en frappant avec le tranchant de la main, et une brèche s’ouvrit dans le fourré, comme s’il avait utilisé une machette ou une serpe. La trouée se referma immédiatement derrière lui, aussi parfaitement que si elle n’avait jamais existé.

Il continua, mais bientôt un mur d’arbres géants lui barra la voie, les troncs se dressaient les uns à côté des autres sans laisser d’intervalle.

Bastien s’agrippa des deux mains à l’écorce — et sépara deux troncs en les faisant plier ! Derrière lui, la brèche se referma sans bruit.

Bastien poussa un cri de jubilation sauvage. Il était le maître de la forêt !

Pendant un moment, il prit plaisir à se frayer un chemin à travers la jungle, comme un éléphant qui a entendu le Grand Appel. Ses forces ne se relâchaient pas, pas un instant il ne dut s’arrêter pour reprendre son souffle, il n’avait ni point de côté ni battement de cœur, il ne transpirait même pas.

Mais finalement il se calma et l’envie le prit de contempler une fois son royaume, Perelin, d’un lieu plus élevé, afin de voir jusqu’où il s’étendait déjà.

Il regarda en l’air, cracha dans ses mains, saisit une liane et commença à se hisser sans même s’aider de ses jambes, rien qu’avec ses mains, comme il l’avait vu faire à des artistes de cirque. Un souvenir qui paraissait appartenir à des jours depuis longtemps révolus lui revint en mémoire : l’image, pâlie par le temps, de ces cours de gymnastique où il se balançait comme un sac de farine à l’extrémité inférieure de la corde, devant la classe hilare. Il ne put s’empêcher de sourire. Si ses camarades avaient pu le voir à présent, ils en seraient certainement restés bouche bée. Ils auraient été fiers de le connaître. Mais lui ne leur aurait même pas prêté attention.

Sans s’arrêter une seule fois, il finit par atteindre la branche d’où pendait la liane. Il s’assit à califourchon dessus. La branche était aussi large qu’un tonneau et phosphorescente; une lueur rougeâtre en émanait. Bastien se redressa prudemment et se dirigea vers le tronc en s’aidant de ses bras comme de balanciers. Ici aussi, un épais taillis de plantes grimpantes barrait le chemin, mais il parvint sans peine à se frayer un passage.

Même à cette altitude, le tronc était si gros que cinq hommes n’auraient pu en embrasser la circonférence. Une autre branche latérale, qui partait du tronc un peu plus haut et dans une autre direction, n’était pas accessible pour Bastien de l’endroit où il se trouvait. Il saisit d’un bond une racine aérienne, s’y balança pour prendre de l’élan, sauta et réussit à agripper la branche qu’il visait. De là, il parvint à se hisser jusqu’à une autre branche, encore plus haut. Il se trouvait au moins à cent mètres du sol mais n’en pouvait rien voir : la densité des feuilles et des branches luminescentes était telle qu’elle bouchait complètement la vue.

C’est seulement quand il eut atteint le double de cette hauteur qu’il y eut, ici et là, des zones dégagées permettant une vue panoramique. Mais l’affaire commençait à se compliquer, précisément parce qu’il y avait de moins en moins de branches. Il avait presque atteint le sommet quand il dut finalement s’arrêter parce qu’il ne trouvait plus rien à quoi se cramponner que le tronc lisse et nu qui avait encore la grosseur d’un poteau télégraphique.

Bastien leva les yeux et vit que ce tronc, ou cette tige, se terminait une vingtaine de mètres plus haut par une énorme fleur lumineuse rouge foncé. Il n’avait pas une idée claire sur la manière de parvenir jusque-là. Mais il fallait qu’il y arrive car il ne voulait pas demeurer où il était. Il étreignit donc le tronc et grimpa les vingt derniers mètres comme un acrobate. Le tronc oscillait de droite et de gauche et pliait comme un brin d’herbe dans le vent.

Il se trouva finalement juste sous la fleur, qui s’ouvrait comme une tulipe. Il réussit à passer une main entre les pétales. Cela lui donna une prise, il les écarta davantage et se hissa dans la fleur.

Il resta un instant allongé car cette fois il était tout de même hors d’haleine. Mais bien vite il se redressa et jeta un coup d’oeil circulaire par-dessus le bord de la fleur géante d’un rouge luminescent, comme s’il s’était trouvé sur la hune d’un bateau.

Le spectacle était grandiose !

La plante au sommet de laquelle il se trouvait était une des plus hautes de toute la jungle, si bien que son regard portait très loin. Au-dessus de lui, c’était toujours cette même obscurité veloutée, comme un ciel nocturne sans étoiles, mais au-dessous s’étendaient à perte de vue las cimes des arbres de Perelin, dans une symphonie de couleurs qui l’amena au bord des larmes.

Il demeura longtemps à s’imbiber de cette image. C’était son royaume ! Il l’avait créé lui-même ! Il était le seigneur de Perelin !

Une fois encore, un cri de jubilation sauvage s’éleva au-dessus de la jungle lumineuse.

Tandis que la croissance des plantes nocturnes se poursuivait en silence, lente et irrésistible.

# 14

# GOAB, LE DÉSERT DES COULEURS

Normalement, lorsque Bastien ouvrit les yeux, après avoir dormi longtemps d’un sommeil profond dans la fleur géante, il vit encore au-dessus de sa tête la voûte noire et veloutée du ciel nocturne. Puis il s’étira et fut satisfait de sentir dans ses membres la force merveilleuse.

Un nouveau changement venait de se produire en lui sans qu’il s’en rendît compte. Son voeu de devenir fort s’était réalisé.

Quand il se leva et jeta un coup d’oeil par-dessus le bord de la fleur géante, il constata que Perelin avait petit à petit cessé de s’accroître. L’aspect du Bois de la Nuit n’avait guère changé. Bastien ne savait pas que c’était en rapport avec le fait que son voeu venait d’être exaucé et qu’il avait en même temps perdu le souvenir de sa faiblesse et de sa maladresse. Il était beau et fort, et pourtant cela ne lui suffisait pas vraiment. Etre beau et fort, cela n’avait de valeur que si l’on était aussi endurci, coriace comme un guerrier spartiate. Ou comme Atréju. Mais sous ces arbres lumineux, où l’on n’avait qu’à tendre la main pour cueillir des fruits, les occasions étaient rares.

A l’est, les premières lueurs nacrées de l’aube commençaient à rosir l’horizon de Perelin. Et plus il faisait clair, plus la phosphorescence des plantes nocturnes pâlissait.

« Bien, songea Bastien, je me disais déjà qu’il ne ferait plus jamais jour. »

Il s’assit et réfléchit à ce qu’il avait maintenant envie de faire. Il pouvait certes, en tant que maître de Perelin, se frayer des chemins là où il le désirait. Il pouvait passer des jours, des mois, peut-être des années à explorer son domaine. La jungle était beaucoup trop vaste pour qu’il ne trouve jamais le moyen d’en sortir. Quelle que fût la beauté des plantes nocturnes, ce n’était pas, à la longue, ce qu’il fallait à Bastien. Ce serait tout de même autre chose de traverser, par exemple, un désert — le plus grand désert du Pays Fantastique. Oui, voilà au moins une chose dont il y aurait lieu d’être vraiment fier !

A l’instant même, Bastien sentit qu’une violente secousse traversait toute la plante géante. Le tronc s’inclina, on entendit un froissement et un bruit d’éboulement. Bastien dut se cramponner pour ne pas rouler hors de la fleur qui à force de se courber était maintenant à l’horizontale. La vision du Bois de Perelin qui s’offrit à lui était effrayante.

Le soleil s’était entre-temps levé et éclairait un spectacle de dévastation. Il ne restait pratiquement plus rien des vigoureuses plantes nocturnes. En moins de temps encore qu’elles n’en avaient mis à se former, elles se décomposaient dans la lumière crue du soleil en une sorte de poussière ou de sable fin et coloré. Çà et là se dressaient les souches de quelques arbres géants, qui s’effritaient comme le font les tours des châteaux de sable, quand l’eau s’évapore. La dernière plante qui semblait encore résister était celle au sommet de laquelle se trouvait Bastien. Mais quand il voulut se retenir aux pétales, ils tombèrent en poussière entre ses mains et furent emportés par le vent comme un nuage de sable. Maintenant que plus rien n’empêchait de distinguer le sol, il vit aussi à quelle hauteur vertigineuse il se trouvait. S’il ne voulait pas courir le danger de dégringoler, il fallait qu’il essaie de descendre le plus vite possible.

Prudemment, afin de ne pas provoquer de secousse inutile, il sortit de la fleur et s’installa à califourchon sur la tige qui était maintenant courbée comme une canne à pêche. A peine l’avait-il fait que toute la fleur, derrière lui, tombait, pulvérisée dans sa chute en un nuage de sable rouge.

Bastien continua à progresser avec la plus grande circonspection. Plus d’un autre n’aurait pas supporté la vue des abîmes redoutables au-dessus desquels il flottait et, saisi de panique, serait tombé, mais Bastien n’éprouvait aucun vertige et conservait des nerfs d’acier. Il savait qu’un seul mouvement inconsidéré pouvait faire se briser la fleur. Il ne devait pas commettre la moindre étourderie. Il continua lentement à avancer et atteignit enfin l’endroit où le tronc redevenait vertical. Il l’étreignit et se laissa glisser, centimètre par centimètre. Plus d’une fois, de gros nuages de poussière colorée se déversèrent sur lui. Il n’y avait plus la moindre branche latérale et, quand un moignon de branche saillait encore du tronc, il se brisait aussitôt que Bastien cherchait à s’en faire un point d’appui. Au fur et à mesure qu’il descendait, le tronc devenait de plus en plus gros et il n’était plus possible de l’étreindre. Pourtant, Bastien se trouvait encore très haut au-dessus du sol. Il s’arrêta pour réfléchir à ce qu’il pouvait bien faire.

Mais une nouvelle secousse qui ébranla le tronc gigantesque le dispensa de poursuivre ses réflexions. Ce qui restait de la plante s’éboula d’un coup pour former un cône pointu du haut duquel Bastien fut brutalement précipité. Il roula un certain nombre de fois sur lui-même et finit par s’immobiliser au pied du cône. La poussière colorée qui s’éboulait commença à l’ensevelir mais il parvint à se dégager, fit tomber le sable qu’il avait dans les oreilles et sur ses vêtements et cracha vigoureusement à plusieurs reprises. Puis il regarda autour de lui.

Le spectacle qui s’offrit à sa vue était stupéfiant : le sable était partout animé d’un lent mouvement de ruissellement. Une sorte de courant étrange agité de remous portait le sable ici ou là, l’amassait en collines et en dunes de hauteurs et de dimensions tout à fait inégales, mais toujours d’une cou-leur bien déterminée. Tout le sable bleu clair se rassemblait pour composer un tas bleu clair, le sable vert rejoignait un tas vert et le violet un tas violet. Perelin se désintégrait pour devenir un désert, mais quel désert !

Bastien était monté sur une dune de sable pourpre et il ne voyait rien autour de lui qu’une suite de collines de toutes les couleurs imaginables. Car chaque colline se caractérisait par sa nuance qu’on ne retrouvait nulle part ailleurs. La plus proche était bleu cobalt, il y en avait une autre jaune safran, derrière scintillait une colline rouge cramoisi, puis venaient une indigo, une vert pomme, et d’autres bleu ciel, orange, rose pêche, mauve, bleu turquoise, lilas, vert mousse, rubis, jaune indien, vermillon, bleu lapis-lazuli. Et cela continuait ainsi d’un horizon à l’autre, aussi loin que l’oeil pouvait voir. Des ruisseaux de sable doré et argenté serpentaient entre les collines et assuraient la séparation des couleurs.

« Voici Goab, dit Bastien à voix haute, le Désert des Couleurs ! »

Le soleil était de plus en plus haut dans le ciel et il faisait chaud à mourir. L’air se mit à vibrer au-dessus des dunes de sable multicolore et Bastien se rendit compte que sa situation devenait maintenant délicate. Il ne pouvait pas rester dans ce désert, c’était évident. S’il ne réussissait pas à en sortir, il périrait sous peu.

Machinalement, il porta la main à sa poitrine, là où se trouvait l’emblème de la Petite Impératrice, dans l’espoir qu’il le guiderait. Puis il se mit courageusement en route.

Il escalada les dunes, l’une après l’autre, les redescendit, l’une après l’autre, ses pieds enfonçaient dans le sable, heure après heure il progressait, péniblement, sans jamais rien apercevoir d’autre que des collines et encore des collines. Seules les couleurs changeaient sans cesse. Ses ressources physiques fabuleuses ne lui servaient plus à rien maintenant, car la force ne suffit pas pour venir à bout de l’immensité d’un désert. Le soleil était devenu un tourbillon de feu au milieu du ciel. Il y avait déjà longtemps qu’il avait atteint le zénith et il semblait ne plus vouloir en bouger.

Bastien marchait, marchait sans relâche. Ses yeux brûlaient et sa langue avait la consistance d’un morceau de cuir. Mais il ne s’avouait pas vaincu. Son corps était déshydraté et le sang dans ses veines devenait si épais que c’est à peine s’il pouvait encore circuler. Mais Bastien avançait toujours, lentement, pas à pas, sans jamais accélérer son allure ni s’arrêter, comme le font dans le désert les marcheurs expérimentés. Il ne prêtait pas attention à la soif qui torturait son corps. En lui s’était éveillée une volonté de fer dont ni la fatigue ni les privations ne pouvaient venir à bout.

Il se souvint combien il se décourageait vite autrefois. Il avait entrepris des centaines de choses auxquelles il avait renoncé dès la première difficulté. A l’époque, il se souciait constamment de sa nourriture et éprouvait une peur ridicule à l’idée d’être malade ou de souffrir. Tout cela était loin désormais.

Cette traversée du Désert des Couleurs de Goab, qu’il effectuait à présent, personne ne l’avait jamais entreprise avant lui, et nul autre après lui ne se risquerait à la faire.

Et personne n’en saurait vraisemblablement jamais rien.

Cette dernière idée remplissait Bastien de regret. Mais on ne pouvait la repousser. Tout laissait penser que Goab était tellement immense, que jamais il n’en atteindrait la limite. La perspective de devoir tôt ou tard mourir, malgré toute, son endurance, ne lui faisait pas peur. Il supporterait la mort sereinement et avec dignité, comme les chasseurs avaient coutume de le faire dans le peuple d’Atréju. Mais comme personne ne se risquait dans ce désert, il n’y aurait personne non plus pour propager la nouvelle de la mort de Bastien. Il serait tout simplement considéré comme disparu et ce serait comme s’il n’était jamais venu au Pays Fantastique ni dans le Désert de Goab.

Tandis que, poursuivant sa route, il se faisait ces réflexions, une idée lui vint subitement. Il se dit que le Pays Fantastique était tout entier contenu dans le livre qu’écrivait le Vieillard de la Montagne Errante. Et ce livre, c’était l’Histoire Sans Fin qu’il avait lui-même lue dans le grenier. Peut-être que tout ce qu’il était en train de vivre se trouvait aussi dans ce livre. Il pouvait donc très bien se faire qu’un autre le lise un jour — ou soit même justement en train de le lire. Dans ce cas, il était possible de faire signe à ce quelqu’un.

La colline de sable sur laquelle se tenait Bastien était bleu outremer. Séparée d’elle par une petite vallée, il y avait une dune d’un rouge de feu. Bastien alla recueillir dans ses deux mains un peu de sable rouge et revint à la colline bleue. Il répandit sur son flanc une traînée de sable rouge. Puis il retourna chercher du sable rouge et renouvela l’opération à plusieurs reprises. Au bout d’un moment, le sable qu’il avait répandu dessinait trois énormes lettres rouges sur fond bleu :

B  B  B

Il contempla son œuvre avec satisfaction. Personne ne pourrait lire l’Histoire Sans Fin sans voir ce signe de sa présence ici. Quoi qu’il advînt de lui par la suite, on saurait où il avait été.

Il s’assit au sommet de la colline couleur de feu et se reposa un peu. Les trois lettres brillaient sous le soleil cru du désert.

A nouveau, une partie des souvenirs qu’il gardait du Bastien qu’il avait été dans le monde des hommes s’étaient effacés. Il ne savait plus qu’il avait autrefois été très sensible et peut-être même parfois douillet. Sa résistance, son endurance le remplissaient de fierté. Mais, déjà, un nouveau voeu s’annonçait. « Je n’ai certes pas peur, se disait-il à lui-même selon son habitude, mais ce qui me manque, c’est le véritable courage. Etre capable d’endurer des privations, de tenir bon dans l’épreuve, c’est magnifique. Mais l’intrépidité, la vaillance, c’est tout à fait autre chose. Je voudrais qu’il m’arrive une véritable aventure, qui exige un courage insensé. Ici, dans ce désert, on ne peut rencontrer personne. Pourtant, ce serait fabuleux de rencontrer une créature dangereuse — qui serait moins hideuse qu’Ygramul, mais beaucoup plus dangereuse. Il faudrait qu’elle soit très belle et en même temps l’être le plus dangereux de tout le Pays Fantastique. Je l’affronterais et... »

Bastien n’alla pas plus loin car, au même instant, il sentit le sol du désert vibrer sous ses pieds. C’était une sorte de grondement, mais tellement grave qu’on le ressentait plus qu’on ne l’entendait.

Bastien se retourna et vit surgir dans le désert, du fond de l’horizon, une apparition qu’il ne put tout d’abord s’expliquer. Il y avait quelque chose, là-bas, qui filait comme une boule de feu. A une vitesse incroyable, la chose décrivit un vaste cercle autour de l’endroit où se trouvait Bastien puis, subitement, elle fondit droit sur lui. Dans l’air vibrant de chaleur, qui faisait vaciller les contours des objets comme autant de flammes, l’être ressemblait à un démon de feu en train de danser.

La peur s’empara de Bastien et, avant même d’avoir pris le temps de réfléchir, il avait couru jusqu’à la petite vallée séparant les dunes rouges et bleues pour se dérober à la vue de l’être de feu qui se ruait sur lui. Mais à peine fut-il en bas qu’il eut honte de sa peur et la réprima en lui.

Il porta la main à sa poitrine, toucha AURYN et sentit tout le courage auquel il venait justement d’aspirer affluer dans son cœur et le remplir tout entier.

Alors il entendit de nouveau ce sourd grondement qui faisait trembler le sol du désert, mais cette fois tout près de lui. Il leva les yeux.

Au sommet de la dune rouge feu se dressait un lion gigantesque. Il se trouvait juste dans l’axe du soleil, si bien que sa puissante crinière flamboyait autour de sa face comme une couronne de flammes. Mais cette crinière, de même que le reste du pelage, n’était pas jaune, comme c’est ordinairement le cas chez les lions, elle était du même rouge feu que le sable sur lequel la bête se tenait.

Le lion semblait ne pas avoir aperçu le jeune garçon, minuscule comparé à lui, qui se tenait dans le creux entre les deux dunes; il regardait plutôt les lettres rouges qui couvraient le versant de la colline opposée. Puis il fit à nouveau entendre sa voix puissante, grondante :

« Qui a fait cela?

— C’est moi, dit Bastien.

— Qu’est-ce que cela veut dire ?

— C’est mon nom, répondit Bastien, je m’appelle Bastien Balthasar Bux. »

Alors, seulement, le lion tourna les yeux vers lui et Bastien eut le sentiment d’être enveloppé d’un manteau de flammes qui allait le réduire en cendres à l’instant même. Mais cette impression ne dura pas, il soutint le regard du lion.

« Moi, je suis Graograman, dit le puissant animal, le Seigneur du Désert des Couleurs, que l’on appelle également la Mort Multicolore. »

Ils étaient face à face, leurs regards se croisaient et Bastien sentait la puissance meurtrière qui émanait de ces yeux.

Ce fut comme un affrontement invisible. Ils mesuraient leurs forces. Et finalement le lion baissa les yeux. De sa démarche lente et majestueuse, il descendit de la dune. Quand il posa les pattes sur le sable bleu outremer, il changea de couleur, son pelage et sa crinière devinrent bleus également. Le gigantesque animal resta un moment debout devant Bastien qui devait lever les yeux pour le regarder, comme une souris qui regarderait un chat, puis, soudain, Graograman se coucha et inclina sa tête jusqu’au sol devant le petit garçon.

« Maître, dit-il, je suis ton serviteur et j’attends tes ordres !

— Je voudrais quitter ce désert, déclara Bastien, est-ce que tu peux m’emmener au-delà ? » Graograman secoua sa crinière.

« Cela m’est impossible, maître.

— Pourquoi ?

— Parce que je porte le désert avec moi. » Bastien ne pouvait pas comprendre ce que le lion entendait par là.

« N’y a-t-il aucune autre créature, demanda-t-il, qui puisse m’emmener loin d’ici?

— Comment serait-ce possible, maître ? répondit Graograman. Là où je suis, il ne peut exister le moindre être vivant. Ma seule présence suffit à réduire en un petit tas de cendres les créatures les plus puissantes et les plus redoutables à mille lieues à la ronde. C’est pour cela que l’on m’appelle la Mort Multicolore et le Roi du Désert des Couleurs.

— Tu te trompes, dit Bastien, tous les êtres ne sont pas réduits en cendres dans ton royaume. Moi, par exemple, je te résiste, comme tu peux le voir.

— C’est parce que tu portes le Miroitant, maître. AURYN te protège, même face à moi, la plus meurtrière de toutes les créatures du Pays Fantastique.

— Veux-tu dire par là que si je n’avais pas le Bijou, je devrais moi aussi être réduit à un petit tas de cendres ?

— Oui, maître, et la chose se produirait, même si pour ma part je le regrettais. Car tu es le premier et le seul à n’avoir jamais parlé avec moi. »

Bastien porta la main vers AURYN : « Merci, Enfant-Lune », dit-il doucement.

Graograman se redressa à nouveau de toute sa hauteur et abaissa son regard vers Bastien.

« Je crois, maître, que nous avons des tas de choses à nous dire. Peut-être que je peux te dévoiler des secrets que tu ignores. Peut-être pourras-tu m’expliquer l’énigme de mon existence, que je ne peux percer au jour. »

Bastien hocha la tête.

« Si c’est possible, j’aimerais bien boire d’abord quelque chose. J’ai très soif.

— Ton serviteur écoute et obéit, répondit Graograman. Daignerais-tu t’asseoir sur mon dos, maître ? Je vais te porter jusqu’à mon palais, où tu trouveras tout ce dont tu as besoin. »

Bastien sauta sur le dos du lion. Il se cramponna des deux mains à la crinière dont chaque boucle flamboyait comme un jet de feu. Graograman tourna la tête vers lui :

« Tiens-toi bien, maître, car je suis un coureur rapide. Et puis il y a encore une chose dont je veux te prier, maître : aussi longtemps que tu demeureras dans mon royaume ou avec moi, promets-moi de ne jamais ôter de ton cou le Bijou protecteur, sous aucun prétexte, pas même pour un instant. — Je te le promets », dit Bastien.

Alors le lion se mit en route, d’une démarche d’abord lente et digne, puis de plus en plus vite. Stupéfait, Bastien observait qu’à chaque nouvelle colline de sable le pelage et la crinière du lion changeait de teinte, toujours en liaison avec la couleur de la dune. Bientôt, Graograman se mit à sauter d’un sommet à l’autre en faisant des bonds impressionnants, il progressait maintenant à une vitesse folle et ses puissantes griffes touchaient à peine le sol. Le changement de couleur de son pelage se faisait de plus en plus vite, au point que Bastien commença à ressentir des éblouissements et à voir toutes les couleurs en même temps, comme si l’animal gigantesque n’était qu’une unique opale irisée. Il dut fermer les yeux. Le vent, d’une chaleur infernale, lui sifflait aux oreilles et malmenait son manteau qui flottait derrière lui. Il sentait bouger les muscles du lion, sous son pelage, et humait sa crinière broussailleuse, qui dégageait un parfum sauvage, excitant. Il poussa un cri aigu, triomphant, qui ressemblait à celui d’un oiseau de proie, et Graograman lui répondit par un rugissement qui fit trembler le désert. A cet instant, ils ne faisaient plus qu’un, malgré tout ce qui les différenciait. Bastien était comme ivre et il ne reprit ses esprits que lorsqu’il entendit Graograman dire :

« Nous sommes arrivés, maître. Veux-tu bien consentir à descendre ? »

D’un bond, Bastien mit pied à terre sur le sol sableux. Devant lui, il aperçut une colline rocheuse noire et crevassée — à moins qu’il s’agît des ruines d’un édifice ? Il aurait été incapable de le dire car les pierres qui gisaient alentour à moitié recouvertes de sable multicolore, ou qui composaient des portes, des murs, des colonnes et des terrasses complètement écroulés, étaient sillonnées de fêlures et de profondes fissures et rongées comme si, depuis des temps immémoriaux, des tempêtes de sable en avaient émoussé toutes les arêtes et les aspérités.

« Maître » — c’était la voix du lion — « voici mon palais et mon tombeau. Entre et sois le bienvenu, toi qui es le premier et l’unique hôte de Graograman.

Le soleil avait déjà perdu de son ardeur et demeurait suspendu, large disque jaune pâle, au-dessus de l’horizon. La chevauchée avait manifestement duré beaucoup plus longtemps qu’il n’avait semblé à Bastien. Les colonnes tronquées ou les aiguilles rocheuses — selon l’interprétation qu’on en donnait — jetaient déjà des ombres très allongées. Le soir ne tarderait pas à tomber.

Tandis que Bastien suivait le lion sous un sombre portail qui menait à l’intérieur de son palais, il lui sembla que la démarche de Graograman était moins puissante, plus lasse, plus lourde.

Empruntant un sombre couloir, puis différents escaliers qui descendaient puis remontaient, ils atteignirent une grande porte dont les battants semblaient constitués de cette même roche noire. Quand Graograman s’en approcha, elle s’ouvrit d’elle-même et, quand Bastien l’eut à son tour franchie, elle se referma derrière lui.

Ils étaient maintenant dans une vaste salle ou, pour mieux dire, une grotte, éclairée par des centaines de lampes suspendues dont les flammes rappelaient le flamboiement multicolore du pelage de Graograman. Au centre de la salle, dont le sol était recouvert de dalles colorées, quelques marches permettaient d’accéder à une plate-forme circulaire sur laquelle était posé un bloc de pierre noire. Graograman tourna lentement vers Bastien un regard qui paraissait maintenant complètement éteint.

« Mon heure est proche, maître » dit-il, et sa voix n’était plus qu’un murmure, « et nous n’aurons plus le temps de poursuivre notre dialogue. Mais sois sans inquiétude et attends le jour. Ce qui s’est toujours produit va survenir cette fois encore. Et peut-être pourras-tu me dire pourquoi. »

Puis il tourna la tête en direction d’une petite porte à l’autre extrémité de la grotte.

« Va là-bas, maître, tu trouveras tout ce qui a été préparé à ton intention. Cette chambre t’attend depuis des temps immémoriaux. »

Bastien se dirigea vers la porte mais, avant de l’ouvrir, il regarda de nouveau derrière lui. Graograman s’était couché sur le bloc de pierre noire et il était devenu noir comme elle. D’une voix qui n’était plus qu’un souffle, il dit :

« Ecoute, maître, il est possible que tu entendes des bruits qui risquent de t’effrayer. Mais ne t’inquiète pas ! Rien ne peut t’arriver tant que tu portes l’emblème. »

Bastien fit un signe de la tête puis il franchit la porte.

Devant lui s’étendait une pièce somptueusement décorée.

Le sol était garni de tapis moelleux aux coloris magnifiques. Les colonnes étroites qui supportaient une série d’arcades étaient décorées de mosaïques d’or qui réfractaient en milliers d’éclats la lumière multicolore des lampes. Dans un coin se dressait un large divan avec des couvertures douillettes et des coussins de toutes sortes, au-dessus duquel était déployé un ciel de lit en soie bleu azur.

Dans un coin, le sol rocheux était creusé pour former une grande piscine dans laquelle fumait un liquide qui jetait un éclat doré. Sur une petite table basse, il y avait des plats et des coupes remplis de mets, ainsi qu’une carafe pleine d’une boisson cou-leur de rubis, assortie d’une timbale d’or.

Bastien s’assit en tailleur devant la petite table et se servit. La boisson avait un goût âpre et sauvage et étanchait merveilleusement la soif. Les mets lui étaient tous complètement inconnus. Il n’aurait même pas pu dire s’il s’agissait de pâtés, de pois ou de noix. Il y avait des fruits qui ressemblaient à des courges ou à des melons, mais le : goût en était tout à fait différent, très relevé et épicé. Il mangea jusqu’à ce qu’il se sentît rassasié.

Ensuite il se déshabilla — ne conservant sur lui que l’emblème — et pénétra dans le bain. Il barbota un moment dans l’eau couleur de feu, se lava, plongea et s’ébroua comme un morse. Il découvrit, sur le rebord de la piscine, des bouteilles d’aspect curieux qu’il prit pour différentes huiles de bain. Il en versa avec insouciance un peu de chaque sorte dans l’eau. Des flammes vertes, rouges et jaunes se mirent à danser en grésillant à la surface et de la fumée s’éleva. Cela sentait la résine et une odeur piquante d’herbes.

Puis il sortit de l’eau, se sécha avec les serviettes moelleuses qui étaient à sa disposition et se rhabilla. Ce faisant, il eut l’impression que les lampes dans la pièce brillaient soudain d’un éclat moins vif. Un bruit frappa alors son oreille, qui lui fit courir dans le dos un frisson glacé : c’était une sorte de crissement, de craquement, comme si un gros bloc de glace venait d’éclater, mais qui se transforma en un gémissement de plus en plus faible.

Bastien tendit l’oreille, le cœur battant. Il repensa aux paroles de Graograman, qui lui avait dit de ne pas s’inquiéter.

Le bruit ne se répéta pas. Mais le silence était presque plus effrayant encore. Il fallait qu’il sache ce qui s’était passé !

Il ouvrit la porte de la pièce et jeta un coup d’oeil dans la grande grotte. Au premier abord, il ne découvrit aucune modification, si ce n’est que les lampes jetaient un éclat trouble et que leur lumière commençait à palpiter comme un cœur qui battrait de plus en plus lentement. Le lion était toujours dans la même posture sur le socle de pierre noire et semblait regarder Bastien.

« Graograman! dit Bastien à voix basse. Que se passe-t-il ici? Qu’est-ce que c’était que ce bruit? Etait-ce toi? »

Le lion ne répondit rien et ne bougea pas mais, quand Bastien marcha vers lui, il le suivit des yeux.

Bastien tendit une main hésitante pour caresser sa crinière mais à peine l’eut-il touchée qu’il recula, épouvanté. Elle était dure et glacée comme la pierre noire. La face et les pattes de Graograman lui firent la même impression.

Bastien ne savait que faire. Il vit les battants noirs de la grande porte s’ouvrir lentement. C’est seulement quand il se trouva dans le long couloir sombre et qu’il descendit l’escalier qu’il se demanda ce qu’il allait bien faire dehors. Il ne pouvait y avoir personne dans ce désert capable de sauver Graograman.

Mais le désert n’était plus là!

Dans les ténèbres de la nuit, une multitude de lueurs commençaient à s’allumer, à scintiller. Des millions de germes minuscules sortaient des grains de sable qui étaient redevenus des graines. Perelin, le Bois de la Nuit, s’était remis à pousser!

Bastien devina soudain que la léthargie de Graograman était, de quelque manière, liée à cela.

Il retourna dans la grotte. La lumière des lampes était très faible et tremblotante. Il s’approcha du lion, entoura de son bras son cou puissant et pressa son visage contre la face de la bête.

A présent, les yeux du lion étaient également noirs et morts comme la pierre. Graograman était pétrifié. Après avoir jeté un dernier éclat, les lumières s’éteignirent et il fit sombre comme au fond d’un tombeau.

Bastien se mit à pleurer amèrement et trempa de ses larmes la tête de pierre. Puis il finit par se rouler en boule entre les puissantes pattes griffues et s’endormit.

# 15

# GRAOGRAMAN, LA MORT MULTICOLORE

 « Où maître, dit la voix grondante du lion, as-tu passé toute la nuit ainsi? »

Bastien se redressa et se frotta les yeux. Il était assis entre les pattes du lion, la large face de l’animal était tournée vers lui, il y avait de l’étonnement dans le regard de Graograman. Son pelage était toujours aussi noir que le bloc de pierre sur lequel il était assis, mais ses yeux étincelaient. Les lampes de la grotte étaient à nouveau allumées.

« Oh ! bégaya Bastien, je... je pensais que tu étais pétrifié.

— Je l’étais, répondit le lion. Je meurs chaque jour quand la nuit tombe et je m’éveille à nouveau chaque matin.

— Je croyais que c’était pour toujours, expliqua Bastien.

— C’est chaque fois pour toujours », répliqua Graograman de façon sibylline.

Il se leva, s’étira et se mit à aller et venir dans la grotte comme le font les lions. Son pelage couleur de flamme brillait d’un éclat de plus en plus vif sur les dalles multicolores. Soudain, il s’arrêta de courir et regarda le jeune garçon.

« As-tu versé des larmes pour moi? »

Bastien hocha la tête en silence.

« Dans ce cas, dit le lion, tu es non seulement le seul à avoir dormi entre les pattes de la Mort Multicolore, mais aussi le seul à avoir pleuré sa mort. »

Bastien regarda le lion, qui s’était remis à aller et venir, et demanda doucement:

— Tu es toujours seul?

Le lion s’arrêta à nouveau’ mais cette fois sans regarder Bastien. Détournant la tête, il répéta de sa voix grondante :

« Seul... »

Le mot résonna dans la grotte.

« Le désert est mon royaume — il est aussi mon œuvre. Où que je me tourne, tout autour de moi doit se transformer en désert. Je le porte avec moi. Je suis fait d’un feu meurtrier. Comment pourrais-je être voué à autre chose qu’à la solitude perpétuelle? »

Bastien se tut, bouleversé.

« C’est toi, maître », poursuivit le lion, s’approchant du jeune garçon et le regardant dans les yeux, le regard étincelant, « c’est toi, toi qui portes l’Insigne de la Petite Impératrice, qui peux me donner la réponse : Pourquoi faut-il que je meure quand la nuit tombe?

— Afin que dans le Désert des Couleurs puisse pousser Perelin, le Bois de la Nuit.

— Perelin? répéta le lion. Qu’est-ce que c’est? »

Alors Bastien lui parla de la jungle prodigieuse, composée de lumière vivante. Tandis que Graograman l’écoutait, immobile et stupéfait, il lui dépeignit la multiplicité et la splendeur des plantes luminescentes et phosphorescentes, qui se multipliaient d’elles-mêmes, il décrivit leur croissance constante et silencieuse, leur beauté, leur taille fantastiques. Il s’enthousiasmait de plus en plus au fur et à mesure qu’il parlait et les yeux de Graograman brillaient d’un éclat de plus en plus vif.

« Et tout cela, conclut Bastien, ne peut exister que pendant que tu es pétrifié. Mais le bois de Perelin se dévorerait et s’asphyxierait lui-même s’il ne mourait pas et ne retombait pas en poussière chaque fois que tu t’éveilles. Perelin et toi, Graograman, vous êtes liés. »

Graograman resta un long moment silencieux.

« Maître, dit-il finalement, je vois à présent que ma mort suscite la vie et ma vie la mort, et tout est bien ainsi. Maintenant, je comprends le sens de mon existence. Je te remercie. »

Il gagna d’un pas lent et solennel le coin le plus sombre de la grotte. Bastien ne pouvait pas voir ce qu’il y faisait mais il entendit un cliquetis métallique. Quand Graograman revint, il portait dans la gueule un objet qu’il déposa aux pieds de Bastien en inclinant très bas la tête.

C’était une épée.

Elle n’était pas précisément belle d’aspect. Le fourreau métallique qui la protégeait était rouillé et sa poignée rappelait presque celle d’un sabre d’enfant taillée dans un vieux morceau de bois.

« Est-ce que tu peux lui donner un nom? » demanda Graograman.

Bastien réfléchit à sa question.

« Sikanda! » dit-il.

Au même moment, l’épée jaillit de son fourreau et vola littéralement dans sa main. Il vit alors que la lame était faite d’une lumière si brillante qu’on pouvait à peine la regarder. Elle possédait deux tranchants et ne pesait pas plus qu’une plume dans sa main.

« Cette épée, dit Graograman, t’était destinée depuis toujours. Car le seul qui puisse la toucher doit avoir chevauché mon dos, avoir mangé et bu de mon feu et s’y être baigné comme tu l’as fait. Mais c’est seulement parce que tu as pu lui donner son nom exact qu’elle t’appartient.

— Sikanda! » murmura Bastien, considérant avec ravissement la lame lumineuse tandis qu’il faisaitdécrire à l’épée de lents cercles dans l’air. « C’est une épée magique, n’est-ce pas?

— Acier ou pierre, répondit Graograman, il n’y a rien au Pays Fantastique qui lui résiste. Mais tu ne dois jamais la forcer. C’est seulement quand elle saute d’elle-même dans ta main comme elle vient de le faire que tu peux t’en servir — quelque danger qui te menace. Elle guidera ta main et fera de son propre chef ce qu’il y a lieu de faire. Mais si tu la tires de son fourreau, tu seras à l’origine d’un grand malheur, pour toi-même et pour le Pays Fantastique. Ne l’oublie jamais.

— Je ne l’oublierai pas », promit Bastien.

L’épée regagna son fourreau et parut à nouveau vieille et sans valeur. Bastien attacha autour de ses hanches la courroie de cuir à laquelle était suspendu le fourreau.

« Et maintenant, maître, proposa Graograman, faisons donc une course ensemble à travers le désert, si cela te dit. Monte sur mon dos, car il faut que je sorte! »

Bastien se hissa sur lui et le lion quitta la grotte. Le soleil du matin montait au-dessus de l’horizon du désert. Le Bois de la Nuit était depuis déjà longtemps réduit en sable coloré. Ils s’élancèrent ensemble par-dessus les dunes comme une traînée de feu dansante, comme une bourrasque de vent brûlant. Bastien avait l’impression de chevaucher une comète enflammée, à travers lumières et couleurs. A nouveau, il fut envahi d’une ivresse sauvage.

Vers midi, Graograman s’arrêta subitement.

« C’est ici l’endroit, maître, où nous nous sommes rencontrés hier. »

Bastien était encore un peu étourdi par la course effrénée. Il regarda autour de lui, mais ne put distinguer ni la colline de sable outremer ni la rouge. On ne voyait plus rien des lettres. Les dunes étaient à présent vert olive et rose.

« Tout est différent, dit-il.

— Oui maître, répondit le lion, c’est ainsi chaque jour — cela ne cesse de changer. Jusqu’à présent je ne savais pas pourquoi. Mais à présent que tu m’as raconté que Perelin poussait à partir du sable, je peux comprendre cela également.

— Mais à quoi reconnais-tu que c’est l’endroit d’hier?

— Je le sens, comme je sens les différentes zones de mon corps. Le désert fait partie de moi. »

Bastien sauta du dos de Graograman et s’assit au sommet de la dune vert olive. Le lion se coucha à côté de lui, il était devenu lui aussi vert olive. Bastien appuya son menton sur sa main et regarda l’horizon d’un air songeur.

« Puis-je te poser une question, Graograman? demanda-t-il au bout d’un long silence.

— Ton serviteur t’écoute, répondit le lion.

— Es-tu vraiment ici depuis toujours?

— Depuis toujours, confirma Graograman.

— Et le Désert de Goab, a-t-il toujours existé?

— Oui, le désert aussi. Pourquoi cette question? » Bastien réfléchit un moment.

« Je ne comprends pas, finit-il par dire. J’aurais parié qu’il n’était là que depuis hier matin.

— Qu’entends-tu par là, maître? »

Alors Bastien lui raconta tout ce qu’il avait vécu depuis sa rencontre avec l’Enfant-Lune.

« Tout cela est si singulier, conclut-il, un désir me vient à l’esprit et chaque fois il se passe aussitôt quelque chose qui s’y rapporte et qui l’exauce. Ce n’est pas le fruit de mon imagination, tu sais. J’en serais incapable. Jamais je n’aurais pu inventer les différentes plantes nocturnes de Perelin. Ou les couleurs de Goab — ou toi! Tout est beaucoup plus grandiose et plus vrai que ce que j’aurais pu imaginer. Et pourtant, tout n’existe qu’à partir du moment où j’ai éprouvé un désir.

— Cela tient au fait que tu portes AURYN, le Miroitant, dit le lion.

— C’est autre chose que je ne comprends pas, tenta d’expliquer Bastien. Est-ce que tout n’existe qu’à partir du moment où j’ai éprouvé un désir, ou bien est-ce que les choses existaient déjà avant et que je me contente en quelque sorte de les deviner?

— Les deux, répondit Graograman.

— Mais comment est-ce possible? s’écria Bastien, presque impatiemment. Tu te trouves pourtant ici, dans le Désert des Couleurs, depuis Dieu sait combien de temps. La chambre de ton palais attendait ma venue depuis toujours. L’épée Sikanda m’était destinée de toute éternité — tu l’as dit toi-même!

— C’est vrai, maître.

— Mais moi, je ne suis que depuis hier soir au Pays Fantastique! Tout n’existe donc pas seulement depuis que je suis ici!

— Maître, répondit tranquillement-le lion, ignores-tu que le Pays Fantastique est le royaume des histoires? Une histoire peut être récente et cependant parler d’époques très reculées. Le passé naît avec elle.

— Dans ce cas, Perelin aussi existerait depuis toujours, songea Bastien, perplexe.

— Dès l’instant où tu lui as donné son nom, maître, répliqua Graograman, le Bois de la Nuit a existé depuis toujours.

— Veux-tu dire que je l’ai créé? »

Le lion garda un moment le silence avant de répondre :

« Seule la Petite Impératrice peut te le dire. C’est d’elle que tu as tout reçu. »

Il se leva.

« Il est temps que nous regagnions mon palais, maître. Le soleil décline déjà et la route est longue. »

Ce soir-là, Bastien resta à côté de Graograman qui s’était de nouveau allongé sur le socle de pierre noire. Ils ne parlèrent plus guère ensemble. Bastien alla se chercher à manger et à boire dans la chambre à coucher, dont la petite table basse était à nouveau garnie, comme par la main d’une fée. Il prit son repas, assis sur les marches qui conduisaient au socle.

Quand la lueur des lampes se fut affaiblie et se mit à palpiter comme un cœur aux battements de plus en plus ralentis, il se leva et posa sans rien dire son bras autour du cou du lion. La crinière était dure et ressemblait à de la lave solidifiée. Alors Bastien entendit à nouveau le même bruit terrible que la veille, mais il n’avait plus peur. Ce qui mettait des larmes dans ses yeux, c’était la tristesse qu’il éprouvait en pensant au caractère irrévocable des souffrances de Graograman.

Plus tard dans la nuit, Bastien sortit de la grotte à tâtons et contempla un long moment la croissance silencieuse des plantes lumineuses du Bois de la Nuit. Puis il rentra et se recoucha entre les pattes du lion pétrifié.

Pendant bien des jours et des nuits, il demeura ainsi l’hôte de la Mort Multicolore et tous deux devinrent amis. Ils passèrent des heures à jouer ensemble dans le désert à des jeux effrénés. Bastien se cachait entre les dunes de sable, mais Graograman le trouvait toujours. Ils faisaient la course mais le lion était mille fois plus rapide. Ils s’amusaient même à se battre, luttaient et se chamaillaient — et là les deux partenaires étaient d’égale valeur. Bien qu’il ne s’agît naturellement que d’un jeu, Graograman devait bander toutes ses forces pour rivaliser avec le jeune garçon. Aucun des deux ne parvenait à battre l’autre.

Un jour, après qu’ils se furent ainsi démenés,

Bastien s’assit, hors d’haleine, et demanda :

« Ne puis-je pas rester avec toi pour toujours? » Le lion secoua sa crinière.

« Non, maître.

— Pourquoi pas?

— Il n’y a ici que la vie et la mort, que Perelin et Goab, mais pas d’histoire. Il faut que tu vives ton histoire. Tu ne peux pas rester ici.

— Mais je ne peux pas non plus m’en aller, fit remarquer Bastien. Le désert est beaucoup trop vaste pour que quiconque puisse en sortir. Et tu ne peux pas m’emporter ailleurs, puisque tu portes le désert avec toi.

— Tu ne peux découvrir les chemins du Pays Fantastique que par l’intermédiaire de tes désirs, dit Graograman. Et tu ne peux jamais aller que d’un désir à l’autre. Ce que tu ne désires pas demeure pour toi inaccessible. Et il ne te suffit pas de vouloir simplement quitter un lieu. Il faut que tu veuilles te rendre dans un autre lieu. Tu dois te laisser conduire par tes désirs.

— Je désire partir d’ici, dit Bastien.

— Il faudra que tu trouves un second désir, répliqua Graograman sur un ton presque sévère.

— Et si je le trouve, demanda Bastien, comment est-ce que je pourrai m’en aller d’ici?

— Ecoute, maître, dit Graograman à voix basse, il existe au Pays Fantastique un lieu qui mène partout et que l’on peut atteindre de partout. Ce lieu se nomme le Temple des Mille Portes. Personne ne l’a jamais vu de l’extérieur, car il n’a pas d’extérieur. L’intérieur, en revanche, se compose d’un labyrinthe de portes. Celui qui veut le connaître doit se risquer à l’intérieur.

— Comment le peut-on, s’il est tout à fait impossible de s’en approcher par l’extérieur?

— Chaque porte, poursuivit le lion, n’importe quelle porte dans tout le Pays Fantastique, même une porte très ordinaire d’étable ou de cuisine, oui, même une porte d’armoire, peut à un moment donné devenir une voix d’accès au Temple des Mille Portes. Ce moment passé, elle redevient ce qu’elle était auparavant. C’est pourquoi nul ne peut repasser une seconde fois par la même porte. Et aucune des mille portes ne permet de revenir à son point de départ. Il n’y a pas de retour en arrière possible.

— Mais une fois qu’on est à l’intérieur, demanda Bastien, est-ce qu’on peut ressortir?

— Oui, répondit le lion, mais ce n’est pas tout à fait aussi facile que dans le cas d’un bâtiment ordinaire. Car à travers le labyrinthe des mille portes, seul un véritable désir peut te guider. Celui qui n’en a aucun est condamné à errer là-dedans jusqu’à ce qu’il sache ce qu’il souhaite vraiment. Et cela dure parfois très longtemps.

— Et comment peut-on trouver la porte d’entrée?

— Il faut le désirer. »

Bastien réfléchit un long moment puis il dit :

« Etrange, qu’on ne puisse pas désirer tout simplement ce qu’on veut. D’où nous viennent les désirs? Et puis d’ailleurs, qu’est-ce que c’est qu’un désir? »

Quelques jours plus tard, ils eurent à nouveau une conversation très importante.

Bastien avait montré au lion l’inscription qui figurait sur le revers du Bijou :

« Qu’est-ce que cela peut bien signifier? demanda-t-il. FAIS CE QUE VOUDRAS, cela veut bien dire que je peux faire tout ce dont j’ai envie, ne crois-tu pas? »

Le visage de Graograman prit soudain une expression terriblement sérieuse et ses yeux se mirent à étinceler.

« Non, répondit-il d’une voix grave, grondante, cela veut dire que tu dois faire ce que tu veux vraiment. Et rien n’est plus difficile.

— Ce que je veux vraiment? répéta Bastien, impressionné. Et qu’est-ce que c’est?

— C’est ton secret le plus intime, et tu ne le connais pas.

— Comment puis-je donc le découvrir?

— En suivant le chemin de tes désirs, en allant de l’un à l’autre, jusqu’au dernier. Celui-là te conduira à ton Voeu Véritable.

— Cela ne me paraît pas si difficile, fit remarquer Bastien.

— De tous les chemins, c’est le plus dangereux, dit le lion.

— Pourquoi ? demanda Bastien. Je n’ai pas peur.

— Ce n’est pas de cela qu’il s’agit, gronda Graograman. Il exige une sincérité et une attention sans failles, car sur aucun autre chemin il n’est aussi aisé de se tromper définitivement.

— Veux-tu dire que les désirs qu’on éprouve ne sont peut-être pas toujours bons? » s’enquit Bastien. Le lion fouetta de sa queue le sable dans lequel il était couché. Il rabattit ses oreilles contre sa tête, fronça le nez, ses yeux lançaient des étincelles. Bastien fit le geste involontaire de plier l’échine quand Graograman dit, d’une voix qui faisait à nouveau vibrer le sol :

« Que sais-tu de ce que sont les désirs? Que sais-tu de ce qui est bien? »

Dans les jours qui suivirent, Bastien repensa beaucoup à ce que lui avait dit la Mort Multicolore. Mais certaines choses ne peuvent être approfondies en y réfléchissant, il faut les vivre. Aussi serait-ce bien plus tard, après avoir fait de multiples expériences, que Bastien, pensant à nouveau aux paroles de Graograman, commencerait à les comprendre.

A cette période, un nouveau changement s’était effectué en Bastien. A tous les dons qu’il avait reçus depuis sa rencontre avec l’Enfant-Lune venait encore de s’ajouter le courage. Mais, comme chaque fois, on lui avait pris quelque chose en échange : le souvenir de sa pusillanimité d’autrefois.

Et, comme il n’y avait désormais plus rien dont il ait peur, un nouveau désir commença à se former en lui, d’abord imperceptible, puis de plus en plus net. Il ne voulait pas demeurer seul plus longtemps. Même en compagnie de la Mort Multicolore il était seul, d’une certaine façon. Il voulait montrer à d’autres de quoi il était capable, il voulait être admiré et acquérir la gloire.

Et, une nuit, tandis qu’il contemplait à nouveau la croissance de Perelin, il sentit soudain que ce serait la dernière fois qu’il devrait prendre congé des lumières somptueuses du Bois de la Nuit. Une voix intérieure l’appelait à partir.

Il jeta encore un dernier coup d’oeil sur cette apothéose de couleurs flamboyantes puis il redescendit dans le caveau de Graograman et s’assit sur les marches, dans l’obscurité. Il n’aurait pas pu dire ce qu’il attendait précisément, mais il savait qu’il ne se coucherait pas cette nuit-là.

Il devait pourtant s’être légèrement assoupi car il s’éveilla soudain en sursaut, comme si quelqu’un l’avait appelé par son nom.

La porte qui menait à la chambre s’était subitement ouverte. Par l’entrebâillement filtrait un long rai de lumière rougeâtre qui traversait la grotte sombre.

Bastien se leva. La porte s’était-elle transformée pour un instant en entrée du Temple des Mille Portes? Indécis, il s’approcha de la porte entrebâillée et tenta de jeter un coup d’oeil à l’intérieur. Il ne put rien distinguer. Mais déjà le battant commençait lentement à se refermer. Bientôt l’unique occasion qu’il avait de s’en aller de là serait passée!

Il se tourna une fois encore vers Graograman qui gisait sur son socle, inerte, ses yeux de pierre complètement morts. Le rai de lumière venant de la porte tombait directement sur lui.

« Adieu, Graograman, et merci pour tout! dit-il doucement. Je reviendrai, sois-en sûr, je reviendrai! »

Puis il se faufila par la porte entrebâillée, qui se referma aussitôt derrière lui.

Bastien ne savait pas qu’il ne tiendrait pas sa promesse. Ce serait seulement beaucoup plus tard que quelqu’un viendrait, en son nom, faire honneur à son engagement.

Mais cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

# 

# 16

# LA VILLE D’ARGENT D’AMARGANTH

Pourpre, la lumière baignait par vagues lentes le sol et les murs de la pièce. C’était une pièce hexagonale, comparable à un gros alvéole de ruche. Un mur sur deux était pourvu d’une porte et les trois autres étaient couverts de peintures étranges. Elles représentaient des paysages de rêve et des créatures qui tenaient à la fois de la plante et de l’animal. Bastien était entré par l’une des trois portes, les deux autres se trouvaient sur sa droite et sur sa gauche. Elles étaient de format strictement identique, mais celle de gauche était noire et celle de droite blanche. Bastien opta pour la blanche.

La pièce suivante baignait dans une lumière jaunâtre. Les murs étaient disposés de la même façon. Les peintures représentaient ici toutes sortes d’ustensiles auxquels Bastien ne comprenait rien. S’agissait-il d’outils ou d’armes? Les deux portes, sur la gauche et sur la droite, qui menaient plus loin, avaient la même couleur, elles étaient jaunes, mais celle de gauche était haute et étroite, tandis que celle de droite était basse et large. Bastien franchit celle de gauche.

La pièce dans laquelle il venait d’entrer était hexagonale, comme les deux précédentes, mais éclairée d’une lumière bleuâtre. Les peintures sur les murs représentaient des motifs entrelacés ou des caractères d’un alphabet inconnu. Les deux portes étaient ici du même format mais dans des matériaux différents, l’une de bois, l’autre de métal. Bastien opta pour la porte de bois.

Il serait impossible de décrire la totalité des portes et des pièces par lesquelles Bastien passa au cours de sa promenade dans le Temple des Mille Portes. Il y avait des portes qui ressemblaient à de gros trous de serrures, d’autres à des entrées de grottes, il y en avait en or, il y en avait des rouillées, des capitonnées et des cloutées, certaines avaient la minceur d’une feuille de papier, d’autres étaient aussi épaisses que des portes de coffres-forts, l’une d’elles ressemblait à la bouche d’un géant, une autre s’ouvrait à la manière d’un pont-levis, il y en avait une qui faisait penser à une grande oreille, une autre en pain d’épice, et même une qui était fermée avec des boutons. En tout —cas les deux portes qui permettaient de sortir de chaque pièce avaient un certain nombre de points communs — la forme, le matériau, les dimensions, la couleur — mais un détail faisait qu’elles différaient fondamentalement l’une de l’autre.

Bastien était déjà passé bien des fois d’une pièce hexagonale dans une autre. Chaque décision qu’il prenait le conduisait à en prendre une autre qui à son tour en entraînait une troisième. Mais toutes ces décisions ne changeaient rien au fait qu’il se trouvait toujours dans le Temple des Mille Portes — et qu’il n’était pas près d’en sortir.

Tout en poursuivant son chemin, il se mit à réfléchir à quoi cela pouvait bien tenir. Son désir avait été suffisant pour le conduire dans le labyrinthe, mais il n’était manifestement pas assez précis pour lui permettre de se diriger vers la sortie. Il avait émis le voeu de trouver de la compagnie. Mais il prenait maintenant conscience du fait que, sous ce terme, il ne se représentait rien de précis. Et cela ne l’aidait pas le moins du monde à choisir entre une porte en verre et une en rotin. Jusqu’à présent, il avait fait son choix au hasard, suivant sa fantaisie et son humeur, sans trop se poser de questions. En fait, il aurait tout aussi bien pu prendre chaque fois l’autre porte. De cette manière, il ne s’en sortirait jamais.

Il se trouvait à ce moment-là dans une pièce où la lumière était verdâtre. Trois des six murs étaient décorés de nuages peints. La porte de gauche était de nacre blanche, celle de droite en bois d’ébène noir. Et soudain, Bastien sut quel était l’objet de son désir : Atréju !

La porte de nacre lui rappelait Fuchur, le Dragon de la Fortune, dont les écailles brillaient comme de la nacre blanche, aussi décida-t-il de la franchir.

Dans la pièce suivante, il y avait deux portes dont l’une était en herbes tressées, et l’autre grillagée. Bastien choisit la porte d’herbes parce qu’il pensait à la Mer aux Herbes, le pays natal d’Atréju.

Dans la pièce qu’il traversa ensuite, il se trouva devant deux portes qui ne se différenciaient que par le fait que l’une était en cuir et l’autre en feutre. Il franchit naturellement la porte de cuir.

A nouveau il se trouva devant deux portes et là, il lui fallut encore réfléchir. L’une était rouge pourpre et l’autre vert olive. Atréju était un Peau-Verte, mais il portait un manteau fait avec une peau de buffle pourpre. La porte vert olive était ornée de quelques signes très simples exécutés à la peinture blanche, comme ceux qu’Atréju avait sur le front et les joues quand le vieux Cairon était arrivé chez lui. Les mêmes signes se retrouvaient sur la porte pourpre mais, à la connaissance de Bastien, il n’y avait pas d’ornements de ce genre sur le manteau d’Atréju.

Il ouvrit donc la porte vert olive — et se trouva à l’air libre!

Pourtant, à sa grande surprise, il n’était pas du tout arrivé dans la Mer aux Herbes, mais dans une forêt inondée de lumière printanière. Les rayons du soleil pénétraient à travers le jeune feuillage et les taches d’ombre et de lumière dansaient sur le sol moussu. On respirait une odeur de terre et de champignons et l’air tiède était rempli de gazouillis d’oiseaux.

Bastien se retourna et vit qu’il venait juste de sortir d’une petite chapelle forestière, dont la porte avait été, pour un instant, la sortie du Temple des Mille Portes. Bastien l’ouvrit de nouveau mais il ne vit que l’intérieur de la chapelle, petite et étroite. Il n’y avait plus en guise de toit que quelques poutres vermoulues qui se dressaient dans le ciel de la forêt, et les murs étaient couverts de mousse.

Bastien se mit en route, sans savoir d’abord où il allait. Mais il ne doutait pas que tôt ou tard il tomberait sur Atréju. Et la perspective de cette rencontre le rendait fou de joie. Il sifflait pour appeler les oiseaux, qui lui répondaient, et il chantait à tue-tête tout ce qui lui venait à l’esprit.

Après une courte marche, il aperçut dans une clairière des silhouettes humaines, un groupe de gens installés là. En s’approchant, il distingua plusieurs hommes avec de splendides armures. Parmi eux se trouvait aussi une belle dame. Elle était assise dans l’herbe et jouait du luth. A l’arrière-plan on voyait quelques chevaux richement sellés et harnachés. Devant les hommes qui bavardaient, allongés dans l’herbe, on avait déployé une nappe blanche, sur laquelle étaient posés toutes sortes de mets ainsi que des timbales.

Bastien s’approcha du groupe, mais il avait auparavant dissimulé sous sa chemise l’amulette de la Petite Impératrice, car il désirait lier connaissance avec ces gens en gardant l’incognito pour ne pas faire sensation.

Quand ils le virent arriver, les hommes se levèrent et le saluèrent courtoisement en s’inclinant. Ils le prenaient manifestement pour un prince oriental ou l’équivalent. La belle dame inclina elle aussi la tête en souriant et se remit à jouer. Parmi les hommes, il y en avait un qui était particulièrement grand et vêtu avec un luxe particulier. Il paraissait encore jeune et ses cheveux blonds lui tombaient sur les épaules.

« Je suis le Preux Hynreck, dit-il. Cette dame est la princesse Oglamar, la fille du roi de Lunn. Ces hommes sont mes amis Hykrion, Hysbald et Hydorn. Et vous, quel est votre nom, jeune ami?

— Je ne peux prononcer mon nom — du moins pas encore, répondit Bastien.

— Un serment? demanda la princesse Oglamar avec un soupçon d’ironie. Si jeune et déjà un serment?

— Sans doute venez-vous de loin? interrogea le Preux Hynreck.

— Oui, de très loin, répliqua Bastien.

— Etes-vous un prince? » voulut savoir la princesse, et elle le considéra avec complaisance.

« Je ne le révélerai pas, répondit Bastien.

— Eh bien, en tout cas, soyez le bienvenu à notre Table Ronde! s’écria le Preux Hynreck. Voulez-vous nous faire l’honneur de prendre place et de banqueter avec nous, jeune seigneur? »

Bastien accepta, remercia, s’assit et se servit.

D’après la conversation qui s’engagea entre la dame et les quatre seigneurs, il apprit que non loin de là se trouvait la grande et prestigieuse Ville d’Argent d’Amarganth. Une sorte de tournoi devait s’y dérouler. De partout accouraient les plus intrépides des preux, les meilleurs chasseurs, les plus vaillants guerriers, mais aussi toutes sortes d’aventuriers et de risque-tout, afin de prendre part à la manifestation. Seuls, les trois hommes les plus courageux, les plus valeureux, ceux qui auraient vaincu tous les autres, auraient l’honneur de participer à une sorte d’expédition de recherche. Il s’agissait là d’un voyage certainement très long et très aventureux, dont l’objectif était de trouver une certaine personne qui séjournait dans l’une des innombrables contrées du Pays Fantastique et que l’on désignait seulement par le titre de « Sauveur ». Personne ne connaissait encore son nom. C’était néanmoins à lui que l’Empire Fantastique devait sa renaissance ou sa survivance.

Un jour, il y avait très longtemps, une catastrophe épouvantable s’était abattue, sur le Pays Fantastique, et il s’en était fallu d’un cheveu qu’il ne fût totalement anéanti. Celui qu’on appelait le « Sauveur » avait à la dernière minute détourné le danger par sa venue, et parce qu’il avait donné à la Petite Impératrice le nom d’Enfant-Lune, sous lequel elle était aujourd’hui connue de toutes les créatures du Pays Fantastique.

La mission de l’expédition était donc de le découvrir et de l’accompagner en qualité de garde du corps — si l’on peut dire — pour que rien de fâcheux ne lui arrive. Mais pour cette tâche ne seraient désignés que les hommes les plus capables et les plus vaillants car on risquait bien de devoir affronter des aventures inimaginables.

Le tournoi au cours duquel ce choix serait opéré avait en fait été organisé par Querquobad Vieil-Argent — dans la ville d’Amarganth, c’était toujours la personne la plus âgée, homme ou femme, qui gouvernait, et Querquobad avait cent sept ans — mais il ne choisirait pas personnellement parmi les participants au tournoi, cette tâche incomberait à un jeune Sauvage du nom d’Atréju, un garçon appartenant au peuple des Peaux-Vertes et qui était l’hôte de Querquobad Vieil-Argent. C’était cet Atréju qui devrait par la suite mener l’expédition. Il était en fait le seul à pouvoir reconnaître le « Sauveur » parce qu’il l’avait vu une fois dans un miroir magique.

Bastien se contentait d’écouter sans rien dire. Ce qui ne lui était guère facile car il avait tout de suite compris que, sous ce terme de « Sauveur », c’était de lui qu’il s’agissait. Et, quand le nom d’Atréju fut prononcé, son cœur se mit à bondir dans sa poitrine et il eut le plus grand mal à ne pas se trahir. Mais il était décidé à conserver pour l’instant l’incognito.

D’ailleurs, le Preux Hynreck ne se souciait pas tant, dans toute cette histoire, de l’expédition de recherche et de son but, que de gagner le cœur de la princesse Oglamar. Bastien avait tout de suite remarqué qu’il était complètement toqué de la jeune dame. Il soupirait de temps à autre, à des moments où il n’y avait aucune raison de le faire, et il ne cessait de regarder avec des yeux tristes l’objet de son adoration. La dame faisait comme si elle ne se rendait compte de rien. Il s’avéra qu’elle avait, en certaine circonstance, fait le voeu de ne prendre pour époux que le plus grand de tous les héros, celui qui se révélerait capable de vaincre tous les autres. Elle refusait de se contenter de moins. C’était le problème du Preux Hynreck : comment lui prouver qu’il était le plus grand? Il ne pouvait tout de même pas tuer quelqu’un qui ne lui avait rien fait. Or il n’y avait plus eu de guerres depuis longtemps. Il aurait volontiers combattu des monstres et des démons; si cela n’avait tenu qu’à lui il lui aurait volontiers apporté tous les matins une queue de dragon ensanglantée sur la table du petit déjeuner, mais il n’y avait plus le moindre monstre ou le moindre dragon à la ronde.

Quand l’hôte de Querquobad Vieil-Argent était venu trouver Hynreck pour l’inviter à participer au tournoi, il avait naturellement aussitôt accepté. Mais la princesse Oglamar avait insisté pour venir aussi car elle voulait s’assurer par ses propres yeux de ce dont il était capable.

« Chacun sait qu’on ne peut se fier à ce que racontent les héros, dit-elle en souriant à Bastien. Ils ont tous tendance à enjoliver.

— Avec ou sans enjolivement, lança alors le Preux Hynreck, je suis en tout cas cent fois plus valeureux que le légendaire Sauveur.

— Comment pouvez-vous donc le savoir? demanda Bastien.

— Eh bien, répondit le Preux Hynreck, si ce gaillard avait seulement la moitié du sang que j’ai dans les veines, il n’aurait pas besoin d’un garde du corps pour veiller sur lui et le dorloter comme un bébé. Ça m’a l’air d’être un drôle de minus, ce Sauveur.

— Comment pouvez-vous dire une chose pareille! s’écria Oglamar, outrée. C’est tout de même lui qui a sauvé le Pays Fantastique de la ruine!

— Et alors? répliqua le Preux Hynreck plein de dédain. Il n’a pas eu besoin pour cela d’accomplir un acte héroïque particulier. »

Bastien se jura de lui donner une petite leçon quand l’occasion s’en présenterait.

Les trois autres seigneurs avaient par hasard rencontré le couple en chemin et s’étaient joints à lui. Hykrion, qui portait une impressionnante moustache noire, prétendait qu’il était le plus fort et le plus impétueux des manieurs de sabre du Pays Fantastique. Hysbald, qui était roux et paraissait frêle comparé aux autres, affirmait que personne n’était aussi habile et prompt à l’épée que lui. Quant à Hydorn, il était convaincu que nul ne pouvait l’égaler à la lutte en ténacité et en endurance. Son aspect ne démentait pas ses prétentions car il était long et maigre et semblait n’être fait que de nerfs et d’os.

Quand le repas fut terminé, on plia bagage. La vaisselle, la nappe et les provisions furent arrimées dans les sacoches d’une mule. La princesse Oglamar monta sur son blanc palefroi et partit au trot, sans s’occuper des autres. Le Preux Hynreck sauta sur son étalon noir comme du charbon et galopa derrière elle. Les trois autres seigneurs proposèrent à Bastien de prendre place sur la bête de somme, entre les sacoches de provisions. Il sauta en selle, les seigneurs montèrent à leur tour sur leurs chevaux magnifiquement harnachés et l’on se mit en route, au trot, à travers la forêt, Bastien fermant la marche. La bête de somme, une mule qui n’était plus de première jeunesse, restait toujours loin en arrière et Bastien essaya de lui faire accélérer l’allure. Mais, au lieu de courir plus vite, la mule s’arrêta, tourna la tête vers lui et dit :

« Ce n’est pas la peine de me talonner, maître, c’est exprès que je suis restée en arrière.

— Pourquoi ? demanda Bastien.

— Je sais qui tu es, maître.

— Comment peux-tu le savoir?

— Quand on n’est pas complètement un âne, mais une moitié d’âne, comme je le suis, on sent ce genre de chose. Même les chevaux se doutent de quelque chose. Tu n’as rien besoin de me dire, maître. J’aurais été contente de pouvoir raconter à mes enfants et à mes petits-enfants que j’ai porté sur mon dos le Sauveur et que j’ai été la première à le saluer. Malheureusement, nous n’avons pas d’enfants, nous autres.

— Comment t’appelles-tu ? demanda Bastien.

— Jicha, maître.

— Ecoute-moi, Jicha, ne gâche pas mon jeu et garde pour toi ce que tu sais, pour l’instant. Tu veux bien?

— Volontiers, maître. »

Puis la mule se mit au trot pour rejoindre les autres.

Le groupe attendait à la lisière de la forêt. Tout le monde contemplait avec admiration la ville d’Amarganth, en contrebas, qui étincelait dans la lumière du soleil. La lisière de la forêt était située sur une hauteur et de là on avait une vue étendue sur un grand lac, presque violet, qui était entouré de toutes parts de collines pareillement boisées. Au milieu de ce lac se trouvait Amarganth, la Ville d’Argent.

Toutes les maisons étaient construites sur des bateaux, les palais sur de larges péniches, les édifices plus petits sur des barques et des canots. Chaque maison, chaque bateau était en argent, un argent finement ciselé et artistement décoré. Partout, sur le lac, on voyait des canots et des barques qui transportaient des visiteurs depuis les rives jusqu’à la ville. Aussi le Preux Hynreck et son escorte se hâtèrent-ils de gagner la plage où attendait un bac d’argent, avec une proue à la ligne superbe. Toute la compagnie, sans oublier les chevaux et la mule, y prit place.

En chemin, Bastien apprit du passeur, qui portait un vêtement en tissu d’argent, que les eaux violettes du lac étaient si salées et si amères que rien ne pouvait résister à la longue à leur pouvoir dissolvant — rien, excepté l’argent. Le lac s’appelait Murhu ou le Lac des Larmes. A une très lointaine époque, on avait transféré la ville d’Amarganth au centre du lac pour la garantir contre les agressions, car quiconque aurait tenté de l’atteindre sur des bateaux de bois ou des barques de fer aurait sombré corps et biens, l’eau ne tardant pas à dissoudre bateau et équipage.

Mais on avait aussi une autre raison de laisser la ville d’Amarganth sur l’eau. Les habitants aimaient en effet déplacer de temps en temps leurs maisons, et donner une nouvelle disposition aux rues et aux places. Quand, par exemple, deux familles qui habitaient aux deux extrémités opposées de la cité devenaient amies ou parentes à l’occasion d’un mariage, elles quittaient leur ancien lieu de résidence pour venir amarrer leurs bateaux d’argent l’un à côté de l’autre, et devenaient ainsi voisines. Précisons en passant que l’argent était d’une sorte particulière, et aussi exceptionnel que l’incomparable beauté de son travail.

Bastien aurait aimé en apprendre plus long sur ce sujet mais le bac était arrivé à destination et il dut descendre avec ses compagnons de voyage.

Ils se mirent d’abord en quête d’une auberge afin de trouver un gîte pour eux et leurs bêtes. Ce n’était pas très facile car Amarganth était littéralement prise d’assaut par les voyageurs accourus de partout pour le tournoi. Ils finirent par découvrir une hôtellerie où il y avait encore de la place. Quand Bastien mena la mule à l’écurie, il lui murmura à l’oreille :

« N’oublie pas ce que tu m’as promis, Jicha. Nous nous reverrons bientôt. »

Jicha répondit par un signe de tête.

Bastien expliqua ensuite à ses compagnons de voyage qu’il ne voulait pas leur être plus longtemps à charge et qu’il visiterait volontiers la ville de son côté. Il les remercia de leur amabilité et prit congé. En vérité, il brûlait d’impatience de trouver Atréju.

Les bateaux, grands et petits, étaient reliés les uns aux autres par des passerelles, certaines étroites et fragiles, si bien qu’une seule personne pouvait les emprunter, d’autres larges et somptueuses comme des rues, et la foule s’y pressait.

Il y avait aussi des ponts arqués recouverts d’un toit et dans les canaux, entre les palais, circulaient des centaines de petites barques d’argent. Mais où que l’on marchât, où que l’on se tînt, on sentait toujours le sol osciller légèrement sous ses semelles, ce qui vous rappelait que la ville entière flottait sur l’eau.

La foule des visiteurs, que la ville semblait pouvoir à peine contenir, était si diverse et bigarrée qu’il faudrait un livre entier pour la décrire. Les autochtones étaient faciles à reconnaître car ils portaient tous le même vêtement en tissu d’argent qui était presque aussi beau que le manteau de Bastien. Leurs cheveux aussi étaient couleur d’argent, ils étaient grands et bien faits, avec des yeux bleu violet, comme Murhu, le Lac des Larmes. La plupart des visiteurs n’étaient pas si beaux. Il y avait là des géants tout en muscles, avec des têtes qui ne paraissaient pas plus grosses que des pommes entre leurs puissantes épaules. On voyait passer des freluquets, l’oeil rapide et la main leste, et des guerriers sauvages, l’air conquérant, avec de la fumée qui leur sortait de la bouche et du nez. Des bateleurs faisaient des pirouettes, se transformaient en roues vivantes, et des faunes des bois trottaient sur leurs jambes noueuses, de grosses massues sur l’épaule. Bastien vit même une fois un Mange-Pierre, dont les dents saillaient de la bouche comme des burins d’acier. La passerelle d’argent sur laquelle il s’était engagé ployait sous son poids. Mais avant que Bastien ait eu le temps de lui demander s’il ne s’appelait pas par hasard Pjörnrachzarck, il disparut dans la cohue.

Bastien finit par atteindre le centre d’Amarganth. C’était là que le tournoi se déroulait. Il battait déjà son plein. Sur une grande place ronde qui ressemblait à une gigantesque piste de cirque, des centaines de participants mesuraient leurs forces et montraient de quoi ils étaient capables. Autour du vaste cercle se pressait une foule de spectateurs qui encourageait les concurrents par des acclamations, il y en avait même aux fenêtres et sur les balcons des palais alentour, remplis à craquer, et certains étaient allés jusqu’à grimper sur les toits ornés de filigranes d’argent.

Mais Bastien n’était guère intéressé par le spectacle. Il voulait trouver Atréju qui ne participait pas aux jeux mais y assistait certainement d’un endroit quelconque. Il remarqua que les regards de la foule convergeaient toujours vers un certain palais, dans l’attente de quelque chose, aurait-on dit — et notamment quand l’un des concurrents avait réussi un coup particulièrement impressionnant. Mais Bastien dut se frayer un chemin sur l’un des ponts arqués puis grimper sur une sorte de réverbère avant de pouvoir jeter un coup d’oeil sur ce palais.

Sur un large balcon étaient installées deux hautes chaises d’argent. Sur l’une était assis un très vieil homme dont la barbe et la chevelure argentées descendaient jusqu’à la ceinture.

Ce devait être Querquobad Vieil-Argent. A côté de lui était assis un jeune garçon, à peu près de l’âge de Bastien. Il portait un pantalon long en cuir souple, mais son torse était nu si bien qu’on pouvait voir sa peau couleur olive. L’expression de son visage étroit était sérieuse, oui, presque sévère. Sa longue chevelure d’un noir bleuté était ramassée sur la nuque en un toupet noué par un cordon de cuir. Il portait autour des épaules un manteau rouge pourpre. Il regardait calmement, mais avec une attention particulière, le lieu du combat. C’était Atréju !

Au même instant, par la porte du balcon restée ouverte, derrière Atréju, apparut une tête, on aurait dit un peu un lion si ce n’est qu’à la place du pelage il y avait des écailles de nacre et que de longues moustaches blanches pendaient aux coins de sa gueule. Ses yeux, couleur de rubis, étincelaient et quand la tête se dressa au-dessus d’Atréju, on vit qu’elle était portée par un coup long, flexible, également recouvert d’écailles de nacre et d’où tombait une crinière qui faisait penser à des flammes blanches. C’était Fuchur, le Dragon de la Fortune. Il venait probablement de dire quelque chose à l’oreille d’Atréju car celui-ci hocha la tête.

Bastien se laissa glisser au pied de son réverbère. Il en avait assez vu. Il pouvait désormais concentrer son attention sur les concurrents du tournoi.

Au fond, il s’agissait moins d’affrontements véritables et sérieux que d’une sorte de spectacle de cirque à grande échelle. En ce moment, un combat de boxe opposait justement deux géants, dont les corps entremêlés formaient un énorme noeud qui roulait de-ci, de-là, et de fait il y avait en divers endroits des couples d’adversaires du même genre ou d’un tout autre style qui faisaient une démonstration de leur art — combat à l’épée, maniement de la massue ou de la lance — mais naturellement leurs vies n’étaient jamais sérieusement mises en jeu.

Il faisait partie des règles-, de la compétition de montrer qu’on était loyal et correct dans le combat et qu’on savait rester maître de soi. Si un candidat, entraîné par la colère ou l’ambition, s’était laissé aller à blesser gravement son partenaire, il aurait été aussitôt éliminé. La plupart étaient occupés à montrer leur dextérité au tir à l’arc ou à faire des démonstrations de force en soulevant des poids énormes, d’autres exhibaient leurs talents en se soumettant à toutes sortes d’exercices d’acrobatie ou d’épreuves de bravoure. La diversité des performances était aussi grande que celle des concurrents.

A tout moment, ceux qui avaient été vaincus devaient laisser la place, si bien que petit à petit le nombre des participants diminuait. Bastien vit alors les trois compagnons d’Hynreck, Hykrion, Hysbald et Hydorn, pénétrer sur la piste. Le Preux Hynreck et sa bien-aimée, la princesse Oglamar, n’étaient pas avec eux.

Il y avait encore en lice à ce moment-là une centaine de concurrents. Comme il s’agissait d’une sélection des meilleurs, Hykrion, Hysbald et Hydorn éprouvèrent quelque difficulté, plus peut-être qu’ils ne l’avaient imaginé, pour tenir tête à leurs adversaires. Il fallut tout l’après-midi pour qu’Hykrion démontre qu’il était le plus puissant parmi les forts, Hysbald le plus agile parmi les lestes et Hydorn le plus endurant parmi les coriaces. Le public enthousiaste poussait des hurlements de joie et applaudissait à tout rompre. Les trois vainqueurs s’inclinèrent face au balcon où étaient assis Querquobad Vieil-Argent et Atréju. Ce dernier se levait déjà pour dire quelque chose quand soudain un nouveau concurrent pénétra sur la piste. C’était Hynreck. Un silence tendu tomba sur l’assistance et Atréju se rassit. Seuls, trois hommes devaient l’accompagner, et il y en avait encore là en bas un de trop. L’un d’entre eux devait se retirer.

« Messieurs, dit Hynreck d’une voix forte, de manière que tout le monde puisse l’entendre, je présume que cette petite exhibition de vos capacités à laquelle vous venez de vous livrer n’a guère pu entamer vos forces. Il ne serait néanmoins pas digne de moi, dans ces conditions, de vous provoquer en combat singulier chacun séparément. Comme je n’ai pas encore vu jusqu’à présent, parmi tous ces concurrents, un seul qui soit à ma hauteur, je n’ai pas participé au tournoi et suis par conséquent frais et dispos. Au cas où l’un d’entre vous se sentirait trop épuisé, il n’aurait qu’à abandonner de lui-même. Sinon, je suis prêt à vous affronter tous les trois ensemble. Avez-vous une objection à formuler?

— Non », répondirent les trois autres d’une seule voix. Les coups d’Hykrion n’avaient nullement perdu de leur puissance, mais le Preux Hynreck était le plus fort. Hysbald l’assaillait de tous côtés, vif corne l’éclair, mais le Preux Hynreck était le plus leste. Hydorn tenta d’user sa résistance, mais le Preux Hynreck était le plus endurant. Le combat avait à peine duré dix minutes en tout, et déjà les trois seigneurs étaient désarmés et mettaient un genou à terre devant le Preux Hynreck. Celui-ci regardait fièrement autour de lui, quêtant manifestement un regard d’admiration de sa darne, qui devait se trouver quelque part dans la foule. Les cris de joie et les applaudissements des spectateurs déferlèrent sur la place comme un ouragan. On devait certainement les entendre sur les rives les plus lointaines du lac Murhu.

Quand le silence revint, Querquobad Vieil-Argent se leva et demanda à voix haute :

« Y a-t-il encore quelqu’un qui veuille se risquer à affronter le Preux Hynreck? »

Alors, dans le silence général, on entendit une voix de petit garçon répondre :

« Oui, moi ! »

C’était Bastien.

Tous les visages se tournèrent vers lui. La foule s’ouvrit pour lui laisser le passage et il pénétra sur la place. On entendit des exclamations de surprise et d’inquiétude. « Voyez comme il est beau! » — « Dommage pour lui! » — « Ne le laissez pas faire! »

« Qui es-tu ? demanda Querquobad Vieil-Argent.

— Mon nom, répondit Bastien, je vous le dirai ensuite. »

Il vit que les yeux d’Atréju étaient devenus deux fentes étroites et qu’il l’observait d’un air scrutateur mais encore très sceptique.

« Jeune ami, dit le Preux Hynreck, nous avons mangé et bu ensemble. Pourquoi veux-tu maintenant que je t’humilie? Je t’en prie, reprends ta parole et va-t’en.

— Non, répondit Bastien, ce que j’ai dit tient toujours. »

Le Preux Hynreck hésita un instant. Puis il proposa :

« Il ne serait pas juste de ma part que je me mesure à la lutte avec toi. Nous allons d’abord voir qui de nous deux est capable de lancer la flèche le plus haut.

— Entendu! » répliqua Bastien.

On apporta à chacun des concurrents un arc solide et une flèche. Hynreck tendit la corde et lança la flèche haut dans le ciel, si haut qu’on ne pouvait la suivre des yeux. Presque au même instant, Bastien banda son arc et envoya sa flèche juste derrière celle de son adversaire.

Un petit moment s’écoula avant que les deux flèches ne reviennent toucher le sol entre les deux tireurs. Alors il s’avéra que la flèche de Bastien, celle qui avait des plumes rouges, avait rejoint celle d’Hynreck, ornée de plumes bleues, manifestement au sommet de sa trajectoire, et avec un élan tel qu’elle l’avait fendue par-derrière.

Le Preux Hynreck regardait fixement les flèches fichées l’une dans l’autre. Il était devenu un peu pâle mais sur ses joues on voyait deux taches rouges.

« Il se peut que ce ne soit qu’un hasard, murmura-t-il. Nous allons voir qui est le plus habile au fleuret. »

Il réclama deux épées et deux jeux de cartes qu’on lui apporta. Il mélangea soigneusement les cartes de chacun des jeux.

Puis il lança très haut en l’air un jeu de cartes, tira sa lame à la vitesse de l’éclair et frappa. Quand les cartes furent retombées au sol, on vit qu’il avait atteint l’as de cœur et qu’il avait même frappé en plein milieu de l’unique cœur figurant sur la carte. De nouveau, il chercha des yeux sa dame, exhibant à la ronde le fleuret et la carte.

C’était maintenant au tour de Bastien de lancer l’autre jeu de cartes et de faire siffler sa lame. Aucune carte ne retomba. Il avait embroché d’un coup les trente-deux cartes du jeu, exactement par le milieu et, qui plus est, dans le bon ordre — bien que le Preux Hynreck les eût soigneusement mélangées.

Le Preux Hynreck n’en croyait pas ses yeux. Il ne disait plus rien, et ses lèvres tremblaient un peu.

« Tu ne me surpasseras pas en force », dit-il au bout d’un moment, d’une voix un peu éraillée.

Il saisit le plus lourd de tous les poids qui se trouvaient sur la piste et le souleva lentement. Mais avant qu’il ait eu le temps de le reposer, Bastien l’avait déjà pris par les jambes et soulevait ensemble l’homme et le poids. Le Preux Hynreck eut l’air si décontenancé que quelques spectateurs ne purent s’empêcher de rire.

« Jusqu’à présent, dit Bastien, c’est vous qui avez déterminé de quelle manière nous allions nous affronter. Etes-vous d’accord pour que maintenant je propose quelque chose mon tour? »

Le Preux Hynreck acquiesça en silence.

« C’est une épreuve de courage », poursuivit Bastien.

Le Preux Hynreck fit des efforts pour se ressaisir.

« Il n’y a rien qui puisse faire reculer mon courage!

— Dans ce cas, répondit Bastien, je propose que nous fassions le pari de traverser à la nage le Lac des Larmes. Le premier qui atteint la rive a gagné. »

Toute l’assistance retenait son souffle.

Le Preux Hynreck devint tour à tour écarlate et blême.

« Ce n’est pas une épreuve de courage, déclara-t-il, c’est de la folie.

— Moi, répondit Bastien, je suis prêt. Venez donc! »

Alors le Preux Hynreck perdit tout son sang-froid.

« Non! s’écria-t-il en tapant du pied. Vous savez aussi bien que moi que les eaux du lac Murhu dissolvent tout. Ce serait aller à une mort certaine.

— Je n’ai pas peur, répliqua tranquillement Bastien, j’ai traversé le Désert des Couleurs, j’ai bu et mangé du Feu de la Mort Multicolore, je m’y suis baigné. Ces eaux-là ne me font pas peur.

— Vous mentez! hurla le Preux Hynreck, cramoisi de colère. Personne au Pays Fantastique ne peut survivre à la Mort Multicolore, n’importe quel enfant le sait!

— Preux Hynreck, dit Bastien d’une voix lente, au lieu de m’accuser de mensonge, vous feriez mieux de reconnaître tout simplement que vous avez peur. »

C’en était trop pour le Preux Hynreck. Aveuglé par la colère, il dégaina sa grande épée et bondit sur Bastien.

Celui-ci recula et voulut lui adresser une mise en garde, mais le Preux Hynreck ne lui en laissa pas le temps. Il fondit sur Bastien, cette fois c’était sérieux. Au même instant, l’épée Sikanda jaillit comme un éclair de son fourreau rouillé et se mit à danser.

Ce qui se produisit alors fut si extraordinaire qu’aucun spectateur ne l’oublia de toute sa vie. Par bonheur, Bastien ne pouvait lâcher la poignée de l’épée qu’il avait en main, si bien qu’il devait suivre chaque déplacement que l’épée effectuait d’elle-même. L’épée commença par découper morceau par morceau la splendide armure du Preux Hynreck. Les lambeaux voltigeaient de tous côtés mais sa peau ne fut pas égratignée une seule fois.

Le Preux Hynreck se défendait désespérément et fendait l’air avec son épée comme un dément, mais la lame de lumière de Sikanda dansait autour de lui comme un tourbillon de feu qui l’aveuglait, si bien qu’aucun de ses coups ne portait.

Quand finalement il se retrouva vêtu de ses seuls sous-vêtements, mais sans pour autant cesser d’assaillir Bastien, Sikanda découpa littéralement en rondelles son épée, et à une vitesse telle que la lame entière continua à flotter un instant en l’air, avant de tomber au sol en tintant comme un tas de pièces de monnaie. Le Preux Hynreck regarda avec des yeux écarquillés la poignée inutile qui lui était restée dans la main. Il la laissa tomber et baissa la tête. Sikanda regagna son fourreau rouillé et Bastien put enfin la lâcher.

Une exclamation de surprise et d’admiration, poussée par des milliers de voix, s’éleva de la foule des spectateurs. Ils se ruèrent tous sur la place, se saisirent de Bastien, le soulevèrent du sol et le portèrent en triomphe.

Leur joie délirante n’en finissait plus. Bastien chercha des yeux le Preux Hynreck. Il voulait lui dire quelques paroles de réconciliation, car en vérité le malheureux lui faisait pitié et il n’avait jamais eu l’intention de l’humilier de la sorte. Mais le Preux Hynreck avait disparu.

Soudain, le silence se fit. La foule s’effaça pour laisser le passage. Atréju était là, il regardait Bastien en souriant. Ses porteurs le firent descendre de leurs épaules, et maintenant les deux garçons étaient face à face. Ils se regardèrent longtemps sans rien dire. Finalement, Atréju prit la parole :

« Si j’avais encore besoin d’un compagnon pour partir à la recherche du Sauveur du Pays Fantastique, je me contenterais de celui-là seul, car il vaut mieux que cent autres ensemble. Mais je n’ai plus besoin de compagnon, car l’expédition n’aura pas lieu.

On entendit un murmure de surprise et de déception.

« Le Sauveur du Pays Fantastique n’a pas besoin de notre protection, poursuivit Atréju à voix plus haute, car il est plus capable de se défendre seul que nous ne pourrions le faire tous ensemble. Et nous n’avons plus besoin de le chercher car lui nous a déjà trouvés. Je ne l’ai pas reconnu tout de suite car, lorsque je l’ai aperçu dans le miroir magique de la porte de l’Oracle du Sud, il avait une apparence différente — tout à fait différente — de celle qu’il a maintenant. Mais son regard, je ne l’ai pas oublié. C’est celui-là même qui est posé sur moi en ce moment. Je ne peux pas me tromper. »

Bastien secoua la tête en souriant et dit :

« Tu ne te trompes pas, Atréju. C’est toi qui m’as guidé vers la Petite Impératrice, pour que je lui donne un nouveau nom. Et je t’en remercie. »

Comme une onde, un murmure plein de respect parcourut l’assistance.

« Tu as promis, répondit Atréju, de nous dire ton nom que personne ne connaît encore au Pays Fantastique à l’exception de la Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or. Veux-tu le faire, à présent?

— Je m’appelle Bastien Balthasar Bux. »

Cette fois, les spectateurs ne pouvaient se contenir plus longtemps. Leur jubilation éclata en milliers de vivats. Dans leur enthousiasme, beaucoup se mirent à danser, si bien que les passerelles et les ponts, et bientôt la place entière, commencèrent à osciller.

Atréju tendit en riant la main à Bastien, Bastien la prit et c’est ainsi — main dans la main — qu’ils gagnèrent le palais. Sur le perron, Querquobad Vieil-Argent et Fuchur, le Dragon de la Fortune, les attendaient.

Ce soir-là, il y eut à Amarganth la plus belle fête que la ville ait jamais connue. Tout ce qui avait des jambes, courtes ou longues, torses ou droites, se mit à danser, et tout ce qui avait une voix, belle ou laide, grave ou aiguë, voulut chanter et rire.

Quand la nuit tomba, les Amarganthins allumèrent des milliers de lumières multicolores sur leurs bateaux et leurs palais d’argent. Et à minuit on tira un feu d’artifice, tel qu’on n’en avait encore jamais vu, même au Pays Fantastique. Bastien se tenait sur le balcon, avec Atréju, à leur gauche et à leur droite il y avait Fuchur et Querquobad Vieil-Argent, et tous regardaient les gerbes d’étincelles multicolores dans le ciel et les milliers de lumières de la Ville d’Argent qui se reflétaient dans les eaux sombres du Lac des Larmes de Murhu.

# 17

# UN DRAGONPOUR LE PREUX HYNRECK

Querquobad Vieil-Argent s’était endormi sur son fauteuil car la nuit était déjà très avancée. Il en allait de même pour bien des gens à Amarganth, indigènes et invités qui, épuisés par la fête, s’étaient abandonnés au sommeil. Seules, quelques rares personnes étaient encore éveillées, et celles-là eurent alors l’occasion d’ouïr quelque chose qui surpassait en beauté tout ce qu’elles avaient déjà entendu et tout ce qu’elles pourraient jamais entendre.

Fuchur, le blanc Dragon de la Fortune, chantait.

Il décrivait des cercles très haut dans le ciel nocturne, au-dessus de la Ville d’Argent et du Lac des Larmes, et faisait entendre sa voix d’airain. C’était un chant sans paroles, l’ample et simple mélodie du bonheur le plus pur. Et le cœur de celui qui l’entendait s’ouvrait tout grand.

C’était le cas pour Bastien et pour Atréju, qui étaient assis côte à côte sur le large balcon du palais de Querquobad. Jamais encore ils n’avaient ni l’un ni l’autre entendu chanter un Dragon de la Fortune. Sans s’en rendre compte, ils s’étaient pris la main et écoutaient dans un ravissement muet. Chacun savait que l’autre éprouvait la même chose que lui-même : le bonheur d’avoir trouvé un ami. Et ils se gardaient de venir troubler ce bonheur par des discours.

Une grande heure passa, le chant de Fuchur faiblit peu à peu et finit par s’éteindre.

Quand le silence fut total, Querquobad s’éveilla, se leva et dit pour s’excuser :

« Les vieillards comme moi ont besoin de dormir. Pour vous, les jeunes, c’est différent. Ne m’en veuillez pas, mais il faut maintenant que j’aille me coucher. »

Ils lui souhaitèrent une bonne nuit et Querquobad s’en alla.

Les deux amis restèrent encore un long moment assis en silence, regardant le ciel nocturne où le Dragon de la Fortune continuait à décrire des cercles, en un lent et paisible mouvement de va-et-vient.

« Fuchur ne va pas dormir? demanda Bastien.

— Il dort déjà, dit doucement Atréju.

— En volant?

— Oui. Il n’aime guère séjourner dans les maisons, même quand elles sont aussi vastes que le palais de Querquobad. Il s’y sent enfermé, à l’étroit et il faut qu’il se déplace aussi prudemment que possible pour ne rien heurter ou faire tomber. Il est tout simplement trop grand. Aussi dort-il la plupart du temps dans les airs.

— Crois-tu qu’il me laissera une fois le chevaucher, moi aussi?

— Certainement, affirma Atréju. Il est vrai que ce n’est pas exactement facile. Il faut d’abord s’y habituer.

— J’ai monté Graograman », fit remarquer Bastien

Atréju hocha la tête et le regarda d’un air admiratif.

« Tu l’as dit au Preux Hynreck au moment de l’épreuve de courage. Comment es-tu venu à bout de la Mort Multicolore?

— J’ai AURYN, dit Bastien.

— Ah? » fit Atréju. Il parut très surpris mais n’en dit pas davantage.

Bastien sortit de sous sa chemise l’emblème de la Petite Impératrice et le montra à Atréju. Celui-ci le considéra un moment puis murmura :

« Ainsi donc, c’est toi qui portes maintenant le Miroitant. »

Bastien eut l’impression qu’il faisait un peu grise mine, aussi s’empressa-t-il de dire :

« Veux-tu le remettre autour de ton cou? » Il s’apprêtait à ôter sa chaîne.

« Non! »

Atréju avait dit cela sur un ton presque coupant et Bastien s’arrêta, ébahi. Atréju eut alors un sourire d’excuse et il répéta d’une voix douce :

« Non, Bastien, je l’ai porté suffisamment longtemps.

— Comme tu veux », déclara Bastien. Puis il retourna l’emblème. « Regarde! Tu as vu l’inscription?

— Vu, oui, répondit Atréju, mais je ne sais pas ce qu’elle dit.

— Comment cela?

— Nous, les Peaux-Vertes, nous savons lire les traces, mais pas les lettres. »

Cette fois, ce fut au tour de Bastien d’être surpris.

« Et que dit l’inscription? voulut savoir Atréju.

— FAIS CE QUE VOUDRAS », déchiffra Bastien.

Atréju regardait fixement l’emblème.

« Voilà donc ce qu’elle signifie », murmura-t-il. Son visage ne trahissait aucune émotion et Bastien ne pouvait pas deviner ce qu’il pensait. Aussi demanda-t-il :

« Si tu l’avais su, est-ce que cela aurait changé quelque chose pour toi?

— Non, répondit Atréju, j’ai fait ce que je voulais. »

Ils restèrent à nouveau silencieux un moment. Finalement, Bastien reprit la parole :

« Il y a encore une question que je veux te poser, Atréju. Tu as dit que j’avais une autre apparence quand tu m’as vu dans la Porte au Miroir Magique.

— Oui, une apparence très différente.

— Comment cela?

— Tu étais très gros et pâle, et vêtu différemment.

— Gros et pâle? répéta Bastien avec un sourire incrédule. Tu es vraiment sûr que j’étais ainsi?

— N’était-ce donc pas toi?

— Tu m’as vu, je sais bien. Mais j’ai toujours été comme je suis maintenant.

— Vraiment?

— Je devrais tout de même m’en souvenir! s’écria Bastien.

— Oui, dit Atréju en le regardant d’un air songeur, tu devrais.

— Peut-être qu’il s’agissait d’un miroir déformant? »

Atréju secoua la tête.

« Non, je ne crois pas.

— Dans ce cas comment expliques-tu que tu m’aies vu ainsi?

— Je ne sais pas, répondit Atréju. Je sais seulement que je ne me suis pas trompé. »

Puis il y eut un autre long silence et ils finirent par aller se coucher.

Quand Bastien fut dans son lit (dont la tête et le pied étaient naturellement en filigrane d’argent), il ne put s’empêcher de repenser au dialogue qu’il venait d’avoir avec Atréju. Il lui semblait que sa victoire sur le Preux Hynreck et même son séjour auprès de Graograman n’impressionnaient plus autant Atréju depuis qu’il savait que Bastien portait le Miroitant. Peut-être pensait-il que dans ces conditions ce n’était pas un exploit exceptionnel. Pourtant Bastien voulait obtenir qu’Atréju l’estime sans réserve.

Il y réfléchit longtemps. Il fallait trouver quelque chose que personne, au Pays Fantastique, ne puisse faire. Une chose dont seul Bastien fût capable.

Finalement, une idée lui vint : inventer des histoires!

Il avait sans cesse entendu dire que personne au Pays Fantastique ne pouvait créer du nouveau. Même la voix d’Uyulala en avait parlé. Et c’était précisément un domaine où il était passé maître.

Atréju verrait que lui, Bastien, était un grand poète!

Il souhaita que s’offrît à lui, le plus tôt possible, une occasion de montrer à son ami ce qu’il savait faire. Dès demain peut-être. Il pourrait par exemple y avoir à Amarganth une fête de la poésie, au cours de laquelle Bastien éclipserait tout le monde avec ses trouvailles.

Ou bien mieux encore : tout ce qu’il raconterait deviendrait réalité! Graograman n’avait-il pas dit que le Pays Fantastique était celui des histoires et que pour cette raison, même un passé depuis longtemps révolu pouvait renaître s’il apparaissait à l’intérieur d’une histoire?

Atréju ouvrirait des yeux ronds!

Et c’est sur cette image d’un Atréju surpris et admiratif que Bastien s’endormit.

Lorsque tout le monde se retrouva, le lendemain matin, assis devant un plantureux petit déjeuner dans la salle de parade du palais, Querquobad Vieil-Argent dit :

« Nous avons décidé d’organiser aujourd’hui une fête tout à fait particulière en l’honneur de notre hôte, le Sauveur du Pays Fantastique, et de son ami qui nous l’a amené. Peut-être ne sais-tu pas, Bastien Balthasar Bux, qu’une tradition ancestrale veut que nous, les Amarganthins, soyons les chanteurs et les conteurs du Pays Fantastique. Les enfants, chez nous, sont très tôt initiés à cet art. Quand ils deviennent plus grands, ils doivent, pendant de nombreuses années, parcourir toutes les régions et exercer cette profession pour le bien de tous. Aussi sommes-nous accueillis partout avec joie et respect. Pourtant nous avons un souci : notre stock de chansons et d’histoires est — pour parler franchement — assez mince. Et nombreux sont, parmi nous, ceux qui doivent se partager ce maigre patrimoine. Or la légende dit — je ne sais si c’est à tort ou à raison — que, dans ton monde, tu es connu pour avoir le don d’inventer des histoires. Est-ce vrai?

— Oui, dit Bastien, cela m’a d’ailleurs valu bien des moqueries. »

Querquobad Vieil-Argent fronça les sourcils de surprise.

« Des moqueries, parce que tu sais raconter des histoires que nul n’a encore jamais entendues? Comment est-ce possible? Personne chez nous n’est dans ce cas et nous te serions infiniment reconnaissants, mes concitoyens et moi-même, si tu voulais bien nous faire cadeau de quelques histoires nouvelles. Nous aideras-tu de ton génie?

— Avec plaisir! » répondit Bastien.

Après le petit déjeuner, ils se rendirent sur le perron du palais de Querquobad, où Fuchur les attendait déjà.

Sur la place s’était rassemblée entre-temps une grande foule, parmi laquelle il ne restait cette fois qu’un très petit nombre des hôtes venus dans la ville pour assister au tournoi. Il s’agissait pour l’essentiel d’Amarganthins, hommes, femmes et enfants, tous de belle prestance, avec des yeux bleus, et vêtus de leurs coquets habits d’argent. La plupart avaient apporté des instruments à cordes en argent — harpes, lyres, guitares ou luths — sur lesquels ils avaient l’intention d’accompagner leurs récits, car chacun nourrissait l’espoir de pouvoir faire une démonstration de son art devant Bastien et Atréju.

Des sièges furent installés, Bastien prit place au centre, entre Querquobad et Atréju. Fuchur se posta derrière eux.

Alors Querquobad frappa dans ses mains et, comme le silence se faisait, il dit :

« Le grand poète va satisfaire notre désir. Il va nous faire cadeau de nouvelles histoires. Aussi, mes amis, donnez le meilleur de vous-mêmes, afin de le mettre dans l’ambiance! »

Tous les Amarganthins, sur la place, s’inclinèrent très bas et en silence. Alors, le premier s’avança et se mit à réciter. Après lui, d’autres défilèrent, en grand nombre. Ils avaient tous de belles voix sonores et connaissaient très bien leur affaire.

Les histoires, poèmes et chansons qu’ils proposaient étaient, selon le cas, captivants, gais ou tristes, mais exigeraient beaucoup trop de place pour qu’on les retranscrive ici. En fait, on n’entendit guère qu’une centaine de pièces différentes. Après, les conteurs ne purent que se répéter. Les nouveaux Amarganthins qui s’avançaient n’avaient rien d’autre à proposer que ce que leurs prédécesseurs avaient déjà chanté ou dit.

Cela n’empêchait pas Bastien de se sentir de plus en plus excité car il attendait le moment où son tour viendrait. Son désir de la veille avait commencé à se réaliser très précisément. Il brûlait d’impatience de voir se réaliser la suite. Il regarda Atréju, de profil, qui écoutait, la mine impassible. On ne lisait aucune émotion sur son visage.

Finalement, Querquobad Vieil-Argent fit taire ses concitoyens. Il se tourna en soupirant vers Bastien et dit :

« Je t’avais prévenu, Bastien Balthasar Bux, que notre stock était malheureusement très limité. Ce n’est pas notre faute s’il n’y a plus d’histoires. Comme tu vois, nous faisons ce que nous pouvons. Nous offriras-tu maintenant une des tiennes?

— Je vais vous offrir toutes les histoires que j’ai inventées, répondit généreusement Bastien, car je peux en imaginer encore une foule de nouvelles. Il y en a un certain nombre que j’ai racontées à une petite fille nommée Kris Ta, mais la plupart étaient pour moi tout seul. Personne d’autre ne les connaît donc encore. Mais il faudrait des semaines et des mois pour les raconter une par une et nous ne pouvons pas rester parmi vous si longtemps. C’est pourquoi je vais vous raconter une seule histoire qui contient toutes les autres. Elle s’appelle " Histoire de la bibliothèque d’Amarganth " et elle est très courte. » Il réfléchit un peu et commença au hasard :

« En des temps très reculés vivait à Amarganth une vieille femme du nom de Quana qui régnait sur la ville. A cette époque depuis longtemps révolue, le Lac des Larmes de Murhu n’existait pas, et Amarganth n’était pas construite dans cet argent spécial qui résiste aux eaux. C’était encore une ville tout à fait ordinaire, avec des maisons de pierre et de bois. Et elle s’étendait dans une vallée, entre des collines boisées.

« Quana avait un fils du nom de Quin, qui était un grand chasseur. Un jour, Quin aperçut dans les bois une licorne qui portait au sommet de sa corne une pierre lumineuse. Il tua l’animal et emporta la pierre chez lui. Mais, par cet acte, il avait attiré un grand malheur sur la ville d’Amarganth. Les habitants se mirent à avoir de moins en moins d’enfants. S’ils ne trouvaient pas de remède, ils étaient condamnés à disparaître. Or, il était impossible de rendre la vie à la licorne et personne ne savait que faire.

« Aussi la vieille Quana envoya-t-elle un messager à l’Oracle du Sud, qui à l’époque existait encore, pour qu’Uyulala lui révèle ce qu’il fallait faire. Mais l’Oracle du Sud était très loin de là. Le messager, qui était parti jeune homme, revint chargé d’années. La vieille Quana était morte depuis longtemps et son fils Quin lui avait entre-temps succédé. Il était déjà très vieux lui aussi, naturellement, comme tous les autres Amarganthins. Il ne restait plus que deux enfants, un garçon et une fille. Il s’appelait Aquil et elle Muqua.

« Alors le messager rapporta ce que la voix d’Uyulala lui avait révélé : Amarganth ne pourrait subsister que si on en faisait la plus belle ville du Pays Fantastique. C’est de cette façon seulement que le sacrilège de Quin serait racheté. Mais les Amarganthins ne pouvaient réaliser cela qu’avec l’aide des Acharai, qui sont les créatures les plus hideuses du Pays Fantastique. On les appelle aussi les " Eternels Pleureurs " parce qu’ils ne cessent de verser des larmes sur leur propre laideur. Ce flot de larmes leur sert justement à laver un argent très particulier qui se trouve dans les profondeurs du sol et avec lequel ils s’entendent à réaliser le plus merveilleux des filigranes.

« Tous les Amarganthins se mirent donc en quête des Acharai, mais aucun ne parvint à les trouver, car ils vivent sous terre, à une grande profondeur. Finalement, il ne resta plus qu’Aquil et Muqua. La mort avait emporté tous les autres, et ils avaient entre-temps grandi. Tous les deux ensemble, ils réussirent à découvrir les Acharai et à les convaincre de faire d’Amarganth la plus belle ville du Pays Fantastique.

« Aussi les Acharai commencèrent-ils par bâtir une barque d’argent et, dessus, un petit palais en filigrane, qu’ils installèrent sur la place du marché de la ville morte. Ensuite, ils orientèrent leur flot de larmes souterrain pour le faire jaillir à la lumière du jour sous forme de source, dans la vallée, entre les collines boisées. La vallée se remplit d’eaux amères et devint Murhu, le Lac des Larmes, sur lequel flottait le premier palais d’argent. C’est là qu’Aquil et Muqua établirent leur demeure.

« Mais les Acharai avaient imposé une condition au jeune couple, et cette condition c’était qu’eux deux et tous leurs descendants s’adonnent à l’art de chanter et de conter. Aussi longtemps qu’ils le feraient, les Acharai leur viendraient en aide car c’était une façon pour eux de participer à l’entreprise et leur laideur contribuait ainsi à quelque chose de beau.

« Aquil et Muqua fondèrent ainsi une bibliothèque — la célèbre bibliothèque d’Amarganth, justement — dans laquelle ils rassemblèrent toutes mes histoires. Ils commencèrent par celle que vous venez précisément d’entendre, mais peu à peu vinrent s’ajouter toutes les autres que j’ai racontées, si bien qu’il y en eut finalement un si grand nombre que ni eux ni leurs innombrables descendants qui peuplent aujourd’hui la Ville d’Argent ne sauraient en venir à bout.

« Si Amarganth, la plus belle ville du Pays Fantastique, existe encore aujourd’hui, c’est que les Acharai et les Amarganthins ont tenu leur promesse réciproque — bien qu’ils ne sachent plus rien les uns des autres. Seul le nom du Lac des Larmes, Murhu, rappelle encore les événements qui se déroulèrent en des temps très reculés. »

Quand Bastien eut terminé son récit, Querquobad Vieil-Argent se leva lentement de son siège. Un sourire radieux éclairait son visage.

« Bastien Balthasar Bux, dit-il, tu viens de nous offrir bien plus qu’une histoire et bien plus que toutes les histoires. Tu nous as offert nos propres origines. Maintenant nous savons d’où vient Murhu, d’où viennent nos bateaux et nos palais d’argent que porte le lac. Et surtout nous savons maintenant ce que contient ce grand bâtiment rond qui est dans notre ville et dans lequel aucun de nous n’a encore jamais pénétré, parce qu’il est fermé depuis des temps très anciens. Il contient notre plus grand trésor et jusqu’à présent nous l’ignorions. Il contient la bibliothèque d’Amarganth! »

Bastien lui-même était subjugué de voir que tout ce qu’il venait de raconter était devenu réalité (ou bien l’avait toujours été? « Les deux! » aurait probablement répondu Graograman). En tout cas, il voulut vérifier cela de ses propres yeux.

« Où se trouve donc ce bâtiment? demanda-t-il.

— Je vais te le montrer », dit Querquobad et, tourné vers la foule, il s’écria : « Peut-être allons-nous bénéficier aujourd’hui encore d’un autre miracle ! »

Un long cortège, en tête duquel marchait le vieillard, avec Atréju et Bastien à ses côtés, s’achemina sur les passerelles qui reliaient les bateaux d’argent, jusqu’à un très grand bâtiment qui se trouvait sur un bateau circulaire et avait lui-même la forme d’une gigantesque boîte cylindrique en argent. Les murs extérieurs étaient lisses, sans décoration ni fenêtres. Il n’y avait qu’une unique et grande porte, mais elle était fermée.

Au milieu du battant d’argent lisse, on voyait une pierre montée dans une sorte d’anneau et qui ressemblait à un morceau de verre transparent. On pouvait y lire l’inscription suivante :

Arrachée à la corne de la licorne, je me suis éteinte.

Je tiendrai la porte fermée, jusqu’à ce que ranime mon éclat

celui qui m’appellera par mon nom.

Pour lui je brillerai cent ans

et je le guiderai dans les sombres profondeurs

de Yors Minroud.

Mais s’il prononce mon nom une seconde fois de la fin au début,

je produirai en un instant

cent ans de rayonnement.

« Aucun d’entre nous, dit Querquobad, n’est capable d’interpréter cette inscription. Aucun de nous ne sait ce que veut dire : Yors Minroud. Personne jusqu’à présent n’a encore trouvé le nom de la pierre, bien que nous l’ayons cherché sans relâche. Nous tous, nous ne pouvons recourir qu’à des noms qui existent déjà au Pays Fantastique. Et comme il s’agit ici de trouver un autre nom, nul n’a su faire briller la pierre et par là ouvrir la porte. Peux-tu le trouver, Bastien Balthasar Bux? »

Un silence profond se fit, chargé d’espoir. Tous, Amarganthins ou non, retenaient leur souffle.

« Al’Tsahir! » s’écria Bastien.

Au même instant, la pierre s’illumina, sauta de sa monture et vint tomber juste dans la main de Bastien. La porte s’ouvrit.

Mille voix poussèrent une exclamation de surprise.

La pierre lumineuse à la main, Bastien franchit la porte, suivi d’Atréju et de Querquobad. Derrière eux la foule se pressa.

La grande pièce circulaire était sombre et Bastien leva la pierre. Sa lumière était plus vive, il est vrai, que celle d’une bougie, mais ne suffisait pas pour éclairer entièrement la pièce. On voyait seulement que le long des murs, sur une hauteur de plusieurs étages, s’empilaient des livres et encore des livres.

On apporta des lampes et bientôt la totalité de la grande pièce fut éclairée. On voyait maintenant que les murailles de livres, tout autour, étaient divisées en différentes sections, repérées par des panneaux. On pouvait y lire, par exemple, « Histoires gaies », ou « Histoires captivantes », ou encore « Histoires sérieuses », « Histoires brèves », et ainsi de suite.

Au milieu de la salle circulaire, sur le sol, il y avait une inscription qui ne pouvait pas passer inaperçue :

BIBLIOTHÈQUE

DES ŒUVRES COMPLÈTES

DE  BASTIEN  BALTHASAR  BUX

Atréju, immobile, regardait autour de lui, les yeux écarquillés. Il était tellement subjugué d’étonnement et d’admiration que son émotion était plus que visible. Et Bastien s’en réjouissait.

« Tout ça, demanda Atréju et son doigt décrivit un large cercle, tout ça, ce sont des histoires que tu as inventées?

— Oui », dit Bastien, et il mit Al’Tsahir dans sa poche.

Atréju le regarda d’un air effaré.

« Cela dépasse mon entendement », murmura-t-il.

Les Amarganthins s’étaient naturellement depuis longtemps jetés sur les livres, ils les feuilletaient avec ferveur, se faisaient mutuellement la lecture, il y en avait même qui s’étaient assis par terre sans plus de façons et commençaient à apprendre par cœur certains passages.

La nouvelle de l’événement s’était répandue dans la Ville d’Argent comme une traînée de poudre.

Bastien et Atréju sortaient justement de la bibliothèque quand les seigneurs Hykrion, Hysbald et Hydorn vinrent à leur rencontre.

« Seigneur Bastien, commença Hysbald, le rouquin, qui était manifestement le plus agile, non seulement à l’épée mais avec sa langue, nous avons entendu parler des talents incomparables dont vous venez de faire preuve. C’est pour cette raison que nous venons vous prier de nous prendre à votre service et de nous autoriser à vous accompagner pour la suite de votre voyage. Chacun de nous trois aspire à avoir sa propre histoire. Et même si, bien évidemment, vous n’avez pas besoin de notre protection, il pourrait tout de même vous être utile d’avoir à votre service trois chevaliers valeureux et capables tels que nous. L’acceptez-vous?

— Volontiers, répondit Bastien, n’importe qui serait fier de pareils compagnons. »

Alors les trois seigneurs voulurent sur-le-champ prêter serment de fidélité sur l’épée de Bastien, mais il les en dissuada.

« Sikanda, leur expliqua-t-il, est une épée magique. Nul ne peut la toucher sans risquer sa vie, s’il n’a pas mangé et bu du feu de la Mort Multicolore et ne s’y est pas baigné. »

Aussi durent-ils se contenter d’une poignée de main amicale.

« Mais que devient le Preux Hynreck? demanda Bastien.

— Il est complètement prostré, dit Hykrion.

— C’est à cause de sa dame, ajouta Hydorn.

— Vous devriez venir le voir », conclut Hysbald.

Aussi se mirent-ils en route — cette fois tous les cinq — en direction de l’auberge où ils étaient descendus en arrivant à Amarganth, et où Bastien avait conduit à l’écurie la vieille ficha.

Quand ils pénétrèrent dans la salle de l’auberge, un seul homme y était assis. Il était penché sur la table, les mains enfouies dans ses cheveux blonds. C’était le Preux Hynreck. Il avait manifestement apporté dans ses bagages une armure de rechange, car il en portait maintenant une de facture un peu plus simple que celle qui avait été réduite en morceaux la veille, au cours du combat avec Bastien

Quand Bastien lui dit bonjour, il sursauta et regarda fixement les deux jeunes garçons. Il avait les yeux rouges.

Bastien lui demanda s’ils pouvaient s’asseoir à sa table, il haussa les épaules, acquiesça d’un signe de tête et se laissa retomber sur son siège. Devant lui était posée une feuille de papier qui paraissait avoir été froissée puis défroissée un certain nombre de fois.

« Je désirerais m’informer de votre état, commença Bastien. Je serais navré de vous avoir blessé. »

Le Preux Hynreck secoua la tête.

« C’en est fini de moi, déclara-t-il d’une voix rauque. Tenez, lisez vous-même! »

Il tendit le bout de papier à Bastien.

« Je ne veux que le plus grand — lisait-on — et vous ne l’êtes pas, alors adieu! »

« La princesse Oglamar? » demanda Bastien. Le Preux Hynreck acquiesça.

« Dès la fin de notre combat, elle s’est fait conduire jusqu’à la rive avec son palefroi. Qui sait où elle se trouve maintenant? Je ne la reverrai jamais. Qu’ai-je donc à faire sur terre, à présent?

— Ne pourriez-vous pas aller la chercher?

— Pour quoi faire?

— Pour la faire changer d’avis, peut-être. » Le Preux Hynreck eut un rire amer.

« Vous ne connaissez pas la princesse Oglamar. Je me suis entraîné plus de dix ans pour arriver à faire tout ce que je sais faire. J’ai renoncé à tout ce qui n’aurait pas été favorable à ma condition physique. Je me suis appliqué avec une discipline de fer à étudier l’escrime auprès des plus grands maîtres, toutes les sortes de lutte auprès des meilleurs lutteurs, jusqu’à ce que je les aie tous battus. Je peux courir plus vite qu’un cheval, sauter plus haut qu’un cerf, je suis le meilleur partout, ou plutôt — je l’étais, jusqu’à hier. Avant, elle ne m’accordait jamais un regard, mais peu à peu son intérêt pour moi s’était accru en même temps que mes capacités. Je pouvais déjà espérer être choisi par elle — et voilà que tous mes espoirs sont à jamais ruinés. Comment puis-je continuer à vivre?

— Peut-être ne devriez-vous pas vous attacher autant à la princesse Oglamar, fit remarquer Bastien Il existe certainement d’autres femmes qui vous plairaient tout autant.

— Non, répondit le Preux Hynreck, la princesse Oglamar me plaît justement parce qu’elle ne peut se satisfaire que du plus grand.

— Ah bon! fit Bastien, perplexe. Le cas est naturellement délicat. Que peut-on faire? Et si vous essayiez de la séduire d’une autre manière? Par des chants, par exemple, ou des poèmes?

— Je suis un preux, répliqua Hynreck, un peu irrité, je ne peux ni ne veux exercer un autre métier. Je suis comme je suis.

— Oui, dit Bastien, c’est ce que je vois. »

Tous se turent. Les trois seigneurs jetaient au Preux Hynreck des regards compatissants. Ils pouvaient comprendre ce qui se passait en lui. Finalement, Hysbald s’éclaircit la voix et, tourné vers Bastien, il déclara :

« Pour vous, seigneur Bastien, ce ne serait vraiment pas très difficile de l’aider. »

Bastien regarda Atréju, mais il avait retrouvé son visage impénétrable.

« Quelqu’un comme le Preux Hynreck, renchérissait à présent Hydorn, se trouve en fait dans une sale situation, quand il n’y a pas le moindre monstre à la ronde. Vous me comprenez? »

Bastien ne comprenait toujours pas.

« Les monstres, ajouta Hykrion en caressant son énorme moustache noire, sont nécessaires pour qu’un preux puisse être un preux. » Et il fit un clin d’oeil à Bastien.

Bastien avait tout de même fini par comprendre.

« Ecoutez, Preux Hynreck, dit-il, en vous proposant de donner votre cœur à une autre dame, je voulais seulement mettre votre constance à l’épreuve. En réalité, il se trouve que la princesse Oglamar a justement besoin de votre aide, et personne d’autre que vous ne peut la sauver. »

Le Preux Hynreck dressa l’oreille.

« Parlez-vous sérieusement, seigneur Bastien?

— Tout à fait sérieusement, vous allez pouvoir vous en convaincre sans tarder. Il y a quelques minutes, la princesse Oglamar a été attaquée et enlevée.

— Par qui?

— Par un des monstres les plus terrifiants qui aient jamais existé au Pays Fantastique. Il s’agit du Dragon Smàrg. Le cheval de la princesse traversait une clairière quand l’horrible créature l’a aperçue, a fondu sur elle, l’a soulevée de son palefroi et emportée dans les airs. »

Hynreck bondit. Ses yeux se mirent à briller et ses joues devinrent brûlantes. De joie, il tapa dans ses mains. Puis la lueur dans ses yeux s’éteignit à nouveau et il se rassit.

« Cela ne peut malheureusement pas se produire, dit-il d’une voix affligée, il n’y a pas le moindre Dragon nulle part.

— Vous oubliez, Preux Hynreck, expliqua Bastien, que je viens de très loin — beaucoup plus loin que vous n’êtes jamais allé.

— C’est vrai, confirma Atréju, qui se mêlait pour la première fois à la conversation.

— Elle a donc vraiment été enlevée par ce monstre? » s’écria le Preux Hynreck. Alors il pressa ses deux mains sur son cœur et gémit : « O mon Oglamar bien-aimée, comme tu dois maintenant souffrir. Mais sois sans crainte, ton chevalier arrive, il est déjà en route! Dites-moi ce que je dois faire. Où dois-je aller? De quoi s’agit-il?

— Très loin d’ici, commença Bastien, il y a un pays qui s’appelle Morgul ou le Pays du Feu Froid, parce que là-bas les flammes sont plus froides que la glace. Je ne peux pas vous dire comment vous trouverez ce pays. C’est à vous de le découvrir. Au milieu de ce pays se trouve une forêt pétrifiée du nom de Wodgabay. Et au milieu de cette forêt pétrifiée se dresse la Forteresse de Plomb de Ragar. Elle est entourée de trois fossés. Dans le premier coule un poison vert, dans le deuxième de l’acide nitrique fumant et dans le troisième grouillent des scorpions aussi gros que votre pied. Il n’y a ni ponts ni passerelles pour les franchir, car le seigneur qui règne dans la Forteresse de Plomb de Ragar est cette créature ailée du nom de Smârg. Ses ailes sont faites d’une membrane visqueuse et ont une envergure de trente-deux mètres. Quand il ne vole pas, il se tient droit comme un kangourou géant. Son corps ressemble à celui d’un rat teigneux mais sa queue est celle d’un scorpion. Le plus léger contact avec son aiguillon à venin est mortel. Ses pattes arrière sont celles d’une sauterelle géante, et ses pattes avant, minuscules et rabougries, ressemblent aux mains d’un petit enfant. Mais il ne faut pas s’y laisser prendre car c’est justement dans ces petites mains que réside une force redoutable. Il peut rentrer son long cou, comme un escargot ses cornes. Au sommet de ce cou, il y a trois têtes. Une grosse, qui ressemble à celle d’un crocodile. C’est par cette gueule qu’il crache un feu glacé. Mais à la place où se trouveraient normalement les yeux du crocodile, il porte deux excroissances qui sont aussi des têtes. La droite ressemble à celle d’un vieil homme. Elle lui sert à entendre et à voir. Pour parler, il utilise la tête gauche, qui fait penser au visage ratatiné d’une vieille femme. »

En entendant cette description, le Preux Hynreck avait légèrement pâli.

« Comment avez-vous dit qu’il s’appelle?

— Smârg, répéta Bastien. Il y a déjà mille ans qu’il fait des siennes, car tel est son âge. Il enlève à intervalles réguliers des jeunes et belles vierges pour qu’elles tiennent son ménage jusqu’à la fin de leurs jours. Chaque fois qu’elles meurent, il en enlève une nouvelle.

— Comment se fait-il que je n’en aie jamais entendu parler?

— Smàrg peut voler incroyablement vite et loin. Jusqu’à présent, il avait toujours choisi d’autres régions du Pays Fantastique pour y effectuer ses razzias. Et puis cela ne se produit guère qu’une fois tous les demi-siècles.

— Et personne n’a jusqu’à présent délivré de prisonnières?

— Non, il faut pour cela un héros tout à fait exceptionnel. »

A ces mots, les joues du Preux Hynreck rougirent à nouveau.

« Est-ce que Smàrg a un point sensible? demanda-t-il en spécialiste.

— Oui! répondit Bastien. J’allais oublier l’essentiel. Au fin fond de la cave du château de Ragar est cachée une hache de plomb. Quand je vous aurai dit que c’est la seule arme avec laquelle on peut tuer Smàrg, vous comprendrez qu’il y tienne comme à la prunelle de ses yeux. Il faut avec cette hache trancher les deux petites têtes.

— Comment savez-vous tout cela? » demanda le Preux Hynreck.

Mais Bastien n’eut pas à lui répondre car au même instant des cris d’effroi retentissaient dans la rue :

« Un Dragon! — Un monstre! — Regardez, là-haut, dans le ciel! — Terrifiant! Il vient vers la ville! — Sauve qui peut! — Non, non, il a déjà une victime! »

Le Preux Hynreck se précipita dans la rue, et tous les autres le suivirent. Atréju et Bastien sortirent les derniers.

Dans le ciel volait une créature qui ressemblait à une chauve-souris géante. Quand elle s’approcha, on eut un instant l’impression qu’une ombre immense et glacée venait de s’abattre sur la Ville d’Argent. C’était Smàrg, et son aspect était tout à fait conforme à ce qu’avait imaginé Bastien. Dans ses deux petites mains rabougries mais si redoutables, il tenait une jeune dame qui criait de toutes ses forces et se débattait.

« Hynreck! l’entendait-on hurler de plus en plus loin. A l’aide, Hynreck! Sauve-moi, mon preux chevalier! »

Mais le Dragon était déjà loin.

Hynreck avait déjà couru à l’écurie chercher son étalon noir et il se trouvait sur l’un des bacs d’argent qui menaient à la terre ferme.

« Plus vite! l’entendit-on crier au passeur. Je te donnerai ce que tu voudras mais dépêche-toi! »

Bastien le regardait et se disait : J’espère seulement que je ne lui ai pas rendu la tâche trop difficile.

Atréju se tourna vers lui et dit doucement :

« Nous ferions peut-être bien de nous mettre en route aussi.

— Pour aller où?

— C’est par moi que tu es venu au Pays Fantastique, déclara Atréju, je pense que je devrais aussi t’aider maintenant à trouver le chemin du retour. Tu veux certainement regagner un jour ou l’autre ton univers, n’est-ce pas?

— Oh ! dit Bastien, je n’y ai pas encore pensé du tout jusqu’à présent. Mais tu as raison, Atréju. Oui, bien sûr, tu as tout à fait raison.

— Tu as sauvé le Pays Fantastique, poursuivit Atréju, et il me semble que tu as beaucoup reçu en échange. J’imagine que tu dois maintenant souhaiter rentrer pour en faire profiter ton univers, lui rendre la santé. A moins qu’il y ait encore quelque chose qui te retienne ici? »

Et Bastien, qui avait oublié qu’il n’avait pas toujours été fort, beau, courageux et puissant, répondit :

« Non, je ne vois pas quoi. »

Atréju regarda à nouveau son ami d’un air pensif et ajouta :

« Et peut-être que la route est longue et difficile, qui sait?

— Oui, qui sait? renchérit Bastien. Si tu veux, mettons-nous en route tout de suite. »

Puis il y eut encore une brève et amicale querelle entre les trois seigneurs qui n’arrivaient pas à se mettre d’accord pour décider lequel d’entre eux allait laisser son cheval à la disposition de Bastien. Mais Bastien coupa court à la discussion en les priant de lui offrir Jicha, la mule. Ils pensaient évidemment qu’une telle monture était indigne du seigneur Bastien mais, comme il insistait, ils finirent par céder.

Tandis que les seigneurs se chargeaient de tous les préparatifs du départ, Bastien et Atréju retournèrent au palais de Querquobad pour remercier le vieillard de son hospitalité et prendre congé. Fuchur, le Dragon de la Fortune, attendait Atréju devant le palais. Il fut très content quand il entendit parler de départ. Les villes n’étaient pas ce qui lui convenait, même quand elles étaient aussi belles qu’Amarganth.

Querquobad Vieil-Argent était plongé dans la lecture d’un livre qu’il avait pris dans la bibliothèque de Bastien Balthasar Bux.

« Je vous aurais volontiers gardé longtemps encore chez moi comme hôte, dit-il, encore légèrement distrait. Ce n’est pas tous les jours qu’on a l’occasion d’héberger un si grand poète. Mais il est vrai que nous avons désormais ses œuvres pour nous consoler. »

Ils prirent congé et sortirent.

Comme Atréju s’asseyait sur le dos de Fuchur, il demanda à Bastien :

« Ne voulais-tu pas toi aussi chevaucher Fuchur ?

— Bientôt, répondit Bastien. Maintenant Jicha m’attend, je lui ai promis. »

Alors le Dragon de la Fortune s’éleva dans les airs et l’instant d’après il était déjà hors de vue.

Quand Bastien revint à l’auberge, les trois seigneurs, prêts au départ, l’attendaient avec les chevaux et la mule dans un des bacs. Ils avaient enlevé son bât à Jicha et l’avaient remplacé par une selle richement décorée. Jicha n’en apprit la raison que lorsque Bastien vint à elle et lui murmura à l’oreille :

« Maintenant tu m’appartiens, Jicha. »

Et, tandis que le bac levait l’ancre et s’éloignait de la Ville d’Argent, le cri de joie de la vieille mule résonna encore longtemps sur les eaux amères du Lac des Larmes de Murhu.

Quant au Preux Hynreck, il réussit effectivement à atteindre Morgul, le Pays du Feu Froid. Il pénétra dans la forêt pétrifiée de Wodgabay et parvint à franchir les trois fossés autour de la Forteresse de Ragar. Il vainquit Smàrg, le Dragon. Puis il ramena Oglamar à son père, bien qu’elle fût désormais disposée à l’épouser. Cette fois, c’était lui qui n’en voulait plus. Mais cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

# 18

# LES ACHARAI

Raide, dense, lourde, la pluie tombait des nuages sombres qui balayaient le ciel presque au-dessus de la tête des cavaliers. Puis il se mit à neiger, des gros flocons collants, et pour finir il neigea et plut en même temps. La tempête était si forte que même les chevaux devaient l’affronter de biais. Les manteaux des cavaliers étaient alourdis par l’eau et claquaient contre le dos des bêtes.

Il y avait déjà bien des jours qu’ils étaient en route et trois qu’ils chevauchaient sur ce haut plateau. Le temps s’était détérioré de jour en jour et le sol était devenu un mélange de boue et de pierres aux arêtes aiguës, qui rendait la progression de plus en plus pénible. Çà et là se dressaient des groupes de buissons et aussi des petits bois aux arbres tordus par le vent. Rien d’autre ne rompait la monotonie du paysage.

Bastien, qui chevauchait la mule Jicha, était encore le mieux loti avec son manteau d’argent étincelant qui, bien que léger et fin, s’avérait particulièrement chaud et sur lequel l’eau ruisselait sans pénétrer. La silhouette trapue d’Hykrion, le robuste, disparaissait presque dans un épais manteau de laine bleue. Hysbald, aux membres délicats, avait rabattu sur ses cheveux roux le grand capuchon de sa cape de loden brun. Quant à Hydorn, sa pèlerine de toile grise se collait contre ses bras maigres.

Et pourtant, les trois chevaliers étaient de bonne humeur, mais à leur manière, un peu rude. Ils ne s’attendaient pas de toute façon que cette expédition avec Bastien soit une sorte de promenade du dimanche. De temps en temps ils chantaient à pleine voix, pour lutter contre la tempête, tantôt séparément, tantôt en choeur, avec plus de conviction que de talent. Leur chanson favorite était manifestement celle qui commençait ainsi :

Quand j’étais un petit gars,

à cheval sous la pluie youplala...

Ils expliquèrent qu’elle provenait d’un voyageur qui était venu au Pays Fantastique dans un très lointain passé et qui s’appelait Schexpir ou quelque chose de ce genre.

Le seul membre du groupe auquel ni l’humidité ni le froid ne semblaient faire la moindre impression, c’était Atréju. Comme c’était généralement le cas depuis le début du voyage, il filait en éclaireur au-devant des autres, sur le dos de Fuchur, entre les lambeaux de nuages et au-dessus, afin d’aller reconnaître la région et de revenir faire son rapport.

Tous, y compris le Dragon de la Fortune, pensaient qu’ils étaient en train de rechercher le chemin qui ramènerait Bastien dans son monde. Bastien le croyait aussi. Il ne savait pas lui-même qu’il n’avait acquiescé à la proposition d’Atréju que par amitié et bonne volonté, mais que ce n’était pas du tout ce qu’il désirait en réalité. Or la géographie du Pays Fantastique est déterminée par les désirs, qu’ils soient conscients ou non. Et comme c’était Bastien qui avait dû choisir la direction à prendre, leur route les menait de plus en plus loin au cœur du Pays Fantastique — c’est-à-dire vers ce point central que constituait la Tour d’Ivoire. Ce que cela signifiait pour Bastien, il ne l’apprendrait que plus tard. Pour l’instant, il ne se doutait de rien, et ses compagnons de voyage non plus.

Bastien avait d’autres préoccupations.

Dès le deuxième jour qui avait suivi leur départ d’Amarganth, ils avaient repéré dans les forêts qui entouraient Murhu une trace du passage du Dragon Smàrg. Une partie des arbres qui se trouvaient là étaient pétrifiés. Le monstre s’était manifestement posé à cet endroit et le feu glacé que crachait sa gueule avait effleuré les arbres. On reconnaissait sans mal les empreintes de ses gigantesques pattes de sauterelle. Atréju, qui s’y connaissait, avait en outre découvert d’autres traces, celles du cheval du Preux Hynreck. Hynreck était donc sur le point de rejoindre le Dragon.

« Cela ne me plaît qu’à moitié, avait dit Fuchur sur un ton de plaisanterie, en faisant rouler ses prunelles couleur de rubis. Monstre ou pas, Smàrg est tout de même mon cousin, même lointain. »

Ils n’avaient pas suivi la piste du Preux Hynreck mais emprunté une autre direction, car leur but était de trouver pour Bastien le chemin du retour.

Depuis, Bastien réfléchissait à ce qu’il avait fait en inventant un Dragon pour le Preux Hynreck. Bien sûr, Hynreck avait besoin de quelque chose qui lui permette de faire ses preuves et contre quoi il puisse se battre. Mais il n’était pas dit qu’il serait vainqueur. Que se passerait-il si Smàrg le tuait? D’ailleurs la princesse Oglamar se trouvait elle aussi dans une situation effrayante. Elle s’était certes montrée hautaine mais cela donnait-il à Bastien le droit de la plonger ainsi dans le malheur? Et, sans même parler de tout cela, qui sait à quels méfaits Smàrg allait encore se livrer au Pays Fantastique. Sans vraiment y penser, Bastien avait créé un monstre dangereux et imprévisible qui continuerait désormais à exister sans lui et causerait peut-être des malheurs indicibles à bien des innocents. Il savait bien que l’Enfant-Lune ne faisait aucune différence, dans son royaume, entre les méchants et les bons, entre les beaux et les laids. Pour elle, toutes les créatures du Pays Fantastique avaient une existence également importante et légitime. Mais lui, Bastien — pouvait-il se comporter comme elle? Et, surtout, le voulait-il?

Non, se disait Bastien. Il ne voulait pas entrer dans l’histoire du Pays Fantastique en tant que créateur de monstres. Il serait beaucoup plus beau de devenir célèbre pour sa bonté et son dévouement, d’être pour tous un exemple éclatant, d’être qualifié d’« homme bon » et respecté comme un « grand bienfaiteur ». Oui, c’était cela qu’il désirait.

Le paysage était peu à peu devenu rocailleux et Atréju, qui revenait avec Fuchur d’un vol exploratoire, rapporta qu’il avait repéré, à quelques lieues de là, une petite cuvette qui offrirait une protection relativement satisfaisante contre le vent. Si sa vue ne le trompait pas, il y avait même là plusieurs grottes, dans lesquelles ils pourraient s’abriter de la pluie et de la neige.

Il était déjà tard dans l’après-midi, et grand temps de se trouver un lieu de campement adéquat pour y passer la nuit. Aussi se réjouirent-ils tous de la nouvelle apportée par Atréju et éperonnèrent-ils leurs montures. Le chemin venait se perdre au fond d’une vallée, encaissée entre des rochers de plus en plus hauts, et qui était peut-être le lit asséché d’un cours d’eau. Ils mirent deux heures à peu près pour atteindre le fond de la cuvette, et ils découvrirent effectivement de nombreuses grottes creusées dans les parois tout autour. Ils choisirent la plus spacieuse et s’y installèrent aussi confortablement que possible. Les trois chevaliers ramassèrent dans les environs des brindilles sèches et des branches cassées par la tempête, et bientôt un magnifique feu brillait dans la grotte. On étala les manteaux mouillés pour les faire sécher, on fit rentrer les chevaux et la mule, on les dessella, et même Fuchur, qui préférait d’ordinaire passer la nuit dehors, se roula en boule au fond de la grotte. Finalement, l’endroit n’était pas si désagréable.

Tandis qu’Hydorn, l’endurant, tentait de faire rôtir au-dessus du feu un gros morceau de viande qu’il avait pris dans ses provisions et enfilé sur sa longue épée, et que tous le regardaient faire, pleins d’espoir, Atréju se tourna vers Bastien et demanda :

« Parle-nous encore de Kris Ta!

— De qui? demanda Bastien sans comprendre.

— De ton amie Kris Ta, la petite fille à qui tu as raconté tes histoires.

— Je ne connais pas de petite fille qui s’appelle comme ça, répondit Bastien, et d’où tiens-tu l’idée que je lui ai raconté des histoires? »

Atréju le regarda à nouveau avec ce même air pensif.

« Dans ton monde, énonça-t-il lentement, tu as pourtant raconté beaucoup d’histoires — pour elle et aussi pour toi-même.

— D’où peux-tu savoir cela, Atréju?

— C’est toi qui l’as dit. A Amarganth. Et tu as dit aussi qu’on s’était moqué de toi à cause de cela. » Bastien regardait fixement le feu.

« C’est vrai, murmura-t-il. Je l’ai dit. Mais je ne sais pas pourquoi. Je ne peux pas m’en souvenir. » Lui-même trouvait cela étrange.

Atréju échangea un regard avec Fuchur et hocha la tête d’un air grave, comme s’ils avaient tous les deux discuté ensemble de quelque chose qui maintenant se vérifiait. Mais il ne dit rien de plus. Il ne voulait manifestement pas parler de ce sujet devant les trois seigneurs.

« La viande est prête », déclara Hydorn. Il en coupa un morceau à chacun avec son couteau et on se mit à manger. Que ce fût « prêt », nul n’aurait pu l’affirmer, avec la meilleure volonté du monde — c’était quelque peu carbonisé à l’extérieur et encore cru à l’intérieur — mais, étant donné les circonstances, il aurait été déplacé de faire les difficiles.

Après un long moment, où tous étaient occupés à mâcher, Atréju demanda une nouvelle fois :

« Raconte-nous donc comment tu es arrivé jusqu’à nous!

— Tu le sais bien, répondit Bastien, c’est toi qui m’a conduit à la Petite Impératrice.

— Je voulais dire : avant, précisa Atréju. Dans ton monde. Où te trouvais-tu et comment la chose s’est-elle produite? »

Alors Bastien raconta comment il avait volé le livre à M. Koreander, comment il s’était enfui avec dans le grenier de l’école et, là, s’était mis à lire. Quand il voulut commencer à raconter la Grande Quête d’Atréju, ce dernier l’interrompit. Il ne semblait pas s’intéresser à ce que Bastien avait lu à son propos. Mais ce qui l’intéressait en revanche au plus haut point c’était de connaître de façon plus précise le comment et le pourquoi de la visite de Bastien à M. Koreander et de sa fuite dans le grenier de l’école.

Bastien fit des efforts pour réfléchir, mais sa mémoire ne proposa rien d’autre sur ce sujet. Tout ce qui était lié à cela, le fait qu’il avait eu peur, qu’il était gros, et faible, et trop sensible, il l’avait oublié. Ses souvenirs étaient fragmentaires et ces fragments lui semblaient terriblement lointains et vagues, comme s’il ne s’était pas agi de lui-même mais de quelqu’un d’autre.

Atréju l’interrogea sur d’autres souvenirs et Bastien parla de l’époque où sa mère était encore en vie, de son père, de sa maison, de l’école et de sa ville — du moins de ce qu’il en savait encore.

Les trois seigneurs s’étaient déjà endormis, et Bastien racontait toujours. Il s’étonnait de voir qu’Atréju prêtait justement un grand intérêt à ce qu’il y avait de plus quotidien. Et, peut-être à cause de la manière dont Atréju l’écoutait, les choses les plus ordinaires et les plus quotidiennes finissaient par ne plus lui paraître, à lui non plus, aussi ordinaires, c’était comme si elles contenaient toutes un mystère dont il n’avait jamais pris conscience.

Finalement, il arriva au bout de tout ce qu’il savait, plus rien ne lui venait à l’esprit qu’il aurait encore pu raconter. La nuit était déjà avancée, le feu s’était éteint. Les trois seigneurs ronflaient doucement. Atréju était assis, le visage impassible, il paraissait plongé dans ses pensées.

Bastien s’étendit, s’enroula dans son manteau d’argent, et il était sur le point de s’endormir quand Atréju dit à voix basse :

« C’est à cause d’AURYN. »

Bastien appuya sa tête sur sa main et, les yeux déjà pleins de sommeil, regarda son ami.

« Que veux-tu dire par là?

— Le Miroitant, poursuivit Atréju, comme s’il se parlait à lui-même, n’agit pas de la même façon sur un enfant des hommes que sur nous.

— D’où te vient cette idée?

— L’emblème te donne un grand pouvoir, il exauce tous tes désirs, mais en même temps il t’enlève quelque chose : le souvenir de ton univers. »

Bastien réfléchit. Il n’avait pas l’impression que quelque chose lui manquait.

« Graograman m’a dit qu’il me fallait suivre le chemin de mes désirs afin de trouver ce que je veux vraiment. C’est ce que signifie l’inscription sur AURYN. Mais pour cela je dois progresser d’un désir à l’autre. Je ne peux en sauter aucun. Il n’y a pas d’autre moyen pour moi de poursuivre ma route au Pays Fantastique. C’est ce qu’il m’a dit. C’est pour cette raison que j’ai besoin du Bijou.

— Oui, dit Atréju, il te donne le chemin et t’enlève en même temps le but.

— Allons, déclara Bastien avec insouciance, l’Enfant-Lune savait certainement ce qu’elle faisait quand elle m’a donné l’emblème. Tu te fais des idées, Atréju. AURYN n’est pas un piège, c’est sûr.

— Non, murmura Atréju, je ne le crois pas non plus. »

Et, au bout d’un moment, il poursuivit :

« En tout cas, c’est une bonne chose que nous soyons déjà en quête du chemin qui mène dans ton monde. Car c’est bien ce que nous cherchons, n’est-ce pas?

— Oui, oui », répondit Bastien, déjà à moitié endormi.

Au milieu de la nuit, un bruit curieux le réveilla. Il ne pouvait pas s’en expliquer la nature. Le feu était éteint et une obscurité totale l’environnait. Alors il sentit la main d’Atréju sur son épaule et l’entendit murmurer :

« Qu’est-ce qui se passe?

— Je ne le sais pas non plus », répondit-il dans un murmure.

Ils rampèrent tous deux jusqu’à l’entrée de la grotte, d’où venait le bruit, et écoutèrent plus attentivement.

On aurait dit les pleurs et les sanglots contenus d’innombrables gosiers. Mais cela n’avait rien d’humain et pas vraiment d’analogie non plus avec des plaintes animales. C’était comme un murmure collectif qui s’enflait parfois en un gémissement, comme une vague écumante, puis baissait, puis s’enflait à nouveau. C’était bien le bruit le plus pitoyable que Bastien eût jamais entendu.

« Si au moins on pouvait voir quelque chose! murmura Atréju.

— Attends, répondit Bastien, j’ai Al’Tsahir. »

Il sortit de sa poche la pierre lumineuse et la leva. La lumière qu’elle diffusait était douce comme celle d’une bougie et n’éclairait que faiblement la vallée, mais cette lueur suffisait pour dévoiler aux deux amis un spectacle qui leur donna la chair de poule de dégoût.

Toute la cuvette était remplie de vers informes, de la longueur du bras. Leur peau avait un aspect tel qu’on aurait dit qu’ils étaient enroulés dans des loques et des chiffons sales et en lambeaux. Ils déployaient, entre leurs plis, des sortes de membres visqueux qui ressemblaient aux tentacules des polypes. A l’une des extrémités de leurs corps, on distinguait, sous les chiffons, deux yeux sans paupières d’où ruisselaient constamment des larmes. Ils en étaient trempés, de même que toute la cuvette.

A l’instant où la lumière d’Al’Tsahir tomba sur eux, ils se figèrent et l’on put voir à quoi ils étaient occupés. Au milieu d’eux s’élevait une tour dans le filigrane d’argent le plus fin — l’édifice le plus beau et le plus précieux que Bastien ait vu parmi tous ceux d’Amarganth.

Beaucoup de ces êtres informes devaient être en train de grimper sur la tour et de poursuivre son édification en ajoutant de nouveaux éléments en argent. Mais, à présent, tous s’étaient immobilisés, les yeux tournés vers la lumière d’Al’Tsahir.

« Malheur! Malheur! » — entendit-on, c’était un murmure épouvanté à travers la cuvette. — « Maintenant notre laideur est dévoilée. Malheur! Malheur! A qui sont les yeux qui nous ont aperçus? Malheur! Malheur que nous soyons contraints de nous voir nous-mêmes. Qui que tu sois, cruel intrus, sois indulgent, aie pitié et détourne de nous cette lumière! »

Bastien se redressa.

« Je suis Bastien Balthasar Bux, dit-il, et vous, qui êtes-vous?

— Nous sommes les Acharai, répondit-on en face, les Acharai, les Acharai! Les créatures les plus infortunées du Pays Fantastique, voilà ce que nous sommes! »

Bastien se tut et jeta un regard stupéfait à Atréju qui était justement en train de se redresser pour venir se placer à côté de lui.

« C’est donc vous, demanda-t-il, qui avez bâti Amarganth, la plus belle ville du Pays Fantastique?

— C’est bien cela, hélas! s’écrièrent les créatures, mais détourne de nous cette lumière et ne nous regarde pas. Aie pitié!

— Et c’est vous également qui avez rempli de vos larmes le lac de Murhu?

— Seigneur, gémirent les Acharai, ce que tu dis est exact. Mais nous allons périr de honte et d’horreur devant nous-mêmes si tu nous contrains à demeurer plus longtemps dans la lumière. Pourquoi accroître si cruellement notre tourment? Nous ne t’avons rien fait et personne n’a jamais été offensé par notre vue. »

Bastien remit la pierre AI’Tsahir dans sa poche et il fit noir comme dans un four.

« Merci! répondirent les voix sanglotantes, merci pour ton indulgence et ta pitié, seigneur!

— Je voudrais parler avec vous, dit Bastien, je vais vous aider. »

Il se sentait presque mal tant il éprouvait de dégoût et de pitié face à ces créatures du désespoir. Il était clair à ses yeux qu’il s’agissait de ces êtres dont il avait parlé dans son histoire à propos de la création d’Amarganth, mais là non plus, il ne savait pas s’ils existaient depuis toujours ou si c’était lui qui leur avait donné l’existence. Dans cette dernière hypothèse, il était en quelque sorte responsable de toute cette souffrance.

« Hélas, gémissaient les voix plaintives, qui peut nous aider?

— Moi, s’écria Bastien, je porte AURYN. »

Alors, subitement, le silence se fit. Les pleurs se tarirent d’un coup.

« D’où venez-vous si soudainement? Demanda Bastien dans les ténèbres.

— Nous habitons dans les profondeurs obscures de la terre, murmurèrent en choeur un grand nombre de voix, afin de cacher au soleil notre aspect. Là, nous pleurons sans cesse sur nous-mêmes, et nos larmes lavent et séparent de sa gangue cet argent indestructible qui nous sert à tisser ce filigrane que tu as vu. C’est seulement lors des nuits les plus sombres que nous nous risquons à la surface et ces grottes sont nos sorties. Ici, en haut, nous assemblons les éléments de filigrane que nous avons préparés sous terre. Et cette nuit justement était assez obscure pour nous épargner à nous-mêmes de nous voir. C’est pourquoi nous sommes ici. Par notre travail, nous tentons de racheter notre laideur aux yeux du monde, et nous trouvons là un peu de consolation.

— Comment puis-je vous aider? demanda Bastien, qui pleurait presque de pitié.

— Ah ! Grand Bienfaiteur, s’écrièrent les Acharai, toi qui portes AURYN et as le pouvoir de nous délivrer, nous n’avons qu’une prière à t’adresser : donne-nous une autre apparence!

— Je vais le faire, soyez tout à fait consolés, pauvres vers que vous êtes! dit Bastien. Je désire qu’à présent vous vous endormiez et que demain matin, quand vous vous réveillerez, vous rampiez hors de votre enveloppe, que vous soyez devenus des papillons. Vous serez de toutes les couleurs, vous serez très gais, vous ne ferez que rire et vous amuser! Votre nom ne sera plus : les Acharai, " Eternels Pleureurs ", mais les Schlamuffes, " Eternels Rieurs ". »

Bastien tendit l’oreille dans les ténèbres, mais il n’entendit plus rien.

« Ils se sont déjà endormis », murmura Atréju. Les deux amis regagnèrent la grotte.

Les chevaliers Hysbald, Hydorn et Hykrion continuèrent à ronfler doucement. Ils ne s’étaient rendu compte de rien.

Bastien se coucha.

Il se sentait particulièrement content de lui. Bientôt tout le Pays Fantastique connaîtrait la bonne action qu’il venait de faire. Et c’était une action vraiment désintéressée car personne ne pouvait prétendre qu’il avait désiré quoi que ce soit pour lui-même. Sa bonté lui vaudrait une gloire éclatante.

« Qu’en dis-tu, Atréju? » chuchota-t-il.

Atréju garda un moment le silence avant de répondre :

« Quel prix dois-tu payer pour cela? »

C’est seulement un peu plus tard, alors qu’Atréju dormait déjà, que Bastien comprit que son ami venait de faire allusion à ce qu’il avait dû oublier, et non pas à son abnégation. Mais il ne s’appesantit pas sur cette idée et s’endormit en pensant à sa joie prochaine.

Le lendemain matin, Bastien fut réveillé par les bruyantes exclamations de surprise des trois chevaliers :

« Regardez-moi ça! Par ma foi, même ma vieille jument en ricane! »

Bastien vit qu’ils étaient debout à l’entrée de la grotte, avec Atréju. Lui seul ne riait pas.

Bastien se leva et les rejoignit.

Dans toute la cuvette grouillaient, voltigeaient et s’ébattaient les petites créatures les plus comiques qu’il eût jamais vues. Elles avaient toutes sur le dos des ailes de mites multicolores et elles portaient toutes sortes de nippes, avec des carreaux, des rayures ou des pois, mais tous ces vêtements paraissaient toujours trop étroits ou trop vastes, trop larges ou trop petits, et cousus au petit bonheur. Rien n’allait, et des pièces étaient apposées partout, même sur les ailes. Il n’y avait pas deux de ces êtres semblables, leurs visages étaient bariolés comme ceux des clowns, leurs nez ronds et rouges — ou bien c’étaient des pifs ridicules — et leurs bouches disproportionnées. Certains portaient des haut-de-forme de toutes les couleurs, d’autres des bonnets pointus, plusieurs n’avaient que trois toupets de cheveux rouge vif sur le sommet du crâne, et il y en avait même qui arboraient des calvities reluisantes. Ils étaient pour la plupart installés dans l’élégante tour en précieux filigrane d’argent, ils sautillaient, faisaient toutes sortes d’acrobaties et s’évertuaient à la faire s’écrouler.

Bastien se précipita hors de la grotte.

« Hé! Vous, là ! s’écria-t-il, arrêtez immédiatement! Vous ne pouvez tout de même pas faire ça! »

Les créatures s’arrêtèrent et, toutes ensemble, baissèrent la tête pour le regarder.

L’une d’elles, tout en haut, demanda :

« Qu’est-ce qu’il a dit? »

Et une autre lui cria, d’en bas :

« Machin dit que nous ne pouvons pas faire ça.

— Pourquoi dit-il que nous ne pouvons pas faire ça? demanda une troisième.

— Parce que vous n’avez pas le droit de le faire! s’écria Bastien. Vous ne pouvez tout de même pas tout casser!

— Machin dit que nous ne pouvons pas tout casser, transmit aux autres la première mite-clown.

— Si, nous le pouvons », répondit une autre et elle arracha un gros morceau de la tour.

« Si, nous le pouvons! » répéta la première à l’intention de Bastien et en gambadant comme une folle.

La tour se mit à vaciller et on entendit un craquement inquiétant.

« Mais qu’est-ce que vous faites! » s’écria Bastien. Il était effrayé et furieux mais ne savait trop comment se comporter, car ces créatures étaient vraiment très comiques.

« Machin demande ce que nous faisons, dit la première mite en se tournant vers ses compagnes.

— Et qu’est-ce que nous faisons, en fait? voulut savoir une autre.

— Nous nous amusons », expliqua une troisième. Et toutes se mirent à ricaner et glousser en choeur.

« Nous nous amusons! cria la première mite à Bastien, en s’étranglant presque de rire.

— Mais la tour va s’écrouler si vous ne vous arrêtez pas! » hurla Bastien.

La première mite s’empressa de transmettre l’information aux autres : « Machin pense que la tour va s’écrouler.

— Et alors? » demanda une autre.

Bastien resta sans voix. Avant qu’il ait pu trouver une réponse appropriée, toutes les mites-clowns suspendues à la tour se mirent soudain à danser en l’air une sorte de ronde, en se tenant non pas par la main, mais tantôt par la jambe, tantôt par le col, il y en avait qui tourbillonnaient, la tête en bas, toutes braillaient et riaient.

L’exhibition des petites créatures ailées était si comique et si joyeuse que Bastien ne put s’empêcher de rire malgré lui.

« Mais vous ne pouvez pas faire cela! s’écria-t-il. C’est l’œuvre des Acharai! »

La première mite-clown se tourna à nouveau vers ses compagnes : « Machin dit que nous ne pouvons pas faire cela.

— Nous pouvons tout faire, s’écria une autre en faisant la culbute dans les airs, nous pouvons faire tout ce qui ne nous est pas interdit. Et qui nous interdit quoi ? Nous sommes les Schlamuffes!

— Oui, qui nous interdit quoi ? s’écrièrent en choeur toutes les mites-clowns. Nous sommes les Schlamuffes!

— Moi ! répondit Bastien.

— Machin dit : Moi ! répéta pour les autres la première mite.

— Comment ça, toi? demandèrent les autres. Tu n’as rien à nous dire du tout.

— Mais non, pas moi ! expliqua la première mite, c’est Machin qui dit : Lui.

— Pourquoi est-ce que Machin dit : Lui? voulurent savoir les autres. Et à qui est-ce qu’il dit : Lui?

— A qui dis-tu : Lui? s’écria la première mite, penchée vers le sol.

— Je n’ai pas dit : Lui! hurla Bastien, mi-fâché, mi-pouffant. Je dis que je vous interdis de démolir la tour.

— Il nous interdit de démolir la tour, expliqua la première mite aux autres.

— Qui donc? demanda une nouvelle arrivante.

— Machin, répliquèrent les autres.

— Je ne connais pas Machin, objecta la nouvelle venue. Qui est-ce?

— Hé! Machin, qui es-tu ? s’écria alors la première mite.

— Je ne suis pas Machin! hurla Bastien, plutôt furieux cette fois. Je suis Bastien Balthasar Bux et j’ai fait de vous des Schlamuffes pour que vous cessiez de pleurer et de geindre. Pas plus tard que la nuit dernière, vous étiez encore de misérables Acharai. Vous pourriez répondre calmement et avec un peu plus de respect à votre bienfaiteur! »

Toutes les mites-clowns avaient en même temps cessé de danser et de sautiller et tourné leurs regards vers Bastien. Un silence total régna soudain.

« Qu’est-ce que Machin vient de dire? » murmura une mite, qui était très à l’écart, mais sa voisine donna une tape sur son chapeau, qui lui glissa sur les oreilles et sur les yeux.

« Chut! firent toutes les autres.

— Voudrais-tu, s’il te plaît, nous redire cela encore une fois, mais bien lentement et avec tous les détails? demanda la première mite avec une politesse appuyée.

— Je suis votre bienfaiteur! » s’écria Bastien.

Alors une effervescence vraiment comique se répandit parmi les mites-clowns, la nouvelle circulait de l’une à l’autre et finalement toutes ces innombrables créatures, qui étaient jusque-là réparties dans toute la cuvette, vinrent en sautant et en voltigeant s’agglutiner autour de Bastien, en même temps qu’elles se criaient à l’oreille les unes aux autres :

« Vous avez entendu ça? Vous avez compris ça? C’est notre Bienfaiteur! Il s’appelle Nastiban Baltebux! Non, il s’appelle Buxian Beurfientai! Mais non, sottises, il s’appelle Sarateur Buxibien! Non, Baldrian Hix! Babeltran Faibienteur! Nix! Flax! Trix! »

Tout ce petit monde paraissait transporté d’enthousiasme. Les mites se serraient mutuellement la main, soulevaient leurs chapeaux, se frappaient sur les épaules et sur le ventre, faisant s’élever des nuages de poussière.

« Quels veinards nous sommes! s’écrièrent-elles. Vive notre Buxfaiteur Sansibar Bastelbien! »

Puis, toujours criant et riant, l’énorme essaim prit son envol et s’éloigna en tourbillonnant. Le bruit se perdit dans le lointain.

Bastien restait planté là, c’est tout juste s’il savait encore comment il s’appelait.

Il n’était plus tout à fait sûr d’avoir vraiment fait une bonne action.

# 19

# LES COMPAGNONS DE ROUTE

Soudain, quand ils se mirent en route, ce matin-là, les rayons du soleil filtrèrent en oblique à travers le sombre plafond nuageux. La pluie et le vent avaient enfin cessé. Deux ou trois fois dans la matinée, les cavaliers furent surpris par de brèves et violentes averses, mais ensuite le temps s’améliora à vue d’oeil. Il faisait sensiblement plus chaud.

Les trois chevaliers étaient d’humeur folâtre, ils plaisantaient, riaient et se faisaient mutuellement toutes sortes de niches. Mais Bastien, qui avançait devant eux, sur sa mule, gardait le silence, il paraissait plongé dans ses pensées. Et les trois seigneurs avaient naturellement beaucoup trop de respect pour lui pour le déranger dans ses réflexions.

Ils traversaient toujours le même paysage, ce haut plateau rocheux qui semblait ne jamais devoir prendre fin. Mais les arbres devenaient peu à peu plus denses et plus hauts.

Atréju qui, selon son habitude, volait loin devant avec Fuchur pour explorer la région dans toutes les directions, avait remarqué dès le départ que Bastien était d’humeur à ruminer. Il demanda au Dragon de la Fortune ce qu’on pouvait faire pour égayer son ami. Fuchur fit rouler ses prunelles couleur de rubis et dit :

 « C’est tout simple — n’a-t-il pas toujours voulu faire une course à cheval sur moi? »

Au détour d’un rocher, la petite compagnie trouva Atréju et le Dragon de la Fortune. Ils attendaient leurs amis, confortablement installés au soleil, et ils les regardèrent arriver en clignant des yeux.

Bastien s’arrêta et les examina.

« Etes-vous fatigués? demanda-t-il.

— Pas le moins du monde, répondit Atréju. Je voulais seulement te demander de me laisser monter Jicha un moment. Je ne suis encore jamais monté sur une mule Tu pourrais bien m’accorder ce plaisir, Bastien. Pendant ce temps-là, je te prêterai mon vieux Fuchur. »

Les joues de Bastien s’empourprèrent de joie.

« Est-ce vrai, Fuchur ? demanda-t-il. Tu veux bien me porter?

— Avec plaisir, Sultan Tout-Puissant! rugit le Dragon de la Fortune, avec un clin d’oeil. Grimpe et cramponne-toi! »

Bastien descendit de sa mule et sauta d’un bond sur le dos de Fuchur. Il se cramponna à la crinière d’un blanc argenté et le Dragon s’éleva dans les airs.

Bastien conservait encore un souvenir précis de sa chevauchée sur Graograman à travers le Désert des Couleurs. Mais monter un blanc Dragon de la Fortune, c’était encore autre chose. Si la course sur le puissant lion de feu tenait un peu de l’ivresse, ou du cri, cette façon qu’avait le corps flexible du Dragon de se mouvoir, montant et descendant en douceur, était comme une sorte de chant, tantôt suave et doux, tantôt puissant et radieux. C’est surtout quand Fuchur décrivait des boucles à la vitesse de l’éclair, et que sa crinière, les fanons autour de sa gueule et les longues franges de ses membres sillonnaient l’air comme des flammes blanches, que son vol évoquait un chant céleste. Le manteau d’argent de Bastien flottait dans le vent et scintillait dans la lumière du soleil en milliers d’étincelles.

Vers midi, ils vinrent se poser auprès des autres, qui avaient entre-temps établi le camp sur un plateau rocheux inondé de soleil où murmurait un ruisseau. Sur un feu bouillait déjà une marmite de soupe et il y avait aussi de la galette. Les chevaux et la mule paissaient dans un pré, un peu à l’écart.

Après le repas, les trois seigneurs décidèrent d’aller à la chasse. Les provisions s’épuisaient, surtout celles de viande. En arrivant, ils avaient entendu des cris de faisans dans les bosquets.

Et il semblait y avoir aussi des lièvres. Ils demandèrent à Atréju s’il ne voulait pas venir avec eux car il devait être, en tant que Peau-Verte, un chasseur passionné. Mais Atréju déclina leur invitation en les remerciant. Les trois chevaliers prirent alors leurs arcs puissants, bouclèrent sur leur dos les carquois remplis de flèches et se rendirent dans le petit bois proche.

Atréju, Fuchur et Bastien restèrent au camp.

Après un court moment de silence, Atréju proposa : « Dis-moi, Bastien, si tu nous parlais encore un peu de ton monde?

— Qu’est-ce qui vous intéresserait? demanda Bastien

— Qu’en penses-tu, Fuchur ? » Atréju s’était tourné vers le Dragon de la Fortune.

« J’aimerais bien t’entendre parler un peu des enfants de ton école, répondit ce dernier.

— Quels enfants? demanda Bastien, surpris.— Ceux qui se sont moqués de toi, expliqua Fuchur

— Des enfants qui se sont moqués de moi? répéta Bastien, plus surpris encore. Je n’ai rien à dire à propos d’enfants — et il est bien évident qu’aucun n’aurait osé se moquer de moi.

— Mais tu te souviens tout de même que tu es allé à l’école? lança Atréju.

— Oui, dit Bastien d’un air pensif, je me souviens d’une école, c’est vrai. »

Atréju et Fuchur échangèrent un regard.

« C’est bien ce que je craignais, murmura Atréju.

— Quoi donc?

— Tu as de nouveau perdu une partie de tes souvenirs, répondit Atréju, très grave. Cette fois, c’est lié à la métamorphose des Acharai en Schlamuffes. Tu n’aurais pas dû le faire.

— Bastien Balthasar Bux, commença le Dragon de la Fortune sur un ton presque solennel, si tu attaches quelque valeur à mon conseil, cesse dès aujourd’hui de te servir du pouvoir qu’AURYN te donne. Sinon, tu cours encore le danger de perdre tes derniers souvenirs — et dans ce cas comment pourras-tu réussir à retourner là d’où tu viens?

— En fait, avoua Bastien après réflexion, je ne désire pas du tout retourner là-bas.

— Mais tu dois le faire! s’écria Atréju, plein d’effroi. Tu dois rentrer et tenter de remettre de l’ordre dans ton monde, afin que des hommes recommencent à venir chez nous, au Pays Fantastique. Sinon, le Pays Fantastique ira de nouveau à sa perte, tôt ou tard, et tout aura été vain!

— Mais je suis encore ici, dit Bastien, un peu vexé. Il n’y a pas si longtemps que j’ai donné son nouveau nom à l’Enfant-Lune. »

Atréju se tut.

« En tout cas » — c’était Fuchur qui se mêlait à nouveau à la conversation — « si nous n’avons pas jusqu’à présent trouvé la plus petite indication sur la manière dont Bastien peut rentrer chez lui, la raison en est claire. C’est parce qu’il n’en a pas le moindre désir!

— Bastien, demanda Atréju, presque sur un ton de prière, n’y a-t-il donc rien qui t’incite à rentrer? N’y a-t-il rien là-bas que tu aimes? Ne penses-tu pas à ton père qui certainement t’attend et se fait du souci pour toi? »

Bastien secoua la tête.

« Je ne crois pas. Peut-être est-il même content d’être débarrassé de moi. »

Atréju regarda son ami d’un air consterné.

« A vous entendre, reprit Bastien avec amertume, on pourrait croire que vous voulez vous aussi vous débarrasser de moi.

— Que veux-tu dire par là? demanda Atréju d’une voix sourde.

— Eh bien, répondit Bastien, on dirait que vous n’avez qu’une idée, tous les deux, celle de me faire disparaître le plus tôt possible du Pays Fantastique. »

Atréju regarda Bastien et secoua lentement la tête. Ils restèrent un long moment silencieux tous les trois. Bastien commençait déjà à regretter le reproche qu’il venait de faire à ses deux amis. Il savait lui-même que ce n’était pas exact.

Au bout d’un moment, Atréju dit : « Je croyais que nous étions amis.

— Oui, s’écria Bastien, nous le sommes et nous le serons toujours. Pardonnez-moi, j’ai dit une absurdité. »

Atréju sourit : « Toi aussi, tu dois nous pardonner si nous t’avons blessé. Ce n’était pas volontaire.

— En tout cas, dit Bastien, conciliant, je suivrai votre conseil. »

Un peu plus tard, les trois seigneurs revinrent. Ils avaient abattu quelques perdrix, un faisan et un lièvre. On leva le camp et on se remit en route. Bastien montait à nouveau Jicha.

L’après-midi, ils arrivèrent dans une forêt entièrement composée d’arbres aux troncs droits et très hauts. C’étaient des conifères qui, à une grande hauteur, formaient un toit vert si épais que c’est tout juste si un rayon de soleil parvenait jusqu’au sol. C’est pour cette raison sans doute qu’il n’y avait pas de sous-bois.

Il était agréable de chevaucher sur ce sol souple et uni. Fuchur avait consenti à se joindre à la petite compagnie, car s’il avait volé avec Atréju au-dessus de la cime des arbres, il aurait immanquablement perdu les autres de vue.

Pendant tout l’après-midi, ils progressèrent entre les hauts troncs, dans une pénombre vert foncé.

Vers le soir, ils trouvèrent sur une colline les ruines d’une forteresse et, au milieu des murs, des tours, des ponts et des salles écroulés, ils découvrirent une salle voûtée qui était encore à peu près bien conservée. C’est là qu’ils s’installèrent pour la nuit. Cette fois, c’était au tour d’Hysbald le rouquin de faire la cuisine, et il s’avéra qu’il s’y entendait beaucoup mieux que son prédécesseur. Le faisan qu’il fit rôtir sur le feu avait un goût exquis.

Ils repartirent le lendemain matin. Tout le jour, ils progressèrent à travers la forêt, qui- présentait partout un aspect identique. C’est seulement quand le soir tomba qu’ils se rendirent compte qu’ils avaient manifestement décrit un vaste cercle avec leurs chevaux car ils venaient à nouveau de se heurter à la forteresse en ruine d’où ils étaient partis le matin. Si ce n’est que cette fois ils l’avaient abordée sous un autre angle.

« Voilà qui ne m’est encore jamais arrivé! déclara Hykrion en tortillant sa moustache noire.

— Je n’en crois pas mes yeux! ajouta Hysbald en secouant sa tête rousse.

— Ce n’est pas possible! » grogna Hydorn, dont les longues jambes décharnées arpentaient les ruines de la forteresse.

C’était pourtant la vérité, les reliefs du repas de la veille l’attestaient.

Atréju et Fuchur non plus ne parvenaient pas à s’expliquer comment ils avaient pu se perdre à ce point. Mais aucun des deux ne dit mot.

Pendant le repas du soir — c’était cette fois du rôti de lièvre préparé par Hykrion et relativement mangeable — les trois chevaliers demandèrent à Bastien s’il n’avait pas envie de leur raconter quelques-uns de ses innombrables souvenirs du monde d’où il venait. Mais Bastien s’excusa, prétextant qu’il avait mal à la gorge. Comme il avait gardé le silence pendant toute la journée, les chevaliers le crurent. Ils lui prodiguèrent quelques bons conseils sur ce qu’il devait faire pour se soigner et allèrent se coucher.

Seuls Atréju et Fuchur devinaient ce qui se passait en Bastien.

Ils se remirent en route le lendemain à la première heure et traversèrent la forêt pendant toute la journée, en prenant soin de rester dans une direction déterminée — et, quand vint le soir, ils se retrouvèrent devant les ruines de la forteresse.

« Que le diable m’emporte! grommela Hykrion.

— Je deviens fou! gémit Hysbald.

— Mes amis, dit Hykrion d’un ton sec, nous pouvons mettre notre titre au clou. Pour des chevaliers errants, nous ne valons pas grand-chose. »

Dès le premier soir, Bastien avait trouvé un abri à part pour Jicha, parce qu’elle aimait bien, de temps en temps, être un peu livrée à elle-même et s’abandonner à ses pensées. La compagnie des chevaux, qui entre eux n’avaient pas d’autre sujet de conversation que leurs origines distinguées et leurs prestigieux arbres généalogiques, la dérangeait. Lorsque, ce soir-là, Bastien conduisit la mule à son abri, elle lui dit :

« Maître, je sais pourquoi nous n’avançons plus.

— Et comment le sais-tu, Jicha?

— Parce que je te porte, maître. Quand on n’est qu’une moitié d’âne, on sent en faisant cela énormément de choses.

— Quelle en est donc la raison, à ton avis?

— Tu ne désires pas aller plus loin, maître. Tu as cessé de désirer quoi que ce soit. »

Bastien la regarda, surpris.

 « Tu es vraiment un sage animal, Jicha. » La mule, gênée, agita ses longues oreilles.

« Sais-tu en fait dans quelle direction nous avons toujours progressé jusqu’à maintenant?

— Non, dit Bastien. Le sais-tu, toi? »

Jicha acquiesça.

« Jusqu’à présent, nous sommes toujours allés vers le centre du Pays Fantastique. C’était cela, notre direction.

— Vers la Tour d’Ivoire?

— Oui, maître. Et nous avons bien avancé, tant que nous l’avons gardée.

— Ce n’est pas possible, songea Bastien, sceptique. Atréju s’en serait rendu compte, et Fuchur avant lui. Mais ils n’en savent rien, ni l’un ni l’autre.

— Nous les mulets, dit Jicha, nous sommes des créatures un peu simples et nous ne pouvons certes pas nous comparer aux Dragons de la Fortune. Mais il y a cependant un certain nombre de choses, maître, que nous savons. Nous savons en particulier nous orienter. C’est inné chez nous. Nous ne nous perdons jamais. C’est pourquoi j’étais sûre que tu voulais te rendre chez la Petite Impératrice.

— Chez l’Enfant-Lune..., murmura Bastien. Oui, je voudrais la revoir. Elle me dira ce que je dois faire. »

Alors il caressa le doux mufle de la mule et il lui chuchota :

« Merci, Jicha, merci! »

Le lendemain matin, Atréju prit Bastien à part.

« Ecoute, Bastien, Fuchur et moi, nous devons te faire des excuses. Le conseil que nous t’avons donné partait d’une bonne intention — mais c’était idiot. Depuis que tu t’es mis à le suivre, nous n’avançons plus. Cette nuit, nous en avons longuement parlé ensemble, Fuchur et moi. Tu ne partiras plus d’ici, et nous non plus, tant que tu ne désireras pas à nouveau quelque chose. En le faisant, tu perdras encore des souvenirs, c’est inévitable, mais il ne reste rien d’autre à faire. Tout ce que nous pouvons espérer, c’est que tu trouves à temps le chemin du retour. Il faut que tu fasses usage du pouvoir qu’AURYN te donne et que tu trouves ton prochain désir.

— Oui, dit Bastien, Jicha m’a dit la même chose. D’ailleurs, je le connais déjà, mon prochain désir. Viens, car je veux que tout le monde l’entende. »

Ils rejoignirent les autres.

« Amis, dit Bastien à voix haute, jusqu’à présent nous avons en vain cherché le chemin qui peut me ramener dans mon univers. Si nous continuons comme ça, je crains que nous ne le trouvions jamais. Aussi ai-je décidé d’aller trouver la seule personne qui peut me donner des informations à ce sujet. C’est la Petite Impératrice. A partir d’aujourd’hui, la Tour d’Ivoire devient le but de notre voyage.

— Hourra! » s’écrièrent d’une seule voix les trois chevaliers.

Mais la voix d’airain de Fuchur les interrompit :

« Abandonne ce projet, Bastien Balthasar Bux, gronda-t-il. Ce que tu veux est impossible! Ignores-tu donc qu’on ne rencontre qu’une fois la Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or? Tu ne la reverras pas! »

Bastien se redressa de toute sa taille.

« L’Enfant-Lune me doit beaucoup! dit-il, irrité. Je ne peux pas croire qu’elle refusera de me recevoir.

— Tu apprendras, répliqua Fuchur, que ses décisions sont parfois difficiles à comprendre.

— Atréju et toi, répondit Bastien qui sentait la moutarde lui monter au nez, vous voulez sans arrêt me donner des conseils. Vous voyez vous-mêmes où cela nous a menés. Désormais, c’est moi qui vais décider. D’ailleurs, ma décision est déjà prise. Restons-en là. »

Il prit une profonde inspiration et poursuivit, sur un ton plus calme :

« Vous parlez toujours à partir de votre propre cas. Mais vous êtes des créatures du Pays Fantastique tandis que moi, je suis un être humain. Comment pouvez-vous être sûrs que ce qui vaut pour vous vaut également pour moi? Quand Atréju portait AURYN, cela ne se passait pas du tout pour lui comme cela se passe pour moi. Et qui peut remettre le Bijou à l’Enfant-Lune, sinon moi? On ne la rencontre pas une seconde fois, dis-tu ? Mais moi, je l’ai déjà rencontrée deux fois. La première fois, nous nous sommes aperçus un instant, au moment où Atréju entrait chez elle, et la seconde, c’est quand le gros oeuf a éclaté. Pour moi, ce n’est pas comme pour vous, tout est différent. Et je la reverrai une troisième fois. »

Tout le monde se taisait. Les trois chevaliers, parce qu’ils ne comprenaient pas sur quoi exactement portait la controverse, et Atréju et Fuchur parce qu’en fait ils étaient troublés.

« Oui, dit enfin Atréju d’une voix douce, peut-être que ce que tu dis est juste, Bastien. Nous ne pouvons pas savoir comment la Petite Impératrice va se comporter face à toi. »

Ensuite, on se mit en route. Au bout de quelques heures — il n’était pas encore midi — le petit groupe atteignit la lisière de la forêt.

Devant eux s’étendait un paysage herbeux, un peu vallonné, à travers lequel serpentait un cours d’eau. Quand ils l’eurent atteint, ils le suivirent.

Atréju s’envola à nouveau en éclaireur, sur Fuchur, décrivant de larges cercles pour reconnaître le trajet. Mais tous deux étaient soucieux et leur vol était moins léger qu’autrefois.

Une fois qu’ils eurent atteint une altitude élevée et qu’ils se trouvèrent très loin à l’avant du groupe des cavaliers, ils virent que le paysage, beaucoup plus loin encore, paraissait comme tronqué. Une paroi rocheuse tombait à pic sur une plaine située en contrebas et qui — aussi loin qu’on pouvait voir — était couverte d’une épaisse forêt. Le cours d’eau se transformait en cascade impétueuse pour dégringoler la paroi. Mais les cavaliers n’atteindraient cette zone que le lendemain au plus tôt.

Ils firent demi-tour.

« Crois-tu, Fuchur, demanda Atréju, que la Petite Impératrice ne se soucie nullement de ce qui arrive à Bastien?

— Qui sait? répondit Fuchur. Elle ne fait pas de différence.

— Mais alors, poursuivit Atréju, est-elle vraiment une...

— Ne prononce pas ce mot! interrompit Fuchur. Je sais ce que tu penses, mais ne le dis pas. »

Atréju garda un moment le silence, puis il dit :

« Il est mon ami, Fuchur. Nous devons l’aider. Même contre la volonté de la Petite Impératrice, s’il le faut. Mais comment?

— En comptant sur la chance », répondit le Dragon, et pour la première fois il y avait comme une fêlure dans l’airain de sa voix.

Ce soir-là, une cabane en rondins vide qui se trouvait sur la berge du cours d’eau fut choisie comme gîte d’étape.

Pendant le dîner, Atréju parla de la cascade et de cette étrange marche qu’il avait repérée dans le paysage. Puis il ajouta, comme incidemment :

« D’ailleurs, des poursuivants sont sur nos traces. »

Les trois seigneurs se regardèrent.

« Ho ho! » s’écria Hykrion et il tortilla sa moustache noire d’un air hardi. « Combien?

— Derrière nous, j’en ai compté sept, répondit Atréju, mais ils ne seront pas ici avant demain matin, à supposer qu’ils continuent à galoper pendant la nuit.

— Sont-ils armés? voulut savoir Hysbald.

— Je n’ai pas pu le vérifier, dit Atréju, mais il en vient encore davantage dans les autres directions. J’en ai vu six à l’ouest, neuf à l’est et il y en a douze ou treize qui arrivent en face de nous.

— Nous allons attendre et voir ce qu’ils veulent, déclara Hydorn. Trente-cinq ou trente-six personnes ne sont pas un réel danger pour nous trois, et encore bien moins pour les seigneurs Bastien et Atréju.

Cette nuit-là, Bastien ne déposa pas son épée, comme il l’avait généralement fait jusque-là. Il dormit, la main sur la poignée. Il vit en rêve le visage de l’Enfant-Lune. Elle lui souriait d’un air plein de promesses. Quand il s’éveilla, il n’en savait pas plus mais ce rêve l’avait conforté dans son espoir de la revoir.

Quand il jeta un coup d’oeil par la porte de la cabane, il vit dehors, dans le brouillard matinal qui montait du cours d’eau, se détacher sept silhouettes vagues. Deux d’entre elles étaient à pied, les autres assises sur différentes montures. Bastien réveilla sans bruit ses compagnons.

Les seigneurs se ceignirent de leurs épées, puis ils sortirent tous ensemble de la cabane. Quand les créatures qui attendaient dehors aperçurent Bastien, celles qui étaient à cheval mirent pied à terre et elles se laissèrent tomber toutes les sept en même temps sur le genou gauche. Elles inclinèrent la tête et s’écrièrent :

« Salut à toi, Bastien Balthasar Bux, Sauveur du Pays Fantastique! »

Les nouveaux venus avaient un aspect plutôt étrange. L’un des deux qui étaient à pied était pourvu d’un cou extraordinairement long surmonté d’une tête avec quatre visages, chacun regardant dans une direction différente. Le premier visage exprimait la gaieté, le second la colère, le troisième la tristesse et le quatrième l’apathie. L’expression de chacun des visages était fixe et immuable, mais la créature pouvait tourner la tête et présenter celui qui correspondait le mieux à son état d’âme du moment. Il s’agissait d’un Troll-Quatre-Quarts, également dénommé dans certaines régions Tempéramentnik. L’autre marcheur était ce que l’on appelle au Pays Fantastique un Céphalopode ou Crânog un des être uniquement constitué d’un tête, portée par jambes très longues et fines, sans tronc ni mains. Les Céphalopodes sont de perpétuels vagabonds, qui n’ont pas de domicile fixe. Ils se déplacent cent la plupart du temps par bandes comptant plusieurs centaines d’individus, il est rare de rencontrer des marcheurs isolés. Ils se nourrissent d’herbes. Celui qui s’agenouillait à présent devant Bastien paraissait jeune avec ses joues vermeilles. Les trois autres personnages, assis sur des chevaux à peine plus gros que des chèvres, étaient respectivement : un Gnome, un Coquin d’Ombre et une Sauvageonne. Le Gnome portait un anneau d’or autour du front, c’était manifestement un prince. Le Coquin d’Ombre s’avérait difficile à identifier, car il consistait justement en une ombre qu’aucun corps ne jetait. La Sauvageonne avait un visage félin et de longues boucles dorées qui l’enveloppaient comme un manteau. Tout son corps était couvert d’une fourrure embroussaillée, du même blond doré. Sa taille était celle d’un enfant de cinq ans.

Un autre visiteur, qui chevauchait un boeuf, était originaire du pays des Sassafraniens, qui naissent vieux et meurent quand ils sont devenus des nourrissons. Celui-ci avait une longue barbe blanche, le crâne dégarni et un visage plein de rides, on pouvait donc en déduire — selon les critères de son pays — qu’il était très jeune, à peu près de l’âge de Bastien.

Un Djinn Bleu était arrivé sur un chameau. Il était grand, mince et portait un gigantesque turban. Son corps était celui d’un homme si ce n’est que son torse nu, aux muscles saillants, paraissait fait d’un métal bleu étincelant. Il avait sur le visage, en guise de nez et de bouche, un bec d’aigle puissant et crochu.

« Qui êtes-vous et que voulez-vous? » demanda Hykrion sur un ton un peu rude. Malgré leurs salutations cérémonieuses, il né semblait pas absolument convaincu du caractère inoffensif de ces visiteurs, et il était le seul à n’avoir pas encore lâché la poignée de son épée.

Le Troll-Quatre-Quarts, qui présentait jusque-là son visage somnolent, fit pivoter sa tête pour amener vers l’avant son visage gai et dit, tourné vers Bastien (et se désintéressant ostensiblement d’Hykrion) :

« Seigneur, nous sommes des princes venus de différentes régions du Pays Fantastique. La nouvelle de ta présence s’est répandue de contrée en contrée, le vent et les nuages disent ton nom, le mugissement des vagues proclame ta gloire, et chaque ruisselet parle de ton pouvoir. »

Bastien jeta un coup d’oeil à Atréju, mais celui-ci regardait le Troll d’un air grave, presque sévère. Sur ses lèvres ne flottait pas le moindre sourire.

« Nous savons » — c’était au tour du Djinn Bleu de prendre la parole, et sa voix était comme le cri aigu d’un aigle — « que c’est toi qui as créé Perelin, le Bois de la Nuit, et Goab, le Désert des Couleurs. Nous savons que tu as mangé et bu du feu de la Mort Multicolore et que tu t’y es baigné, ce que personne n’a jamais pu faire au Pays Fantastique sans le payer de sa vie. Nous savons que tu as traversé le Temple des Mille Portes et nous savons ce qui s’est passé dans la Ville d’Argent d’Amarganth. Nous savons, seigneur, que tu es capable de tout. Il suffit que tu dises un mot et ce que tu veux se réalise. C’est pour cela que nous t’invitons à venir chez nous et à nous faire la grâce de nous accorder à nous aussi une histoire particulière. Car aucun de nous n’en possède encore. »

Bastien réfléchit, puis il secoua la tête. « Je ne peux pas faire pour le moment ce que vous attendez de moi. Plus tard, je vous aiderai tous. Mais il faut d’abord que je rencontre la Petite Impératrice. Aussi aidez-moi à trouver la Tour d’Ivoire. »

Les visiteurs ne manifestèrent aucune déception. Après une brève concertation, ils se déclarèrent tous absolument enchantés par la proposition que Bastien leur faisait. Peu de temps après, le cortège, qui ressemblait déjà à une petite caravane, s’ébranlait.

Pendant tout le jour, de nouveaux arrivants les rejoignirent. Ce n’étaient pas seulement les émissaires annoncés la veille par Atréju qui surgissaient de toutes parts, il y en avait bien davantage. On reconnaissait des Faunes à pattes de bouc, des Elfes, des Kobolds, des homoncules chevauchant des scarabées, des Tripèdes, un coq de taille humaine chaussé de bottes à revers et un cerf marchant sur ses pattes arrière, avec une ramure dorée et une sorte de frac. On distinguait aussi, parmi les nouveaux arrivants, une foule d’êtres qui n’avaient aucune ressemblance avec des hommes. Il y avait par exemple des fourmis de cuivre coiffées de casques, des rochers errants de formes bizarres, des animaux-flûtes, qui faisaient de la musique sur leur long bec, ainsi que trois spécimens de l’espèce des Flaquiers, qui se meuvent d’une façon vraiment surprenante puisqu’ils se liquéfient — si l’on peut dire — à chaque pas, se réduisent à une flaque et retrouvent un peu plus loin leur apparence antérieure. Mais le plus étrange de tous les nouveaux venus était sans doute un Doublion, dont les parties avant et arrière du corps se mouvaient indépendamment l’une de l’autre. Il présentait une ressemblance lointaine avec un hippopotame, si ce n’est qu’il était rayé rouge et blanc.

A présent, ils devaient bien être une centaine. Et tous étaient venus pour saluer Bastien, le Sauveur du Pays Fantastique, et pour lui réclamer une histoire particulière. Mais les sept premiers arrivés avaient expliqué aux autres que l’objectif du voyage était avant tout d’atteindre la Tour d’Ivoire, et tous étaient prêts à se joindre à eux.

Hykrion, Hysbald et Hydorn chevauchaient avec Bastien en tête du cortège, maintenant assez long.

Le soir approchait quand ils atteignirent la cascade. Et, à la tombée de la nuit, le cortège avait quitté le plateau, descendu un sentier de montagne qui décrivait des lacets le long de la paroi, et abouti dans une forêt d’orchidées aussi grosses que des arbres. C’étaient des fleurs géantes, tigrées et plutôt inquiétantes d’aspect. Aussi décida-t-on, quand le camp fut établi, de monter la garde à tout hasard pendant la nuit.

Bastien et Atréju avaient amassé de la mousse, qui poussait partout à profusion, pour s’en faire une couche moelleuse. Fuchur se coucha en anneau autour des deux amis, la tête vers l’intérieur, de manière qu’ils fussent entre eux et à l’abri, comme dans un grand château de sable. L’air était chaud et rempli du parfum bizarre, assez désagréable, que dégageaient les orchidées. Il y avait en lui quelque chose qui annonçait un malheur.

# 20

# LA MAIN VOYANTE

Toutes les gouttes de rosée brillaient sur les pétales et les feuilles des orchidées dans le premier soleil du matin quand la caravane se remit en route. On n’avait noté aucun incident durant la nuit, si ce n’est l’arrivée de nouveaux émissaires venus se joindre aux autres. La troupe comptait à présent trois cents membres. Le spectacle de ce cortège composé d’êtres aussi divers valait vraiment la peine d’être vu.

Plus ils s’enfonçaient dans le bois d’orchidées, plus les fleurs prenaient des formes et des teintes incroyables. Et bientôt les chevaliers Hykrion, Hysbald et Hydorn constatèrent que l’impression de malaise qui les avait poussés à vouloir monter la garde n’était pas absolument sans fondement. Beaucoup de ces plantes étaient en effet des fleurs carnivores, assez grosses pour engloutir un veau entier. Il est vrai qu’elles ne se déplaçaient pas toutes seules — et dans cette mesure les gardes étaient inutiles — mais quand on les touchait elles se refermaient sur vous comme des pièges. Les chevaliers durent à plusieurs reprises faire usage de leurs épées pour couper des fleurs et les réduire en morceaux afin de dégager le bras ou le pied d’un de leurs compagnons de route ou de sa monture.

Bastien, qui montait Jicha, était constamment entouré par toutes les créatures possibles, qui le serraient de près, cherchaient à se faire remarquer ou voulaient au moins jeter un coup d’oeil sur lui. Mais il avançait en silence, le visage fermé. Un nouveau désir s’était éveillé en lui et, pour la première fois, c’était un désir qui le faisait paraître distant, et même sombre.

Ce qui le vexait le plus dans le comportement d’Atréju et de Fuchur, malgré leur réconciliation, c’était le fait indubitable qu’ils le traitaient comme un enfant dépendant, dont ils se sentaient responsables et qu’ils devaient surveiller et guider. S’il réfléchissait bien, il en avait été ainsi dès le premier jour où ils avaient été ensemble. Comment en étaient-ils arrivés là? Ils se sentaient manifestement, pour une raison ou une autre, supérieurs à lui-même s’ils lui voulaient du bien. Atréju et Fuchur le prenaient sans aucun doute pour un petit garçon inoffensif et qu’il fallait protéger. Et cela ne lui convenait pas, non, cela ne lui convenait pas du tout! Ils allaient voir un peu! Il voulait être dangereux, dangereux et redouté! Quelqu’un dont tout le monde devrait se méfier — même Fuchur et Atréju.

Le Djinn Bleu — qui s’appelait Illuan — se fraya un chemin à travers la cohue qui entourait Bastien et s’inclina, les bras croisés sur la poitrine.

Bastien s’arrêta.

« Que se passe-t-il, Illuan? Parle!

— Seigneur, dit le Djinn de sa voix d’aigle, j’ai écouté un peu ce qui se disait parmi nos compagnons de route nouvellement arrivés. Quelques-uns d’entre eux affirment connaître cette région et savoir vers quoi nous nous dirigeons. Ils en ont tous les jambes qui flageolent de peur, seigneur.

— Pour quelle raison? Quelle est cette région?

— Cette forêt d’orchidées, seigneur, se nomme le jardin Oglaïs et elle appartient au château magique d’Horok, que l’on appelle aussi la Main Voyante. C’est là que demeure la plus puissante et la plus dangereuse magicienne du Pays Fantastique. Son nom est Xayide.

— C’est bien, répondit Bastien, dis aux anxieux qu’ils se tranquillisent. Je suis avec eux. »

Illuan s’inclina à nouveau et s’éloigna.

Un peu plus tard, Fuchur et Atréju, qui avaient poussé très loin leur vol d’exploration, se posèrent à côté de Bastien. La troupe en marche faisait justement une halte pour le déjeuner.

« Je ne sais pas ce que je dois en penser, commença Atréju. Nous avons vu au milieu de la forêt, à trois ou quatre heures de marche, un édifice qui ressemble à une grande main qui jaillit du sol. Cela produit un effet assez inquiétant. Si nous maintenons la direction que nous avons suivie jusqu’à présent, nous allons droit dessus. »

Bastien raconta alors ce qu’il avait entre-temps appris d’Illuan.

« Dans ce cas, conclut Atréju, il serait plus raisonnable de changer de direction, ne crois-tu pas?

— Non, dit Bastien.

— Mais il n’y a aucune raison qui nous oblige à rencontrer Xayide. Il vaudrait mieux éviter la confrontation.

— Il y a une raison, répondit Bastien.

— Laquelle?

— Le fait que tel est mon bon plaisir », dit Bastien.

Atréju se tut et le regarda avec de grands yeux. Comme les créatures du Pays Fantastique se pressaient à nouveau de tous côtés pour saisir au vol un regard de Bastien, leur conversation s’arrêta là.

Mais, après le repas de midi, Atréju revint et proposa à Bastien, sur un ton apparemment insouciant :

« N’aurais-tu pas envie de faire un petit vol avec moi sur Fuchur ? »

Bastien comprit qu’Atréju avait quelque chose sur le cœur. Ils sautèrent tous deux sur le dos du Dragon de la Fortune, Atréju devant, Bastien derrière, et s’élevèrent dans les airs. C’était la première fois qu’ils volaient ensemble.

A peine étaient-ils hors de portée de voix qu’Atréju dit :

« Il est maintenant difficile de te parler seul à seul. Pourtant, il faut absolument, que nous ayons un entretien, Bastien.

— C’est bien ce dont je me doutais, répondit

Bastien en souriant. Que se passe-t-il donc?

— L’endroit où nous sommes arrivés, commença

Atréju d’une voix hésitante, et celui vers lequel nous nous dirigeons sont liés à un nouveau désir de ta part, n’est-ce pas?

— Probablement, répliqua Bastien un peu fraîchement.

— Oui, poursuivit Atréju, c’est ce que nous nous sommes déjà dit, Fuchur et moi. De quel désir peut-il bien s’agir? »

Bastien se tut.

« Comprends-moi bien, poursuivit Atréju. Ce n’est pas que nous ayons peur de quoi que ce soit ou de qui que ce soit. Mais dans la mesure où nous sommes tes amis, nous nous faisons du souci pour toi.

— C’est inutile », répliqua Bastien, encore plus froidement.

Atréju resta un long moment silencieux. Finalement, Fuchur tourna la tête vers eux et dit :

« Atréju a une proposition très raisonnable à faire, que tu devrais bien écouter, Bastien Balthasar Bux.

— Auriez-vous de nouveau quelque bon conseil à me donner? demanda Bastien avec un sourire ironique.

— Non, pas un conseil, Bastien, répondit Atréju, mais une proposition, qui sur le moment ne va peut-être pas te plaire. Pourtant tu devrais d’abord y réfléchir, avant de la décliner. Nous n’avons cessé de nous creuser la tête pour savoir comment nous pourrions t’aider. Tout est lié à l’effet qu’a sur toi l’emblème de la Petite Impératrice. Sans le pouvoir d’AURYN, tu ne peux pas continuer à exprimer des désirs, mais c’est par le pouvoir d’AURYN que tu te perds toi-même et te souviens de moins en moins de l’endroit où tu veux aller. Si nous ne faisons rien, un moment viendra où tu n’en sauras plus rien du tout.

— C’est une chose dont nous avons déjà parlé, objecta Bastien. Quoi d’autre?

— A l’époque où je portais le Bijou, poursuivit Atréju, tout était différent. Il m’a guidé mais ne m’a rien pris. Peut-être parce que je ne suis pas un être humain et que je n’ai donc pas de souvenirs du monde des hommes à perdre. Je veux dire qu’il ne m’a porté aucun préjudice, bien au contraire. C’est pour cette raison que je voulais te proposer que tu me donnes AURYN et que tu t’en remettes simplement à ma direction. Je trouverai ton chemin pour toi. Qu’en penses-tu ?

— Proposition refusée! dit froidement Bastien.

— Ne veux-tu pas y réfléchir au moins un instant?

— Non, répondit Bastien, à quoi bon? »

Pour la première fois, Atréju se mit en colère.

« Bastien, sois raisonnable! Tu dois bien voir que tu ne peux pas continuer comme ça! Ne te rends-tu pas compte que tu as complètement changé? Qu’as-tu encore à voir avec toi-même? Et que vas-tu encore devenir?

— Merci, dit Bastien, merci beaucoup de vous préoccuper constamment de mes affaires! Mais, pour parler franchement, je préférerais de beaucoup que vous m’épargniez cela. C’est moi — au cas où vous l’auriez oublié — c’est moi qui ai sauvé le Pays Fantastique, c’est à moi que l’Enfant-Lune a confié son pouvoir. Et elle doit bien avoir eu quelque raison de le faire, sinon elle aurait aussi bien pu te laisser AURYN, Atréju. Mais elle t’a repris l’emblème et elle me l’a donné! J’ai changé, dis-tu ? Oui, mon cher Atréju, il se peut bien que tu aies raison! Je ne suis plus l’inoffensif et candide nigaud que vous voyez en moi. Faut-il que je te dise pourquoi en vérité tu veux que je te donne AURYN? Parce que tu es jaloux de moi, tout simplement jaloux. Vous ne me connaissez pas encore, mais si vous continuez comme ça — je vous le dis encore une fois à titre amical — vous allez apprendre à me connaître! »

Atréju ne répondit pas. Le vol de Fuchur avait subitement perdu toute sa puissance, le Dragon se traînait lamentablement dans les airs et perdait de l’altitude comme un oiseau blessé.

« Bastien, reprit finalement Atréju, non sans peine, tu ne peux pas croire sérieusement ce que tu viens de dire. Nous voulons l’oublier. Mettons que cela n’ait jamais été dit.

— Eh bien, soit, répondit Bastien, comme tu voudras. Ce n’est pas moi qui ai commencé. Mais, pour ma part, je passe l’éponge. »

Ils restèrent un moment sans parler.

Devant eux, dans le lointain, ils voyaient émerger de la forêt d’orchidées le château d’Horok. Il ressemblait effectivement à une main géante avec cinq doigts dressés vers le ciel.

« Il y a encore une chose que je voudrais mettre au point une fois pour toutes, reprit tout à coup Bastien. Je suis décidé à ne pas rentrer du tout. Je vais rester pour toujours au Pays Fantastique. Je me plais beaucoup ici. C’est pour cela que je peux renoncer aisément à mes souvenirs. Et, pour ce qui concerne l’avenir du Pays Fantastique, je peux donner à la Petite Impératrice mille nouveaux noms. Nous n’avons plus besoin du monde des hommes! »

Fuchur fit brusquement demi-tour.

« Hé! s’écria Bastien. Que fais-tu ? Continue! Je veux voir Horok de près!

— Je ne peux plus, répondit Fuchur d’une voix fêlée, je ne peux vraiment plus. »

Quand, un peu plus tard, ils se posèrent près de la caravane, ils trouvèrent leurs compagnons de route dans une grande agitation. Il s’avéra que le convoi avait été attaqué par une bande composée d’une cinquantaine de gaillards très puissants qui se cachaient sous des cuirasses ou des carapaces noires qui les faisaient ressembler à des insectes. Beaucoup de compagnons de route s’étaient enfuis et commençaient seulement à revenir, isolément ou par groupes, d’autres avaient vaillamment entrepris de résister, mais sans obtenir le moindre résultat. Ces géants cuirassés avaient anéanti toute tentative de résistance, comme s’il s’était agi pour eux d’un jeu d’enfants. Les trois seigneurs Hykrion, Hysbald et Hydorn s’étaient battus en héros, mais sans mettre un seul adversaire hors de combat. Finalement, cédant au nombre, ils avaient été désarmés, enchaînés et emmenés. Un des géants cuirassés de noir avait crié, d’une voix étrangement creuse, la déclaration suivante :

« Voici le message de Xayide, maîtresse du château d’Horok, à Bastien Balthasar Bux. Elle exige que le Sauveur se rende à elle sans conditions et lui jure de mettre à son service tout ce qu’il est, tout ce qu’il a, tout ce qu’il peut, comme un esclave loyal. Dans le cas où il n’y serait pas disposé et où il tramerait quelque ruse pour faire échec à la volonté de Xayide, ses trois amis Hykrion, Hysbald et Hydorn seraient condamnés à mourir sous la torture, d’une mort lente, ignominieuse et atroce. Il doit se décider rapidement car l’ultimatum expire demain au lever du soleil. Ici s’achève le message de Xayide, maîtresse du château d’Horok, à Bastien Balthasar Bux. Le voilà transmis. »

Bastien se mordit les lèvres. Atréju et Fuchur regardaient droit devant eux, mais Bastien savait très exactement ce qu’ils pensaient tous deux. Et ce qui l’exaspérait le plus, c’était justement qu’ils n’en laissaient rien voir. Mais le moment était mal choisi pour leur demander des explications. Plus tard, l’occasion finirait bien par s’offrir—

« Il est bien évident que je ne me plierai en aucun cas à ce chantage de Xayide, déclara Bastien à voix haute à tous ceux qui l’entouraient. Il faut que nous établissions tout de suite un plan pour savoir comment délivrer rapidement les trois prisonniers.

— Ce ne sera pas facile, répondit Illuan, le Djinn Bleu au bec d’aigle. La preuve est faite qu’à nous tous, nous ne pouvons pas venir à bout de ces drôles cuirassés de noir. Et même si Atréju, avec son Dragon de la Fortune, et toi-même; seigneur combattez à notre tête, trop de temps s’écoulera avant que nous ayons pris le château d’Horok. La vie des trois seigneurs est entre les mains de Xayide et, dès qu’elle se rendra compte que nous attaquons, elle les tuera. C’est pour moi une certitude.

— Alors, il ne faut pas qu’elle s’en rende compte, répliqua Bastien, nous devons la surprendre.

— Comment le pourrions-nous? » demanda le Troll-Quatre-Quarts, qui présentait maintenant son visage courroucé, d’aspect assez effrayant. « Xayide est très rusée, elle aura prévu toutes les possibilités.

— C’est ce que je crains, moi aussi, dit le prince des gnomes. Nous sommes trop nombreux pour pouvoir nous mettre en marche vers le château d’Horok sans qu’elle s’en rende compte. Une pareille troupe ne peut se dissimuler, même la nuit. Elle a certainement posté des guetteurs.

— Dans ce cas, dit Bastien, réfléchissant à voix haute, nous pourrions justement nous servir de cela pour la tromper.

— Qu’entends-tu par là, seigneur?

— Vous allez partir dans une autre direction, avec toute la caravane, de façon à donner l’impression que vous êtes en fuite, que nous avons renoncé à délivrer les trois prisonniers.

— Et que deviendront les prisonniers?

— Je vais m’en charger, avec Atréju et Fuchur.

— Rien que vous trois?

— Oui, dit Bastien, à condition naturellement qu’Atréju et Fuchur prennent mon parti. Sinon, je le ferai aussi bien tout seul. »

Des regards admiratifs se posèrent sur lui. Les témoins les plus proches informèrent à voix basse ceux qui n’avaient pas pu entendre.

« Eh bien, seigneur, s’écria finalement le Djinn Bleu, voilà qui entrera dans l’Histoire du Pays Fantastique, que tu triomphes ou que tu sois vaincu.

— Venez-vous? demanda Bastien en se tournant vers Atréju et Fuchur, ou bien avez-vous encore une de vos propositions à faire?

— Non, dit doucement Atréju, nous venons avec toi.

— Dans ce cas, ordonna Bastien, il faut que la troupe se mette en marche dès maintenant, tant qu’il fait encore jour. Vous devez donner l’impression que vous êtes en fuite, alors dépêchez-vous. Nous attendrons ici qu’il fasse nuit. Demain matin, nous vous rejoindrons — avec les trois seigneurs ou alors pas du tout. Maintenant, allez! »

Les compagnons de route s’inclinèrent en silence devant Bastien puis se mirent en marche. Bastien, Atréju et Fuchur se dissimulèrent dans le bois d’orchidées et attendirent la nuit, sans bouger et en silence.

Quand il commença à faire sombre, ils entendirent soudain un léger cliquetis et virent cinq des géants cuirassés de noir arriver sur le lieu de campement de la troupe, maintenant désert. Leurs gestes étaient curieusement mécaniques, et exécutés avec un ensemble parfait. Ils paraissaient entièrement faits de métal noir, même leurs visages étaient comme des masques de fer. Ils s’immobilisèrent tous en même temps, se tournèrent dans la direction où la caravane avait disparu, et se mirent à suivre sa trace, au pas, sans échanger un mot. Tout redevint silencieux.

« Notre plan semble fonctionner, chuchota Bastien

— Ils n’étaient que cinq, répliqua Atréju. Où sont les autres?

— Ces cinq-là les feront certainement venir, d’une manière ou d’une autre », déclara Bastien.

Quand il fit complètement noir, ils rampèrent précautionneusement hors de leur cachette, et Fuchur s’éleva sans bruit dans les airs, avec ses deux cavaliers. Il volait le plus bas possible, juste au-dessus des cimes de la forêt d’orchidées, pour ne pas être découvert. Au début, la direction ne faisait pas de doute, c’était la même qu’il avait suivie l’après-midi. Après qu’ils eurent ainsi glissé dans les airs, à toute vitesse, pendant à peu près un quart d’heure, la question se posa de savoir s’ils arriveraient à trouver le château d’Horok et par quel moyen. Les ténèbres étaient impénétrables.

Au bout d’un moment, le château surgit de l’obscurité devant eux. Ses milliers de fenêtres étaient toutes illuminées. Xayide semblait tenir à ce qu’on le voie. C’était facilement explicable, il est vrai, car elle attendait la visite de Bastien.

Par mesure de précaution, Fuchur se laissa glisser au sol entre les orchidées, car ses écailles couleur de nacre étincelaient et renvoyaient la lumière. Et pour l’instant il ne fallait pas encore qu’on le repère.

Sous le couvert des plantes, ils s’approchèrent du château. Devant le grand portail d’entrée, dix des géants en armures montaient la garde. Et il y en avait un autre, noir et immobile comme une ombre menaçante, derrière chacune des fenêtres illuminées.

Le château d’Horok se dressait sur une petite hauteur qui n’était pas plantée d’orchidées. La forme du bâtiment ressemblait à celle d’une main gigantesque saillant du sol. Chacun des doigts était une tour, et le pouce un encorbellement sur lequel s’élevait une autre tour. L’édifice était haut de plusieurs étages, chaque phalange en constituant un, et les fenêtres avaient la forme d’yeux brillants qui surveillaient la campagne alentour. C’était à juste titre qu’on l’avait baptisé la Main Voyante.

« Nous devons découvrir où sont cachés les prisonniers », chuchota Bastien à l’oreille d’Atréju.

Atréju acquiesça et signifia à Bastien d’être silencieux et de rester avec Fuchur. Puis il s’éloigna en rampant sur le ventre, sans faire le moindre bruit. Un long moment s’écoula avant qu’il ne revînt.

« J’ai exploré tout le tour du château, murmura-t-il alors, il n’y a que cette seule entrée. Et elle est trop bien gardée. Mais j’ai découvert tout en haut, au sommet de la plus haute tour, une lucarne à laquelle apparemment aucun géant cuirassé n’est posté. Si nous approchons avec Fuchur, par les airs, ils nous verront à coup sûr. Les prisonniers sont vraisemblablement dans la cave, en tout cas j’ai entendu une fois comme un long cri de douleur qui semblait venir d’une grande profondeur. »

Bastien réfléchit intensément, puis il chuchota :

« Je vais essayer d’atteindre cette lucarne. Fuchur et toi, pendant ce temps-là, vous allez détourner l’attention des veilleurs. Faites n’importe quoi qui leur fasse croire que nous attaquons au portail d’entrée. Il faut tous les attirer ici. Mais seulement les attirer, entends-tu ? N’engage pas le combat! Pendant ce temps je vais essayer d’escalader la main par-derrière. Retiens les gaillards aussi longtemps que tu pourras. Mais ne prends aucun risque! Laisse-moi quelques minutes avant de commencer. »

Atréju acquiesça et lui serra la main. Alors Bastien ôta son manteau couleur d’argent et se coula dans l’obscurité. Il décrivit en rampant un large demi-cercle autour du bâtiment. A peine avait-il atteint l’arrière qu’il entendit Atréju s’écrier à voix haute :

« Hé là ! Connaissez-vous Bastien Balthasar Bux, le sauveur du Pays Fantastique? Ce n’est pas pour implorer la grâce de Xayide qu’il est venu, mais pour lui donner encore une chance de libérer d’elle-même les prisonniers. C’est à cette seule condition qu’elle conservera sa vie honteuse! »

Du fourré où il se trouvait, Bastien pouvait encore voir ce qui se passait de l’autre côté, au-delà d’un angle du château. Atréju avait enfilé le manteau argenté et ramassé ses cheveux d’un noir bleuté en une sorte de turban. Pour quelqu’un qui ne les aurait pas très bien connus l’un et l’autre, il pouvait effectivement y avoir une certaine ressemblance entre eux.

Les géants cuirassés de noir parurent un instant perplexes. Mais rien qu’un instant. Puis ils se ruèrent sur Atréju. On entendit le martèlement de leurs pas métalliques. Même les ombres aux fenêtres se mettaient maintenant en mouvement, elles quittaient leur poste pour aller voir ce qui se passait. D’autres se pressaient en grand nombre devant la porte d’entrée. Quand les premiers furent sur le point d’atteindre Atréju, il leur échappa comme une belette et, l’instant d’après, il surgissait, assis sur Fuchur, au-dessus de leurs têtes. Les géants cuirassés eurent beau sauter en l’air et donner des coups d’épée, ils ne purent le toucher.

Bastien se faufila à la vitesse de l’éclair jusqu’au château et commença à escalader la façade. Par endroits il était aidé par les chambranles des fenêtres ou par des avancées du mur, mais le plus souvent il ne pouvait que se cramponner du bout des doigts. Il grimpait de plus en plus haut, à un moment donné un petit morceau de mur sur lequel son pied avait trouvé un point d’appui s’effrita, il resta quelques secondes suspendu par une main, puis il parvint à se hisser, à trouver une prise pour son autre main et poursuivit son ascension. Quand il atteignit les tours, il put accélérer l’allure car l’intervalle entre elles était si étroit qu’il pouvait prendre appui avec son dos, ses pieds et ses mains et se hisser de cette façon.

Finalement il atteignit la lucarne et se glissa à l’intérieur. Aucun garde ne se trouvait effectivement dans cette pièce, qui sait pourquoi ? Il ouvrit la porte et vit devant lui un escalier étroit et en colimaçon. Sans bruit il se mit à descendre. Quand il arriva à l’étage inférieur, il vit deux gardes noirs postés à une fenêtre qui observaient en silence ce qui se passait en bas. Il réussit à se faufiler derrière eux sans qu’ils s’en rendent compte.

Il emprunta d’autres escaliers, des couloirs et des corridors et se glissa plus loin. Une chose était sûre, ces géants cuirassés étaient peut-être invincibles au combat, mais comme gardiens ils ne valaient pas grand-chose.

Il atteignit finalement le niveau de la cave. Il le devina aussitôt à l’odeur de renfermé et de moisi et au froid qui l’avaient assailli. Heureusement, tous ceux qui montaient la garde ici s’étaient apparemment précipités en haut pour s’emparer du prétendu Bastien Balthasar Bux. En tout cas on n’en voyait aucun. Des torches, fichées dans les murs, lui éclairaient la voie. Il lui sembla qu’il y avait autant d’étages en dessous du niveau du sol qu’au-dessus. Il s’enfonça de plus en plus profondément sous terre. Finalement il atteignit le fond, et découvrit alors le cachot où languissaient Hykrion, Hysbald et Hydorn. Le spectacle était affligeant.

Ils étaient suspendus en l’air, attachés par les poignets avec de longues chaînes de fer au-dessus d’une fosse qui paraissait être un trou noir sans fond. A l’aide de poulies situées au plafond, les chaînes rejoignaient un treuil, mais celui-ci était fermé par un gros cadenas d’acier et on ne pouvait pas le manœuvrer. Bastien restait là-devant, perplexe.

Les trois prisonniers avaient les yeux fermés, comme s’ils avaient perdu conscience, mais Hydorn, l’endurant, ouvrit l’oeil gauche et murmura, les lèvres sèches :

« Hé! Les amis, regardez un peu qui est là ! »

Les deux autres soulevèrent en même temps leurs paupières, à grand-peine, et quand ils virent Bastien, un sourire s’esquissa sur leurs lèvres.

« Nous savions que vous ne nous laisseriez pas tomber, seigneur, geignit Hykrion.

— Comment puis-je vous faire descendre de là-haut? demanda Bastien. Le treuil est fermé à clef.

— Prenez donc votre épée et sectionnez les chaînes, proposa Hysbald.

— Pour que nous dégringolions dans l’abîme? demanda Hykrion. Ce n’est pas un plan particulièrement malin.

— D’ailleurs je ne peux pas tirer mon épée, dit Bastien, Sikanda doit sauter d’elle-même dans ma main.

— Hum, grommela Hydorn, c’est ce qui est idiot avec les épées magiques. Quand on a besoin d’elles, elles n’en font qu’à leur tête.

— Hé! s’écria soudain Hysbald, il y avait bien une clef pour le treuil. Où l’ont-ils donc fourrée?

— Il y avait quelque part par là une dalle descellée, déclara Hykrion. Je ne pouvais pas très bien voir quand ils m’ont hissé ici. »

Bastien écarquilla les yeux. La lumière était faible et vacillante, mais après quelques tâtonnements il découvrit sur le sol une dalle légèrement saillante.

Il la souleva précautionneusement, la clef était effectivement là.

Il pouvait maintenant ouvrir le gros verrou et l’enlever. Lentement, il commença à faire tourner le treuil, qui grinça et gémit si fort qu’on devait certainement l’entendre dans les étages de caves qui se trouvaient au-dessus. A moins qu’ils ne fussent complètement sourds, les géants cuirassés étaient maintenant alertés. Mais s’arrêter n’aurait pas servi à grand-chose. Bastien continua à tourner jusqu’à ce que les trois seigneurs, toujours suspendus dans le vide, aient atteint le niveau du rebord du puits. Ils se mirent à se balancer d’avant en arrière et leurs pieds finirent par atteindre la terre ferme. Bastien relâcha complètement les chaînes. Ils s’écroulèrent, épuisés, et restèrent couchés là où ils étaient. Les lourdes chaînes étaient encore fixées à leurs poignets.

Bastien ne perdit pas trop de temps à réfléchir car on entendait maintenant un martèlement métallique de pas descendant les marches de pierre qui menaient à la cave, les pas d’un homme, puis de plusieurs, puis d’une foule. Les gardes arrivaient. Leurs armures luisaient comme les carapaces d’insectes géants à la lueur des torches. D’un seul mouvement, ils tirèrent tous leurs épées et marchèrent sur Bastien qui s’était immobilisé derrière l’étroite entrée du cachot.

Alors, seulement, Sikanda sauta de son fourreau rouillé et vint se poser dans sa main. Comme un éclair, la lame étincelante fondit sur le premier des géants cuirassés et, avant que Bastien lui-même ait eu le temps de comprendre ce qui se passait, elle l’avait réduit en pièces. On voyait maintenant ce qu’étaient en vérité ces gaillards : ils étaient creux, rien que des carapaces qui se mouvaient d’elles-mêmes et à l’intérieur desquelles il n’y avait que du vide.

La position de Bastien était bonne car pour s’approcher ils ne pouvaient franchir la porte étroite du cachot qu’à la queue leu leu, et Sikanda les mettait en pièces l’un après l’autre. Bientôt, ils gisaient en tas sur le sol, comme des coquilles d’oeufs noirs pondus par quelque oiseau gigantesque. Après qu’une vingtaine d’entre eux eurent été ainsi découpés en morceaux, 1es rescapés semblèrent vouloir changer de plan. Ils se retirèrent, manifestement pour aller attendre Bastien dans un autre lieu qui leur serait plus favorable.

Profitant de la bonne volonté de Sikanda, Bastien se hâta de débarrasser les poignets des trois seigneurs de leurs chaînes. Hykrion et Hydorn se levèrent péniblement et voulurent dégainer leurs propres épées, qu’on leur avait curieusement laissées, pour prêter main-forte à Bastien, mais cette longue suspension avait fait perdre à leurs mains toute sensibilité et elles ne leur obéissaient plus. Hysbald, le plus délicat des trois, n’était même pas en état de se relever tout seul. Ses deux compagnons durent le soutenir.

« Ne vous en faites pas, dit Bastien. Sikanda n’a besoin d’aucune aide. Tenez-vous derrière moi et ne me causez pas de difficultés supplémentaires en tentant de me prêter votre appui. »

Ils quittèrent le cachot, montèrent lentement l’escalier, arrivèrent dans une vaste salle — quand soudain tous les flambeaux s’éteignirent. Mais Sikanda brillait d’une vive clarté.

Ils entendirent à nouveau le piétinement métallique d’un grand nombre de géants cuirassés qui s’approchaient.

« Vite! dit Bastien. Retournez à l’escalier. Moi, je vais me défendre ici! »

Il ne pouvait pas voir si les trois chevaliers suivaient son ordre et n’eut pas non plus le temps de s’en assurer, car déjà l’épée Sikanda commençait à danser dans sa main. La lumière blanche qui en émanait éclairait la salle comme en plein jour. Bien que ses assaillants lui eussent coupé tout accès à l’escalier, si bien qu’ils pouvaient l’attaquer de tous les côtés, Bastien ne fut pas atteint par un seul de leurs rudes coups. Sikanda tournoyait si vite autour de lui qu’on aurait dit des centaines d’épées qu’on ne pouvait distinguer les unes des autres. Il se trouva finalement au milieu d’un champ de décombres : les débris des cuirasses noires réduites en miettes. Plus rien ne bougeait.

« Venez! » cria Bastien à ses compagnons. Les trois chevaliers quittèrent l’abri de l’escalier et ouvrirent des yeux ronds.

« Je n’ai jamais vu cela, par ma foi! dit Hykrion, la moustache tremblante.

— J’en parlerai encore à mes petits-enfants, balbutia Hysbald.

— Mais malheureusement ils ne nous croiront pas », ajouta Hydorn sur un ton de regret.

Bastien était debout, l’épée à la main, sans trop savoir qu’en faire, quand elle réintégra subitement son fourreau.

« On dirait que le danger est passé, dit-il.

— Celui, du moins, dont on peut venir à bout avec une épée, déclara Hydorn. Que fait-on, maintenant?

— Maintenant, répondit Bastien, je voudrais faire la connaissance de Xayide. J’ai deux mots à lui dire. »

Ils remontèrent tous les trois les escaliers qui reliaient les étages de caves et atteignirent le rez-de-chaussée. Là, dans une sorte de hall d’entrée, Atréju et Fuchur les attendaient.

« Bravo, vous deux! » s’écria Bastien, et il tapa sur l’épaule d’Atréju.

« Alors, ces géants cuirassés? voulut savoir Atréju.

— Des noix creuses! répondit avec légèreté Bastien Où est Xayide?

— En haut, dans la salle de magie, répondit Atréju.

— Venez! » dit Bastien. Il remit le manteau argenté qu’Atréju lui tendait... Puis ils montèrent tous ensemble le large escalier de pierre qui menait aux étages supérieurs. Même Fuchur était de la partie.

Quand Bastien, suivi de ses gens, pénétra dans la grande salle de magie, Xayide se leva de son trône, qui était en corail rouge. Elle paraissait beaucoup plus grande que Bastien et très belle. Elle portait une longue parure de soie violette, ses cheveux étaient rouges comme le feu et relevés sur sa tête en une coiffure surprenante faite de nattes et de tresses. Son visage avait la pâleur du marbre, de même que ses longues mains étroites. Son regard était curieux et troublant et Bastien mit un moment à trouver d’où cela provenait : elle avait les yeux de deux couleurs différentes, l’un vert et l’autre rouge. Elle semblait redouter Bastien car elle tremblait. Bastien brava son regard et elle baissa ses longs cils.

La pièce était remplie de toutes sortes d’objets étranges dont on ne pouvait deviner l’usage, des gros globes couverts d’images, des horloges sidérales et des pendules suspendus au plafond. Entre ces objets étaient posés des encensoirs précieux d’où s’élevaient de lourdes fumées de différentes couleurs qui rampaient sur le sol comme du brouillard.

Bastien n’avait encore prononcé aucun mot. Et c’est, semble-t-il, ce qui fit perdre à Xayide sa contenance, car elle se précipita soudain vers lui et se jeta au sol. Elle saisit un de ses pieds et se le posa sur la nuque.

« Mon seigneur et mon maître, dit-elle d’une voix qui était grave, veloutée et indiciblement voilée, personne au Pays Fantastique ne peut te résister. Tu es plus puissant que tous les puissants et plus dangereux que tous les démons. Si tu as envie de te venger de moi, parce que j’ai été assez folle pour ne pas reconnaître ta grandeur, tu peux me fouler aux pieds. J’ai mérité ta colère. Mais si, même vis-à-vis de l’être indigne que je suis, tu veux bien faire preuve de cette générosité qui t’a rendu célèbre, alors souffre que je me soumette à toi en esclave docile et que je jure de mettre à ton service tout ce que je suis, tout ce que j’ai et tous mes pouvoirs. Apprends-moi à faire ce qui pour toi est le plus souhaitable, je veux être ton élève soumise et obéir au moindre de tes regards. Je regrette ce que j’ai voulu te faire subir et implore ta grâce.

— Lève-toi, Xayide! » dit Bastien. Il avait été en colère contre la magicienne, mais le discours qu’elle venait de tenir lui avait plu. Si elle ne s’était attaquée à lui que par ignorance et si elle le regrettait si amèrement, il aurait été indigne de lui de la châtier. Et, puisqu’elle voulait même apprendre de lui ce qu’il jugeait le plus souhaitable, il n’y avait en fait aucune raison de rejeter sa prière.

Xayide s’était relevée et demeurait, la tête baissée, devant lui.

« Veux-tu m’obéir inconditionnellement, demanda-t-il, même si ce que je t’ordonne te coûte — sans répliquer ni grogner?

— Je le veux, seigneur et maître, répondit Xayide, et tu vas voir que nous pouvons tout faire, si nous unissons mes pouvoirs et ta puissance.

Bien, répondit Bastien, dans ce cas je te prends à mon service. Tu vas quitter ce château et venir avec moi à la Tour d’Ivoire, où je compte rencontrer l’Enfant-Lune. »

Une fraction de seconde, les yeux de Xayide étincelèrent d’un éclat rouge et vert, mais elle abaissa presque aussitôt ses longs cils et dit :

« Je suis à tes ordres, seigneur et maître. » Ils descendirent tous et sortirent du château.

« Nous devons avant tout retrouver nos autres compagnons de route, décida Bastien. Qui sait où ils sont maintenant?

— Pas très loin d’ici, dit Xayide, je les ai quelque peu égarés.

— Pour la dernière fois, répliqua Bastien.

— Pour la dernière fois, seigneur, répéta-t-elle. Mais comment devrons-nous y aller? Faudra-t-il que je marche à pied? De nuit et dans cette forêt?

— Fuchur nous emmènera, décréta Bastien. Il est suffisamment fort pour nous porter tous. »

Fuchur leva la tête et regarda Bastien. Ses prunelles couleur de rubis étincelaient.

« Je suis assez fort, Bastien Balthasar Bux, tonna sa voix d’airain, mais je ne veux pas porter cette femme.

— Tu le feras tout de même, répliqua Bastien, parce que je te l’ordonne! »

Le Dragon de la Fortune regarda Atréju et ce dernier lui fit un signe de tête à peine perceptible. Mais Bastien l’avait vu.

Tout le monde prit place sur le dos de Fuchur, qui s’éleva aussitôt dans les airs.

« Où allons-nous? demanda-t-il.

— Tout droit! dit Xayide.

— Où cela? demanda Fuchur encore une fois, comme s’il n’avait pas entendu.

— Tout droit! lui cria Bastien. Tu as très bien compris!

— Fais donc ce qu’ils disent », dit Atréju à voix basse, et Fuchur s’exécuta.

Une demi-heure plus tard — le jour commençait déjà à poindre- ils aperçurent au-dessous d’eux de nombreux feux de camp et le Dragon de la Fortune se posa. Dans l’intervalle, de nouvelles créatures du Pays Fantastique s’étaient ralliées au cortège et beaucoup d’entre elles avaient apporté des tentes. Le camp ressemblait à une ville de toile qui s’étendait là, à la lisière de la forêt d’orchidées, sur une vaste prairie couverte de fleurs.

« Combien sont-ils donc maintenant? » voulut savoir Bastien, et Illuan, le Djinn Bleu, qui entre-temps avait guidé le convoi et venait d’apparaître pour saluer son maître, lui expliqua qu’on n’avait pas encore pu dénombrer de façon précise les participants mais qu’ils étaient déjà certainement près d’un millier. Il avait par ailleurs un autre fait à signaler, assez bizarre : peu après que l’on eût installé le camp, c’est-à-dire avant minuit, on avait vu surgir cinq de ces géants cuirassés. Ils s’étaient cependant comportés très pacifiquement, demeurant à l’écart. Personne n’avait naturellement osé s’en approcher. Ils avaient apporté avec eux une grande litière de corail rouge, qui était vide.

« Ce sont mes porteurs, dit Xayide à Bastien sur un ton implorant, je les ai envoyés en avant dès hier soir. C’est la manière la plus agréable de voyager. Si tu m’y autorises, seigneur.

— Cela ne me plaît pas, interrompit Atréju.

— Et pourquoi donc? demanda Bastien, qu’est-ce que tu as là contre?

— Elle peut voyager comme bon lui semble, répondit Atréju d’un ton acerbe, mais le fait qu’elle ait envoyé une litière dès hier soir signifie qu’elle savait d’avance qu’elle allait venir ici. Tout cela, c’était son plan, Bastien. Ta victoire n’est en vérité qu’une défaite. Elle t’a laissé vaincre intentionnellement, pour pouvoir te gagner à sa cause à sa manière.

— Arrête! s’écria Bastien, rouge de colère. Je ne t’ai pas demandé ton avis! Tes leçons perpétuelles me portent sur les nerfs! Voilà que tu veux maintenant contester ma victoire et ridiculiser ma générosité! »

Atréju voulut répliquer mais Bastien lui cria :

« Tiens ta langue et laisse-moi tranquille! Si ce que je fais et la manière dont je me comporte ne vous conviennent pas, à vous deux, vous n’avez qu’à vous en aller! Je ne vous retiens pas! Partez où vous voudrez! J’en ai assez de vous! »

Bastien croisa ses bras sur sa poitrine et tourna le dos à Atréju. La foule, tout autour, retint son souffle. Atréju resta un moment immobile, silencieux, la silhouette très droite. Jamais encore Bastien ne l’avait ainsi pris à partie en public. Il avait la gorge tellement nouée qu’il pouvait à peine respirer. Il attendit un certain temps, et comme Bastien continuait à lui tourner le dos, il fit lentement demi-tour et s’éloigna. Fuchur le suivit.

Xayide souriait. Ce n’était pas un bon sourire.

Mais, dans la mémoire de Bastien, le souvenir qu’un jour, dans son monde, il avait été un enfant, venait à l’instant de s’éteindre.

# 21

# LE COUVENT DES ETOILES

Un nouvel émissaire, puis un autre, un autre encore, arrivant de toutes les contrées du Pays Fantastique venaient continuellement se joindre à la foule de ceux qui accompagnaient Bastien dans sa marche vers la Tour d’Ivoire. Les tentatives de dénombrement se révélaient vaines car à peine croyait-on avoir terminé que surgissaient déjà de nouveaux arrivants. Une troupe comprenant plusieurs milliers de délégués se mettait en route tous les matins et, quand on faisait halte, le camp constituait la plus étrange ville de toile qui se puisse imaginer. Comme les compagnons de route de Bastien différaient, considérablement entre eux, non seulement par la physionomie mais par la taille, il y avait des tentes aussi vastes que des chapiteaux de cirques et d’autres dont le diamètre n’excédait pas celui d’un dé à coudre. Les véhicules avec lesquels voyageaient les émissaires étaient eux aussi trop divers pour qu’on puisse les décrire : cela allait des voitures bâchées et des calèches très ordinaires aux plus étranges moyens de transport : tonneaux roulants, boules sautantes, récipients pourvus de jambes et se déplaçant tout seuls à quatre pattes.

On avait entre-temps fabriqué une tente à l’usage de Bastien, et c’était la plus imposante de toutes. Elle avait l’allure d’une petite maison de soie chatoyante, dans des coloris magnifiques, entièrement garnie de broderies d’or et d’argent. Sur le toit flottait un drapeau qui figurait un chandelier à sept branches. L’intérieur était capitonné de couvertures et de coussins moelleux. Où que l’on établît le camp, cette tente était toujours installée au centre.

Le Djinn Bleu, qui était devenu en quelque sorte le valet de chambre et le garde du corps de Bastien, montait la garde devant l’entrée.

Atréju et Fuchur se trouvaient toujours parmi la foule des accompagnateurs de Bastien mais, depuis le blâme public, il ne leur avait plus adressé un seul mot. Il attendait secrètement qu’Atréju cède et implore son pardon.

Mais Atréju ne faisait rien de tel. Même Fuchur ne semblait pas disposé à témoigner son respect à Bastien. Et pourtant il allait bien falloir qu’ils apprennent! se disait Bastien. Si la question était de savoir qui tiendrait le plus longtemps, ils seraient bien obligés de se rendre compte, tous les deux, que sa volonté était inébranlable. Mais s’ils cédaient, il les accueillerait à bras ouverts. Si Atréju venait s’agenouiller devant lui, il le ferait relever et lui dirait : Tu ne dois pas t’agenouiller devant moi, Atréju, car tu es et demeures mon ami... Mais, pour l’heure, Atréju et Fuchur fermaient la marche. Fuchur semblait avoir désappris à voler et allait à pied, Atréju marchait à côté de lui, les yeux le plus souvent baissés. Si naguère ils filaient dans les airs, à l’avant du convoi, pour explorer la région, c’étaient maintenant eux qui marchaient les derniers. Cela ne faisait pas plaisir à Bastien mais il n’y pouvait rien changer.

Quand la colonne était en route, Bastien en prenait généralement la tête, monté sur Jicha. Il est vrai qu’il arrivait de plus en plus fréquemment qu’il n’en ait pas envie et que, au lieu de cela, il aille rendre visite à Xayide dans sa litière. Elle le recevait avec une grande déférence, lui laissait la place la plus confortable et s’asseyait à ses pieds. Elle avait toujours un thème de conversation intéressant à proposer et elle évitait de lui poser des questions sur son passé dans le monde des hommes, depuis qu’elle avait remarqué qu’il lui était désagréable d’en parler. Elle fumait presque constamment le narguilé oriental posé à côté d’elle.

Le tuyau faisait penser à une vipère vert émeraude et l’embout qu’elle tenait entre ses longs doigts couleur de marbre ressemblait à une tête de serpent. Quand elle le prenait dans sa bouche pour aspirer, on aurait dit qu’elle l’embrassait.

Les petits nuages de fumée qu’elle laissait échapper en jouisseuse de sa bouche et de son nez avaient à chaque fois une autre couleur, bleu ou jaune, rose, vert ou lilas.

« Il y a une chose que je voudrais te demander depuis longtemps, Xayide », demanda Bastien lors d’une de ses visites, tandis qu’il regardait d’un air pensif les gaillards gigantesques, dans leurs carapaces d’insectes noirs, qui portaient la litière en marchant exactement au même pas.

« Ton esclave t’écoute, répondit Xayide.

— Quand je me suis battu avec tes géants cuirassés, poursuivit Bastien, j’ai découvert qu’ils n’étaient que des carapaces, sans rien à l’intérieur. Comment donc se déplacent-ils?

— Par ma volonté, répliqua Xayide en souriant. Précisément parce qu’ils sont creux, ils obéissent à ma volonté. Ma volonté peut diriger tout ce qui est vide. »

Elle fixa Bastien de ses yeux bicolores.

Ce regard le mit vaguement mal à l’aise, mais déjà les cils s’étaient abaissés.

« Est-ce que je pourrais moi aussi les diriger par ma volonté? demanda-t-il.

— Bien sûr, mon seigneur et maître, répondit-elle, et cent fois mieux que moi qui, comparée à toi, suis moins que rien. Veux-tu essayer?

— Pas maintenant, répliqua Bastien, que tout cela embarrassait, peut-être une autre fois.

— Trouves-tu vraiment plus agréable, poursuivit Xayide, de te promener sur une vieille mule, que d’être porté par des créatures que ta propre volonté anime?

— Jicha aime bien me porter, dit Bastien, un peu bougon. C’est une joie pour elle de pouvoir le faire.

— C’est donc pour lui faire plaisir?

— Pourquoi pas? répliqua Bastien. Où est le mal? »

Xayide laissa monter de sa bouche une fumée verte.

« Oh ! Nulle part, seigneur. Quel mal pourrait-il y avoir à une chose que tu fais?

— Où veux-tu en venir, Xayide? » Elle baissa sa tête à la chevelure couleur de feu.

« Tu penses beaucoup trop à d’autres, seigneur et maître, murmura-t-elle. Personne ne mérite que tu détournes ton attention de ton propre développement, qui seul importe. Si cela ne t’irrite pas, seigneur, j’oserai te donner un conseil : pense davantage à ta perfection!

— Quel rapport avec la vieille Jicha?

— Très peu, seigneur, pratiquement aucun. Si ce n’est que... ce n’est pas une monture digne de quelqu’un comme toi. Cela me chagrine, de te voir sur le dos d’un animal aussi... ordinaire. Tous tes compagnons de route s’en étonnent. Tu es le seul, seigneur et maître, à ignorer ce que tu te dois à toi-même. »

Bastien ne dit rien, mais les paroles de Xayide lui avaient fait impression.

Le lendemain, comme la colonne avec Bastien et Jicha à sa tête traversait un magnifique paysage de prairies, interrompu çà et là par des petits taillis de sureaux odorants, il profita de la halte de midi pour mettre à exécution la proposition de Xayide.

« Ecoute-moi, Jicha, dit-il en caressant le cou de la mule, le moment est venu pour nous de nous séparer. »

Jicha poussa un cri de douleur.

« Pourquoi, seigneur? gémit-elle. Est-ce que j’ai si mal fait ma besogne? » Des larmes ruisselaient aux coins de ses sombres yeux de bête.

« Mais non » — Bastien s’empressa de la consoler — « au contraire, tu m’as, pendant toute cette longue route, porté avec tant de douceur, tu as été si patiente et si docile que je veux maintenant, en guise de remerciement, te récompenser.

— Je ne désire aucune autre récompense, répliqua Jicha, je voudrais seulement continuer à te porter. Que puis-je donc désirer de mieux?

— N’as-tu pas dit, poursuivit Bastien, que tu étais triste que vous, les mulets, ne puissiez pas avoir d’enfants?

— Si, confirma Jicha, d’un ton affligé, parce qu’une fois devenue vieille, je leur aurais volontiers parlé de ces jours-ci.

— Bon, dit Bastien, dans ce cas je vais maintenant te raconter une histoire qui sera vraie. Et je vais te la raconter à toi, à toi toute seule, parce qu’elle t’appartient. »

Alors il prit dans sa main la longue oreille de Jicha et, approchant sa bouche, il murmura :

« Tout près d’ici, dans un petit bois de sureaux, le père de ton fils t’attend. C’est un étalon blanc avec des ailes en plumes de cygne. Sa crinière et sa queue sont si longues qu’elles touchent le sol. Il y a déjà des jours qu’il nous suit sans se faire voir car il est amoureux de toi en secret, et pour toujours.

— De moi? s’écria Jicha, presque effrayée. Mais je ne suis qu’une mule, et même plus de première jeunesse!

— Pour lui, dit doucement Bastien, tu es la plus belle créature du Pays Fantastique, justement parce que tu es comme tu es. Et peut-être aussi parce que tu m’as porté. Mais il est très timide et n’ose pas s’approcher de toi au milieu de tout ce monde qu’il y a ici. Tu dois aller le rejoindre, sinon il mourra de langueur.

— Bonté divine, murmura Jicha, perplexe, c’est à ce point?

— Oui, lui souffla Bastien à l’oreille. Et maintenant, adieu, Jicha! Cours, tu le trouveras. »

Jicha fit quelques pas, puis elle se retourna une fois encore vers Bastien.

« Pour être franche, expliqua-t-elle, j’ai un peu peur.

— Allons, courage! dit Bastien en souriant, et n’oublie pas de parler de moi à tes enfants et petits-enfants.

— Merci, seigneur! » répliqua Jicha avec sa simplicité coutumière, et elle s’en alla.

Bastien resta longtemps à la regarder s’éloigner cahin-caha. Il ne se sentait pas vraiment satisfait de l’avoir renvoyée. Il entra dans sa tente de parade, s’allongea sur les coussins moelleux et regarda le plafond. Il avait beau se dire qu’il avait réalisé le plus grand désir de Jicha. L’important, c’est tout de même de savoir à quel moment et pourquoi on fait plaisir à quelqu’un.

Mais cela ne concernait que Bastien, car Jicha trouva effectivement l’étalon ailé couleur de neige et se maria avec lui. Plus tard elle eut un fils, un mulet blanc avec des ailes, qui fut baptisé Patapouf. Il fit encore beaucoup parler de lui au Pays Fantastique, mais cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

A partir de ce jour, Bastien voyagea dans la litière de Xayide. Elle lui avait même proposé de descendre et de marcher à côté pour lui procurer tout le confort imaginable, mais Bastien n’avait pas voulu accepter cela d’elle. Aussi étaient-ils maintenant assis ensemble dans la spacieuse litière de corail qui se plaçait en tête de la colonne.

Bastien était encore d’assez mauvaise humeur, il en voulait à Xayide qui lui avait conseillé de se séparer de la mule. Et Xayide avait découvert cela très vite. Les réponses monosyllabiques de Bastien ne permettaient pas d’avoir avec lui un véritable entretien.

Pour l’égayer, elle dit d’un ton enjoué :

« Je voudrais te faire un cadeau, mon seigneur et maître, si tu veux bien me faire la grâce de l’accepter de moi. »

Elle tira de sous les coussins de son siège un coffret richement orné. Bastien se redressa, plein de curiosité. Elle l’ouvrit et en sortit une étroite ceinture, qui était une sorte de chaîne aux maillons mobiles. Chaque maillon, de même que la boucle, était en verre transparent.

« Qu’est-ce que c’est? » voulut savoir Bastien. La ceinture tintait doucement dans la main de Xayide.

« C’est une ceinture qui rend invisible. Mais c’est à toi, seigneur, de lui donner un nom pour qu’elle t’appartienne. »

Bastien considéra attentivement l’objet. « Ceinture Gemmal », dit-il.

Xayide hocha la tête en souriant. « Maintenant, elle t’appartient. »

Bastien prit la ceinture et, indécis, la garda dans sa main.

« Ne veux-tu pas l’essayer tout de suite, demanda-t-elle, pour te convaincre de son efficacité? »

Bastien mit la ceinture autour de ses hanches et sentit qu’elle lui allait comme un gant. Il ne fit certes que le sentir, car il ne pouvait même plus rien voir de lui-même, ni son corps, ni ses pieds, ni ses mains. C’était une sensation désagréable au plus haut point et il voulut rouvrir immédiatement la boucle. Mais comme il ne voyait ni ses mains ni sa ceinture, il n’y parvint pas.

« A l’aide! » s’écria-t-il d’une voix étranglée. Il avait soudain peur de ne plus jamais arriver à dégrafer cette ceinture Gemmal et de devoir rester pour toujours invisible.

« Il faut d’abord apprendre à s’en servir, dit Xayide. Cela m’est arrivé à moi aussi, seigneur et maître. Permets que je te vienne en aide! »

Elle saisit quelque chose dans le vide et en un clin d’oeil elle avait ouvert la ceinture Gemmai. Bastien se voyait à nouveau. Il poussa un soupir de soulagement. Puis il se mit à rire, Xayide sourit et aspira de la fumée au bout du tuyau sinueux de son narguilé.

En tout cas, elle lui avait changé les idées.

« Maintenant, te voilà mieux protégé contre tous les préjudices, dit Xayide d’une voix douce, et cela m’importe plus que je ne saurais le dire, seigneur.

— Les préjudices? interrogea Bastien, toujours un peu troublé, quels préjudices?

— Oh ! Personne n’est de taille à te tenir tête, murmura Xayide, du moins pas si tu es sage. Le danger réside en toi-même, et c’est pour cela qu’il m’est difficile de t’en protéger.

— Que veux-tu dire quand tu dis : en toi-même? voulut savoir Bastien.

— Il est sage d’être au-dessus des choses, de ne haïr personne et de n’aimer personne. Mais toi, seigneur, tu attaches toujours de l’importance à l’amitié. Ton cœur n’est pas indifférent et froid comme un sommet couvert de neige — c’est dans cette mesure que quelqu’un peut te causer un préjudice.

— Et qui donc?

— Celui à qui, malgré toute son arrogance, tu demeures attaché, seigneur.

— Exprime-toi plus clairement!

— L’insolent et effronté petit Sauvage de la race des Peaux-Vertes, seigneur.

— Atréju?

— Oui, et avec lui l’impudent Fuchur.

— Et tous deux voudraient me causer un préjudice? » Bastien était sur le point de s’esclaffer. Xayide était assise, la tête baissée.

« Je ne le crois ni ne le croirai jamais, poursuivit Bastien. Je ne veux plus en entendre parler. » Xayide se tut mais inclina la tête encore plus bas.

Après un long silence, Bastien demanda :

« Et qu’est-ce qu’Atréju pourrait bien projeter contre moi?

— Seigneur, murmura Xayide, je voudrais n’avoir rien dit!

— Mais maintenant va jusqu’au bout! s’écria Bastien Ne te contente pas de parler par allusion! Que sais-tu ?

— Je frémis devant ta colère, seigneur », balbutia Xayide, et de fait elle tremblait de tout son corps. « Mais même si ce doit être ma perte, je veux encore te dire une chose : Atréju projette de te dérober l’emblème de la Petite Impératrice, subrepticement ou par la force. »

Bastien en eut un instant le souffle coupé.

« Peux-tu le prouver? » demanda-t-il d’une voix voilée.

Xayide secoua la tête et murmura :

« Le savoir que j’ai, seigneur, n’est pas de ceux qui se prouvent.

— Alors, garde-le pour toi! » s’écria Bastien, et le sang battait contre ses tempes. « Et ne calomnie pas le plus noble et le plus vaillant garçon qu’il y ait dans tout le Pays Fantastique! »

Sur ces mots, il sauta de la litière et s’éloigna.

Les doigts de Xayide jouaient pensivement avec la tête de serpent, et ses yeux, le vert et le rouge, étincelaient. Au bout d’un moment, elle sourit à  nouveau et, tandis que des volutes de fumée violette montaient de sa bouche, elle murmura :

« Cela se vérifiera, mon seigneur et maître. La ceinture Gemmai te le prouvera. »

Quand on eut établi le camp pour la nuit, Bastien se retira dans sa tente. Il donna ordre à Illuan, le Djinn Bleu, de ne laisser entrer personne, et en aucun cas Xayide. Il voulait être seul et réfléchir.

Ce que la magicienne lui avait dit à propos d’Atréju ne lui paraissait guère digne de réflexion. Non, autre chose occupait son esprit; les quelques mots qu’elle avait glissés à propos de la sagesse.

Il avait vécu tant de choses, des moments de peur et de joie, de tristesse et de triomphe, il s’était hâté d’un désir à l’autre, tous s’étaient réalisés et il n’avait pas eu un instant de repos. Rien ne l’avait calmé ni satisfait. La sagesse, c’était d’être au-dessus de la joie et de la souffrance, de la peur et de la pitié, de l’ambition et des offenses. Etre sage, cela voulait dire être au-dessus de toute chose, sans aimer ni haïr rien ni personne, en accueillant avec une même indifférence l’hostilité ou la sympathie des autres. Quand on était vraiment sage, plus rien ne vous touchait. On devenait inaccessible, rien ne pouvait plus avoir prise sur vous. Oui, être sage, voilà une chose vraiment désirable! Bastien était convaincu d’avoir trouvé là son ultime désir, cet ultime désir qui le conduirait à son Voeu Véritable, comme avait dit Graograman. Il croyait maintenant comprendre ce que cela voulait dire. Il désirait être un grand sage, le plus sage de tous les sages du Pays Fantastique tout entier.

Un peu plus tard, il sortit de sa tente.

La lune éclairait un paysage auquel jusqu’à présent il avait à peine prêté attention. La ville de toiles s’étendait dans une cuvette entourée de monts de formes bizarres et décrivant un grand arc de cercle. Le silence était total. Dans la vallée, il y avait encore des petits bois et des taillis mais sur les versants la végétation se faisait plus rare et en haut elle cessait complètement. Les groupes de rochers qui se dressaient au sommet formaient toutes sortes de figures, on aurait dit qu’ils avaient été taillés par la main d’un sculpteur géant. Il n’y avait pas de vent et le ciel paraissait sans nuages. Toutes les étoiles scintillaient et semblaient plus proches que d’habitude.

Tout en haut de l’un des sommets les plus élevés, Bastien découvrit quelque chose qui ressemblait à un dôme. L’endroit était manifestement habité car on distinguait une faible lueur.

« J’ai remarqué cela, moi aussi, seigneur, dit Illuan qui se trouvait à son poste à côté de l’entrée de la tente. De quoi peut-il bien s’agir? »

A peine avait-il fini de parler que l’on entendit, très loin, un curieux cri. C’était comme le « Ouhouhouh! » étiré d’une chouette, mais en plus grave et plus puissant. Puis le même cri retentit une seconde et une troisième fois, mais repris par plusieurs voix.

C’était effectivement des chouettes, au nombre de six, ainsi que Bastien put bientôt le constater. Elles venaient de la direction où se trouvait le dôme, au sommet de la montagne. Portées par leurs ailes presque immobiles, elles faisaient route vers eux. Et plus elles approchaient, mieux on se rendait compte de leur surprenante grandeur. Elles volaient à une vitesse incroyable et sans le moindre bruit. Quand elles se posèrent devant la tente de Bastien, c’est tout juste si l’on entendit siffler légèrement les rémiges de leurs ailes.

Elles étaient maintenant posées au sol, toutes plus grandes que Bastien, et tournaient leurs têtes, avec leurs gros yeux ronds, dans toutes les directions. Bastien s’approcha.

« Qui êtes-vous et qui cherchez-vous?

— C’est Uschtu, Mère de la Divination; qui nous envoie, répondit l’une des six chouettes, nous sommes les messagers volants du Couvent des Etoiles de Gigan.

— Qu’est-ce que c’est que ce couvent? demanda Bastien.

— C’est le lieu de la sagesse, répondit une autre chouette, où demeurent les Moines de la Cognition.

— Et qui est Uschtu ? » Bastien poursuivait son interrogatoire.

« Un des trois Maîtres de la Méditation Profonde, expliqua une troisième chouette. Nous sommes les messagers de la nuit et lui appartenons.

— S’il faisait jour, intervint une quatrième chouette, Schirkrie, Père de la Clairvoyance, aurait envoyé ses messagers, qui sont des aigles. Et dans les heures crépusculaires, entre le jour et la nuit, c’est Jisipu, Fils du Discernement, qui envoie les siens. Ce sont des renards.

— Qui sont Schirkrie et Jisipu?

— Les deux autres Maîtres de la Méditation Profonde, nos supérieurs.

— Et que cherchez-vous ici?

— Nous cherchons le Grand Savant, dit la sixième chouette. Les trois Maîtres de la Méditation Profonde savent qu’il séjourne dans ce camp et veulent lui demander certains éclaircissements.

— Le Grand Savant? demanda Bastien. Qui est-ce?

— Son nom, répondirent en choeur les six chouettes, est Bastien Balthasar Bux.

— Dans ça cas, vous l’avez trouvé, répondit-il. C’est moi. »

Les chouettes, avec un bel ensemble, s’inclinèrent très bas, ce qui, malgré leur taille impressionnante, produisit un effet —presque comique.

« Les trois Maîtres de la Méditation Profonde, dit la première chouette, te prient humblement et respectueusement de leur rendre visite afin que tu résolves la question que, durant leur longue vie, ils ne sont pas parvenus à résoudre. »

Bastien se frotta le menton d’un air songeur.

« Bon, répondit-il enfin, mais je voudrais emmener mes deux disciples.

— Nous sommes six, répliqua la chouette, en nous groupant par deux nous pouvons porter chacun de vous. »

Bastien se tourna vers le Djinn Bleu.

« Illuan, va chercher Atréju et Xayide! Et quelle est cette question à laquelle je dois répondre? demanda-t-il, se tournant vers les chouettes.

— Grand Savant, expliqua l’une d’elles, nous ne sommes que de pauvres messagers ignorants et n’appartenons même pas au plus bas échelon des Moines de la Cognition. Comment pourrions-nous te poser la question que les trois Maîtres de la Méditation Profonde n’ont pas réussi à résoudre au cours de leur longue vie? »

Au bout de quelques minutes, Illuan revint, escorté des deux autres. Il leur avait brièvement expliqué en route de quoi il s’agissait.

Quand Atréju se trouva devant Bastien, il demanda doucement :

« Pourquoi moi?

— Oui, renchérit Xayide, pourquoi lui?

— Vous le saurez plus tard », répliqua Bastien.

A toutes fins utiles, les chouettes avaient apporté trois trapèzes. Chacune saisit avec ses griffes l’une des cordes auxquelles étaient fixés les trapèzes, Bastien, Atréju et Xayide s’assirent sur les barres et les gros oiseaux de nuit s’élevèrent avec eux dans les airs.

Quand ils eurent atteint le Couvent des Etoiles de Gigan, les trois hôtes virent que le grand dôme n’était que la partie supérieure d’un édifice spacieux qui se composait de nombreux bâtiments de forme cubique. Il comportait d’innombrables petites fenêtres et le mur extérieur se dressait directement au-dessus d’un précipice. L’accès était difficile ou même impossible pour les visiteurs importuns.

Dans les bâtiments cubiques se trouvaient les cellules des Moines de la Cognition, les bibliothèques, les locaux administratifs et les logements des messagers. Sous la grande coupole était située la salle de réunion où les trois Maîtres de la Méditation Profonde dispensaient leur enseignement.

Les Moines de la Cognition provenaient de toutes les régions du Pays Fantastique. Leurs origines étaient très variées, de même que leur apparence extérieure. Mais, pour entrer dans ce monastère, ils devaient rompre tout contact avec leur pays et leur famille. La vie de ces moines était rude et pleine d’abnégation, consacrée exclusivement à la sagesse et à la connaissance. Aussi n’admettait-on pas n’importe qui dans la communauté.

Les épreuves à subir étaient sévères —et les trois Maîtres de la Méditation des juges impitoyables. Aussi le couvent n’abritait-il jamais plus de trois cents moines qui constituaient l’élite intellectuelle du Pays Fantastique. Il y avait eu des époques où la communauté s’était limitée à sept membres. Mais, à l’époque dont nous parlons, les moines et les religieuses étaient un peu plus de deux cents.

Quand Bastien, suivi d’Atréju et de Xayide, fut conduit dans la grande salle d’étude, il vit une foule hétéroclite, composée de toutes sortes de créatures du Pays Fantastique, qui ne se différenciaient de sa propre escorte que par le fait que toutes, quelle que fût leur apparence physique, étaient vêtues de frocs rêches, marron foncé. On peut imaginer ce que cela donnait quand il s’agissait d’un de ces homoncules ou de ces rochers errants dont nous avons déjà parlé.

Les trois supérieurs, en revanche, Maîtres de la Méditation Profonde, avaient forme humaine. Seules, leurs têtes n’étaient pas humaines. Uschtu, Mère de la Divination, avait une face de chouette. Schirkrie, Père de la Clairvoyance, une tête d’aigle. Et Jisipu, Fils du Discernement, une tête de renard. Ils s’étaient assis sur des sièges de pierre surélevés et paraissaient très grands. Atréju, et même Xayide, semblaient avoir été saisis de timidité à leur vue. Mais Bastien s’avança vers eux, impassible. Un silence profond régnait dans la grande salle.

Schirkrie, qui était manifestement le plus âgé des trois et siégeait au centre, désigna lentement de la main un trône inoccupé qui faisait face aux leurs. Bastien s’assit.

Après un silence assez long, Schirkrie prit la parole. Il parlait doucement et sa voix était étonnamment grave et pleine.

« Depuis des temps immémoriaux, nous méditons sur l’énigme de notre univers. Jisipu pense là-dessus autre chose que ce que pressent Uschtu, le pressentiment d’Uschtu enseigne autre chose que ce que je vois, et à mon tour je vois autre chose que ce que pense Jisipu. Cela ne peut durer plus longtemps C’est pourquoi nous t’avons prié, Grand Savant, de venir chez nous et de nous prodiguer ton enseignement. Consens-tu à exaucer notre prière?

— J’y consens, dit Bastien.

— Dans ce cas, Grand Savant, écoute notre question : Qu’est-ce que le Pays Fantastique? »

Bastien garda un moment le silence puis répondit.

« Le Pays Fantastique, c’est l’Histoire Sans Fin.

— Donne-nous le temps de comprendre ta réponse, dit Schirkrie. Nous nous retrouverons ici demain, à la même heure. »

Tous se levèrent en silence, les trois Maîtres de la Méditation Profonde de même que les Moines de la Cognition, et sortirent.

Bastien, Atréju et Xayide furent conduits dans leurs cellules d’hôtes où un repas frugal les attendait. Les lits étaient de simples châlits avec des couvertures de laine rêche. Bastien et Atréju n’y attachaient naturellement aucune importance, seule Xayide se serait volontiers procuré par magie une couche plus agréable, mais elle dut constater que dans ce couvent ses pouvoirs magiques étaient devenus tout à fait inopérants.

La nuit suivante, à l’heure dite, les moines et les trois Maîtres se réunissaient à nouveau dans la grande salle en coupole. Bastien s’assit comme la veille sur le trône, Xayide et Atréju étaient debout à sa gauche et à sa droite.

Cette fois, ce fut Uschtu, Mère de la Divination, qui regarda Bastien avec ses grands yeux de chouette et dit :

« Nous avons réfléchi à ton enseignement, Grand Savant. Mais une nouvelle question s’est posée à nous. Si le Pays Fantastique est l’Histoire Sans Fin, où se trouve consignée cette Histoire Sans Fin? »

A nouveau, Bastien resta un moment silencieux avant de répondre :

« Dans un livre, qui est relié en soie couleur cuivre.

— Donne-nous le temps de comprendre tes paroles, dit Uschtu. Nous nous retrouverons ici demain, à la même heure. »

Et, la nuit suivante, quand ils furent tous à nouveau réunis dans la salle d’étude, Jisipu, Fils du Discernement, prit la parole :

« Cette fois encore, nous avons réfléchi à ton enseignement, Grand Savant. Et, de nouveau, nous demeurons perplexes devant une nouvelle question. Si le Pays Fantastique, notre monde, est une Histoire Sans Fin, et si cette Histoire Sans Fin est consignée dans un livre couleur de cuivre — où se trouve ce livre? »

Après un bref silence, Bastien répondit :

« Dans le grenier d’une école.

— Grand Savant, reprit Jisipu à la tête de renard, nous ne doutons pas de la vérité de ce que tu nous dis. Et pourtant nous voudrions te prier de nous faire voir cette vérité. Le peux-tu ? »

Bastien réfléchit puis dit :

« Je crois que je le peux. »

Atréju regarda Bastien d’un air surpris. Même les yeux bicolores de Xayide avaient pris une expression interrogative.

« Nous allons nous retrouver la nuit prochaine à cette même heure, poursuivit Bastien, non pas ici, dans la salle d’étude, mais dehors, sur les toits du Couvent des Etoiles de Gigan. Il vous faudra observer le ciel attentivement et sans relâche. »

Et la nuit suivante — elle était tout aussi claire et étoilée que les trois précédentes —, tous les membres de la confrérie, y compris les trois Maîtres de la Méditation Profonde, se trouvaient, à l’heure dite, sur les toits du couvent, la tête renversée en arrière, les yeux braqués sur le ciel nocturne. Atréju et Xayide, qui ne savaient ni l’un ni l’autre ce que projetait Bastien, étaient là aussi.

Bastien grimpa jusqu’au point le plus élevé de la coupole. Quand il l’eut atteint, il regarda tout autour de lui — et vit à cet instant, loin, très loin à l’horizon et pour la première fois, la Tour d’Ivoire, scintillant d’un éclat féerique sous la clarté de la lune.

Il sortit de sa poche la pierre Al’Tsahir, qui jetait une douce lueur. Puis il se remémora les termes de l’inscription qui figurait sur la porte de la bibliothèque d’Amarganth :

Mais s’il prononce mon nom une seconde fois de la fin au début, je produirai en un instant cent ans de rayonnement.

Il tint la pierre à bout de bras et s’écria :

« Rihast’lA! » Au même instant, il y eut un éclair d’une telle clarté que le ciel étoilé pâlit et que l’espace cosmique, au-delà, fut illuminé. Cet espace, c’était en fait le grenier d’une école, avec ses énormes poutres, noircies par le temps. Puis ce fut tout. La lumière avait épuisé ses cent ans de rayonnement.

Tous, y compris Bastien, mirent un long moment avant que leurs yeux se réhabituent à la faible lueur de la lune et des étoiles.

Ebranlés par la vision qu’ils venaient d’avoir, ils se réunirent en silence dans la grande salle d’étude. Bastien entra le dernier. Les Moines de la Cognition et les trois Maîtres de la Méditation Profonde se levèrent et s’inclinèrent très bas et longuement devant lui.

« Je ne trouve pas de mots, dit Schirkrie, pour te remercier de nous avoir donné l’Eclair de l’Illumination, Grand Savant. Car j’ai aperçu dans ce mystérieux grenier un être de ma sorte, un aigle.

— Tu te trompes, Schirkrie, répliqua Uschtu, avec un doux sourire sur sa face de chouette. J’ai vu distinctement qu’il s’agissait d’une chouette.

— Vous vous méprenez tous les deux, déclara Jisipu, l’oeil brillant. L’être qui est là-bas m’est apparenté. C’est un renard. »

Schirkrie leva les mains dans un geste de refus.

« Nous voilà revenus à notre point de départ, dit-il. Toi seul peux également répondre à cette question, Grand Savant. Qui de nous trois a raison? »

Bastien sourit froidement et dit :

« Tous les trois.

— Donne-nous le temps de comprendre ta réponse, demanda Uschtu.

— Bien sûr, répondit Bastien, tout le temps que vous voudrez. Car nous allons maintenant vous laisser. »

Le désappointement se peignit sur les visages des Moines de la Cognition ainsi que de leurs trois supérieurs, mais Bastien repoussa stoïquement leur prière insistante pour qu’il reste parmi eux longtemps ou, mieux encore, toujours.

Aussi les messagers volants le reconduisirent-ils avec ses deux disciples jusqu’à la ville de toile.

C’est d’ailleurs cette nuit-là que, dans le Couvent des Etoiles de Gigan, un grave différend opposa pour la première fois les trois Maîtres de la Méditation Profonde. Il devait aboutir, bien des années plus tard, à ce que la communauté soit dissoute et à ce que Uschtu, la Mère de la Divination, Schirkrie, le Père de la Clairvoyance, et Jisipu, le Fils du Discernement, fondent chacun leur propre couvent. Mais cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

A partir de cette nuit-là, Bastien cessa de se souvenir qu’il était allé à l’école. Même le grenier, même le livre volé avec sa reliure de soie couleur cuivre avaient disparu de sa mémoire. Et plus jamais il ne se demanda comment il était arrivé au Pays Fantastique.

# 22

# LA BATAILLE AUTOUR DE LA TOUR D’IVOIRE

Vigilants, les éclaireurs revinrent au camp et rapportèrent que l’on arrivait maintenant tout près de la Tour d’Ivoire. En deux jours de marche forcée, trois tout au plus, on pouvait l’atteindre.

Mais Bastien semblait indécis. Il donnait plus souvent qu’auparavant l’ordre de faire halte, pour repartir soudain en grande hâte. Personne, dans la troupe de ses accompagnateurs, n’en comprenait la raison, mais on n’osait naturellement pas lui poser de question. Depuis son exploit au Couvent des Etoiles, il était devenu inabordable même pour Xayide.

Toutes sortes de suppositions couraient dans le camp, mais la plupart des compagnons de route se résignaient de bonne grâce à suivre ses ordres contradictoires. Les grands sages, se disaient-ils, sont souvent déconcertants aux yeux des êtres ordinaires. Atréju et Fuchur non plus ne pouvaient plus s’expliquer le comportement de Bastien. L’affaire du Couvent des Etoiles dépassait leur entendement. Mais cela ne faisait qu’accroître leur inquiétude à son sujet.

Deux sentiments s’affrontaient dans le cœur de Bastien, et il ne parvenait à faire taire ni l’un ni l’autre. Il languissait de rencontrer l’Enfant-Lune. Il était maintenant célèbre et admiré dans tout le PaysFantastique et pouvait se présenter à elle comme son égal. Mais en même temps il était rempli d’anxiété à l’idée qu’elle allait exiger qu’il lui rende AURYN. Et ensuite? Chercherait-elle à le renvoyer dans un monde dont il ne savait pratiquement plus rien? Il ne voulait pas y retourner! Et il voulait conserver le Bijou! — Alors il se remettait à penser qu’il n’était pas dit après tout qu’elle veuille le récupérer. Peut-être le lui laisserait-elle aussi longtemps qu’il voudrait. Peut-être le lui avait-elle offert, et dans ce cas il lui appartenait pour toujours. Dans ces moments-là, il était follement impatient de la revoir. Il faisait accélérer la colonne, pour être plus vite auprès d’elle. Mais déjà le doute le reprenait, il donnait l’ordre de s’arrêter, de faire une halte pour lui laisser le temps de voir plus clairement ce à quoi il devait s’attendre.

C’est ainsi que, les marches forcées alternant avec les heures d’atermoiement, on avait fini par atteindre la limite extérieure du célèbre Labyrinthe, cette vaste plaine tout entière occupée par un jardin floral plein de chemins et de sentiers sinueux. A l’horizon on voyait scintiller la Tour d’Ivoire, d’une blancheur féerique contre le ciel vespéral, doré et lumineux.

Bastien et la nuée de créatures qui l’entouraient, toutes plongées dans un silence plein de recueillement, jouissaient de l’indescriptible beauté de cette vision. Même le visage de Xayide était empreint d’une expression d’émerveillement qu’il n’avait jamais eue auparavant et qui disparut d’ailleurs très vite. Atréju et Fuchur, qui étaient tout à fait à l’arrière-garde, se souvenaient combien l’aspect du Labyrinthe était différent la dernière fois qu’ils l’avaient vu, quand le néant le rongeait comme un mal mortel. Il était à présent plus beau, plus fleuri et plus lumineux que jamais.

Bastien décida que l’on n’irait pas plus loin ce jour-là et l’on installa donc le camp pour la nuit. Il envoya quelques messagers, chargés de transmettre son salut à l’Enfant-Lune et de lui annoncer qu’il comptait arriver à la Tour d’Ivoire le lendemain. Puis il s’allongea dans sa tente et chercha à s’endormir. Il se tournait et se retournait sur ses coussins, ses soucis l’empêchaient de trouver le repos. Il ne se doutait pas que cette nuit-là allait être plus terrible que tout ce qu’il avait vécu jusque-là au Pays Fantastique.

Il s’était enfin endormi d’un sommeil léger et agité quand, vers minuit, des murmures et des chuchotements excités devant l’entrée de sa tente le firent sursauter. Il se leva et sortit.

« Que se passe-t-il? demanda-t-il d’un ton sévère.

— Le messager que voici, répondit Illuan, le Djinn Bleu, prétend qu’il doit te transmettre une nouvelle qui est d’une telle importance que cela ne saurait attendre jusqu’à demain. »

Le messager, qu’Illuan avait soulevé de terre en le prenant par le col, était un petit Vif-Argent, un être présentant une certaine ressemblance avec un lapin, si ce n’est qu’il était couvert de plumes brillantes et multicolores.

Les Vif-Argent sont parmi les coureurs les plus rapides du Pays Fantastique, ils peuvent couvrir des distances énormes à une telle vitesse qu’on ne les voit pratiquement pas, mais qu’on distingue seulement sur leur passage des petits nuages de poussière tourbillonnants. C’est en raison de cette faculté qu’on avait choisi ce Vif-Argent comme messager. Il avait fait tout le trajet jusqu’à la Tour d’Ivoire, aller et retour, et il était tout haletant et hors d’haleine quand le Djinn le présenta à Bastien

« Pardonne-moi, seigneur », commença-t-il d’une voix entrecoupée, et il s’inclina très bas à plusieurs reprises, « pardonne-moi si j’ose troubler ton repos, mais tu serais à juste titre mécontent de moi si je ne l’avais pas fait. La Petite Impératrice n’est pas dans la Tour d’Ivoire, elle n’y est plus depuis déjà un temps fou, et personne ne sait où elle séjourne. »

Bastien ressentit soudain au fond de lui une impression de vide et de froid. « Tu dois te tromper. Ce n’est pas possible.

— Les autres messagers te le confirmeront quand ils seront de retour, seigneur. — »

Bastien garda un moment le silence puis il dit d’une voix blanche :

« Très bien. Merci. »

Sur ces mots il fit demi-tour et rentra dans sa tente.

Il s’assit sur sa couche et se prit la tête à deux mains. Il était tout à fait impossible que l’Enfant-Lune n’ait pas appris depuis combien de temps il était en route pour venir la trouver. Ne voulait-elle pas le revoir? Ou bien lui était-il arrivé quelque chose? Non, il était absolument inconcevable qu’il puisse lui arriver quoi que ce soit à elle, la Petite Impératrice, dans son propre empire.

Mais elle n’était pas là, ce qui signifiait qu’il n’était pas obligé de lui rendre AURYN. D’un autre côté, il éprouvait une amère déception à l’idée qu’il ne la reverrait pas. Quelle que fût la raison de son comportement, il le trouvait incompréhensible, oui, et même blessant!

Alors lui revint en mémoire la remarque souvent répétée d’Atréju et de Fuchur, à savoir que personne ne rencontrait jamais la Petite Impératrice plus d’une fois.

Dans son affliction, il éprouva soudain un désir nostalgique de revoir Atréju et Fuchur. Il voulait s’expliquer avec quelqu’un, il voulait parler avec un ami.

L’idée lui vint de mettre la ceinture Gemmal et de se rendre auprès d’eux sans être vu. Il pourrait ainsi être avec eux, jouir de leur présence réconfortante, sans se compromettre. Vite, il ouvrit le coffret ouvragé, prit la ceinture et se la mit autour des hanches. A l’instant où il cessa de se voir, il fut à nouveau envahi par la même sensation désagréable que la première fois. Il attendit un moment, le temps de s’y accoutumer, puis il sortit et se mit à parcourir la ville de toile à la recherche d’Atréju et de Fuchur.

Partout, on entendait des murmures et des chuchotements excités, des silhouettes se glissaient comme des ombres entre les tentes, ici et là des petits groupes se formaient et l’on s’entretenait à voix basse, accroupis par terre. Les autres messagers étaient entre-temps revenus et la nouvelle que l’Enfant-Lune ne se trouvait pas dans la Tour d’Ivoire s’était répandue dans le camp comme une traînée de poudre. Bastien allait d’une tente à l’autre, mais il ne trouva pas tout de suite ceux qu’il cherchait.

Atréju et Fuchur s’étaient installés à la lisière du camp, sous un buisson de romarin en fleur. Assis en tailleur, les bras croisés sur la poitrine, Atréju regardait fixement dans la direction de la Tour d’Ivoire. Le Dragon de la Fortune était couché à côté de lui, sa puissante tête reposant par terre, à ses pieds.

« Mon dernier espoir, c’était qu’elle fasse pour lui une exception, afin de lui reprendre l’emblème, disait Atréju. Mais maintenant, tout espoir est perdu.

— Elle sait sans doute ce qu’elle fait », répondit Fuchur. A cet instant, Bastien venait justement de les repérer tous les deux et s’approchait sans être vu.

« Le sait-elle vraiment? murmura Atréju. Il ne doit pas conserver AURYN plus longtemps.

— Que vas-tu faire? demanda Fuchur. Il ne le rendra pas de son plein gré.

— Je dois le lui reprendre », répondit Atréju. A ces mots, Bastien sentit le sol se dérober sous ses pieds.

« Comment veux-tu y arriver? demanda Fuchur. Il est vrai que, si tu arrivais à l’avoir, il ne pourrait pas te forcer à le lui rendre.

— Oh ! Cela, je n’en sais rien, fit remarquer Atréju. Il disposerait toujours de sa force et de son épée magique.

— Mais l’emblème te protégerait, répliqua Fuchur, même contre lui.

— Non, dit Atréju, je ne crois pas. Pas contre lui. Pas de cette façon.

— Et dire qu’il te l’a proposé lui-même, poursuivit Fuchur avec un petit rire courroucé, au cours de votre première soirée à Amarganth. Et c’est toi qui as refusé. »

Atréju hocha la tête.

« A l’époque, je ne savais pas encore comment les choses allaient tourner.

— Quelle solution vois-tu ? demanda Fuchur. Que peux-tu faire pour lui enlever l’emblème?

— Je dois le lui voler », répondit Atréju.

Fuchur releva brusquement la tête. De ses prunelles étincelantes, couleur de rubis, il fixa Atréju qui baissa les yeux et répéta à voix basse :

« Je dois le lui voler. Il n’y a pas d’autre possibilité. »

Après un silence lourd d’anxiété, Fuchur demanda :

« Et quand?

— Cette nuit même, répondit Atréju, car demain il se peut que ce soit trop tard. »

Bastien ne voulut pas en entendre davantage. Il s’éloigna lentement. Il n’éprouvait plus rien qu’une sensation de vide, glacé et sans limites. Désormais, tout lui était égal — comme avait dit Xayide.

Il retourna dans sa tente et ôta la ceinture Gemmal. Puis il envoya Illuan appeler les trois seigneurs Hysbald, Hykrion et Hydorn. Tandis qu’il faisait les cent pas en les attendant, l’idée lui vint que Xayide lui avait prédit tout cela. Il n’avait pas voulu la croire mais maintenant il était bien obligé. Xayide avait des intentions honnêtes à son égard, il le voyait à présent. Elle seule lui était vraiment dévouée. Pourtant il n’était pas encore dit qu’Atréju exécuterait effectivement son plan. Peut-être s’agissait-il seulement d’une idée qui lui était venue et dont il se repentait déjà. Dans ce cas, Bastien ne voulait pas gaspiller sa salive à propos de cette affaire — bien qu’il ne fût plus désormais question d’amitié. C’était terminé, pour toujours.

Quand les trois seigneurs arrivèrent, il leur expliqua qu’il avait des raisons de supposer que cette nuit même un voleur allait venir dans sa tente. Aussi les priait-il tous les trois de monter la garde à l’intérieur et de s’emparer aussitôt de l’intrus, quel qu’il fût. Hysbald, Hydorn et Hykrion acceptèrent et se mirent à leur aise. Bastien s’en alla.

Il marcha jusqu’à la litière de corail de Xayide. Elle dormait profondément, mais les cinq géants, dans leurs carapaces noires d’insectes, veillaient autour d’elle, debout et immobiles. Dans l’obscurité, on aurait dit cinq blocs de pierre.

« Je désire que vous m’obéissiez », dit Bastien à voix basse.

Aussitôt, les cinq faces noires et métalliques se tournèrent vers lui.

« A tes ordres, maître de notre maîtresse, répondit l’un d’eux d’une voix creuse.

— Croyez-vous que vous pouvez venir à bout de Fuchur, le Dragon de la Fortune? voulut savoir Bastien.

— Cela dépend de la volonté de celui qui nous dirige, répliqua la voix creuse.

— Telle est ma volonté, dit Bastien.

— Dans ce cas nous viendrons à bout de tout, s’entendit-il répondre.

— Bien. Rendez-vous près de l’endroit où il se trouve! » — il indiqua de la main la direction. « Dès qu’Atréju le quittera, emparez-vous de lui! Mais ensuite restez là-bas. Je vous ferai appeler quand vous devrez me l’amener.

— Nous le ferons bien volontiers, maître de notre maîtresse », dit en réponse la voix creuse.

Les cinq géants noirs se mirent en marche sans bruit et du même pas. Xayide sourit dans son sommeil.

Bastien retourna vers sa tente mais, quand il la vit, il hésita. Dans le cas où Atréju tenterait effectivement de venir commettre son larcin, il ne voulait pas être là au moment où il serait fait prisonnier.

Déjà les premières lueurs de l’aube faisaient pâlir le ciel. Bastien s’assit sous un arbre, non loin de sa tente, et attendit, enroulé dans son manteau argenté. Le temps passait avec une lenteur infinie, un matin blafard se levait, il faisait de plus en plus clair et Bastien nourrissait déjà l’espoir qu’Atréju avait renoncé à son projet quand soudain du bruit et un brouhaha de voix lui parvinrent de l’intérieur de la tente de parade. Cela ne dura qu’un instant, puis Atréju sortit de la tente, les bras attachés dans le dos, escorté d’Hykrion. Les deux autres seigneurs suivaient.

Bastien se leva, très las, et s’appuya contre l’arbre.

« Il l’a donc fait! » murmura-t-il pour lui-même. Puis il marcha vers sa tente. Il n’avait pas envie de regarder Atréju qui, lui aussi, gardait la tête baissée.

« Illuan! dit Bastien au Djinn Bleu qui se tenait près de l’entrée. Réveille tout le camp. Que tout le monde se rassemble ici. Et que les géants cuirassés noirs amènent Fuchur. »

Le Djinn poussa un cri aigu d’aigle et s’éloigna en courant. Partout, sur son passage, les tentes petites et grandes commençaient à s’animer, de même que le reste du camp.

« Il ne s’est pas défendu du tout », grogna Hykrion, désignant de la tête Atréju qui était toujours debout, immobile et la tête baissée. Bastien se détourna et s’assit sur une pierre.

Quand les cinq géants noirs amenèrent Fuchur, une foule nombreuse s’était déjà rassemblée autour de la tente de parade. En entendant se rapprocher leur piétinement lourd et métallique les spectateurs s’écartèrent pour les laisser passer. Fuchur n’était pas enchaîné et les géants cuirassés ne le touchaient pas, ils se contentaient de marcher de part et d’autre de lui, avec leurs épées dégainées.

« Il ne s’est pas défendu du tout, maître de notre maîtresse », déclara une des voix creuses à Bastien, au moment où le petit groupe s’arrêtait devant lui.

Fuchur se coucha par terre, aux pieds d’Atréju, et ferma les yeux.

Un long silence s’installa. Les derniers retardataires arrivaient en hâte et allongeaient le cou pour voir ce qui se passait. La seule personne du camp à n’être pas présente était Xayide. Tous les regards allaient d’Atréju à Bastien. Dans le demi-jour grisâtre, leurs silhouettes immobiles faisaient penser à une image en noir et blanc à jamais figée.

Enfin, Bastien se leva.

« Atréju, dit-il, tu as voulu me dérober l’emblème de la Petite Impératrice pour te l’approprier. Et toi, Fuchur, tu le savais, tu avais participé à l’élaboration du projet. Par cet acte, non seulement vous avez tous les deux souillé l’amitié qu’il y eut jadis entre nous, mais vous vous êtes rendus coupables du plus grave forfait à l’égard de la volonté de l’Enfant-Lune, qui m’a donné le Bijou. Reconnaissez-vous votre culpabilité? »

Atréju jeta à Bastien un long regard puis il acquiesça d’un signe de tête.

La voix manqua à Bastien et il dut s’y reprendre à deux fois avant de pouvoir continuer.

« Je me souviens que c’est toi, Atréju, qui m’as amené auprès de la Petite Impératrice. Et je me souviens du chant de Fuchur à Amarganth. C’est pourquoi je vais vous laisser la vie sauve. Une vie de voleur et de complice de voleur. Faites-en ce que bon vous semble. Mais allez-vous-en d’ici, aussi loin que vous le pourrez, et ne vous risquez plus jamais à paraître devant moi. Je vous bannis à jamais. Je ne vous ai jamais connus! »

De la tête, il fit signe à Hykrion de délivrer Atréju de ses chaînes, puis il se détourna et s’assit de nouveau.

Atréju resta un long moment sans bouger, puis il jeta un coup d’oeil sur Bastien. Il semblait sur le point de dire quelque chose, mais il changea d’avis. Il se pencha vers Fuchur et lui murmura quelques mots. Le Dragon de la Fortune ouvrit les yeux et se leva. Atréju sauta sur son dos et Fuchur s’éleva dans les airs. Il vola tout droit vers le ciel matinal, qui devenait de plus en plus clair et, bien que ses mouvements parussent lourds et las, il ne lui fallut que quelques instants pour disparaître dans le lointain.

Bastien se leva et entra dans sa tente. Il se jeta sur sa couche.

« Tu as maintenant atteint la véritable grandeur, dit tout bas une voix douce, voilée. Maintenant tu ne tiens plus à rien et plus rien ne peut t’atteindre. »

Bastien se dressa sur son séant. C’était la voix de Xayide. Elle était accroupie dans le coin le plus sombre de la tente.

« Toi! murmura-t-il. Comment es-tu entrée? » Xayide sourit.

« Aucun garde, seigneur et maître, ne saurait m’en empêcher. Seul ton ordre le pourrait. Me renvoies-tu ? »

Bastien s’allongea à nouveau et ferma les yeux. Au bout d’un moment, il murmura :

« Reste ou va-t’en! Cela m’est égal. »

Elle l’observa un long moment sous ses paupières à demi baissées, puis elle dit :

« A quoi songes-tu, mon seigneur et maître? » Bastien se détourna et ne répondit pas.

Il était désormais clair pour Xayide qu’elle ne pouvait en aucun cas le laisser livré à lui-même. Il était sur le point de lui échapper. Elle devait le réconforter, l’encourager — à sa manière. Il fallait l’amener à poursuivre dans la voie qu’elle avait imaginée pour lui — et pour elle-même. Mais cette fois l’affaire ne pouvait se résoudre à coups de ruses et de cadeaux magiques. Elle devait prendre les grands moyens. Se servir de l’arme la plus puissante qu’elle avait à sa disposition : le désir le plus secret de Bastien. Elle s’assit à côté de lui et lui murmura à l’oreille :

« Quand donc, seigneur et maître, comptes-tu partir pour la Tour d’Ivoire?

— Je n’en sais rien, dit Bastien, le visage enfoncé dans son oreiller. Qu’ai-je à faire là-bas si l’Enfant-Lune n’y est pas? Je ne sais plus du tout ce que je dois faire à présent.

— Tu pourrais y aller pour attendre là-bas la Petite Impératrice. »

Bastien se tourna vers Xayide.

« Crois-tu qu’elle reviendra? »

Il dut répéter sa question, et sur un ton plus pressant, pour que Xayide finisse par répondre, d’une voix hésitante :

« Je ne le crois pas. Je crois qu’elle a quitté pour toujours le Pays Fantastique et que tu es son successeur, seigneur et maître. »

Bastien se redressa lentement. Il regarda les yeux bicolores de Xayide et il lui fallut un moment pour comprendre tout à fait ce qu’elle venait de dire.

« Moi? » demanda-t-il. Des taches rouges étaient apparues sur ses joues.

« Cette pensée t’effraie-t-elle à ce point? murmura Xayide. Elle t’a donné l’emblème de sa toute-puissance. Elle t’a laissé son empire. Tu seras désormais le Petit Empereur, mon seigneur et maître. Et c’est bien ton droit. Non seulement tu as sauvé par ta venue le Pays Fantastique, mais tu l’as même créé! Nous ne sommes tous — moi comprise — que tes créatures! Tu es le Grand Savant, pourquoi serais-tu effrayé de t’emparer aussi du pouvoir absolu qui après tout te revient? »

Et, tandis que les yeux de Bastien se mettaient peu à peu à briller d’une fièvre glacée, Xayide lui parla d’un nouveau Pays Fantastique, elle lui raconta un monde où tout, jusqu’aux moindres détails, était à façonner selon le goût de Bastien, où il pouvait détruire et créer à sa guise, où nul ne pouvait plus lui imposer de limites ni de conditions, où chaque créature, qu’elle fût bonne ou méchante, belle ou hideuse, folle ou sage, n’était née que de sa seule volonté et où lui-même, présence auguste et énigmatique, régnait sur toute chose et commandait au destin, selon son caprice et pour l’éternité.

« Alors seulement, conclut-elle, tu seras vraiment libre, libéré de tout ce qui te limite et libre de faire ce que tu veux. Ne voulais-tu pas trouver ton Voeu Véritable? Eh bien, le voilà ! »

Le matin même on leva le camp et le convoi, qui comptait des milliers et des milliers de délégués, conduits par Bastien et Xayide dans la litière de corail, se mit en route vers la Tour d’Ivoire. Une colonne interminable s’engagea dans les chemins sinueux du Labyrinthe. Et quand, vers le soir, la tête du cortège atteignit la Tour d’Ivoire, les derniers traînards venaient juste de franchir la limite extérieure du jardin d’agrément.

L’accueil réservé à Bastien fut aussi solennel qu’il pouvait le désirer. Tout ce qui faisait partie de la cour de la Petite Impératrice était sur pied. Sur tous les pinacles et les toits étaient juchés des elfes gardiens qui claironnaient à pleins poumons sur leurs trompettes rutilantes. Les jongleurs faisaient des tours, les astrologues prédisaient le bonheur et la grandeur futurs de Bastien, les pâtissiers préparaient des gâteaux hauts comme des montagnes, tandis que les ministres et les dignitaires marchaient à côté de la litière de corail et l’escortaient dans la cohue tout le long de la rue principale qui, décrivant une spirale de plus en plus étroite autour de la tour conique, montait jusqu’à l’endroit où le grand portail donnait accès à l’intérieur du palais proprement dit. Bastien, suivi de Xayide et de tous les dignitaires, monta les marches blanches comme neige du large escalier, traversa toutes les salles et les corridors, franchit le second portail, continua à monter, passa par le jardin où les bêtes, les fleurs et les arbres étaient d’ivoire, il emprunta les ponts arqués et franchit enfin le dernier portail. Il voulut pénétrer dans le pavillon qui constituait le sommet de la gigantesque tour et qui avait la forme d’un magnolia. Mais il s’avéra que la fleur était fermée et que la dernière partie du chemin qui y menait était si lisse et abrupte que personne ne pouvait y monter. Bastien se souvenait que jadis Atréju grièvement blessé n’avait pas non plus réussi à atteindre le sommet, en tout cas pas par ses propres moyens — car aucun de ceux qui arrivaient en haut ne savait comment. C’était une grâce qui vous était accordée.

Mais Bastien n’était pas Atréju. S’il y avait désormais quelqu’un à qui cette grâce dût être accordée, c’était bien lui. Et il n’avait pas l’intention de se laisser arrêter en chemin.

« Faites venir des artisans! ordonna Bastien. Qu’ils creusent des marches dans cette paroi, ou bien qu’ils installent une échelle, ou qu’ils réfléchissent à quelque autre moyen. Car je souhaite établir là-haut ma demeure.

— Seigneur, osa objecter un des plus anciens conseillers, c’est là-haut que réside notre Souveraine des Désirs aux Yeux d’Or quand elle est parmi nous.

— Faites ce que je vous ordonne! » lui dit Bastien d’un ton sans réplique.

Les dignitaires pâlirent et se retirèrent. Ils obéirent. On alla quérir des artisans qui se mirent à l’ouvrage, à l’aide de lourdes masses et de burins. Mais ils eurent beau s’évertuer, ils ne parvinrent pas à faire sauter le plus petit morceau de la paroi. Les burins leur échappaient des mains et il n’y avait pas la moindre éraflure sur la surface lisse.

« Trouvez autre chose », disait Bastien, et il se détournait, agacé. « Car je veux aller là-haut. Et songez que ma patience pourrait bientôt être à bout. »

Il finit pourtant par faire demi-tour et alla d’abord, en compagnie de sa cour, qui se composait essentiellement de Xayide, des trois seigneurs Hysbald, Hykrion et Hydorn et d’Illuan le Djinn Bleu, prendre possession des autres pièces situées dans l’enceinte du palais.

Toujours cette même nuit, il convoqua tous les dignitaires, ministres et conseillers qui jusque-là avaient servi l’Enfant-Lune, à une réunion qui eut lieu dans la vaste salle ronde où jadis le congrès des médecins avait délibéré. Il les informa que la Souveraine aux Yeux d’Or lui avait transmis à lui, Bastien Balthasar Bux, tout pouvoir sur l’empire sans frontières du Pays Fantastique, et qu’à partir de ce jour il prenait sa place. Il les engageait à faire voeu de soumission totale à sa volonté.

« Même et surtout, ajouta-t-il, si mes décisions peuvent parfois vous paraître incompréhensibles. Car je ne suis pas semblable à vous. »

Puis il décréta que, soixante-dix-sept jours plus tard exactement, il voulait se couronner lui-même Petit Empereur du Pays Fantastique. Ce serait une cérémonie qui surpasserait par sa splendeur toutes celles qu’il y avait jamais eu au Pays Fantastique. On devait sur-le-champ envoyer des émissaires dans tout le pays car il souhaitait que chaque peuple de l’Empire Fantastique dépêchât un représentant pour la cérémonie du couronnement.

Là-dessus, Bastien se retira, abandonnant les dignitaires et les conseillers perplexes.

Ils ne savaient pas quelle attitude adopter. Tout ce qu’ils venaient d’entendre leur paraissait si monstrueux qu’ils restèrent d’abord un long moment silencieux, la tête rentrée dans les épaules. Puis ils commencèrent à s’entretenir à voix basse. Et, au bout de plusieurs heures de délibération, ils aboutirent à la conclusion qu’ils devaient exécuter les instructions de Bastien car il portait l’emblème de la Petite Impératrice, ce qui leur imposait le devoir de lui obéir — que l’Enfant-Lune ait effectivement remis tout son pouvoir entre les mains de Bastien, ou que toute cette affaire ne soit en fait qu’un de ces arrêts incompréhensibles dont elle avait le secret. On envoya donc des émissaires, et toutes les autres prescriptions de Bastien furent également suivies.

De fait, il ne s’occupa lui-même de rien. Il laissa à Xayide le soin de régler dans tous les détails les préparatifs de la cérémonie. Et elle s’entendit si bien à occuper toute la cour de la Tour d’Ivoire que pratiquement personne ne trouva encore le temps de réfléchir.

Pendant les jours et les semaines qui suivirent, Bastien demeura la plupart du temps assis, inerte, dans l’appartement qu’il s’était choisi. Il regardait dans le vide et ne faisait rien. Il aurait bien aimé désirer quelque chose ou trouver une histoire qui le distraie, mais plus rien ne lui venait à l’esprit. Il se sentait vide et creux.

Et, finalement, l’idée lui vint qu’il pouvait avoir pour désir de faire venir l’Enfant-Lune. S’il était effectivement tout-puissant, si tous ses désirs devenaient réalité, elle aussi devait lui obéir. Il se mit à passer une partie de ses nuits assis, à murmurer tout seul : « Enfant-Lune, viens! Tu dois venir. Je t’ordonne de venir. » Et il repensait à son regard, qui s’était posé au fond de son cœur comme un trésor lumineux. Mais plus il tentait de la contraindre à venir, plus le souvenir de ce rayonnement pâlissait, jusqu’à ce qu’il fît complètement sombre dans son cœur.

Il se disait que tout cela lui reviendrait une fois qu’il serait installé dans le Pavillon au Magnolia. Sans cesse il courait trouver les artisans et les exhortait, usant tantôt de menaces, tantôt de promesses, mais tout ce qu’ils entreprenaient se révélait inefficace. Les échelles cédaient, les clous d’acier se tordaient, les burins se brisaient.

Les seigneurs Hykrion, Hysbald et Hydorn, avec lesquels Bastien aurait volontiers bavardé de temps en temps ou joué à quelque jeu, n’étaient la plupart du temps plus bons à grand-chose. Ils avaient découvert du vin dans une des caves les plus profondes de la Tour d’Ivoire. Ils passaient là désormais leurs jours et leurs nuits, buvaient, jouaient aux dés, braillaient des chansons idiotes ou se battaient, allant même assez souvent jusqu’à tirer l’épée les uns contre les autres. Parfois, ils traînaient en titubant dans la rue principale et importunaient les Fées, les Elfes, les Sauvageonnes et autres créatures féminines qui vivaient dans la tour.

« Que veux-tu, seigneur, disaient-ils quand Bastien leur demandait des explications, tu n’as qu’à nous donner quelque chose à faire. »

Mais Bastien n’avait pas d’idée et se contentait de leur donner des espérances pour après son couronnement, sans savoir lui-même ce qu’il y aurait à ce moment-là de changé.

Peu à peu, le temps se gâtait, lui aussi. Ces couchers de soleil qui faisaient songer à de l’or liquide devenaient de plus en plus rares. Le ciel était généralement gris et couvert, et l’atmosphère oppressante. Pas un souffle de vent.

Cependant, le jour fixé pour le couronnement approchait lentement.

Les messagers revinrent. Nombre d’entre eux ramenaient des délégués des régions les plus diverses du Pays Fantastique. Mais il y en avait aussi qui revenaient bredouilles et rapportaient que les populations chez lesquelles on les avait envoyés avaient refusé tout net de participer à la cérémonie. De manière générale, on constatait en maints endroits une rébellion larvée ou carrément ouverte.

Bastien regardait droit devant lui, immobile.

« Quand tu seras Empereur du Pays Fantastique, tu mettras de l’ordre dans tout cela, déclara Xayide.

— Je veux qu’ils veuillent ce que je veux », dit Bastien.

Mais Xayide s’était hâtée de disparaître, afin d’aller prendre de nouvelles dispositions.

Puis vint le jour de ce couronnement, qui ne devait pas avoir lieu, mais dont la date allait entrer dans l’histoire du Pays Fantastique comme étant celle de la bataille sanglante livrée autour de la Tour d’Ivoire.

Dès le matin, le ciel était chargé d’une épaisse couverture de nuages gris plomb, au point qu’il ne faisait pas vraiment jour.

Une pénombre inquiétante baignait toutes choses, l’air était complètement immobile et si lourd et oppressant qu’on avait peine à respirer.

Xayide, en accord avec les quatorze maîtres de cérémonie de la Tour d’Ivoire, avait préparé un programme de festivités exceptionnellement riche, qui devait surpasser en luxe et en splendeur tout ce qu’il y avait jamais eu au Pays Fantastique.

Dès les premières heures du jour, on jouait de la musique dans toutes les rues et sur toutes les places, mais c’était une musique comme on n’en avait encore jamais entendue jusqu’à présent dans la Tour d’Ivoire : sauvage, stridente, et en même temps monotone. Tous ceux qui l’entendaient avaient les jambes prises de mouvements convulsifs et se voyaient contraints, qu’ils le veuillent ou non, de danser et de sauter. Personne ne connaissait les musiciens, qui portaient des masques noirs, et nul ne savait où Xayide était allée les chercher.

Tous les bâtiments, toutes lés façades des maisons étaient décorés de drapeaux ou de fanions aux coloris acides qui pendaient, piteux et flasques, puisqu’il n’y avait pas de vent. Le long de la rue principale et sur toute la surface du haut mur d’enceinte du palais étaient apposés d’innombrables portraits, petits ou immenses, qui tous montraient un même visage, celui de Bastien, indéfiniment répété.

Comme il était toujours impossible d’accéder au Pavillon en forme de magnolia, Xayide avait prévu un autre emplacement pour l’intronisation. Là où s’achevait la rue principale en spirale, devant le portail qui s’ouvrait dans la muraille du palais, le trône serait installé sur les larges marches d’ivoire.

Là, des milliers d’encensoirs en or répandaient leur fumée, dont le parfum était à la fois stimulant et engourdissant, et qui déroulait lentement ses volutes sur les marches, sur la place, dans la rue principale et jusqu’aux ruelles latérales et aux moindres recoins.

Les géants noirs, dans leurs carapaces d’insectes, étaient partout. Personne, hormis Xayide elle-même, ne savait comment elle avait bien pu faire pour multiplier par centaines les cinq rescapés. Une cinquantaine d’entre eux étaient montés sur de puissants chevaux, tous du même métal noir et qui se mouvaient avec un ensemble parfait.

Ces cavaliers accompagnèrent le trône le long de la rue principale en cortège triomphal. Personne ne savait d’où venait ce trône. Il était grand comme un portail d’église et composé exclusivement de miroirs, de toutes formes et de toutes dimensions. Seul, le coussin du siège était en soie couleur de cuivre. Curieusement, ce gigantesque objet miroitant glissa tout seul jusqu’en haut de la rue en spirale, sans que personne le poussât ou le tirât, comme s’il était animé d’une vie propre.

Quand le trône fut installé devant le grand portail d’ivoire, Bastien sortit du palais et y prit place. Assis là, au milieu de toute cette pompe froide et étincelante, il avait l’air d’une minuscule poupée. La foule des spectateurs, qui étaient retenus par une haie de géants cuirassés noirs, lui fit une ovation mais ce qu’on entendit fut un cri inexplicablement grêle et strident.

Ensuite débuta la partie la plus longue et la plus fastidieuse de la cérémonie. Tous les envoyés et délégués du Pays Fantastique devaient se mettre en rang les uns derrière les autres, et cette queue ne se contentait pas d’occuper toute la longueur de la rue principale, du trône au bas de la Tour d’Ivoire, elle s’étendait très loin dans le Labyrinthe-jardin, d’autant plus que sans cesse de nouveaux arrivants venaient s’y adjoindre. Chacun devait, à son tour, s’agenouiller devant le trône, toucher trois fois le sol du front, embrasser le pied droit de Bastien et dire : « Au nom de mon peuple et de mes semblables, je te prie, toi à qui nous devons tous notre existence, de te couronner Petit Empereur du Pays Fantastique! »

Deux ou trois heures s’étaient déjà écoulées de la sorte, quand un remous parcourut soudain la queue des délégués. Un jeune Faune montait la rue à toute allure, on voyait qu’il employait ses dernières forces à courir ainsi car il titubait et de temps à autre tombait, se relevait et se remettait à courir pour venir finalement se jeter au sol devant Bastien, hors d’haleine. Bastien se pencha vers lui.

« Que se passe-t-il pour que tu oses troubler ainsi cette cérémonie?

— La guerre, seigneur! s’écria le Faune. Atréju a rassemblé autour de lui de nombreux rebelles et il marche vers nous avec trois armées. Tous exigent que tu te défasses d’AURYN et si tu ne le fais pas de ton plein gré, ils sont résolus à t’y contraindre par la force. »

Un silence de mort tomba sur l’assistance. La musique lancinante et les exclamations de joie stridentes s’étaient tues d’un coup. Bastien regardait fixement devant lui. Il avait pâli.

C’est alors qu’arrivèrent au pas de course les trois seigneurs Hysbald, Hykrion et Hydorn. Ils paraissaient d’excellente humeur.

« Enfin de la besogne pour nous, seigneur! s’écrièrent-ils tous ensemble. Tu n’as qu’à t’en remettre à nous. Ne te laisse surtout pas déranger pendant ta cérémonie! Nous allons tâcher de rassembler quelques hommes valables et nous filons à la rencontre des rebelles. Nous allons leur donner une leçon qu’ils ne seront pas près d’oublier! »

Parmi les milliers de créatures du Pays Fantastique qui se trouvaient là, il y en avait plus d’une qui ne pouvaient absolument pas être utilisées dans des actions guerrières. Mais la plupart savaient manier une arme ou une autre, la massue, l’épée, l’arc, la lance ou la fronde, ou même se servir de leurs dents ou de leurs griffes. Tous ceux-là se rassemblèrent autour des trois chevaliers qui prirent la tête de l’armée.

Ils partirent donc et Bastien resta en compagnie de tous ceux qui n’étaient pas en état de porter les armes, afin de poursuivre la cérémonie.

Mais, dès lors, il ne put s’empêcher d’avoir l’esprit ailleurs. Son regard ne cessait de s’évader vers l’horizon qu’il distinguait très bien de sa place. Les énormes nuages de poussière qui s’élevaient là-bas lui laissaient imaginer avec quelle puissante armée Atréju approchait.

« Ne t’inquiète pas, lui dit Xayide qui était venue à côté de lui, mes géants cuirassés noirs n’ont pas encore attaqué. Ils défendront la Tour d’Ivoire et personne ne peut leur tenir tête — excepté toi et ton épée. »

Quelques heures plus tard, on reçut les premiers comptes rendus de la bataille. Aux côtés d’Atréju combattaient presque tout le peuple des Peaux-Vertes, ainsi que deux cents Centaures environ, cinquante-huit Mange-Pierre et cinq Dragons de la Fortune, conduits par Fuchur et qui, du haut des airs, intervenaient constamment dans le déroulement des opérations. Il y avait en outre une nuée d’aigles géants tout blancs, venus de la Montagne du Destin, et toutes sortes d’autres créatures. On avait même reconnu des Licornes.

Ils étaient certes largement inférieurs en nombre à l’armée que commandaient les trois seigneurs Hykrion, Hysbald et Hydorn, mais ils se battaient avec une telle détermination qu’ils repoussaient constamment vers la Tour d’Ivoire l’armée qui se battait pour Bastien.

Ce dernier voulut sortir pour aller en personne prendre la tête de ses troupes, mais Xayide l’en dissuada.

« Songe, seigneur et maître, dit-elle, qu’il ne convient guère à ton nouveau titre d’Empereur du Pays Fantastique que tu entres dans la bataille. Laisse donc en toute confiance ce soin à tes fidèles. »

La bataille dura tout le reste du jour. Chaque pouce de terrain du Labyrinthe jardin fut défendu avec acharnement par l’armée de Bastien et se transforma en un champ de bataille, piétiné et couvert de sang. Le soir commençait à tomber quand les premiers rebelles atteignirent le pied de la Tour d’Ivoire.

Alors Xayide envoya ses géants cuirassés noirs, fantassins et cavaliers, et ils se mirent à faire des ravages terribles parmi les fidèles d’Atréju.

Il est tout à fait impossible de faire un récit exact de cette bataille autour de la Tour d’Ivoire. Il existe aujourd’hui encore au Pays Fantastique d’innombrables chansons et récits qui traitent de ce jour et de cette nuit, car tous ceux qui y participèrent vécurent des expériences différentes. Ce sont là des histoires qui seront peut-être racontées une autre fois. Certains racontent qu’Atréju aurait eu à ses côtés un ou même plusieurs Magiciens Blancs, capables grâce à leurs pouvoirs de tenir tête à Xayide. On ne possède aucune certitude à ce sujet. Peut-être est-ce néanmoins ce qui explique qu’Atréju et ses hommes aient réussi à prendre la Tour d’Ivoire, malgré les géants cuirassés noirs. Une autre raison paraît pourtant plus vraisemblable : Atréju ne se battait pas pour lui-même, mais pour son ami, il voulait le vaincre pour le sauver.

La nuit était depuis longtemps tombée, une nuit sans étoiles, pleine de fumée et de flammes. Des torches tombées à terre, des encensoirs renversés ou des lampes brisées avaient déclenché des incendies en maints endroits de la Tour. Bastien courait dans la lueur vacillante du feu, parmi les combattants qui jetaient des ombres spectrales. Autour de lui, le bruit des armes et les rugissements du combat.

« Atréju ! criait-il, la voix enrouée. Atréju, montre-toi! Viens te battre avec moi ! Où es-tu ? »

Mais l’épée Sikanda restait dans son fourreau.

Bastien parcourut toutes les pièces du palais, puis il se rendit sur la grande muraille, qui, à cet endroit, était aussi large qu’une rue et, juste au moment où il allait passer au-dessus du grand portail d’entrée, sous lequel — maintenant brisé en mille morceaux — s’était dressé le trône de miroirs, il vit Atréju qui venait de l’autre côté, à sa rencontre. Atréju avait une épée à la main.

Ils étaient à présent debout face à face, les yeux dans les yeux. L’épée de Bastien ne bougeait pas.

Atréju posa la pointe de la sienne sur la poitrine de Bastien.

« Donne-moi l’emblème, dit-il, pour l’amour de toi.

— Traître! s’écria Bastien. Tu es ma créature! C’est moi qui vous ai donné à tous l’existence! A toi aussi! Veux-tu te retourner contre moi? Agenouille-toi et implore mon pardon!

— Tu as perdu l’esprit, répondit Atréju, tu n’as rien créé du tout. Tu dois tout à la Petite Impératrice! Donne-moi AURYN!

— Viens le chercher! s’écria Bastien. Si tu le peux. »

Atréju hésita.

« Bastien, dit-il, pourquoi me forces-tu à te vaincre pour te sauver? »

Bastien porta la main à la poignée de son épée et, avec sa force de géant, il réussit effectivement à la tirer de son fourreau, mais elle ne lui sauta pas d’elle-même dans la main.

Au même instant, on entendit un bruit si effrayant que les guerriers qui combattaient en bas, dans la rue, devant le portail, s’immobilisèrent un moment, comme paralysés, et levèrent les yeux vers Atréju et Bastien. C’était le craquement terrible que ce dernier avait entendu quand Graograman s’était pétrifié. Et la lame lumineuse de Sikanda s’éteignit. Bastien se rappela soudain ce que le lion lui avait prédit dans le cas où il tirerait lui-même l’épée de son fourreau. Mais maintenant il ne pouvait ni ne voulait revenir en arrière.

Il fondit sur Atréju qui tenta de se protéger avec son arme. Mais Sikanda brisa l’épée d’Atréju et rencontra sa poitrine. Elle y fit une blessure béante et le sang se mit à gicler. Atréju chancela à la renverse et tomba du faîte du grand portail. Alors une flamme blanche fendit la nuit et les nuages de fumée, rattrapa Atréju dans sa chute et l’emporta. C’était Fuchur, le Dragon de la Fortune.

Bastien essuya avec son manteau la sueur de son front. Et, en le faisant, il remarqua que le manteau était devenu noir, noir comme la nuit. Sikanda toujours au poing, il sauta du mur du palais.

Avec la victoire qu’il venait de remporter sur Atréju, le sort de la bataille s’était en un instant retourné. L’armée des rebelles dont, un instant plus tôt, la victoire paraissait assurée, se mit à fuir. Bastien avait l’impression de vivre un terrible cauchemar dont il ne parvenait pas à s’éveiller. Sa victoire avait un goût amer de fiel et pourtant il éprouvait en même temps un sentiment de triomphe farouche.

Enveloppé dans son manteau noir, l’épée ensanglantée au poing, il descendit lentement la rue principale de la Tour d’Ivoire qui, dans le déchaînement des incendies, flamboyait comme une torche géante. Mais Bastien continua cependant son chemin à travers le mugissement et le hurlement des flammes, qu’il sentait à peine, jusqu’au pied de la Tour. Là, il rencontra les restes de son armée qui, au milieu du Labyrinthe-jardin dévasté — maintenant transformé en un immense champ de bataille jonché de cadavres — l’attendait. Il y avait également là Hykrion, Hysbald et Hydorn, ces deux derniers grièvement blessés. Illuan, le Djinn Bleu, était tombé. Xayide était à côté de son cadavre. Elle tenait à la main la ceinture Gemmal.

« Voici, maître et seigneur, dit-elle, ce qu’il a sauvé pour toi. »

Bastien prit la ceinture, la serra dans son poing puis la mit dans sa poche.

Il fit lentement du regard le tour de ses compagnons de lutte et de route. Il n’en restait guère qu’une petite centaine. Ils paraissaient épuisés, anéantis. Dans la lueur vacillante du feu, on aurait dit une bande de spectres.

Tous les visages étaient tournés vers la Tour d’Ivoire qui s’effondrait peu à peu comme un bûcher. A son sommet, le Pavillon au Magnolia flamboya, ses pétales s’écartèrent largement et l’on put voir qu’il était vide. Puis les flammes l’engloutirent à son tour.

Bastien désigna du bout de son épée le tas de braises et de débris et dit d’une voix rauque :

« Voici l’œuvre d’Atréju. Et pour cela je le poursuivrai maintenant jusqu’au bout de l’univers! »

Alors il bondit sur un des chevaux géants de métal noir et s’écria : « Suivez-moi ! »

Le cheval se cabra mais Bastien le maîtrisa par la force de sa volonté et le monstre s’élança ventre à terre dans la nuit.

23

LA VILLEDES ANCIENS EMPEREURS

Well, se dit Bastien qui avait déjà parcouru des milles à travers la nuit d’un noir de poix, ses compagnons rescapés du combat commençaient seulement à se mettre en route. Beaucoup d’entre eux étaient blessés, ils étaient tous mortellement épuisés et aucun ne possédait, de très loin, la force et l’endurance quasi illimitées de Bastien. Même les géants cuirassés de noir, sur leurs chevaux métalliques, eurent du mal à se mettre en mouvement et ceux qui allaient à pied ne purent retrouver leur pas cadencé habituel. La volonté de Xayide — qui les menait — semblait après cette épreuve avoir atteint sa limite. La litière de corail avait été la proie des flammes pendant l’incendie de la Tour d’Ivoire. Aussi lui en avait-on construit une nouvelle à partir de toutes sortes de planches récupérées sur des véhicules, d’armes brisées et de débris calcinés de la Tour, et le résultat ressemblait plus à une cabane sordide qu’à une litière. Ce qui restait de l’armée suivait derrière, clopinant et traînant la jambe. Même Hykrion, Hysbald et Hydorn, qui avaient perdu leurs chevaux, devaient se soutenir mutuellement. Personne ne disait mot mais ils savaient tous qu’il leur serait impossible de rattraper Bastien.

Celui-ci poursuivait sa course à travers les ténèbres dans un fracas de tonnerre, son manteau noir battait furieusement autour de ses épaules, les membres métalliques du cheval géant crissaient et grinçaient à chaque mouvement, tandis que les puissants sabots martelaient le sol.

« Hue! criait Bastien. Hue! Hue! Hue! »

Le cheval n’allait pas suffisamment vite à son gré.

Il voulait à tout prix rattraper Atréju et Fuchur, même s’il lui fallait pour cela crever ce monstre métallique qui lui tenait lieu de coursier!

Il voulait se venger! A cette heure, il aurait pu être depuis longtemps parvenu à la réalisation de tous ses désirs, mais Atréju l’avait fait échouer. Bastien n’était pas devenu empereur du Pays Fantastique. Atréju devait le payer, et cher!

Bastien éperonna encore sa monture de métal sans le moindre ménagement. Les articulations du cheval craquaient et grinçaient de plus en plus fort, mais il obéissait à la volonté de son cavalier et il accéléra encore son galop effréné.

Cette course fougueuse durait depuis bien des heures, et la nuit était toujours aussi noire. Bastien avait encore devant les yeux l’image de la Tour d’Ivoire en flammes, sans cesse il revivait l’instant où Atréju lui avait posé son épée sur la poitrine — jusqu’au moment où, pour la première fois, il se posa la question : pourquoi Atréju avait-il hésité? Pourquoi n’avait-il pas pu se résoudre à le blesser pour lui reprendre AURYN de force ? Soudain, Bastien ne put s’empêcher de penser à la blessure qu’il avait infligée à Atréju, et au dernier regard de celui-ci, au moment où il avait chancelé à la renverse avant de tomber dans le vide.

Bastien remit son épée, qu’il avait jusque-là gardée à la main, dans son fourreau rouillé.

Le jour commençait enfin à poindre et peu à peu il put voir où il se trouvait. C’était une lande, que le cheval métallique traversait à la vitesse d’une tornade quand subitement, en plein galop, le monstre se brisa en mille morceaux.

La chute fut si brutale que Bastien demeura au sol sans connaissance. Quand il revint à lui et qu’il frotta ses membres contusionnés, il se trouvait dans un buisson de genévriers. Il en sortit en rampant. Les débris du cheval, semblables à des morceaux de coquilles brisées, étaient répandus sur une vaste surface, comme si un monument équestre venait d’exploser là.

Bastien se leva, mit sur ses épaules son manteau noir et marcha sans but face au ciel matinal de plus en plus clair.

Dans le buisson de genévriers, il restait un objet brillant : la ceinture Gemmai. Bastien ne s’était pas rendu compte de cette perte et il n’y repensa jamais plus par la suite. C’était en vain qu’Illuan avait sauvé la ceinture des flammes.

Quelques jours plus tard, Gemmai fut trouvée par une pie, qui ne se doutait pas de ce qu’était cette chose brillante. Elle la porta dans son nid, mais ceci est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

Vers midi, Bastien atteignit une haute levée de terre qui barrait la lande. Il y grimpa. Au-delà s’étendait une large vallée en cuvette qui avait la forme d’un cratère aplati. La totalité de cette vallée était occupée par une ville — la multitude d’édifices suggérait du moins cette dénomination, encore qu’il s’agît là de la ville la plus insensée que Bastien eût jamais vue. Tous les bâtiments semblaient avoir été jetés pêle-mêle sans ordre ni plan, comme si on avait tout simplement vidé là un gigantesque sac. Il n’y avait ni rues, ni places, ni le moindre ordre reconnaissable.

Mais, même pris isolément, chaque édifice avait quelque chose de démentiel : la porte d’entrée sur le toit, des escaliers à des endroits où l’on ne pouvait pas accéder — ou alors on n’aurait pu les emprunter que la tête en bas et ils débouchaient à l’air libre. Il y avait aussi des petites tours complètement de travers, des balcons perpendiculaires aux murs, des fenêtres à la place des portes et des planchers à la place des murs. Il y avait des ponts dont les arches s’interrompaient brusquement n’importe où comme si, en plein milieu de son travail, le constructeur avait oublié son projet d’ensemble. Il y avait des tours incurvées comme des bananes, des pyramides posées sur leur pointe. Bref, la ville entière donnait une impression de démence.

Bastien vit alors les habitants. C’étaient des hommes, des femmes et des enfants. Ils ressemblaient à des êtres humains ordinaires si ce n’est qu’ils étaient habillés comme s’ils participaient tous à une sorte de folie collective et n’étaient plus capables de distinguer les objets servant à se vêtir de ceux qui étaient réservés à d’autres usages. Ils portaient sur la tête des abat-jour, des petits seaux à sable, des soupières, des corbeilles à papiers, des sacs en papier ou des cartons. Et, sur le corps, des nappes, des tapis, de grands morceaux de papier d’argent ou même des tonneaux.

Beaucoup d’entre eux poussaient ou tiraient des charrettes et des voitures à bras où s’entassait tout un bric-à-brac : lampes brisées, matelas, vaisselle, chiffons et oripeaux divers. D’autres transportaient le même genre de fatras sur leur dos, dans des balluchons énormes.

Plus Bastien s’enfonçait dans la ville, plus la foule devenait dense. Pourtant, aucun de ces passants ne semblait savoir au juste où il voulait aller. Bastien vit à plusieurs reprises des gens passer en tirant péniblement leur charrette, puis repasser un peu plus tard en sens inverse, pour prendre encore, un moment après, une direction différente. Mais tous déployaient une activité fiévreuse.

Bastien résolut de s’adresser à l’un d’eux :

« Comment s’appelle cette ville? »

L’homme interpellé lâcha la charrette à bras pleine de bric-à-brac qu’il était en train de pousser, se redressa, se frotta le front un moment comme s’il faisait des efforts de réflexion considérables, puis il s’éloigna, laissant en plan la charrette qu’il semblait avoir totalement oubliée. Quelques minutes plus tard, une femme s’emparait du véhicule et, le poussant à grand-peine, s’en allait n’importe où. Bastien lui demanda si ce bric-à-brac lui appartenait. La femme resta un moment plongée dans des abîmes de réflexion, puis elle passa son chemin.

Bastien fit encore plusieurs autres tentatives mais à aucune de ses questions il n’obtint de réponse.

« Il est vain de les interroger, dit soudain une petite voix ricanante, ils ne peuvent plus rien te dire. »

Bastien se tourna dans la direction d’où venait la voix et vit, assis sur une avancée de mur (c’était la partie inférieure d’un encorbellement disposé à l’envers), un petit singe gris. L’animal portait une toque de docteur noire d’où pendillait un gland et paraissait s’appliquer à compter quelque chose sur les doigts de ses pieds. Puis il regarda Bastien en ricanant et dit :

« Excuse-moi, j’étais simplement en train de faire un rapide calcul.

— Qui es-tu ? demanda Bastien.

— Mon nom est Argax, enchanté! répondit le petit singe en soulevant sa toque, et à qui ai-je le plaisir de m’adresser?

— Je m’appelle Bastien Balthasar Bux.

— C’est bien cela! commenta le petit singe d’un air satisfait.

— Et comment s’appelle cette ville? voulut savoir Bastien.

— Elle n’a pas précisément de nom, expliqua Argax, mais on pourrait l’appeler... disons... la Ville des Anciens Empereurs.

— La Ville des Anciens Empereurs? répéta Bastien, troublé. Je ne vois personne ici qui ressemble à un ancien empereur.

— Non? » — Le petit singe ricana. — « Et pourtant tous ceux que tu vois ici ont été en leur temps empereurs du Pays Fantastique — ou du moins ont voulu le devenir.

Bastien prit peur.

« Comment sais-tu cela, Argax? »

Le singe souleva à nouveau sa toque de docteur et grimaça.

« Je suis... disons... la gardien de la ville. »

Bastien regarda autour de lui. Tout près, un vieil homme venait de creuser une fosse. Il avait posé dedans une bougie allumée et il comblait à présent le trou avec des pelletées de terre.

Le singe ricana.

« Une petite visite de la ville" vous ferait-elle plaisir, monsieur? Histoire de... disons... prendre un premier contact avec ton futur lieu de résidence?

— Non, dit Bastien. Que racontes-tu là? »

Le petit singe lui sauta sur l’épaule.

« Viens donc! susurra-t-il. Ça ne coûte rien. Tu as déjà payé ce qu’il fallait pour avoir le droit d’entrer. »

Bastien se mit à marcher bien qu’il eût en fait préféré s’enfuir de là en courant. Il se sentait mal à l’aise et cette sensation s’accroissait à chaque pas. En observant les gens, il se rendit compte qu’ils ne parlaient pas non plus entre eux. Ils ne se souciaient pas du tout les uns des autres et donnaient même l’impression de ne pas se voir.

« Que leur est-il arrivé? demanda Bastien. Pourquoi ont-ils un comportement si étrange?

— Pas étrange, lui ricana Argax dans l’oreille. Ce sont tes semblables, pourrait-on dire, ou plutôt ils le furent en leur temps...

— Que veux-tu dire par là? » Bastien s’arrêta. « Veux-tu dire que ce sont des êtres humains? »

Argax se mit à sautiller de contentement dos de Bastien.

« C’est cela même! C’est cela même! »

Bastien vit au milieu de son chemin une femme assise qui s’efforçait de piquer des petits pois dans une assiette avec une aiguille à repriser.

« Comment sont-ils arrivés ici? Que font-ils ici? demanda Bastien.

— Oh ! De tout temps il y a eu des hommes qui n’ont pas retrouvé le chemin de leur monde, expliqua Argax. Au début ils ne le voulaient pas, et maintenant... disons qu’ils ne le peuvent plus. » Bastien vit une petite fille qui faisait les plus grands efforts pour pousser un landau de poupée qui avait des roues carrées.

« Pourquoi ne le peuvent-ils plus? demanda-t-il.

— Il faudrait qu’ils le désirent. Mais ils ne désirent plus rien. Ils ont appliqué leur dernier désir à quelque chose d’autre.

— Leur dernier désir? répéta Bastien, les lèvres blêmes. Ne peut-on donc pas continuer à désirer aussi longtemps qu’on le veut? »

Argax continuait à ricaner. Il cherchait maintenant à ôter son turban à Bastien afin de l’épouiller.

« Laisse cela! » s’écria Bastien. Il tenta de faire lâcher prise au singe mais celui-ci se cramponnait et piaillait de plaisir.

« Mais non! Mais non! disait-il d’une voix effrontée. Tu ne peux avoir de désirs qu’aussi longtemps que tu te souviens de ton monde. Ceux d’ici ont dépensé tous leurs souvenirs. Et qui n’a pas de passé n’a pas non plus d’avenir. C’est pour cette raison qu’ils ne vieillissent pas. Regarde-les! Croirais-tu que certains d’entre eux sont là depuis mille ans ou même davantage? Mais ils restent tels qu’il sont. Plus rien ne peut changer pour eux, puisque eux-mêmes ne peuvent plus changer. »

Bastien observait un homme qui enduisait de savon un miroir puis entreprenait de le raser. Ce qui lui était d’abord apparu comme comique lui donnait maintenant la chair de poule.

Il se hâta de poursuivre son chemin et c’est alors seulement qu’il prit conscience du fait qu’il s’enfonçait de plus en plus profondément dans la ville. Il voulut faire demi-tour, pourtant quelque chose l’attirait comme un aimant. Il se mit à courir et tenta de se débarrasser de l’importun singe gris, mais celui-ci était littéralement vissé sur lui et il l’éperonnait par-dessus le marché :

« Plus vite! Hop! Hop! Hop! »

Bastien comprit que ce qu’il faisait ne servait à rien et il s’arrêta.

« Tous ceux qui sont ici, demanda-t-il à bout de souffle, ont donc été un jour empereurs du Pays Fantastique ou ont voulu le devenir?

— Evidemment, dit Argax, tous ceux qui ne trouvent pas le chemin du retour veulent tôt ou tard devenir empereurs. Ils n’y sont pas tous parvenus mais tous l’ont voulu. C’est pour cette raison qu’il y a ici deux catégories de fous. De toute façon, le résultat — pourrait-on dire — est le même.

— Quelles sont ces deux catégories? Explique-moi ! Il faut que je sache, Argax!

— Du calme! Du calme! ricana le singe en étreignant plus fermement le cou de Bastien. Les uns ont dépensé peu à peu tous leurs souvenirs. Et quand ils eurent perdu le dernier, AURYN n’a plus pu exaucer pour eux aucun désir. Ensuite ils sont venus ici... disons... automatiquement. Les autres, qui sont devenus empereurs, ont perdu à ce moment-là tous leurs souvenirs d’un coup. AURYN ne pouvait donc plus exaucer leurs désirs, puisqu’ils n’en avaient plus. Comme tu le vois, cela revient au même. Ils sont ici également et ne peuvent plus s’en aller.

— Cela signifie-t-il qu’ils ont tous un jour possédé

AURYN?

— Bien entendu! répondit Argax. Mais ils l’ont depuis longtemps oublié. D’ailleurs cela ne leur servirait plus à rien, à ces pauvres fous.

— Est-ce que » — Bastien hésita — « est-ce qu’on le leur a subtilisé?

— Non, dit Argax. Quand quelqu’un se fait empereur, l’emblème disparaît de lui-même. D’ailleurs c’est clair comme le jour, si l’on peut dire, car on ne peut tout de même pas se servir du pouvoir de la Petite Impératrice justement pour lui prendre le pouvoir. »

Bastien se sentait si mal en point qu’il se serait volontiers assis n’importe où mais le petit singe gris ne le laissa pas faire.

« Non, non, la visite de la ville n’est pas terminée, s’écria-t-il, l’essentiel reste encore à venir! Continue! Continue! »

Bastien vit un jeune homme qui, à l’aide d’un lourd marteau, enfonçait des clous dans des chaussettes qui se trouvaient posées par terre devant lui. Un homme obèse tentait de coller des timbres sur des bulles de savon qui naturellement éclataient toujours. Mais il ne renonçait pas et soufflait de nouvelles bulles.

Bastien marcha un moment en silence, puis il entendit de nouveau la voix ricanante d’Argax :

« Regarde! » et il sentit que la petite main du singe lui orientait la tête dans une direction déterminée :

« Regarde là-bas! N’est-ce pas drôle? »

Il y avait là un grand rassemblement de gens, hommes et femmes, jeunes et vieux, plus bizarrement vêtus les uns que les autres, et qui ne se parlaient pas. Chacun était plongé en lui-même. Sur le sol était éparpillée une grande quantité de gros dés, et les six faces de chaque dé portaient des lettres. Ces gens étaient occupés à mélanger sans cesse ces dés, puis à les regarder fixement.

« Que font-ils là? murmura Bastien. Qu’est-ce que c’est que ce jeu? Comment s’appelle-t-il?

— C’est le jeu des probabilités », répondit Argax. Il fit un signe aux joueurs et s’écria : « Bravo, mes enfants! Continuez comme cela! Surtout ne vous découragez pas! »

Puis il se retourna vers Bastien et lui murmura à l’oreille :

« Ils ne peuvent plus rien raconter. Ils ont perdu la parole. C’est pour cela que j’ai imaginé pour eux ce jeu. Il les occupe, comme tu vois. Et il est très facile. Si tu y réfléchis, tu conviendras que toutes les histoires du monde se limitent finalement à vingt-six lettres. Les lettres sont toujours les mêmes, seule leur combinaison change. A partir des lettres on forme des mots, à partir des mots, des phrases, à partir des phrases, des chapitres, à partir des chapitres, des histoires. Alors regarde : Que vois-tu là? »

Bastien lut :

H G I K L O P C H K L O

R J K M F V B Q E Z A I H G T Y I U L J G V

R F G B N J K L O I T

G B L J D X Q Z T U P Y T E L M B

Y F C V X E T U I J

U J B V C X W H G F D S S

Y G V L I O P M F D C X W B N

U H B G T F D C S X W U J K O L M P H G

Y G T R E Z S A O S A

« Oui, ricana Argax, c’est comme ça la plupart du temps. Mais quand on y joue très longtemps, à longueur d’année, il arrive parfois que des mots surgissent par hasard. Pas nécessairement des mots spirituels, mais en tout cas des mots. Et si l’on continue à jouer cent ans, mille ans, cent mille ans, alors, selon toute vraisemblance, on doit bien voir surgir par hasard, une fois ou l’autre, un poème. Et si l’on y joue éternellement, tous les poèmes, toutes les histoires possibles doivent nécessairement surgir, de même que cette histoire dans laquelle nous sommes précisément en train de converser ensemble. C’est logique, non?

— C’est effroyable, dit Bastien.

— Oh ! remarqua Argax, cela dépend de quel point de vue on se place. Ces gens-là sont — si l’on peut dire — fervents de la chose. D’ailleurs, que faire d’eux au Pays Fantastique? »

Bastien regarda longuement les joueurs sans rien dire puis il demanda à voix basse :

« Argax, tu sais qui je suis, n’est-ce pas?

— Comment l’ignorer? Qui ne connaît pas ton nom au Pays Fantastique?

— Dis-moi une chose, Argax. Si hier j’étais devenu empereur, est-ce que je serais déjà ici, moi aussi?

— Aujourd’hui ou demain, répondit le singe, ou dans une semaine. De toute façon tu te serais très vite retrouvé ici.

— Alors, Atréju m’a sauvé.

— Je ne sais pas, répliqua le singe.

— Et s’il avait réussi à me prendre le Bijou, que se serait-il passé? »

Le singe ricana une nouvelle fois.

« Tu aurais atterri ici également — si je puis dire.

— Pourquoi ?

— Parce que tu as besoin d’AURYN pour trouver le chemin du retour. Mais, pour parler franchement, je ne crois pas que tu puisses encore y parvenir. »

Le singe tapa dans ses mains, souleva sa toque de docteur et grimaça.

« Dis-moi, Argax, que dois-je faire?

— Trouver un désir qui te ramène dans ton univers. »

Bastien se tut à nouveau un long moment puis demanda :

« Argax, peux-tu me dire à combien de désirs j’ai encore droit?

— Plus beaucoup. A mon avis, trois ou quatre, tout au plus. Et avec ça, il est peu probable que tu t’en tires. Tu t’y prends un peu tard et le chemin du retour n’est pas aisé. Tu dois traverser la Mer de Brouillard. Cela te coûte déjà un désir. Et je ne sais pas ce qui vient ensuite. Personne au Pays Fantastique ne sait par où passe le chemin qui vous ramène dans votre monde. Peut-être trouveras-tu Yors Minroud, la dernière chance de salut pour beaucoup de gens dans ton cas. Encore que je redoute que ce soit pour toi... disons... trop éloigné. Mais tu trouveras encore pour cette fois un moyen de sortir de la Ville des Anciens Empereurs.

— Merci, Argax! » s’écria Bastien.

Le petit singe gris grimaça.

« Au revoir, Bastien Balthasar Bux! »

Et, sur ces mots, il disparut dans une des maisons extravagantes. Il avait emporté le turban.

Bastien resta un moment immobile à la même place. Ce qu’il venait de vivre le troublait et le bouleversait tellement qu’il ne parvenait à prendre aucune décision. Tous les plans, tous les buts qu’il avait eus jusque-là s’étaient écroulés d’un coup.

Pour commencer, une seule chose était claire : il fallait qu’il sorte du véritable asile d’aliénés qu’était cette ville! Et il voulait ne plus jamais y remettre les pieds!

Il se mit en route à travers le labyrinthe d’édifices à l’architecture absurde, et il s’avéra bientôt qu’il était plus facile d’y entrer que d’en sortir. Il était sans cesse obligé de constater qu’il avait perdu sa direction et qu’il était de nouveau en train de s’enfoncer vers le centre de la ville. Il lui fallut tout l’après-midi pour regagner la levée de terre. Alors il se mit à courir à travers la lande et il ne s’arrêta que lorsque la nuit — une nuit aussi sombre que la précédente — l’y contraignit. Il s’écroula, épuisé, sous un buisson de genévriers et sombra dans un profond sommeil. Et au cours de ce sommeil s’éteignit en lui le souvenir qu’il avait su autrefois inventer des histoires.

Toute la nuit, il vit en rêve une seule et unique image, qui ne voulait pas s’effacer et demeurait inchangée : Atréju, avec à la poitrine sa blessure sanglante, était debout devant lui et le regardait sans bouger, sans un mot.

Réveillé par un coup de tonnerre, Bastien sursauta. Autour de lui régnait l’obscurité la plus impénétrable, mais les masses de nuages qui s’étaient accumulées depuis des jours semblaient maintenant entrer dans une violente agitation. Les éclairs ne cessaient de sillonner le ciel, le tonnerre grondait si fort qu’il faisait trembler la terre, le vent balayait la lande en hurlant et couchait au sol les buissons de genévriers. Des rideaux de pluie noyaient le paysage.

Bastien se leva. Il resta debout, enveloppé dans son manteau noir, l’eau lui dégoulinait sur le visage.

Juste devant lui la foudre tomba sur un arbre, fendant en deux le tronc noueux, les branches s’enflammèrent aussitôt et le vent fit voler sur la lande baignée de nuit une pluie d’étincelles que l’averse étouffa très vite.

Sous l’effet du terrible craquement, Bastien était tombé à genoux. Il se mit alors à creuser le sol des deux mains. Quand le trou fut suffisamment profond, il détacha l’épée Sikanda de sa hanche et la mit dedans.

« Sikanda! dit-il doucement au milieu des hurlements de l’orage, je prends pour toujours congé de toi. Jamais plus on ne te tirera contre un ami, jamais plus ce malheur ne doit survenir. Et ici, personne ne te trouvera avant que ne soit oublié ce qui arriva, à cause de toi et de moi. »

Puis il combla le trou et posa pour finir des branchages et de la mousse sur son emplacement, afin que personne ne vienne à le découvrir.

C’est là que gît Sikanda aujourd’hui encore. Car c’est seulement dans un avenir très lointain que viendra quelqu’un qui pourra la toucher sans danger — mais cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.

Ensuite, il s’éloigna dans les ténèbres.

Vers le matin, l’orage cessa, le vent tomba, la pluie gouttait des arbres et le:calme revint.

Cette nuit-là avait commencé pour Bastien une longue errance solitaire. Il ne voulait pas retourner vers ses compagnons de route et de combat, ni vers Xayide. Il voulait maintenant trouver le chemin qui le ramènerait dans le monde des hommes mais il ignorait comment. Existait-il quelque part une porte, un gué, une frontière qu’il lui faudrait franchir?

Il fallait qu’il désire quelque chose, il le savait. Mais il n’en avait pas le pouvoir. Il se sentait comme un plongeur qui cherche un bateau échoué au fond de la mer mais se trouve sans arrêt repoussé vers la surface sans avoir eu le temps de trouver quoi que ce soit.

Il savait aussi qu’il ne lui restait qu’un petit nombre de désirs, aussi prenait-il grand soin de ne pas faire usage d’AURYN. Il ne pouvait sacrifier les rares souvenirs qu’il avait conservés que si cela lui permettait de se rapprocher de son monde et quand c’était une nécessité impérieuse.

Les désirs ne sont pas des choses que l’on peut susciter ou réprimer à sa guise. Ils viennent du fin fond de nous-mêmes, de bien plus loin que toutes les intentions, fussent-elles bonnes ou mauvaises. Et ils se forment sans qu’on s’en rende compte. Sans que Bastien en eût conscience, un nouveau désir naissait en lui et prenait peu à peu une forme distincte.

La solitude dans laquelle il errait depuis déjà bien des jours et des nuits fit qu’il éprouva le désir d’appartenir à une communauté, d’être admis dans un groupe, non pas en tant que maître, ou que vainqueur, ou pour une quelconque particularité, mais seulement comme un être parmi d’autres, le plus petit, le plus anodin peut-être, mais qui appartient naturellement à cette communauté et qui y participe.

C’est ainsi qu’un beau jour il atteignit un rivage marin. C’est en tout cas ce qu’il crut au début. Il se trouvait sur une côte rocheuse escarpée et sous ses yeux s’étendait une mer aux vagues blanches, figées. C’est seulement plus tard qu’il remarqua que ces vagues n’étaient pas véritablement immobiles, mais qu’elles étaient au contraire animées d’un mouvement très lent, aussi imperceptible que celui des aiguilles d’une montre, et qu’il y avait des courants et des tourbillons.

C’était la Mer de Brouillard!

Bastien marcha le long de la falaise. L’air était chaud et un peu humide, il n’y avait pas un souffle d’air. C’était encore tôt le matin, et le soleil apparaissait au-dessus de la surface du brouillard cou-leur de neige qui s’étendait jusqu’à l’horizon.

Bastien marcha pendant quelques heures et vers midi il arriva en vue d’une petite ville qui s’élevait sur de hauts pilotis, à quelque distance de la terre ferme, dans la Mer de Brouillard.

Un long pont suspendu la reliait à une avancée de la falaise. Il se balança légèrement quand Bastien le traversa.

Les maisons étaient relativement petites; les portes, les fenêtres, les escaliers, tout avait l’air d’avoir été conçu pour des enfants. Et, de fait, les gens qui allaient et venaient dans les rues avaient tous des tailles d’enfants, bien qu’il s’agisse d’hommes adultes et barbus et de femmes avec de hauts chignons sur la tête. Le plus frappant était qu’on pouvait à peine les différencier les uns des autres, tant ils se ressemblaient. Leurs visages étaient brun foncé, couleur de terre mouillée, et semblaient très doux et calmes. Quand ils aperçurent Bastien, ils lui firent un signe de tête, mais aucun ne lui adressa la parole. Ils paraissaient d’ailleurs très silencieux, on n’entendait que très rarement un mot ou un appel dans les rues et les ruelles, malgré le trafic intense qui y régnait. Et l’on n’en voyait jamais un tout seul, ils étaient toujours en groupes plus ou moins nombreux, bras dessus bras dessous ou se tenant par la main.

Quand Bastien vit plus distinctement les maisons, il constata qu’elles étaient toutes fabriquées dans une sorte de rotin, assez grossier pour certaines, plus fin ailleurs, et que la chaussée des rues était de même nature. Il remarqua enfin que les vêtements des gens, les pantalons, les robes, les vestes et les chapeaux, étaient faits de ces mêmes végétaux, mais dans ce cas très fins et habilement tressés. Manifestement, on fabriquait tout ici dans le même matériau.

Bastien put jeter ici ou là un coup d’oeil à l’intérieur de différents ateliers d’artisans, et tous étaient occupés à confectionner des objets tressés chaussures, cruches, lampes, tasses, parapluies — à partir de ce même rotin. Et jamais personne ne travaillait seul, tous ces objets étaient le résultat de la collaboration de plusieurs ouvriers. C’était un plaisir de les voir travailler la main dans la main, chacun venant compléter l’activité d’un autre. Ils s’affairaient la plupart du temps en chantant une mélodie simple sans paroles.

La ville n’était pas très étendue, si bien que Bastien en eut bientôt atteint la limite. Le spectacle qui s’offrit alors à sa vue montrait qu’il s’agissait à l’évidence d’une ville de marins, car il y avait là des centaines de bateaux de toutes formes et dimensions. C’était cependant un port assez peu ordinaire car tous ces bateaux étaient accrochés à de gigantesques cannes à pêche et flottaient côte à côte, animés d’un léger balancement, au-dessus de l’abîme où se mouvaient les blanches masses de brume. Du reste, ces bateaux paraissaient entièrement construits en rotin, eux aussi, et ils ne possédaient ni voiles, ni rames, ni mât, ni gouvernail.

Penché par-dessus un parapet, Bastien contemplait, en bas, la Mer de Brouillard. Il pouvait deviner la hauteur considérable des pilotis qui supportaient la ville, en voyant les —ombres qu’ils projetaient, dans la lumière du soleil, sur la blanche surface au-dessous de lui.

« La nuit, dit une voix à côté de lui, la brume monte jusqu’à la hauteur de la ville. Alors nous pouvons prendre le large. Le jour, le soleil dissipe le brouillard et le niveau de la mer baisse. C’est bien ce que tu voulais savoir, n’est-ce pas, étranger? »

A côté de Bastien, trois hommes accoudés au parapet le regardaient d’un air doux et amical. Il se mit à converser avec eux et apprit que cette ville portait le nom d’Yskal mais qu’on l’appelait aussi Rotin-Ville. Ses habitants étaient les Yskalnari. Le mot signifiait quelque chose comme les « communautaires ». Les trois hommes étaient marins de brume de profession. Bastien ne voulut pas révéler son nom afin de ne pas être reconnu et il dit qu’il s’appelait « Quelqu’un ». Les trois marins lui expliquèrent qu’ils n’avaient pas de noms les désignant chacun en particulier et qu’ils ne trouvaient pas du tout que ce fût nécessaire. Ils étaient, tous ensemble, les Yskalnari, et cela leur suffisait.

Comme c’était justement l’heure du déjeuner, ils invitèrent Bastien à les accompagner et il accepta avec reconnaissance. Ils s’attablèrent tous les quatre dans une auberge voisine et, au cours du repas, Bastien apprit tout sur la ville d’Yskal et ses habitants.

La Mer de Brouillard, qui s’appelait chez eux le Skaïdan, était un immense océan de vapeurs blanches qui séparait deux parties du Pays Fantastique. Personne n’avait jamais exploré la profondeur du Skaïdan, ni découvert l’origine de cette énorme masse de brouillard. Certes, on pouvait respirer sous la surface et, à partir de la côte, où le brouillard était relativement peu profond, on pouvait progresser un peu sur le fond de la mer, mais seulement si l’on s’attachait à une corde par laquelle on pouvait vous ramener vers le bord. Cette brume avait la propriété de vous faire perdre en peu de temps tout sens de l’orientation. Bon nombre de téméraires ou d’écervelés avaient déjà perdu la vie, au cours des âges, pour avoir tenté de traverser le Skaïdan seuls et à pied. Bien peu avaient pu être sauvés. Le seul moyen de parvenir de l’autre côté de la Mer de Brouillard, c’était la méthode des Yskalnari.

Le matériau qui servait à fabriquer les maisons de la ville d’Yskal, tous les objets utilitaires, les vêtements et aussi les bateaux, était une sorte de joncs qui poussaient non loin de la rive, sous la surface de la Mer de Brouillard et qu’on ne pouvait couper qu’au péril de sa vie. Bien qu’extraordinairement flexibles et même flasques lorsqu’ils étaient au contact de l’air, ces joncs se dressaient à la verticale dans le brouillard, parce qu’ils étaient plus légers que lui et avaient donc tendance à flotter. Aussi les bateaux construits dans cette matière flottaient-ils naturellement. Quant au vêtement que portaient les Yskalnari, c’était donc en même temps une sorte de gilet de sauvetage, pour le cas où ils seraient tombés dans le brouillard.

Mais ce n’était pas encore là le secret véritable des Yskalnari et cela n’expliquait pas ce sens particulier de la communauté qui déterminait toutes leurs actions. Bastien remarqua bientôt qu’ils ne paraissaient pas connaître le mot « je »; en tout cas, ils ne l’utilisaient jamais, mais disaient toujours « nous ». A quoi cela tenait-il? Il ne le découvrit que plus tard.

Quand Bastien comprit, d’après les propos des trois marins de brume, qu’ils allaient prendre le large cette nuit même, il leur demanda s’ils ne pouvaient pas l’engager comme mousse. Ils lui expliquèrent alors qu’une course sur le Skaïdan différait considérablement de tout autre voyage en mer, parce qu’on ne pouvait jamais savoir combien de temps on serait en route ni à quel endroit on finirait par arriver. Bastien déclara que cela lui était tout à fait égal et les marins acceptèrent donc de le prendre avec eux sur leur bateau.

A la tombée de la nuit, le brouillard commença comme prévu à monter et vers minuit il avait atteint le niveau de Rotin-Ville. Tous les bateaux que Bastien avait vu pendus en l’air flottaient maintenant sur la blanche étendue de brume. Celui sur lequel il se trouvait — une longue barque plate d’une trentaine de mètres — fut libéré de ses amarres et s’éloigna lentement sur la Mer de Brouillard nocturne.

Bastien s’était demandé dès le premier coup d’oeil sous quelle impulsion cette sorte de bateau pouvait bien se mouvoir, puisqu’il n’y avait ni voiles, ni rames, ni hélices. Des voiles, lui apprit-on, n’auraient servi à rien puisque c’était presque toujours le calme plat sur le Skaïdan, et des rames ou des hélices n’auraient absolument pas permis d’avancer sur du brouillard. Non, la force qui faisait se mouvoir le bateau était d’une tout autre nature.

Au milieu du pont se trouvait une plate-forme ronde, légèrement surélevée. Bastien l’avait remarquée dès le début et identifiée comme une passerelle de commandement ou l’équivalent. En fait, durant toute la traversée, deux des marins de brume, au moins, se tenaient là-haut, et il y en avait parfois trois, quatre ou même davantage. (L’équipage comprenait quatorze hommes en tout — sans compter Bastien, naturellement.) Les hommes debout sur la plate-forme ronde se tenaient par les épaules et regardaient dans la direction de la course. Si on ne les observait pas de très près, on pouvait croire qu’ils étaient immobiles. Mais un examen plus attentif révélait qu’ils se balançaient en fait très lentement, avec une concordance parfaite, comme dans une sorte de danse. Ils chantaient en même temps une mélodie très simple, répétitive, mais douce et belle.

Au début, Bastien avait interprété ce comportement curieux comme une cérémonie particulière ou un rite dont le sens lui échappait. C’est seulement le troisième jour de la course qu’il interrogea un de ses trois amis qui s’était assis à côté de lui. Celui-ci, de son côté, parut surpris que Bastien s’étonne et lui expliqua que les hommes actionnaient le bateau par la force de leur imagination.

Bastien ne comprit pas tout de suite cette explication et demanda s’ils déclenchaient quelque mécanisme caché.

« Non, répondit le marin de bruine, quand tu veux bouger tes jambes, il te suffit d’en concevoir l’idée — ou bien est-ce que tu as besoin de rouages pour les faire fonctionner? »

La différence entre un corps humain et un bateau consistait uniquement dans le fait qu’il fallait dans le second cas que deux Yskalnari au moins associent étroitement leurs imaginations. Car seule cette mise en commun faisait naître une force capable de susciter un mouvement. Et quand ils voulaient que la course soit plus rapide, ils devaient se mettre à plusieurs. Ils travaillaient normalement par équipes de trois tandis que les autres se reposaient car, même si elle paraissait aisée et agréable, la tâche était en fait difficile et épuisante, exigeant une concentration intense et constante. Mais c’était le seul moyen de naviguer sur le Skaïdan.

Bastien reçut donc l’enseignement des marins de brume et apprit le secret de leur communauté : la danse et le chant sans paroles.

Peu à peu, au cours de cette longue traversée, il devint l’un des leurs. Il éprouvait une sensation tout à fait particulière, indescriptible, d’oubli de soi et d’harmonie, quand il sentait, pendant la danse, sa propre imagination s’unir avec celle des autres et se fondre dans un tout. Il avait l’impression d’être vraiment admis dans leur communauté, d’en faire partie — et en même temps s’évanouissait de sa pensée le souvenir que dans le monde d’où il était venu et dont il voulait maintenant retrouver le chemin, il y avait des hommes, des hommes qui avaient chacun leurs propres pensées, leurs propres représentations. La seule chose dont il conservait encore un vague souvenir, c’était son foyer et ses parents.

Pourtant, dans le fin fond de son cœur, vivait encore un autre désir que celui de ne plus être seul. Et cet autre désir commençait maintenant à s’éveiller doucement.

La chose se produisit le jour où il remarqua pour la première fois que la communauté des Yskalnari ne résultait pas des efforts qu’ils faisaient pour créer une harmonie entre des conceptions différentes, mais qu’ils se ressemblaient si parfaitement qu’ils n’avaient aucun mal à s’éprouver comme communauté. Au contraire, il n’existait chez eux aucune possibilité de désaccord ou de conflit, car aucun d’entre eux ne se ressentait comme un individu. Ils n’avaient pas besoin de surmonter des antagonismes pour trouver l’harmonie et c’était justement cette facilité qui petit à petit inspira à Bastien une sorte d’insatisfaction. Leur douceur lui parut fade et la mélodie de leurs chansons monotone. Il sentait que quelque chose lui manquait, qu’il avait faim de quelque chose, mais il ne pouvait pas encore dire de quoi.

Il en prit clairement conscience à quelque temps de là, quand on repéra dans le ciel une corneille de brume géante. Tous les Yskalnari prirent peur et se cachèrent sous le pont aussi vite qu’ils purent. Mais l’un d’eux ne parvint pas à se mettre à l’abri à temps, l’oiseau monstrueux fondit sur lui avec un grand cri, s’empara du malheureux et l’emporta dans son bec.

Quand le danger fut passé, les Yskalnari réapparurent et poursuivirent leur voyage en chantant et dansant, comme si rien ne s’était passé. Leur harmonie n’était pas troublée, ils ne s’affligeaient pas, ne se plaignaient pas et ne gaspillèrent pas leur salive à commenter l’incident.

« Non, dit l’un d’entre eux quand Bastien l’interrogea à ce sujet, personne ne nous manque. Sur quoi devrions-nous nous lamenter? »

L’individu, chez eux, ne comptait pas. Et, comme ils ne se différenciaient pas les uns des autres, aucun n’était irremplaçable.

Mais Bastien voulait être un individu, quelqu’un, et pas seulement le même que tous les autres. Il voulait être aimé justement pour le fait qu’il était comme il était. Dans cette communauté des Yskalnari, il y avait de l’harmonie, mais pas d’amour.

Il ne voulait plus être le plus grand, le plus fort ou le plus intelligent. Tout cela, c’était dépassé. Il aspirait à être aimé tel qu’il était, bon ou méchant, beau ou laid, intelligent ou bête, avec tous ses défauts — et peut-être même à cause d’eux.

Mais comment était-il donc?

Il ne le savait plus. Tant de choses lui avaient été accordées au Pays Fantastique, et maintenant il était incapable de se retrouver lui-même au milieu de tous ces dons et pouvoirs.

De ce jour, Bastien cessa de participer à la danse des marins de brume. Il restait assis à la proue du bateau et regardait le Skaïdan, à longueur de journées et parfois même de nuits.

Finalement, on atteignit l’autre rive. Le bateau jeta l’ancre, Bastien remercia les Yskalnari et gagna la terre ferme.

C’était un pays rempli de roses, de forêts de roses de toutes les couleurs. Et au milieu de ce taillis de roses qui n’en finissait plus serpentait un sentier.

Bastien le suivit.

# 24

# DAME AIUOLA

Xayide... Sa fin n’est pas longue à raconter, et pourtant elle demeure difficile à comprendre et remplie de contradictions, comme tant d’autres choses au Pays Fantastique. Aujourd’hui encore, les savants et les historiens se creusent la tête pour comprendre comment la chose fut possible, certains vont même jusqu’à douter des faits ou tentent de leur trouver une autre interprétation. On se bornera ici à les relater, et ce sera ensuite à chacun de trouver des explications, dans la mesure de ses moyens.

Au moment où Bastien, déjà parvenu dans la ville d’Yskal, rencontrait les marins de brume, Xayide escortée de ses géants noirs atteignait, dans la lande, le lieu où le cheval de métal était tombé en pièces détachées sous Bastien. A cet instant, elle se doutait déjà qu’elle ne le trouverait plus. Quand, peu après, elle aperçut la levée de terre et les traces de Bastien qui y menaient droit, ce pressentiment devint une certitude. S’il était entré dans la Ville des Anciens Empereurs, alors il était perdu pour ses plans à elle — et peu importait qu’il dût y demeurer à jamais ou qu’il ait réussi à s’en échapper. Dans le premier cas, il avait perdu tout pouvoir, comme tous les autres là-bas, et ne pouvait plus rien désirer — et dans le second, tout désir de puissance et de grandeur avait dû s’éteindre en lui. Quoi qu’il en fût, le jeu, pour elle, Xayide, était fini.

Elle donna l’ordre à ses géants cuirassés de s’arrêter et pourtant, inexplicablement, ils n’obéirent pas à sa volonté et continuèrent à marcher. Alors elle se mit en colère, sauta de sa litière et se plaça en face d’eux, les bras en croix. Mais les géants cuirassés, les fantassins comme les cavaliers, continuèrent à avancer de leur pas mécanique comme si elle n’existait pas, et la piétinèrent avec leurs semelles et leurs sabots. C’est seulement lorsque Xayide eut rendu l’âme que le long convoi s’immobilisa tout entier d’un coup, comme les rouages d’une montre parvenue au bout de sa course.

Quand, plus tard, Hysbald, Hydorn et Hykrion arrivèrent avec ce qui restait de l’armée, ils virent ce qui s’était passé et qui leur parut incompréhensible, car c’était la seule volonté de Xayide qui animait les géants creux et donc qui leur avait également ordonné de la piétiner. Mais les trois seigneurs n’étaient pas hommes à s’appesantir longtemps sur un problème, ils haussèrent simplement les épaules et n’allèrent pas chercher plus loin. Ils se concertèrent plutôt sur ce qu’il y avait lieu de faire et aboutirent à la conclusion que l’expédition était manifestement arrivée à son terme. Ils donnèrent donc congé au reste de l’armée et ordonnèrent à chacun de rentrer chez soi.

Ayant eux-mêmes prêté à Bastien un serment de fidélité qu’ils ne voulaient pas rompre, ils décidèrent de le chercher dans tout le Pays Fantastique. Mais ils ne parvinrent pas à se mettre d’accord sur la direction à prendre et résolurent que chacun poursuivrait sa quête de son côté. Ils prirent congé et partirent en clopinant dans des directions différentes. Tous trois vécurent encore bien des aventures et il existe au Pays Fantastique d’innombrables récits se rapportant à leur quête insensée. Mais ce sont là d’autres histoires qui seront contées une autre fois.

Les géants de métal noirs et creux ne bougèrent pas, eux, de l’endroit où ils se trouvaient, dans la lande, près de la Ville des Anciens Empereurs. Exposés à la pluie et à la neige, ils rouillèrent et s’enfoncèrent peu à peu dans le sol. On peut aujourd’hui encore en voir quelques-uns. L’endroit a acquis une mauvaise réputation et les voyageurs font un détour pour l’éviter. Mais revenons-en à Bastien.

Tandis qu’il suivait les douces courbes du sentier qui le menait à travers le bois de roses, il aperçut quelque chose qui l’emplit de stupeur, car, au cours de ses longues pérégrinations à travers le Pays Fantastique, il n’avait encore jamais rien vu de tel, à savoir un poteau indicateur avec une main sculptée qui indiquait une direction.

On y lisait : « La Maison Changeante. »

Sans se presser, Bastien suivit la direction indiquée. Il respirait le parfum des innombrables roses et se sentait de plus en plus content, comme si une joyeuse surprise l’attendait.

Il arriva finalement dans une allée tirée au cordeau et bordée d’arbres ronds comme des boules et couverts de pommes aux joues rouges. Tout au bout de l’allée se dressait une maison. En s’approchant, Bastien se rendit compte que c’était bien la maison la plus cocasse qu’il ait jamais vue. Un haut toit pointu était posé comme un bonnet de coton sur un édifice qui ressemblait plutôt à une citrouille géante car il était sphérique et les murs présentaient une multitude de bosses et de parties bombées, des gros ventres, si l’on peut dire, qui donnaient à la maison un petit air confortable et sympathique. Il y avait aussi quelques fenêtres et une porte d’entrée, mais tout était plus ou moins tordu et de guingois, comme si ces ouvertures avaient été creusées un peu au hasard dans la citrouille.

Tandis que Bastien s’approchait de la maison, il observa qu’elle se modifiait sans cesse, très lentement. Avec le peu d’empressement d’un escargot qui sort ses cornes, une petite excroissance se formait sur le côté droit et prenait peu à peu l’apparence d’une petite tour en saillie. En même temps, du côté gauche, une fenêtre se fermait et disparaissait progressivement. Sur le toit une cheminée était en train de pousser et au-dessus de la porte d’entrée naissait un petit balcon avec une balustrade grillagée.

Bastien s’était arrêté et observait ces modifications constantes avec surprise et amusement. Il comprenait maintenant pourquoi cette maison portait le nom de « Maison Changeante ».

Il était toujours là, immobile, lorsqu’il entendit, venant de l’intérieur, une chaude et belle voix de femme qui chantait :

Cher hôte, voilà cent ans déjà

que nous attendions que tu viennes.

Tu es arrivé jusque-là,

c’est donc bien toi, j’en suis certaine.

Pour apaiser ta soif, ta faim,

nous avons tout préparé,

tout ce que tu cherchais en vain

et aussi la sécurité

après tes souffrances, la consolation.

Que tu aies été méchant ou bon,

tel que tu es, tu es bien,

car très long fut ton chemin.

« Oh ! pensa Bastien, quelle belle voix! Je voudrais que ce chant s’adresse à moi! »

La voix reprit :

Grand Seigneur, redeviens petit!

Sois un enfant et entre ici!

Ne reste pas dehors plus longtemps,

tu es le bienvenu chez moi !

Viens voir tout ce qui t’attend

depuis si longtemps déjà.

La voix exerçait sur Bastien une irrésistible attraction. Il était certain que c’était une personne très bienveillante qui chantait là. Aussi frappa-t-il à la porte, et la voix cria :

« Entre! Entre, mon bel enfant! »

Il ouvrit la porte et vit une pièce confortable, pas très grande et dont les fenêtres laissaient entrer le soleil à flots. Au centre se dressait une table ronde couverte de toutes sortes de coupes et de corbeilles remplies de fruits multicolores que Bastien ne connaissait pas. A la table, une femme était assise qui ressemblait un peu à une pomme elle aussi, tant elle avait les joues rouges, tant elle était ronde et saine et appétissante.

Dans les tout premiers instants, Bastien fut presque subjugué par le désir de courir à elle, les bras ouverts, et de crier : « Maman! Maman! » Mais il se domina. Sa maman était morte et ne se trouvait certainement pas ici, au Pays Fantastique. Cette femme avait, il est vrai, le même charmant sourire, et cette même façon de vous regarder qui vous donnait confiance, mais elle lui ressemblait tout au plus comme une sœur. Elle portait un large chapeau qui était entièrement couvert de fleurs et de fruits, et sa robe aussi était faite dans une étoffe fleurie aux couleurs somptueuses. C’est seulement quand il l’eut examinée un moment que Bastien constata qu’il s’agissait en fait de feuilles, de fleurs et de fruits véritables.

Tandis qu’il était là à la regarder, Bastien se sentit envahi par un sentiment qu’il n’avait plus connu depuis très longtemps Il ne pouvait plus se rappeler quand ni où, mais il savait qu’il avait déjà éprouvé cette sensation-là, à l’époque où il était encore petit.

« Assieds-toi donc, mon bel enfant! dit la femme, désignant de la main une chaise. Tu dois certainement avoir faim, alors commences donc par manger!

— Excuse-moi, répondit Bastien. Tu attends certainement un invité mais moi, c’est tout à fait par hasard que je me trouve ici.

— C’est vrai? » demanda la femme et, avec un sourire entendu elle ajouta : « Eh bien, ça ne fait rien. Tu peux tout de même manger, non? Pendant ce temps, je te raconterai une petite histoire. Sers-toi et ne te fais pas prier plus longtemps! »

Bastien ôta son manteau noir, le posa sur le dossier de sa chaise, s’assit et tendit timidement la main vers un fruit. Avant de mordre dedans, il demanda :

« Et toi? Tu ne manges rien? Ou bien n’aimes-tu pas les fruits? »

La femme se mit à rire de bon cœur, Bastien ne savait pas pourquoi.

« Bon, dit-elle quand elle se fut ressaisie, si tu insistes je vais te tenir compagnie et prendre moi aussi quelque chose, mais à ma manière. N’aie pas peur! »

Sur ces mots elle saisit un arrosoir qui se trouvait par terre à côté d’elle, le tint au-dessus de sa tête et s’arrosa.

« Ah ! fit-elle, voilà qui rafraîchit! »

Maintenant, c’était au tour de Bastien d’éclater de rire. Puis il mordit dans un fruit et constata qu’il n’avait jamais encore mangé quelque chose d’aussi bon. Il en mangea un second, et celui-là était encore meilleur.

« C’est bon? » demanda la femme qui l’observait attentivement.

Bastien avait la bouche pleine et ne pouvait pas répondre, il hocha la tête tout en continuant à mâcher.

« Je m’en réjouis, déclara la femme. C’est que je me suis donné particulièrement du mal pour cela. Continue donc à manger, tant que tu voudras! »

Bastien prit un autre fruit et c’était un véritable régal. Il soupira, transporté d’aise.

« Et maintenant, je vais te raconter quelque chose, poursuivit la femme, mais que cela ne te trouble pas dans ton repas. »

Bastien dut faire quelque effort pour écouter ce qu’elle disait car chaque nouveau fruit lui causait un nouveau ravissement.

« Il y a bien, bien longtemps, commença la femme aux fleurs, notre Petite Impératrice est tombée mortellement malade, car elle avait besoin d’un nouveau nom, et seul un enfant des hommes pouvait le lui donner. Mais les humains ne venaient plus au Pays Fantastique, personne ne savait pourquoi. Et si elle avait dû mourir, cela aurait signifié également la fin du Pays Fantastique. C’est alors qu’un jour, ou pour mieux dire une nuit, on vit arriver un être humain — c’était en fait un petit garçon, et il donna à la Petite Impératrice le nom d’Enfant-Lune. Elle guérit et, pour le remercier, elle promit au petit garçon que dans son empire tous ses désirs deviendraient réalité — aussi longtemps qu’il n’aurait pas trouvé son Voeu Véritable. A partir de là, le petit garçon entreprit un long voyage, passa d’un désir à l’autre, et chacun se réalisait. Et chaque réalisation l’amenait à un nouveau désir. Ce n’était pas seulement de bons désirs, il y en avait aussi de très mauvais, car la Petite Impératrice ne fait pas de différence, à l’intérieur de son empire tout est pour elle de valeur égale et de même importance. Et même lorsque, à la fin, la Tour d’Ivoire fut détruite, elle ne fit rien pour l’empêcher. Cependant, chaque fois qu’un de ses désirs se réalisait, le petit garçon perdait une partie de ses souvenirs du monde d’où il était venu. Cela ne lui importait guère puisque de toute façon il ne voulait pas y retourner. Aussi continuait-il à désirer toujours davantage, il avait presque dépensé tous ses souvenirs, et sans souvenirs on ne peut plus rien désirer. Il n’était déjà presque plus un homme, devenait un être du Pays Fantastique. Et il ne connaissait toujours pas son Voeu Véritable. Le danger, désormais, c’était qu’il épuise ses derniers souvenirs sans y parvenir. Cela aurait signifié qu’il ne pourrait plus jamais retourner dans son monde. C’est alors que son chemin le mena à la Maison Changeante, afin qu’il y reste jusqu’à ce qu’il ait trouvé son Voeu Véritable. Car si la Maison Changeante porte ce nom, ce n’est pas seulement parce qu’elle se modifie elle-même, mais parce qu’elle change aussi celui qui y habite. Et c’était très important pour le petit garçon, car il avait certes toujours voulu jusqu’à présent être autre que ce qu’il était, mais il n’avait jamais voulu se changer. »

Arrivée à cet endroit de son récit, elle s’interrompit, car son hôte s’était arrêté de mâcher. Il tenait à la main un fruit entamé et regardait, bouche bée, la femme aux fleurs.

« Si celui-là ne te plaît pas, dit-elle soucieuse, tu n’as qu’à le laisser et en prendre un autre!

— Comment? bégaya Bastien. Oh non! Il est très bon.

— Alors tout est bien, dit la femme avec satisfaction. Mais j’ai oublié de te dire comment s’appelait ce petit garçon qui était attendu depuis si longtemps déjà dans la Maison Changeante. De nombreux habitants du Pays Fantastique l’appelaient tout simplement le "Sauveur", d’autres le "Chevalier du Chandelier à sept branches" ou le "Grand Savant", ou encore "Maître et Seigneur", mais son véritable nom était Bastien Balthasar Bux. »

Puis la femme regarda longuement son hôte en souriant. Il déglutit plusieurs fois et dit à voix basse :

« C’est mon nom.

— Tu vois bien! » dit la femme, qui ne paraissait pas le moins du monde surprise.

Alors, d’un seul coup, les boutons qui étaient sur son chapeau et sur sa robe s’ouvrirent tous en même temps et les fleurs s’épanouirent.

« Mais il n’y a pas cent ans que je suis aux Pays Fantastique, objecta Bastien, gêné.

— Oh ! en vérité nous t’attendons depuis beaucoup plus longtemps, dit la Dame, déjà ma grand-mère, et la grand-mère de ma grand-mère t’ont attendu. Vois-tu, tu vas maintenant entendre une histoire qui est nouvelle et qui pourtant se rapporte à un très lointain passé. »

Bastien se rappela les paroles de Graograman, à cette époque il était encore au début de son voyage. A présent, il avait vraiment l’impression que cent ans s’étaient écoulés depuis.

« Je ne t’ai d’ailleurs pas encore dit comment je m’appelais. Je suis Dame Aiuola. »

Bastien répéta ce nom, et il eut quelques difficultés avant d’arriver à le prononcer convenablement. Puis il prit un nouveau fruit. Il mordit dedans, et il avait chaque fois l’impression que celui qu’il était en train de manger était le plus délicieux de tous. Il constata avec une légère inquiétude qu’il en était déjà à l’avant-dernier.

« Tu en voudrais davantage? » demanda Dame Aiuola, qui avait remarqué son coup d’oeil. Bastien fit oui de la tête. Alors elle porta la main à son chapeau et à sa robe et cueillit des fruits jusqu’à ce que la coupe fût à nouveau pleine.

« Les fruits poussent donc sur ton chapeau? demanda Bastien, épaté.

— Comment cela, mon chapeau? » Dame Aiuola le regardait sans comprendre. Puis elle se mit à rire de bon cœur. « Ah ! Tu crois que c’est mon chapeau, ce que j’ai là sur la tête? Mais non, mon bel enfant, tout cela pousse sur moi. Comme toi, tu as des cheveux. Tu peux d’ailleurs voir à quel point je me réjouis que tu sois enfin ici, car c’est ce qui me fait fleurir. Si j’étais triste, tout se fanerait. Mais je t’en prie, n’oublie pas de manger!

— Je ne sais pas, déclara Bastien, perplexe. On ne peut tout de même pas manger ce qui pousse sur quelqu’un!

— Et pourquoi pas? demanda Dame Aiuola. Les petits enfants boivent pourtant bien le lait de leur mère. Et c’est merveilleux.

— Oui, » concéda Bastien, et il rougit un peu. « Mais seulement tant qu’ils sont tout petits.

— Dans ce cas, dit Dame Aiuola rayonnante, tu vas toi-même redevenir tout petit, mon bel enfant. »

Bastien prit un nouveau fruit qu’il entama et Dame Aiuola s’en réjouit et se remit à fleurir de plus belle.

Après un court silence, elle déclara :

« Il me semble qu’elle aimerait bien que nous déménagions dans la pièce voisine. Sans doute t’a-t-elle préparé quelque chose.

— Qui? demanda Bastien, regardant autour de lui.

— La Maison Changeante », répondit Dame Aiuola sur un ton d’évidence.

De fait, quelque chose d’étonnant s’était produit. Sans que Bastien s’en rendît compte, la pièce s’était modifiée. Le plafond avait opéré un glissement vers le haut tandis que, sur trois côtés, les murs s’étaient nettement rapprochés de la table. Sur le quatrième côté, il y avait encore de la place, et là se trouvait une porte, qui était maintenant ouverte.

Dame Aiuola se leva- on pouvait voir qu’elle était grande — et proposa :

« Allons-y! Elle a la tête dure. Il ne sert à rien de lui résister quand elle a mijoté une surprise. Laissons-la faire à sa guise! De toute façon l’intention est généralement bonne. »

Elle franchit la porte qui menait dans la pièce contiguë. Bastien la suivit mais, à tout hasard, il emporta la coupe avec les fruits.

La pièce était grande comme un hall et pourtant c’était une salle à manger que Bastien avait l’impression de déjà connaître de quelque manière. La seule chose déconcertante, c’était que tous les meubles qui se trouvaient là, y compris la table et les chaises, étaient gigantesques, beaucoup trop hauts pour qu’il puisse y grimper.

« Regardez-moi ça! dit Dame Aiuola, amusée. La Maison Changeante trouve sans cesse de nouvelles idées. Voilà qu’elle a fait pour toi une pièce telle qu’elle doit apparaître à un petit enfant.

— Comment cela? demanda Bastien. Cette salle n’était pas déjà là avant?

— Bien sûr que non, répondit-elle. Tu sais, la Maison Changeante est très vivante. Elle participe volontiers, à sa manière, à notre entretien. Je crois qu’elle veut par là te signifier quelque chose. »

Puis elle s’assit sur une chaise, devant la table, mais Bastien essaya en vain de grimper sur l’autre chaise. Dame Aiuola dut lui venir en aide et le soulever et, même ainsi, son nez atteignait tout juste le plateau de la table. Il était vraiment content d’avoir pris avec lui la coupe de fruits car il la gardait sur ses genoux. Si elle avait été posée sur la table, il n’aurait pas pu l’atteindre.

« Est-ce que tu dois souvent déménager comme cela? demanda-t-il.

— Souvent, non, répondit Dame Aiuola, tout au plus trois ou quatre fois par jour. Parfois, la Maison Changeante veut seulement faire une plaisanterie et d’un seul coup toutes les pièces sont à l’envers, le sol se retrouve au plafond et le plafond par terre. C’est seulement un excès de gaieté de sa part et elle redevient tout de suite raisonnable, dès que je fais appel à sa conscience. Au fond c’est une très gentille maison et je m’y sens vraiment bien. Nous rions très souvent ensemble.

— Mais n’est-ce pas dangereux? demanda Bastien. Je veux dire, la nuit par exemple, si on dort et que la chambre se met à rétrécir?

— A quoi vas-tu penser, môn bel enfant? s’écria Dame Aiuola, presque indignée. Elle m’aime bien, et toi aussi. Elle est contente que tu sois là.

— Et si quelqu’un d’autre n’est pas content?

— En voilà des questions! répondit-elle. Jusqu’à présent il n’y avait personne ici excepté toi et moi.

— Ah bon! dit Bastien. Dans ce cas je suis le premier hôte?

— Naturellement. »

Bastien regarda l’immense pièce.

« On ne croirait pas que cette pièce peut tenir dans la maison. Vue de l’extérieur, elle ne paraît pas très grande.

— La Maison Changeante est plus grande à l’intérieur que de l’extérieur », expliqua Dame Aiuola.

Entre-temps la nuit s’était mise à tomber et il faisait de plus en plus sombre dans la pièce. Bastien s’adossa à sa chaise et appuya sa tête. Il se sentait pris d’une merveilleuse envie de dormir.

« Pourquoi m’as-tu si longtemps attendu, Dame Aiuola? demanda-t-il.

— J’ai toujours désiré un enfant, répondit-elle. Un petit enfant que je puisse dorloter, qui ait besoin de ma tendresse, dont je puisse prendre soin — quelqu’un comme toi, mon bel enfant. »

Bastien bâilla. Il se sentait irrésistiblement bercé par sa voix chaude.

« Mais tu m’as pourtant dit que déjà ta mère et ta grand-mère m’attendaient », dit-il.

Le visage de Dame Aiuola était maintenant dans l’obscurité.

« Oui, l’entendit-il répondre, ma mère et ma grand-mère aussi désiraient un enfant. Mais c’est moi seule qui en ai un, à présent. »

Les yeux de Bastien se fermaient tout seuls. A grand-peine il demanda :

« Comment cela? Ta mère t’avait bien, toi, quand tu étais petite. Et ta grand-mère avait ta mère. Elles avaient donc un enfant!

— Non, mon bel enfant, répondit doucement la voix, chez nous c’est différent. Nous ne mourons ni ne naissons. Nous sommes toujours la même Dame Aiuola et pourtant nous ne le sommes pas deux fois. Quand ma mère est devenue vieille, elle s’est desséchée, toutes ses feuilles sont tombées comme celles d’un arbre en hiver, elle s’est repliée complètement sur elle-même. Elle est restée comme cela longtemps Et puis, un jour, elle a commencé à avoir de nouvelles petites feuilles, des bourgeons, des fleurs et pour finir des fruits. C’est comme cela que je suis née, car cette nouvelle Dame Aiuola, c’était, moi. Et la même chose se passa pour ma grand-mère, quand elle mit ma mère au monde. Nous, les Dames Aiuola, ne pouvons avoir un enfant que si nous nous sommes d’abord fanées. Mais alors nous sommes notre propre enfant et ne pouvons plus être mère. C’est pour cette raison que je suis si contente que tu sois là, mon bel enfant... »

Bastien ne répondit pas. Il avait déjà glissé dans une douce somnolence quand il l’entendit se lever, s’approcher et se pencher sur lui. Elle lui caressa doucement les cheveux et déposa un baiser sur son front. Alors il sentit qu’elle le soulevait et le portait sur son bras. Il inclina sa tête sur son épaule comme un petit enfant. Il se laissa sombrer, de plus en plus profondément, dans la chaude obscurité du sommeil. Il eut l’impression qu’on le déshabillait et qu’on le couchait dans un lit douillet et odorant. La dernière chose qu’il perçut — de très loin déjà —, ce fut la berceuse que lui chantait doucement la belle voix :

Dors, mon chéri! Bonne nuit! Tu as connu tant de tourments. Grand Seigneur, redeviens petit! Dors, mon chéri, dors gentiment!

Quand il s’éveilla le lendemain matin, il se sentit plus dispos et plus allègre qu’il, ne l’avait jamais été auparavant. Il regarda autour de lui et vit qu’il se trouvait dans une petite pièce très confortable — et même dans un lit d’enfant. Il est vrai qu’il s’agissait d’un lit d’enfant très grand, ou plus exactement tel qu’il devait apparaître à un petit enfant. Pendant un instant, Bastien trouva cela ridicule, car il n’était très certainement plus un petit enfant. Il possédait toujours les pouvoirs et les dons qui lui avaient été accordés au Pays Fantastique. Et l’emblème de la Petite Impératrice était toujours suspendu à son cou. Mais, très vite, il lui devint tout à fait indifférent de savoir si le fait qu’il fût couché là pouvait paraître ridicule ou non. Personne ne l’apprendrait jamais en dehors de Dame Aiuola et de lui-même, et tous deux savaient que tout était bien ainsi.

Il se leva, fit sa toilette, s’habilla et sortit de la chambre. Il dut descendre un escalier de bois pour pénétrer dans la grande salle à manger qui pendant la nuit s’était transformée en cuisine. Dame Aiuola l’attendait déjà avec le petit déjeuner. Elle était elle aussi d’humeur particulièrement gaie, toutes ses fleurs étaient épanouies, elle riait, chantait, et dansa même avec lui autour de la table de la cuisine. Après le repas, elle l’envoya dehors afin qu’il prenne l’air.

Dans le vaste bois de roses qui entourait la Maison Changeante semblait régner un éternel été. Bastien se promena au hasard, il observa les abeilles qui s’empressaient autour des fleurs et se régalaient de leur suc, il écouta les oiseaux qui chantaient dans tous les buissons, joua avec les lézards, qui étaient si peu farouches qu’ils lui rampaient dans la main et avec les lièvres qui se laissaient caresser. Parfois, il s’allongeait au pied d’un buisson, humait le doux parfum des roses, clignait des yeux dans le soleil et laissait le temps s’écouler en bruissant comme un ruisseau, sans penser à rien de précis.

Ainsi passèrent les jours, et ces jours devinrent des semaines. Bastien n’y prêtait aucune attention. Dame Aiuola était gaie et il s’abandonnait totalement à sa sollicitude et à sa tendresse maternelle. C’était comme si, sans le savoir, il avait eu longtemps faim de quelque chose, qui lui était maintenant accordé à profusion. Et il ne parvenait pas à s’en rassasier.

Pendant un certain temps, il explora la Maison Changeante du toit à la cave. C’était une occupation qui ne risquait guère de devenir ennuyeuse puisque toutes les pièces se modifiaient constamment et qu’il y avait sans cesse de nouvelles choses à découvrir. La maison se donnait manifestement beaucoup de mal pour distraire son hôte. Elle fabriquait des salles de jeu, des trains électriques, des théâtres de marionnettes, des toboggans et même un grand manège de chevaux de bois.

De temps en temps, il entreprenait des promenades dans les environs qui devaient durer toute la journée. Mais il ne s’éloignait jamais beaucoup de la Maison Changeante car le même phénomène se produisait régulièrement : il se sentait subitement pris d’une envie dévorante de manger des fruits de Dame Aiuola. D’un instant à l’autre, l’attente lui devenait insupportable, il fallait qu’il retourne chez elle et qu’il se régale à cœur joie.

Le soir, ils avaient souvent de longues conversations. Bastien parlait de tout ce qu’il avait vécu au Pays Fantastique, de Perelin et de Graograman, de Xayide et d’Atréju qu’il avait si grièvement blessé, ou peut-être même tué.

« J’ai tout fait de travers, dit-il un jour, j’ai tout compris de travers. L’Enfant-Lune m’a offert tant de choses, et avec tout cela je n’ai causé que des malheurs, à moi-même et au Pays Fantastique. »

Dame Aiuola le regarda longuement.

« Non, répondit-elle, je ne le crois pas. Tu as suivi le chemin de tes désirs et il ne va jamais tout droit. Tu as fait un grand détour, mais c’était ton chemin. Et sais-tu pourquoi ? Tu fais partie de ceux qui ne peuvent retourner en arrière que lorsqu’ils ont trouvé la source d’où jaillit l’Eau de la Vie. Et c’est le lieu le plus secret du Pays Fantastique. Pour s’y rendre il n’existe aucun chemin qui soit simple. »

Et après un bref silence elle ajouta :

« Chaque chemin qui y aboutit était finalement le bon. »

Alors, subitement, Bastien ne put s’empêcher de pleurer. Il ne savait pas lui-même pourquoi. C’était comme si un noeud venait de se défaire dans son cœur et se liquéfiait en larmes. Il sanglotait, sanglotait, incapable de s’arrêter. Dame Aiuola le prit sur ses genoux et le caressa doucement, il enfouit son visage dans les fleurs de sa poitrine et pleura jusqu’à ce qu’il fût complètement rassasié et épuisé.

Ce soir-là, ils ne parlèrent pas davantage.

C’est seulement le lendemain que Bastien chercha une occasion de poursuivre cette conversation.

« Sais-tu où je peux trouver l’Eau de la Vie?

— A la frontière du Pays Fantastique, répondit Dame Aiuola.

— Mais le Pays Fantastique n’a pas de frontières, objecta-t-il.

— Si, mais elles ne sont pas externes, elles sont à l’intérieur. En un lieu d’où la Petite Impératrice reçoit tout son pouvoir et où elle ne peut cependant pas se rendre.

— Et c’est là que je dois aller? demanda Bastien, soucieux. N’est-il pas déjà trop tard?

— Un seul désir pourra t’y mener : le dernier. » Bastien prit peur.

« Dame Aiuola — pour chaque désir que j’ai pu réaliser grâce à AURYN, j’ai perdu un souvenir. En va-t-il de même ici? »

Elle acquiesça lentement d’un signe de tête.

« Mais je ne m’en rends absolument pas compte!

— T’en rendais-tu compte les autres fois? Ce que tu as oublié, tu ne peux plus le savoir.

— Et qu’est-ce que je suis en train d’oublier en ce moment?

— Je te le dirai quand le moment sera venu. Sinon, tu chercherais à retenir ton souvenir.

— Faut-il donc que je perde tout?

— Rien ne se perd, dit-elle, tout se transforme.

— Mais alors, dit Bastien, troublé, il faudrait peut-être que je me dépêche. Je ne devrais pas rester ici. »

Elle lui caressa les cheveux.

« Ne t’inquiète pas. Les choses dureront ce qu’elles dureront. Quand ton dernier désir s’éveillera, tu le sauras — et moi aussi. »

A partir de ce jour, quelque chose commença effectivement à changer, bien que Bastien lui-même ne s’en rendît pas compte. Le pouvoir transformateur de la Maison Changeante était en train d’opérer. Mais, comme toutes les vraies transformations, celle-ci s’effectuait d’elle-même, lentement et en douceur, telle la croissance d’une plante.

Les jours s’écoulaient dans la Maison Changeante et l’été durait toujours. Bastien continuait à prendre plaisir à se laisser dorloter comme un enfant par Dame Aiuola. Ses fruits lui paraissaient toujours aussi délicieux qu’au début, mais peu à peu sa fringale s’était apaisée. Il en consommait moins. Et elle s’en rendait compte, sans faire là-dessus le moindre commentaire. Même de sa sollicitude et de sa tendresse il se sentait rassasié. Et à mesure que ce besoin-là diminuait, s’éveillait en lui une aspiration d’un tout autre ordre, une exigence telle qu’il n’en avait encore jamais éprouvé jusqu’alors et qui différait à tous points de vue de tous ses désirs précédents : il aspirait à être lui-même capable d’aimer. Avec surprise et affliction, il constatait qu’il ne le pouvait pas. Et pourtant son désir devenait de plus en plus violent.

Et, un soir, comme ils étaient de nouveau assis ensemble, il en parla à Dame Aiuola.

Elle l’écouta, puis demeura un long moment silencieuse. Son regard, posé sur lui, avait une expression qu’il ne comprenait pas.

« Cette fois, tu as trouvé ton dernier désir, dit-elle enfin. Ton Voeu Véritable, c’est d’aimer.

— Mais pourquoi ne le puis-je pas, Dame Aiuola?

— Tu ne le pourras que lorsque tu auras bu de l’Eau de la Vie, répondit-elle, et tu ne pourras retourner dans ton monde sans en emporter pour d’autres. »

Bastien se tut, perplexe. « Mais toi, demanda-t-il ensuite, n’en as-tu pas déjà bu?

— Non, dit Dame Aiuola, chez moi c’est autre chose. J’ai seulement besoin de quelqu’un que je puisse faire profiter de mon abondance.

— Mais cela n’était-il donc pas de l’amour? » Dame Aiuola réfléchit un moment puis elle répondit :

« C’était ce que tu désirais.

— Est-ce que les créatures du Pays Fantastique sont, elles aussi, incapables d’aimer — comme moi? demanda-t-il avec anxiété.

— C’est-à-dire, répondit-elle doucement, qu’il existe au Pays Fantastique quelques êtres qui pourraient boire de l’Eau de la Vie. Mais personne ne sait qui. Il y a aussi une promesse, dont nous ne parlons que rarement : un jour, dans un lointain avenir, le temps viendra où les hommes apporteront l’amour au Pays Fantastique. Alors les deux mondes n’en feront plus qu’un. Mais je ne sais pas ce que cela signifie.

— Dame Aiuola, demanda Bastien très doucement lui aussi, tu as promis, quand le moment serait venu, de me dire ce que je devais oublier pour trouver mon dernier désir. Est-ce que le moment est maintenant venu? »

Elle acquiesça d’un signe de tête.

« Tu devais oublier père et mère. Désormais, tu ne possèdes plus rien que ton nom.

Bastien réfléchit.

« Père et mère », répéta-t-il lentement. Mais les mots ne signifiaient plus rien pour lui. Il n’arrivait pas à se souvenir.

« Que dois-je faire maintenant? demanda-t-il.

— Tu dois me quitter, répondit-elle, ton séjour dans la Maison Changeante est terminé.

— Et où dois-je aller?

— Ton dernier désir te guidera. Ne le perds pas!

— Dois-je partir tout de suite?

— Non, il est tard. Demain matin au lever du jour. Tu as encore une nuit à passer dans la Maison Changeante. Maintenant, allons nous coucher. » Bastien se leva et s’approcha d’elle. C’est seulement quand il fut tout près qu’il remarqua dans l’obscurité que toutes ses fleurs étaient fanées.

« Ne t’inquiète pas pour cela! dit-elle. Et demain matin non plus, il ne faut pas que tu te soucies de moi. Va ton chemin! Tout est bien ainsi. Bonne nuit, mon bel enfant!

— Bonne nuit, Dame Aiuola », murmura Bastien. Puis il monta dans sa chambre.

Quand il descendit, le lendemain, il vit Dame Aiuola toujours assise à la même place. Elle avait perdu toutes ses feuilles, ses fleurs et ses fruits. Ses veux étaient fermés et elle ressemblait à un arbre noir et mort. Bastien resta longtemps debout devant elle à la regarder. Puis, soudain, la porte qui menait au-dehors s’ouvrit d’un coup.

Avant de sortir, il se retourna une dernière fois et, sans savoir s’il pensait à Dame Aiuola, à la maison ou aux deux à la fois, il dit :

« Merci, merci pour tout! »

Puis il franchit la porte. Dehors, pendant la nuit, l’hiver était venu. On enfonçait dans la neige jusqu’aux genoux et du bois’ de rosiers en fleur il ne restait que des buissons couverts d’épines noires. Il n’y avait pas le moindre souffle de vent. Il faisait un froid de loup et tout était silencieux.

Bastien voulut retourner dans la maison pour prendre son manteau, mais les portes et les fenêtres avaient disparu. La maison s’était refermée sur elle-même. Tout frissonnant, il se mit en route.

# 25

# LA MINE AUX IMAGES

Yor, le mineur aveugle, était debout devant sa cabane et tendait l’oreille vers l’immensité neigeuse qui s’étendait de tous côtés. Le silence était si profond que son ouïe fine discernait les pas d’un voyageur qui faisaient crisser la neige, très loin de là. Ces pas se dirigeaient vers la cabane.

Yor était un homme grand et âgé, mais au visage imberbe et sans rides. Tout en lui, ses vêtements, son visage, ses cheveux, était gris comme la pierre. Il se tenait si parfaitement immobile qu’on aurait pu croire qu’il avait été taillé au ciseau dans un gros bloc de lave. Seuls, ses yeux aveugles étaient plus sombres et on voyait scintiller au fond comme une petite flamme.

Quand Bastien car c’était lui, le voyageur — arriva, il dit :

« Bonjour. Je me suis perdu. Je cherche la source où jaillit l’Eau de la Vie. Peux-tu m’aider? »

Le mineur écouta la voix qui s’adressait à lui.

« Tu ne t’es pas trompé, murmura-t-il. Mais parle doucement, sinon mes images vont se briser. »

Il fit signe à Bastien qui le suivit à l’intérieur de la cabane.

Elle se composait d’une seule petite pièce, sans décoration et très chichement meublée. Une table de bois, deux chaises, un bat-flanc pour dormir et des rayonnages de planches où étaient rangés toutes sortes de vivres et de la vaisselle. Dans une cheminée brûlait un petit feu au-dessus duquel était suspendue une marmite de soupe fumante.

Yor remplit deux assiettes pour Bastien et pour lui, s’installa à table et d’un geste de la main invita son hôte à manger. Ils prirent leur repas en silence.

Puis le mineur s’adossa à sa chaise, son regard, traversant Bastien, se perdit au loin et il demanda dans un murmure :

« Qui es-tu ?

— Je m’appelle Bastien Balthasar Bux.

— Ah ! Tu sais donc encore ton nom.

— Oui. Et toi, qui es-tu ?

— Je suis Yor, on m’appelle le mineur aveugle. Mais je ne suis aveugle qu’à la lumière. Pendant le jour, quand je suis dans ma mine où règne une obscurité totale, je peux voir.

— De quel genre de mine s’agit-il?

— Elle s’appelle la fosse Minroud. C’est la Mine aux Images.

— La Mine aux Images? répéta Bastien, surpris, je n’ai encore jamais entendu parler de cela. »

Yor semblait constamment tendre l’oreille.

« Et pourtant, murmura-t-il, elle est justement destinée à des gens comme toi. Des hommes qui ne peuvent plus trouver le chemin qui mène à l’Eau de la Vie.

— De quel genre d’images s’agit-il donc? » voulut savoir Bastien.

Yor ferma les yeux et resta un moment silencieux. Bastien ne savait pas s’il devait ou non répéter sa question. Puis il entendit le mineur murmurer :

« Rien ne se perd dans le monde. N’as-tu jamais rêvé de quelque chose sans plus savoir ensuite en te réveillant de quoi il s’agissait?

— Si, répondit Bastien, souvent. »

Yor hocha la tête d’un air pensif. Puis il se leva et fit signe à Bastien de le suivre. Avant qu’ils n’eussent quitté la cabane, il le saisit rudement par l’épaule et lui murmura dans l’oreille :

« Mais pas un mot, pas un bruit, compris? Ce que tu vas voir représente bien des années de travail. Le moindre bruit peut les détruire. Alors tais-toi et marche doucement! »

Bastien acquiesça, et ils quittèrent la cabane. Derrière s’élevait une charpente d’extraction en bois sous laquelle un puits s’enfonçait à la verticale dans les profondeurs de la terre. Ils la dépassèrent et gagnèrent l’étendue de neige. C’est alors que Bastien vit les images, elles gisaient là, comme couchées dans de la soie blanche, semblables à de précieux joyaux.

C’étaient des tablettes d’une minceur extrême, dans une sorte de mica transparent et coloré, il y en avait de toutes tailles et de toutes formes, des rectangulaires et des rondes, certaines incomplètes, d’autres intactes, larges comme des vitraux d’églises ou petites comme des miniatures sur une tabatière. Elles étaient approximativement classées d’après la taille et la forme et alignées en rangées qui s’étendaient jusqu’à l’horizon dans la plaine blanche.

Les scènes représentées sur ces images étaient énigmatiques. Il y avait là des créatures déguisées qui semblaient flotter dans un grand nid d’oiseau, des ânes portant des toges de magistrats, il y avait des montres qui se liquéfiaient comme du fromage mou et des marionnettes debout sur des places désertes, éclairées d’une lumière acide. Il y avait des visages et des têtes entièrement composés d’animaux et d’autres qui formaient des paysages. Mais il y avait aussi des images très ordinaires, des hommes en train de faucher dans un champ de blé, des femmes assises sur un balcon. Il y avait des villages de montagne et des paysages de mer, des scènes de guerre et des représentations de cirque, des armes, des pièces et encore des visages, vieux et jeunes, sages et candides, sombres et gais, de Fous et de Rois. Il y avait là des images lugubres, des exécutions et des danses de mort, et d’autres très gaies : des jeunes dames à cheval sur un morse ou bien un nez qui marchait, salué par tous les passants.

Plus il se promenait le long de ces images et moins Bastien parvenait à comprendre de quoi il s’agissait. Une seule chose était claire : tout était représenté là-dessus, même si c’était en général selon un agencement bizarre.

Bastien passa de longues heures à parcourir les rangées de tablettes aux côtés de Yor, puis le crépuscule tomba sur la blanche étendue de neige. Ils regagnèrent la cabane. Quand ils eurent fermé la porte derrière eux, Yor demanda à voix basse :

« S’en trouvait-il une parmi elles que tu aies reconnue?

— Non », répondit Bastien.

Le mineur secoua la tête d’un air pensif.

« Pourquoi ? voulut savoir Bastien. Qu’est-ce que c’est que ces images?

— Ce sont les rêves oubliés du monde des hommes, expliqua Yor. Un rêve ne peut pas retourner au néant une fois qu’il a été rêvé. Mais si l’homme qui l’a rêvé ne s’en souvient pas, où est-il donc conservé? Ici, chez nous, au Pays Fantastique, dans les profondeurs de notre sol. C’est là que les rêves oubliés sont entreposés, en fines, fines couches superposées. Plus on creuse profondément, plus il y en a épais. Le Pays Fantastique tout entier repose sur des rêves oubliés.

— Les miens sont-ils là également? » demanda Bastien en ouvrant de grands yeux.

Yor hocha la tête.

« Et tu penses que je dois les trouver? demanda encore Bastien.

— Au moins un. Un seul suffit, répondit Yor.

— Mais dans quel but? » voulut savoir Bastien.

Le mineur tourna vers lui son visage qui n’était plus éclairé maintenant que par la lueur du petit feu dans la cheminée. Son regard d’aveugle traversait à nouveau Bastien pour se perdre dans le lointain.

« Ecoute, Bastien Balthasar Bux, dit-il, je n’aime guère parler. Je préfère le silence. Mais, pour cette seule fois, je vais te répondre. Tu cherches l’Eau de la Vie. Tu voudrais être capable d’aimer, pour retrouver le chemin de ton monde. Aimer — c’est un mot! L’Eau de la Vie te demandera : qui? On ne peut pas aimer comme ça, n’importe comment et en général. Mais tu as tout oublié à l’exception de ton nom. Et si tu es incapable de répondre, tu n’auras pas le droit de boire. C’est pour cela que la seule chose qui puisse encore t’aider serait de retrouver un rêve oublié, une image qui te guiderait vers la source. Mais tu dois d’abord te défaire de la dernière chose que tu possèdes encore, c’est-à-dire toi-même. Et cela représente un travail dur et patient. Souviens-toi bien de mes paroles, car je ne les répéterai pas. »

Ensuite il se coucha sur le bat-flanc de bois et s’endormit. Il ne restait plus à Bastien qu’à s’accommoder pour la nuit du sol dur et froid. Mais cela lui était égal.

Quand il s’éveilla le lendemain matin, les membres lourds, Yor était déjà parti. Il était vraisemblablement descendu dans la fosse Minroud. Bastien se servit lui-même une assiette de soupe brûlante, qui le réchauffa, mais qui n’était pas spécialement à son goût. Elle était tellement salée qu’elle lui rappelait un peu les larmes ou la sueur.

Puis il sortit et se promena dans la neige de la vaste plaine, parcourant les innombrables images. Il les considéra attentivement, l’une après Vautré, car il savait maintenant ce qui pour lui en dépendait, mais il ne put en découvrir aucune qui le touchât particulièrement de quelque manière. Elles lui étaient toutes parfaitement indifférentes.

Vers le soir, il vit Yor remonter du puits de la mine dans une benne. Il portait sur le dos, enchâssées dans un bâti, diverses grandes tablettes de ce mica extrêmement mince. Bastien l’accompagna en silence tandis qu’une fois encore il s’éloignait dans la plaine et couchait ses nouvelles trouvailles, avec les plus grandes précautions, à l’extrémité d’une rangée, dans la neige molle. L’une de ces images montrait un homme dont le buste était une cage à oiseau dans laquelle il y avait deux colombes. Une autre représentait une femme de pierre à cheval sur une grosse tortue. Sur une toute petite image, on reconnaissait simplement un papillon, dont les ailes portaient des taches en forme de lettres. Il y en avait encore quelques autres, mais aucune ne disait rien à Bastien.

Quand il fut de nouveau dans la cabane avec le mineur, il demanda :

« Qu’arrive-t-il aux images quand la neige fond?

— Ici, c’est toujours l’hiver », répondit Yor. Ce furent les seuls propos qu’ils échangèrent ce soir-là.

Les jours suivants, Bastien continua à chercher parmi les images s’il n’y en avait pas au moins une qu’il reconnaîtrait ou qui prendrait pour lui une signification particulière — mais en vain. Il passait ses soirées assis dans la cabane en compagnie du mineur et comme ce dernier ne parlait pas, Bastien avait pris l’habitude de se taire également. Il avait de même emprunté peu à peu à Yor sa manière précautionneuse de se mouvoir, afin de ne faire aucun bruit qui aurait risqué de briser les tablettes.

« A présent j’ai vu toutes les images, dit-il un soir. Il n’y en a aucune là-dedans qui soit pour moi.

— C’est fâcheux, répondit Yor.

— Que dois-je faire? demanda Bastien. Dois-je attendre les nouvelles images que tu remonteras? »

Yor réfléchit un moment, puis secoua la tête.

« Moi, à ta place, murmura-t-il, je descendrais dans la fosse Minroud et je creuserais moi-même au front de taille.

— Mais je n’ai pas tes yeux, objecta Bastien, je ne peux pas voir dans l’obscurité.

— Ne t’a-t-on pas donné une lumière, au cours de ton long voyage? » demanda Yor et son regard, de nouveau, traversa Bastien. « Aucune pierre luminescente, rien qui puisse t’aider maintenant?

— Si, répondit tristement Bastien, mais j’ai utilisé Al’Tsahir pour autre chose.

— Fâcheux, répondit Yor avec un visage de pierre.

— Qu’est-ce que tu me conseilles? » voulut savoir Bastien.

Le mineur resta un long moment silencieux avant de répliquer :

« Dans ce cas tu devras travailler dans le noir. »

Bastien frissonna. Il avait certes toujours la force et l’intrépidité qU’AURYN lui conférait, mais à l’idée qu’il allait se trouver si profondément enfoui, au fin fond des entrailles de la terre, et dans une obscurité totale, la moelle de ses os se glaça. Il ne dit plus rien, et tous deux se couchèrent.

Le lendemain matin, le mineur le secoua par l’épaule. Bastien se redressa.

« Mange ta soupe et viens! » ordonna Yor sur un ton peu affable.

Bastien obtempéra.

Il suivit le mineur jusqu’au puits, monta avec lui dans la benne et s’enfonça dans la fosse Minroud. Ils descendirent, de plus en plus profond. La petite lueur parcimonieuse qui pénétrait par l’ouverture du puits avait depuis longtemps disparu et la benne progressait toujours dans les ténèbres. Enfin, une secousse indiqua qu’elle avait touché le fond. Ils descendirent.

A cette profondeur, il faisait beaucoup plus chaud qu’en haut, sur la plaine hivernale, et Bastien ne tarda pas à avoir le corps entier inondé de sueur tandis qu’il s’efforçait de ne pas perdre dans les ténèbres la trace du mineur qui avançait rapidement devant lui. C’était un parcours sinueux qui traversait un grand nombre de galeries, de passages et parfois de vastes salles que l’on devinait au léger écho que produisaient alors les pas. Plusieurs fois, Bastien se fit mal en se heurtant à des saillies ou à des lambourdes, mais Yor n’y prêtait aucune attention.

Pendant cette première journée et quelques-unes de celles qui suivirent, le mineur l’instruisit en silence, simplement en guidant ses mains, dans l’art de séparer les unes des autres les minces couches de mica, d’une fragilité extrême, et de les prélever soigneusement. Il y avait pour cela des outils qui, au toucher, faisaient penser à des spatules de bois ou de corne, mais il ne put jamais les voir car le soir ils restaient sur le lieu de travail.

Peu à peu, Bastien apprit à s’orienter dans l’obscurité totale. Il reconnaissait les passages et les galeries avec un nouveau sens qu’il n’aurait pas pu expliquer. Et, un jour, Yor lui indiqua sans un mot, juste par le contact de ses mains, qu’à partir de ce moment il allait devoir travailler seul dans une galerie basse où l’on ne pouvait pénétrer qu’en rampant. Bastien obéit. Le front de taille était très étroit’ et au-dessus de lui il sentait peser tout le massif de roches primitives.

Enroulé sur lui-même comme un foetus dans le ventre de sa mère, il resta là, dans les profondeurs obscures qui étaient les fondements du Pays Fantastique, à fouiller patiemment en quête d’un rêve oublié, d’une image qui pourrait le conduire jusqu’à l’Eau de la Vie.

Comme il était incapable de voir dans la nuit éternelle des entrailles de la terre, il ne pouvait non plus faire de choix ni prendre de décision. Il devait espérer que le hasard ou un destin miséricordieux lui ferait trouver à un moment ou à un autre ce qu’il cherchait. Soir après soir, il remontait à la surface, dans la lumière du crépuscule, ce qu’il avait réussi à extraire des profondeurs de la fosse Minroud. Et, soir après soir, son travail se révélait vain. Mais Bastien ne se plaignait pas, ne se rebellait pas. Il n’avait plus la moindre pitié pour lui-même. Il était devenu patient et calme. Bien que ses forces fussent inépuisables, il se sentait souvent très fatigué.

Combien de temps dura ce pénible épisode, on ne saurait le dire, car ce n’est pas en jours ou en mois que se mesure une pareille besogne. En tout cas, le fait est qu’un soir Bastien rapporta une image qui sur-le-champ le bouleversa tellement qu’il dut se retenir pour ne pas pousser un cri de surprise et, ce faisant, tout détruire.

Sur la fragile tablette de mica — elle n’était pas très grande, à peu près du format d’une page de livre ordinaire — on voyait très nettement et distinctement un homme vêtu d’une blouse blanche. Il tenait dans une main un dentier en plâtre. Il était debout, là, et son attitude et l’expression muette et soucieuse de son visage saisirent Bastien au cœur. Mais ce qui le troubla le plus, c’était que l’homme était pris dans un bloc de glace limpide comme du verre. Une couche de glace impénétrable mais parfaitement transparente l’enrobait complètement.

Tandis que Bastien considérait l’image qui gisait devant lui dans la neige, cet homme qu’il ne connaissait pas fit naître en lui une sorte de nostalgie. C’était un sentiment qui venait de très loin, un peu à la manière d’un raz de marée, que l’on perçoit à peine au début, mais qui s’approche de plus en plus et se transforme finalement en une vague puissante, haute comme une maison, qui arrache et engloutit tout sur son passage. Bastien s’y noyait presque, l’air lui manquait. Son cœur lui faisait mal, il n’était pas assez grand pour cette immense nostalgie. Dans cette lame de fond sombra tout ce qui lui restait de souvenir de lui-même. Et il oublia la dernière chose qu’il possédait encore : son nom.

Quand, plus tard, il rejoignit Yor dans la cabane, il ne dit rien. Le mineur non plus ne parla pas mais il garda longtemps les yeux fixés sur lui et son regard semblait à nouveau se perdre dans le lointain. Alors, pour la première fois, un bref sourire se peignit sur ses traits d’un gris de pierre.

Cette nuit-là, malgré toute sa fatigue, le jeune garçon qui désormais n’avait plus de nom ne parvint pas à s’endormir. Sans cesse, il avait l’image devant les yeux. C’était comme si l’homme voulait lui dire quelque chose mais n’y parvenait pas, à cause de ce bloc de glace dans lequel il était enfermé. Le garçon qui n’avait pas de nom voulait l’aider, voulait faire que cette glace fonde. Comme dans un rêve éveillé, il se vit lui-même étreindre le bloc de glace pour le faire fondre avec la chaleur de son corps.

Pourtant, Bastien entendit soudain ce que l’homme voulait lui dire, il ne l’entendit pas avec ses oreilles mais au fond de son propre cœur :

« Aide-moi, s’il te plaît! Ne me laisse pas! Seul, je ne peux pas sortir de cette glace. Aide-moi ! Toi seul peux m’en libérer- toi seul! »

Quand ils se levèrent le lendemain matin, aux premières lueurs de l’aube, le jeune garçon sans nom dit à Yor :

Aujourd’hui, je ne descendrai pas avec toi dans la fosse Minroud.

— Tu veux me quitter? »

Le jeune garçon acquiesça. « Je veux m’en aller et chercher l’Eau de la Vie.

— As-tu trouvé l’image qui te guidera?

— Oui.

— Veux-tu me la montrer? »

Le jeune garçon acquiesça une seconde fois. Tous deux sortirent dans la neige et se rendirent là où gisait l’image. Le garçon la regarda mais Yor fixa de ses yeux aveugles le visage de l’enfant, comme si son regard le traversait pour se perdre dans le lointain. Il sembla tendre longuement l’oreille vers quelque chose. Enfin, il hocha la tête.

« Emporte-la, murmura-t-il, et ne la perds pas. Si tu la perdais ou bien qu’elle soit détruite, tout serait terminé pour toi. Car il ne te resterait plus rien au Pays Fantastique. Tu sais ce que cela veut dire. »

Le garçon qui n’avait pas de nom garda la tête baissée et resta silencieux un moment. Puis il dit, à voix basse lui aussi :

« Merci, Yor, pour ce que tu m’as appris. » Ils échangèrent une poignée de main.

« Tu étais un bon mineur, murmura Yor, et tu as travaillé avec zèle. »

Sur ces mots, il se détourna et marcha en direction du puits de la fosse Minroud. Sans se retourner, il monta dans la benne et disparut dans les profondeurs de la terre.

Le garçon sans nom prit l’image dans la neige et s’éloigna d’un pas lourd dans l’immensité de la plaine blanche.

Il y avait déjà bien des heures qu’il était en route, bien longtemps que la cabane de Yor avait disparu à l’horizon derrière lui, et autour de lui la plaine blanche s’étendait à l’infini. Mais il sentait que l’image, qu’il tenait précautionneusement de ses deux mains, l’entraînait dans une direction déterminée. Le jeune garçon était résolu à obéir à cette force car elle le mènerait au bon endroit, quelle que soit la longueur du trajet. Plus rien ne le retiendrait désormais. Il voulait trouver l’Eau de la Vie et il était sûr qu’il y parviendrait.

Soudain, très haut dans les airs, il entendit du bruit. C’était comme des cris et des gazouillis lointains poussés par de nombreuses gorges. Quand il regarda le ciel, il vit un nuage sombre qui ressemblait à une grosse nuée d’oiseaux. C’est seulement quand cette nuée se fut rapprochée qu’il reconnut de quoi il s’agissait. Il resta pétrifié de terreur.

C’étaient les Mites-Clowns, les Schlamuffes!

« Ciel miséricordieux! songea le garçon sans nom. Espérons qu’ils ne m’ont pas vu! Avec leurs cris, ils vont briser l’image! »

Mais ils l’avaient vu!

Dans un brouhaha de rires et de clameurs, la nuée fondit sur le marcheur solitaire et se posa autour de lui dans la neige. ..

« Hourra! se mirent à piailler les Mites-Clowns, distendant leurs bouches multicolores. Nous avons tout de même fini par le retrouver, notre Grand Bienfaiteur! »

Et toutes de se lancer des boules de neige, de se rouler dedans, de faire le poirier et toutes sortes de culbutes.

« Doucement! Faites moins de bruit, je vous en prie! » murmurait désespérément le garçon sans nom. Alors le choeur entier s’écria, enthousiaste :

« Qu’a-t-il dit? » — « Il a dit que nous ne faisions pas assez de bruit! » — « Voilà une chose que personne encore ne nous a dite! »

« Que voulez-vous de moi? demanda le garçon. Pourquoi ne me laissez-vous pas tranquille? »

Les Schlamuffes étaient tous à tournoyer et criailler autour de lui.

« Grand Bienfaiteur! Grand Bienfaiteur! Te rappelles-tu comment tu nous as délivrés quand nous étions encore les Acharai? Autrefois nous étions les êtres les plus malheureux de tout le Pays Fantastique, mais maintenant nous ne pouvons plus nous souffrir nous-mêmes. Ce que tu as fait de nous, c’était très drôle au début, mais à présent nous nous ennuyons à mourir. Nous sommes là à papillonner en rond et il n’y a rien à quoi nous arrivions à nous tenir. Nous ne pouvons même pas jouer à un jeu véritable, puisque nous n’avons pas de règles. Des pantins ridicules! Voilà ce que tu as fait de nous avec ta délivrance! Tu nous as dupés, Grand Bienfaiteur!

— J’étais pourtant plein de bonnes intentions, murmura le jeune garçon, effrayé.

— Oui, pour toi-même! s’écrièrent en choeur les Schlamuffes. Tu t’es fait l’effet d’être quelqu’un de sublime. Mais c’est nous qui avons fait les frais de ta bonté, Grand Bienfaiteur!

— Que dois-je donc faire? demanda le garçon. Que voulez-vous de moi?

— Nous t’avons cherché, piaillèrent les Schlamuffes avec des faces grimaçantes de clowns, et nous ne te laisserons plus en paix tant que tu ne seras pas devenu le chef de notre bande. Tu dois devenir notre Grand-Schlamuffe, notre Schlamuffe Suprême, notre Général des Schlamuffes! Tout ce que tu voudras!

— Mais pourquoi, pourquoi donc? » chuchota le garçon, implorant.

Alors les Mites-Clowns se mirent à brailler en choeur :

« Nous voulons que tu nous donnes des directives, que tu nous commandes, que tu nous imposes des contraintes, des interdits! Nous voulons que notre existence serve à quelque chose!

— Je ne le peux pas! Pourquoi ne choisissez-vous pas l’un des vôtres?

— Non, non, c’est toi que nous voulons, Grand Bienfaiteur! C’est toi qui as fait de nous ce que nous sommes à présent!

— Non! haleta le jeune garçon. Il faut que je vous quitte. Il faut que je rentre!

— Pas si vite, Grand Bienfaiteur! s’écrièrent les Mites-Clowns. Tu ne nous échapperas pas!

— Allez-vous-en! s’écria le garçon. Je ne peux plus m’occuper de vous!

— Alors tu dois nous rendre notre forme première! répliquèrent les ’voix stridentes. Nous aimons encore mieux redevenir les Acharai. Le Lac des Larmes s’est asséché, Amarganth est sur la terre ferme, et il n’y a plus personne pour fabriquer le filigrane d’argent si délicat. Nous voulons redevenir les Acharai.

— Je ne le peux plus! répondit le garçon. Je n’ai plus aucun pouvoir au Pays Fantastique.

— Dans ce cas, hurla toute la nuée en tourbillonnant sur elle-même, nous t’emmenons avec nous! »

Des centaines de petites mains l’empoignèrent et tentèrent de l’arracher du sol. Le jeune garçon se défendait de toutes ses forces et les mites s’envolaient de tous côtés. Mais, aussi acharnées que des guêpes irritées, elles ne cessaient de revenir à l’attaque.

Alors, au milieu des criailleries et des clameurs, on entendit soudain, venant de très loin, un son doux et puissant à la fois, qui était comme le tintement d’une grosse cloche de bronze.

En un tournemain, les Schlamuffes prirent la fuite et disparurent, sombre nuée dans le ciel clair.

Le jeune garçon qui n’avait plus de nom s’agenouilla dans la neige. Devant lui gisait l’image, réduite en poussière. Cette fois, tout était perdu. Il n’y avait plus rien qui pût le guider sur la voie qui menait à l’Eau de la Vie.

Quand il leva les yeux, il distingua vaguement à travers ses larmes deux silhouettes sur le champ de neige, une grande et une petite, à quelque distance devant lui. Il se frotta les yeux et regarda encore une fois.

C’étaient Fuchur, le blanc Dragon de la Fortune, et Atréju.

# 26

# LES EAUX DE LA VIE

Zigzaguant, le jeune garçon qui n’avait plus de nom fit quelques pas vers Atréju. Puis il s’immobilisa. Atréju ne faisait rien, il se contentait de le regarder, attentivement et calmement. La blessure sur sa poitrine ne saignait plus.

Ils restèrent ainsi un long moment face à face, aucun des deux ne prononçait un mot. Le silence était tel que chacun pouvait entendre le souffle de l’autre.

Lentement, le garçon sans nom porta la main à la chaîne d’or qu’il avait autour du cou et il ôta AURYN. Il se baissa et déposa précautionneusement le Bijou devant Atréju, dans la neige. Ce faisant, il considéra une dernière fois les deux serpents, le clair et le foncé, qui se mordaient la queue et formaient un ovale. Puis il lâcha AURYN.

Au même instant, l’éclat doré du Bijou devint si lumineux, si radieux qu’aveuglé il dut fermer les yeux, comme s’il venait de regarder le soleil. Quand il les rouvrit, il vit qu’il se trouvait dans une salle avec une coupole aussi vaste que la voûte du ciel. Les pierres de cet édifice étaient faites de lumière dorée. Au centre de cet espace incommensurable, il y avait les deux serpents, aussi gigantesques que les murs d’une ville.

Atréju, Fuchur et le garçon sans nom étaient debout côte à côte près de la tête du serpent noir qui tenait dans sa gueule l’extrémité du serpent blanc. L’oeil fixe avec sa pupille verticale était dirigé sur eux trois. Comparés à lui, ils étaient minuscules, le Dragon de la Fortune lui-même ne paraissait pas plus gros qu’une petite chenille blanche.

Les corps immenses et immobiles des serpents luisaient comme un métal inconnu, l’un noir comme la nuit, l’autre blanc comme de l’argent. La catastrophe qu’ils pouvaient causer n’était conjurée que parce qu’ils étaient prisonniers l’un de l’autre. S’ils se libéraient, le monde sombrerait. C’était certain.

Les deux serpents étaient les gardiens de l’Eau de la Vie. En effet, dans l’espace central qu’ils délimitaient murmurait une magnifique source d’eau vive, dansante et jaillissante, dont le jet dessinait en retombant des milliers de formes qu’il redéfaisait aussitôt, trop rapidement pour que l’oeil ait le temps de le suivre. Les eaux écumantes se dissipaient en un fin brouillard, au travers duquel la lumière dorée se décomposait en toutes les couleurs de l’arc-en-ciel.

Le garçon sans nom regardait cette eau comme un homme mourant de soif — mais comment l’atteindre? La tête du serpent ne bougeait pas.

Soudain, Fuchur leva la tête. Ses prunelles rouge rubis se mirent à étinceler.

« Est-ce que vous pouvez vous aussi comprendre ce que disent les eaux? demanda-t-il.

— Non, répondit Atréju, moi pas.

— Je ne sais pas comment cela se fait, murmura Fuchur, mais je comprends parfaitement. Peut-être parce que je suis un Dragon de la Fortune. Toutes les langues de la joie sont apparentées les unes aux autres.

— Et que disent les eaux? » demanda Atréju. Fuchur écouta attentivement et répéta lentement, mot pour mot, ce qu’il entendait

Nous, les Eaux de la Vie!

La source, qui d’elle-même jaillit!

Plus vous viendrez y boire,

plus riche sera son débit.

Il prêta à nouveau l’oreille un moment, puis dit :

« Elles ne cessent de s’écrier : " Bois! Bois! Fais ce que voudras ! "

— Comment pouvons-nous donc les atteindre? demanda Atréju.

— Elles nous demandent notre nom, expliqua Fuchur.

— Je suis Atréju, s’écria Atréju.

— Je suis Fuchur ! » dit Fuchur.

Le garçon sans nom resta silencieux.

Atréju le regarda, puis il le prit par la main et s’écria :

« Lui, c’est Bastien Balthasar Bux!

— Elles demandent, traduisit Fuchur, pourquoi il ne parle pas lui-même.

— Il ne peut plus, dit Atréju, il a tout oublié. »

Fuchur écouta encore l’eau bruire et mugir.

« Sans souvenir, disent-elles, il ne pourra pas entrer. Les serpents ne le laisseront pas passer.

— J’ai tout gardé en mémoire à sa place, s’écria Atréju, tout ce qu’il m’a raconté de lui et de son monde. Je me porte garant pour lui. »

Fuchur tendit l’oreille.

« Elles demandent — à quel titre tu fais cela.

— Je suis son ami », dit Atréju.

Un moment s’écoula encore. Fuchur écoutait de toutes ses oreilles.

« Il ne paraît pas certain qu’elles veuillent bien admettre cela, murmura-t-il à Atréju. Maintenant, elles parlent de ta blessure. Elles veulent savoir comment c’est arrivé.

— Nous avions tous les deux raison, dit Atréju, et nous nous sommes tous les deux trompés. Mais à présent Bastien s’est de son plein gré défait d’AURYN. »

Fuchur écouta puis fit un signe de tête.

« Oui, dit-il, maintenant elles acceptent. Ce lieu est AURYN. Nous sommes les bienvenus, disent-elles. »

Atréju leva les yeux vers l’immense coupole d’or.

« Chacun de nous, murmura-t-il, l’a porté autour de son cou — même toi, Fuchur, pendant un court moment. »

Le Dragon de la Fortune lui fit signe de se taire et prêta de nouveau l’oreille au chant de l’eau. Il continua à traduire.

« AURYN est la porte que Bastien cherchait. Il l’avait en lui depuis le début. Mais les serpents — disent-elles — interdisent que quoi que ce soit franchisse le seuil du Pays Fantastique. Aussi Bastien doit-il rendre tout ce que la Petite Impératrice lui a offert. Sinon, il ne pourra pas boire de l’Eau de la Vie.

— Mais si nous sommes bien à l’intérieur de son emblème, s’écria Atréju, ne se trouve-t-elle donc pas ici?

— Les eaux disent qu’ici s’arrête le pouvoir de l’Enfant-Lune. Elle est la seule à ne jamais pouvoir pénétrer dans ce lieu. Elle ne peut pas entrer au cœur du Miroitant, car elle ne peut pas se défaire d’elle-même. »

Atréju se tut, perplexe.

« Elles demandent maintenant, poursuivit Fuchur, si Bastien est prêt.

— Oui, dit Atréju à voix haute, il est prêt. »

Au même instant, l’énorme tête du serpent noir commença lentement à se soulever, sans pour autant lâcher l’extrémité du serpent blanc qu’elle tenait dans sa gueule. Les corps puissants s’incurvèrent jusqu’ à former un haut portail, dont une moitié était noire et l’autre blanche.

Atréju guida Bastien, en le tenant par la main de l’autre côté de cet horrible portail, jusqu’à la source vive qui était maintenant devant eux, dans toute son abondance et sa splendeur. Fuchur les suivit. Et, tandis qu’ils marchaient vers l’eau, Bastien perdit un à un, à chaque pas, tous les dons merveilleux du Pays Fantastique. Le beau héros, fort et intrépide, redevint le garçon petit, gros et timoré. Même ses vêtements, qui dans la fosse Minroud étaient déjà tombés en lambeaux, disparurent complètement, se dissipèrent dans le néant. Aussi est-ce nu comme un ver qu’il arriva finalement devant le grand cercle d’or au centre duquel jaillissaient les Eaux de la Vie, aussi hautes qu’un arbre de cristal.

En cet ultime instant, où il ne possédait plus aucun des dons du Pays Fantastique, mais n’avait pas encore retrouvé le souvenir de son univers et de lui-même, il se trouva dans un état d’incertitude complète, ne sachant plus à quel monde il appartenait ni même s’il existait réellement.

Il sauta dans l’eau limpide, s’y roula, s’aspergea, s’ébroua et laissa couler dans sa gorge la pluie de gouttes étincelantes. Il but, but jusqu’à ce que sa soif fût étanchée. Et de la tête aux pieds il fut rempli de joie, de la joie de vivre et de la joie d’être lui-même. Car désormais il savait à nouveau qui il était et à quelle réalité il appartenait. C’était une nouvelle naissance. Et le plus beau, c’était qu’à présent il voulait justement être celui qu’il était. Si une infinité de possibilités s’étaient offertes à lui, il n’en aurait pas choisi d’autre. Désormais il savait : il y avait dans le monde des milliers et des milliers de formes de joie, mais au fond toutes ces joies n’en faisaient qu’une : celle de pouvoir aimer.

Et même par la suite, quand Bastien fut depuis longtemps retourné dans son monde, quand il devint un adulte puis un vieil homme, cette joie ne le quitta jamais tout à fait. Même dans les pires moments de sa vie, il lui resta une allégresse dans le cœur qui le faisait sourire et qui réconfortait les autres hommes.

« Atréju ! cria-t-il à son ami, qui se tenait avec Fuchur au bord du grand cercle d’or. Viens, toi aussi! Viens! Bois! C’est merveilleux! »

Atréju secoua la tête en riant.

« Non, lui cria-t-il, cette fois nous ne sommes là que pour t’accompagner.

— Cette fois? demanda Bastien. Que veux-tu dire par là? »

Atréju échangea un coup d’oeil avec Fuchur puis il dit :

« Nous deux, nous sommes déjà venus ici. Nous n’avons pas reconnu l’endroit tout de suite parce que, la première fois, on nous a transportés ici endormis et nous sommes repartis endormis également. Mais maintenant nous nous souvenons. »

Bastien sortit de l’eau.

« A présent, je sais de nouveau qui je suis, dit-il rayonnant.

— Oui » — Atréju hocha la tête — « maintenant je te reconnais, moi aussi. Ton apparence est la même qu’autrefois, quand je t’ai vu dans la Porte au Miroir Magique. »

Bastien leva les yeux vers l’eau écumante, étincelante.

« Je voudrais bien en rapporter à mon père, cria-t-il dans le vacarme, mais comment?

— Je ne crois pas que ce soit possible, répondit Atréju, personne ne peut emporter quoi que ce soit au-delà de la frontière du Pays Fantastique.

— Bastien, si! » — c’était la voix de Fuchur, qui avait maintenant retrouvé son timbre d’airain. « Il le pourra!

— Tu es bien un Dragon de la Fortune! » dit Bastien.

Fuchur lui fit signe de se taire et prêta l’oreille à ce que disaient les mille voix mugissantes. Puis il traduisit :

« Les Eaux disent que tu dois maintenant te mettre en route et nous aussi.

— Mais où se trouve donc ma route? demanda Bastien.

— Tu dois passer par l’autre portail, expliqua Fuchur, là où se trouve la tête du serpent blanc.

— Bon, dit Bastien, mais comment sortir? La tête blanche ne bouge pas. »

Effectivement, la tête du serpent blanc était immobile. Il tenait dans sa gueule l’extrémité du serpent noir et ses yeux immenses fixaient Bastien

« Les Eaux te demandent, annonça Fuchur, si tu as mené à leur terme toutes les histoires que tu as commencées au Pays Fantastique.

— Non, dit Bastien, en fait aucune. »

Fuchur écouta un moment. Son visage prit une expression alarmée.

« Elles disent que dans ce cas le serpent blanc ne te laissera pas passer. Il faut que tu retournes au Pays Fantastique et que tu achèves ce que tu as commencé.

— Toutes les histoires? balbutia Bastien. Dans ce cas je ne pourrai jamais plus rentrer. Tout était donc vain. »

Tendu, Fuchur écouta.

« Que disent-elles? voulut savoir Bastien.

— Chut! » dit Fuchur.

Au bout d’un moment, il poussa un soupir et expliqua :

« Elles disent qu’on ne peut rien y changer à moins qu’il se trouve quelqu’un pour se charger de cette tâche à ta place.

— Mais ce sont d’innombrables histoires, s’écria Bastien, et chacune en fait surgir d’autres. Personne ne peut se charger d’une tâche pareille.

— Si, dit Atréju. Moi. »

Bastien le regarda, sans voix. Puis il lui sauta au cou et bredouilla :

« Atréju ! Atréju ! C’est une chose que je n’oublierai jamais! »

Atréju sourit.

« Tant mieux, Bastien, dans de cas tu n’oublieras pas non plus le Pays Fantastique. »

Il lui donna une tape fraternelle sur la joue puis il se détourna très vite et marcha vers la tête du serpent noir qui dessinait toujours une haute porte voûtée, comme à l’instant où ils avaient pénétré dans ce lieu.

« Fuchur, dit Bastien, comment voulez-vous donc mener à terme tout ce que je vous laisse? »

Le Dragon blanc cligna un de ses yeux aux prunelles couleur de rubis et répondit :

« Fions-nous à la fortune, mon garçon! A la fortune ! »

Et, sur ces mots, il emboîta le pas à son maître et ami.

Bastien les suivit des yeux tandis qu’ils franchissaient la porte pour rentrer au Pays Fantastique. Tous deux se retournèrent une dernière fois et lui firent un signe. Puis la tête du serpent noir s’abaissa à nouveau jusqu’au sol. Bastien ne pouvait plus voir Atréju ni Fuchur.

Il était seul à présent.

Il se tourna vers l’autre tête, celle du serpent blanc, et constata qu’elle s’était pendant ce temps soulevée et que le corps du serpent s’était arqué et dessinait maintenant une porte, exactement comme cela s’était produit de faute côté.

Vite, Bastien puisa dans ses deux mains un peu d’Eau de la Vie et courut vers cette porte. Au-delà, il y avait les ténèbres.

Bastien s’y rua — et dégringola dans le vide.

« Père! cria-t-il. Père! — Je — suis — Bastien — Balthasar — Bux! »

« Père! Père! — Je — suis — Bastien — Balthasar — Bux! »

Il était encore en train de crier ces mots quand il se retrouva sans transition dans le grenier de l’école d’où autrefois, bien longtemps auparavant, il était parti pour le Pays Fantastique. Il ne reconnut pas tout de suite l’endroit et, à cause des choses étranges qu’il voyait autour de lui, à cause des animaux empaillés, du squelette et des tableaux, il se demanda même pendant quelques instants s’il n’était pas encore au Pays Fantastique. Mais il aperçut un cartable, un chandelier rouillé à sept branches, avec ses bougies éteintes, et alors il sut où il se trouvait. Depuis combien de temps avait-il quitté ce lieu pour entamer son grand voyage à travers l’Histoire Sans Fin? Depuis des semaines? Des mois? Peut-être des années? Il avait lu une fois l’histoire d’un homme qui avait séjourné pendant une heure dans une grotte magique; quand il était retourné chez lui, cent ans s’étaient écoulés et, de tous les hommes qu’il avait connus, un seul survivait, qui était à l’époque un petit enfant, et qui était maintenant devenu un vieillard très âgé.

Une lumière grise tombait par la lucarne du toit mais on ne pouvait pas déterminer si c’était le matin ou l’après-midi. Il faisait un froid mordant dans le grenier, exactement comme la nuit où Bastien en était parti.

Il se dégagea du tas de couvertures militaires poussiéreuses sous lequel il gisait, enfila ses chaussures et son manteau qui, constata-t-il avec surprise, étaient mouillés, comme ce jour où il avait tant plu.

Il passa les courroies du cartable sur ses épaules et chercha le livre qu’il avait naguère volé et avec lequel tout avait commencé. Il était bien décidé à le rapporter au peu aimable M. Koreander. Il allait peut-être le punir pour son larcin, ou le dénoncer, ou lui faire subir quelque chose de plus grave encore, mais quand on avait derrière soi les aventures qu’avait vécues Bastien, on ne redoutait plus grand-chose. Cependant le livre n’était pas là.

Bastien chercha, chercha, il fouilla sous les couvertures et regarda dans tous les coins. En vain. L’Histoire Sans Fin avait disparu.

« Bon, se dit-il finalement, dans ce cas je dois lui dire que le livre s’et envolé. Il ne me croira certainement pas. Mais je ne peux rien y changer. Advienne que pourra. D’ailleurs qui sait s’il s’en souvient encore après tout ce temps. Peut-être la librairie n’existe-t-elle même plus? »

Il en aurait bientôt le cœur net mais en attendant il fallait qu’il traverse l’école. Si les maîtres et les élèves qu’il rencontrerait lui étaient étrangers, il saurait à quoi il devait s’attendre.

Quand il ouvrit la porte du grenier et descendit dans les couloirs, il fut accueilli par un silence total. Il ne semblait pas y avoir âme qui vive dans le bâtiment. Et pourtant, l’horloge du clocher sonnait justement neuf heures. C’était donc le matin et les cours auraient dû être commencés depuis longtemps.

Bastien jeta un coup d’oeil dans plusieurs salles de classe mais partout c’était le même vide. Quand il s’approcha d’une des fenêtres et regarda en bas dans la rue, il vit quelques passants et des autos. Tout le monde n’était donc pas mort.

Il descendit les escaliers jusqu’au grand portail d’entrée et tenta de l’ouvrir mais il était fermé à clef. Il se tourna vers la porte derrière laquelle se trouvait la loge du concierge, sonna et frappa, mais personne ne bougea.

Bastien réfléchit. Il était impossible qu’il attende jusqu’à ce que quelqu’un finisse par venir. Il voulait tout de suite aller voir son père. Même s’il avait laissé se répandre l’Eau de la Vie.

Devait-il ouvrir une fenêtre et appeler jusqu’à ce que quelqu’un l’entende et s’occupe de faire ouvrir la porte? Non, cela lui paraissait un peu humiliant.

L’idée lui vint qu’il pouvait escalader une fenêtre. Elles s’ouvraient de l’intérieur. Mais celles du rez-de-chaussée étaient toutes grillagées. Alors il lui revint à l’esprit qu’en regardant dans la rue, depuis le premier étage, il avait aperçu un échafaudage. On était visiblement en train de rénover le crépi d’un des murs de l’école.

Bastien remonta au premier étage et s’approcha de la fenêtre. Elle se laissa ouvrir et il l’escalada.

L’échafaudage se composait seulement de poutres verticales entre lesquelles étaient posées, à intervalles réguliers, des planches horizontales. Les planches ployaient sous le poids de Bastien Il éprouva pendant un instant une sensation de vertige et la peur s’empara de lui, mais il la refoula aussitôt. Pour quelqu’un qui avait été le seigneur de Perelin, il n’y avait pas le moindre problème — même s’il ne bénéficiait plus de qualités corporelles fabuleuses et si le poids de son gros corps lui donnait quand même un peu de fil à retordre. Calmement, posément, il chercha une prise pour sa main, un point d’appui pour son pied et descendit le long de la poutre verticale. Il s’enfonça à un moment donné une écharde, mais il n’attachait plus d’importance aux détails de ce genre. Légèrement échauffé et haletant, mais sain et sauf, il arriva en bas dans la rue. Personne ne l’avait remarqué.

Bastien courut vers la maison. Le plumier et les livres cliquetaient dans son cartable au rythme de ses pas, il avait des points de côté, mais il continuait à courir. Il voulait aller trouver son père.

Quand il atteignit finalement la maison où il habitait, il resta un moment immobile et regarda en direction de la fenêtre derrière laquelle se trouvait le laboratoire de son père. L’angoisse soudain lui serra le cœur parce que pour la première fois l’idée lui vint que son père pouvait ne pas être là.

Mais il était là et il devait même l’avoir vu arriver car, comme Bastien se ruait dans les escaliers, il accourut à sa rencontre. Il tendit les bras et Bastien s’y jeta. Le père le souleva de terre et le porta à l’intérieur de l’appartement.

« Bastien, mon enfant, mon petit gars chéri, où étais-tu donc passé? ne cessait-il de répéter. Que t’est-il arrivé? »

C’est seulement quand ils furent assis à la table de la cuisine, le petit garçon buvant du lait bouillant et dévorant les petits pains que le père, plein de sollicitude, tartinait d’une couche épaisse de beurre et de miel, que Bastien remarqua combien le visage de ce dernier était pâle et maigre. Ses yeux étaient rougis et son menton non rasé. Mais par ailleurs il avait exactement le même aspect qu’autrefois, à l’époque où Bastien était parti. Et Bastien le lui dit.

« Autrefois? demanda le père, surpris. Que veux-tu dire par là?

— Depuis combien de temps suis-je absent?

— Depuis hier, Bastien. Depuis que tu es parti pour l’école. Quand je ne t’ai pas vu revenir j’ai appelé le maître et j’ai appris que tu n’y étais pas allé du tout. Je t’ai cherché tout le jour et toute la nuit, mon garçon. J’ai lancé la police à ta recherche, parce que je craignais le pire. Oh ! Mon Dieu, Bastien, que s’est-il passé? Je suis devenu presque fou d’inquiétude. Où étais-tu donc? »

Alors Bastien se mit à raconter ce qu’il avait vécu. Il raconta tout, très en détail, et cela dura des heures.

Le père l’écoutait comme jamais il ne l’avait fait. Il comprenait ce que Bastien lui racontait.

Vers midi, il l’interrompit une fois, mais seulement pour appeler la police et l’informer que son fils était de retour et que tout était rentré dans l’ordre. Puis il prépara le repas pour eux deux et Bastien continua son récit. Le soir tombait déjà quand il en arriva à l’épisode des Eaux de la Vie et raconta comment il avait voulu en rapporter à son père mais avait laissé l’eau se répandre.

Il faisait presque nuit dans la cuisine. Le père était assis, immobile. Bastien se leva et alluma la lumière. Alors il vit une chose qu’il n’avait encore jamais vue auparavant.

Il vit des larmes dans les yeux de son père.

Et il comprit qu’il avait tout de même réussi à lui rapporter un peu de l’Eau de la Vie.

Le père le prit en silence sur ses genoux et le serra contre lui, et ils se caressèrent mutuellement

Après qu’ils furent restés assis comme cela un long moment, le père prit une profonde inspiration, regarda le visage de Bastien et se mit à sourire. C’était le sourire le plus heureux que Bastien lui ait jamais vu.

« A partir de maintenant, dit le père d’une voix complètement changée, à partir de maintenant tout va devenir différent pour nous, ne crois-tu pas? »

Bastien hocha la tête. Son cœur était trop plein pour qu’il puisse parler.

Le lendemain matin, la première neige était tombée. Moelleuse et immaculée, elle recouvrait l’appui de la fenêtre de la chambre de Bastien. Tous les bruits de la rue étaient étouffés.

« Sais-tu une chose, Bastien? dit le père d’un air réjoui pendant le petit déjeuner. Je trouve que nous avons vraiment toutes les raisons de faire la fête, tous les deux. Un jour comme aujourd’hui, cela n’arrive qu’une fois dans la vie — et pour bien des gens, cela n’arrive jamais. C’est pour cela que je te propose que nous entreprenions ensemble quelque chose de formidable. Aujourd’hui, je laisse tomber mon travail et toi, tu n’as pas besoin d’aller à l’école. Je te ferai un mot d’excuse. Qu’est-ce que tu en penses?

— A l’école? demanda Bastien. Elle existe donc encore? Quand j’ai parcouru hier les salles de classe, il n’y avait pas âme qui vive. Pas même le concierge.

— Hier? répondit le père. Mais hier, c’était le premier jour de l’Avent, Bastien. »

Le petit garçon tourna sa cuiller dans son chocolat d’un air pensif.

« Je crois qu’il faudra encore un peu de temps avant que je me réhabitue, dit-il doucement.

— Justement », dit le père et il hocha la tête. « C’est pour cela que nous allons nous accorder à tous les deux un jour de fête. Qu’est-ce qui te ferait le plus plaisir? Nous pourrions faire une excursion, ou bien aller au zoo? A midi, nous nous offrirons le menu le plus extraordinaire que le monde ait jamais vu. Et cet après-midi on pourrait aller faire des emplettes, acheter tout ce que tu voudras. Et ce soir — irons-nous au théâtre ce soir? »

Les yeux de Bastien brillaient. Il dit alors d’un air décidé :

« Mais d’abord, je dois faire autre chose. Il faut que j’aille trouver M. Koreander et que je lui dise que j’ai volé et perdu le livre. »

Le père saisit la main de Bastien.

« Ecoute-moi, Bastien, si tu veux, je m’en charge à ta place. »

Bastien secoua la tête.

« Non, c’est mon affaire. Je veux faire cela moi-même. Et le mieux, c’est que je le fasse tout de suite. »

Il se leva et enfila son manteau. Le père ne dit rien mais le regard qu’il posa sur son fils était plein de surprise et de respect. Jamais auparavant son garçon ne s’était comporté de la sorte.

« Je crois, finit-il par déclarer, qu’à moi aussi il me faudra un peu de temps pour m’habituer au changement.

— Je reviens tout de suite, s’écria Bastien, déjà sur le palier. Je n’en ai certainement pas pour longtemps. Pas cette fois. »

Quand il fut devant la boutique de M. Koreander, son courage faiblit de nouveau. Il jeta un coup d’oeil à l’intérieur du magasin à travers la vitre avec ses lettres tarabiscotées. M. Koreander avait justement un client et Bastien préféra attendre qu’il soit parti. Il se mit à faire les cent pas devant la vitrine. Il recommençait à neiger.

Enfin, le client quitta la boutique.

« C’est le moment! » décida Bastien.

Il repensa à la manière dont il avait marché au-devant de Graograman dans le Désert des Couleurs de Goab. Alors, résolument, il appuya sur le loquet.

Derrière le mur de livres qui limitait à l’autre extrémité la pièce enténébrée, on entendit tousser. Bastien s’approcha et se présenta, un peu pâle mais digne et maître de lui, devant M. Koreander, qui était toujours assis dans son fauteuil de cuir poli, comme lors de leur première rencontre.

Bastien se taisait. Il s’attendait à ce que M. Koreander, rouge de colère, se jette sur lui et lui crie : « Voleur! Brigand! » ou quelque chose de ce genre.

Au lieu de cela, le vieil homme alluma soigneusement sa pipe courbe, tout en examinant le petit garçon de ses yeux mi-clos, à travers ses drôles de petites lunettes. Quand le tabac fut enfin enflammé, il s’empressa d’aspirer quelques bouffées et, au bout d’un moment, grogna:

« Eh bien? Qu’y a-t-il? Qu’est-ce que tu viens encore faire ici?

— Je..., commença Bastien en bafouillant, je vous ai volé un livre. Je voulais le rapporter mais ce n’est plus possible. Je l’ai perdu ou plutôt — en tout cas il n’est plus là. »

M. Koreander cessa de fumer et ôta sa pipe de sa bouche.

« Quel livre? demanda-t-il.

— C’est celui que vous étiez en train de lire la dernière fois que je suis venu ici. Je l’ai emporté. Vous êtes allé dans l’arrière-boutique pour répondre au téléphone, il était là sur le fauteuil et je l’ai pris, tout simplement.

— Tiens, tiens », dit M. Koreander et il se racla la gorge. « Il ne me manque pourtant aucun livre. Duquel pouvait-il bien s’agir?

— Il s’appelle L’Histoire Sans Fin, expliqua Bastien La couverture est en soie couleur de cuivre et il étincelle quand on le manipule. Dessus, il y a deux serpents, un clair et un foncé, qui se mordent la queue. A l’intérieur, il est imprimé de deux couleurs différentes — avec de belles lettrines, très grosses.

— Comme c’est étrange! déclara M. Koreander. Je n’ai jamais possédé de livre comme ça. Tu ne peux donc pas non plus me l’avoir volé. Peut-être l’as-tu chipé ailleurs?

— Certainement pas! affirma Bastien. Vous devez pourtant bien vous en souvenir. C’est... » — il hésita, mais finit par prononcer le mot — « c’est un livre magique. En le lisant, je suis entré dans l’Histoire Sans Fin, mais quand j’en suis ressorti, le livre n’était plus là. »

M. Koreander regarda Bastien par-dessus ses lunettes.

« Tu ne serais pas en train de te moquer un peu de moi, par hasard?

— Non, répondit Bastien, presque décontenancé, certainement pas. Ce que je dis est vrai. Vous devez bien le savoir! »

M. Koreander réfléchit un moment puis il secoua la tête.

« Alors il faut que tu me racontes tout cela plus précisément. Assieds-toi, mon garçon. Je t’en prie, installe-toi! »

Avec le tuyau de sa pipe, il désignait un second siège, qui se trouvait en face du sien. Bastien s’assit.

« Bon, dit M. Koreander, et maintenant, raconte-moi un peu ce que tout cela signifie. Mais lentement et dans l’ordre, si je peux me permettre de te le demander. »

Alors, Bastien se mit à raconter.

Il ne le fit pas de façon aussi détaillée que pour son père mais comme M. Koreander lui témoignait un intérêt croissant et réclamait des informations de plus en plus précises, il lui fallut tout de même plus de deux heures pour arriver au bout.

Curieusement, aucun client ne les dérangea pendant tout ce temps. Qui sait pourquoi ?

Quand Bastien eut terminé son récit, M. Koreander resta un long moment à tirer sur sa pipe. Il paraissait plongé dans ses pensées. Finalement, il s’éclaircit de nouveau la voix, remit ses petites lunettes en place, regarda Bastien longuement d’un air scrutateur, puis dit :

« Une chose est sûre : tu ne m’as pas volé ce livre car il n’appartient ni à moi, ni à toi, ni à quiconque. Si je ne me trompe, il vient lui-même du Pays Fantastique. Qui sait, peut-être qu’à l’instant où je te parle quelqu’un d’autre l’a en main, est en train de le lire.

— Alors, vous me croyez? demanda Bastien.

— Naturellement, répondit M. Koreander, n’importe quel homme sensé le ferait.

— Pour être franc, avoua Bastien, je ne l’escomptais pas.

— Il y a des hommes qui ne peuvent jamais aller au Pays Fantastique, dit M. Koreander, et il y en a d’autres qui le peuvent mais qui restent là-bas pour toujours. Et puis il y en a aussi quelques-uns qui vont au Pays Fantastique et qui en reviennent. Comme toi. Et ceux-là font beaucoup de bien aux deux univers.

— Ah ! dit Bastien, rougissant légèrement, je n’y suis absolument pour rien. Il s’en est fallu d’un cheveu que je ne revienne pas. S’il n’y avait pas eu Atréju, je serais maintenant établi à jamais dans la Ville des Anciens Empereurs. »

M. Koreander hocha la tête et tira sur sa pipe d’un air pensif.

« Voui, grogna-t-il, tu as de la chance d’avoir un ami au Pays Fantastique. Dieu sait que ce n’est pas le cas de tout le monde.

— Monsieur Koreander, demanda Bastien, comment savez-vous tout cela? — Je veux dire... est-ce que vous êtes allé vous aussi au Pays Fantastique?

— Naturellement, dit M. Koreander.

— Mais alors, fit remarquer Bastien, vous devez vous aussi connaître l’Enfant-Lune!

— Oui, je connais la Petite Impératrice, dit M. Koreander, il est vrai que ce n’est pas sous ce nom. Je l’ai appelée autrement. Mais cela n’y change rien.

— Alors vous devez forcément connaître aussi le livre! s’écria Bastien. Vous devez forcément avoir lu vous aussi l’Histoire Sans Fin! »

M. Koreander secoua la tête.

« Chaque histoire véritable est une Histoire Sans Fin. » Il laissa son regard vagabonder par-dessus les innombrables livres qui couvraient les murs jusqu’au plafond puis, les désignant du tuyau de sa pipe, il ajouta :

« Il existe une foule de portes pour aller au Pays Fantastique, mon garçon. Et il y a encore davantage de livres magiques de ce genre. Beaucoup de gens ne s’en rendent pas compte. Cela dépend de celui qui reçoit entre les mains un pareil livre.

— Dans ce cas l’Histoire Sans Fin est différente pour chacun?

— Je veux le croire, répondit M. Koreander. D’ailleurs, il n’y a pas seulement les livres, il y a aussi d’autres moyens d’aller au Pays Fantastique et d’en revenir. C’est une chose dont tu t’apercevras.

— Vous croyez? demanda Bastien, plein d’espoir. Mais alors il faudrait que je rencontre à nouveau l’Enfant-Lune, et chacun ne peut pourtant la voir qu’une seule fois. »

M. Koreander se pencha en avant et dit d’une voix assourdie :

 « Ecoute un peu ce que te dit un vieux voyageur qui a une longue expérience du Pays Fantastique, mon garçon! C’est un secret que nul ne peut connaître là-bas. Si tu y réfléchis, tu comprendras pourquoi il en est ainsi. Tu ne peux pas aller trouver une seconde fois l’Enfant-Lune, c’est exact — tant qu’elle demeure l’Enfant-Lune. Mais si tu arrives à lui donner un autre nom, tu la reverras. Et chaque fois que tu y parviendras, ce sera à nouveau la première et unique fois. »

Une lueur de tendresse illumina pour un instant la face de bouledogue de M. Koreander, et le fit paraître jeune et presque beau.

« Merci, monsieur Koreander! dit Bastien.

— C’est à moi de te remercier, mon garçon, répondit le vieil homme. Ce serait gentil si de temps en temps tu faisais un petit saut ici, chez moi, pour que nous échangions nos expériences. Il n’y a pas tant de gens avec qui on puisse parler de ces choses. »

Il serra la main de Bastien : « Entendu?

— Volontiers, répondit Bastien, lui serrant la main à son tour. Maintenant il faut que je m’en aille. Mon père attend. Mais je reviendrai bientôt. »

M. Koreander l’accompagna jusqu’à la porte. En s’en approchant Bastien vit à travers l’inscription de la vitrine — inversée comme dans un miroir — que son père l’attendait de l’autre côté de la rue. Son visage était absolument rayonnant.

Bastien ouvrit la porte si vivement que la grappe de clochettes en laiton se mit à tinter bruyamment, et il courut vers ce rayonnement.

M. Koreander referma précautionneusement la porte et les regarda tous les deux.

« Bastien Balthasar Bux, marmonna-t-il, si je ne me trompe, il y en aura encore plus d’un à qui tu montreras le chemin du Pays Fantastique pour qu’il nous rapporte l’Eau de la Vie. »

M. Koreander ne se trompait pas.

Mais cela est une autre histoire, qui sera contée une autre fois.